

Tome 1

Maurice Ray

DES SOUVENIRS PÊLE-MÊLE

Finalisée pour mise en ligne sur Internet le 8 février 2009

1. MES VINGT PREMIÈRES ANNÉES

CHAPITRE	I	Petite enfance	2
	II	À petite cloche, Grandson	11
	III	Éclairage familial	25
	IV	Une étape sans histoire	37
	V	Un dépaysement singulier	40
	VI	Changement de cap	43
	VII	Les années de Gymnase	47
	VIII	Secrets de familles	58
	IX	Trois épisodes	63

2. L'ÉTAPE 1935 - 1939

CHAPITRE	I	La Faculté de théologie	67
	II	Berlin, avril à juillet 1936	71
	III	L'Ecole buissonnière	75
	IV	Le Phalanstère	80
	V	Sous le béret vert	86

3. L'ÉTAPE 1940 - 1946

CHAPITRE	I	Aigle 1940, Les six premiers mois	92
	II	Six années à Syens	101
	III	Premier tableau: La paroisse	105
	IV	Deuxième tableau: Les aléas du ministère	109
	V	Troisième tableau: Signes de la grâce... et humour de Dieu	124
	VI	Quatrième tableau: Syens - Le Sentier, simple course	134

4. SIX ANNÉES AU SENTIER (1946 - 1952)

CHAPITRE	I	Une heure décisive	138
	II	Rameaux	146
	III	L'arbre en croissance	158
	IV	Turbulences	172
	V	Dernière étape paroissiale	180

Fin du Tome 1 199

1. MES VINGT PREMIÈRES ANNÉES

CHAPITRE I – PETITE ENFANCE

A Grandson, où je naquis le 22 novembre 1914, mes parents et une autre famille occupaient le deuxième étage d'un immeuble de la rue Basse. La rampe du troisième aboutissait à une terrasse où je n'avais pas liberté d'accès autant que je l'eusse souhaité. De là, en effet, on avait large vue sur le lac; j'étais attiré – par cet endroit car il dominait la voie de chemin de fer. De nombreux trains de marchandises ou de voyageurs y passaient, emmenés par de puissantes et impressionnantes locomotives. A chacun de leur passage, la maison tremblait. Je n'avais nulle frayeur. M'impressionnaient bien davantage les tourbillons jaunes et noirâtres sortant de la cheminée du convoi. Ils m'enveloppaient de leurs effluves, lorsque le vent les chassait contre la maison.

Ma mère n'appréciait guère mes escapades jusqu'à cette terrasse; elle finit par m'en interdire l'accès. Elle prétendait que cet espace entouré d'une solide barrière était la propriété du locataire du deuxième. C'était exact. Cependant, la raison première de cette interdiction tenait aux « bruchons » noirs, gras et salissants que laissaient parfois dans mes cheveux et sur mes habits, ces tourbillons de fumée !

*

La maison n° 38 de la rue Basse est visible encore aujourd'hui, sauf que le dépôt de tabac, aménagé en cabinet dentaire par son nouveau propriétaire, fut ensuite transformé en succursale de la Banque Cantonale Vaudoise. La maison a donc changé d'odeur, mais elle a gardé sa façade la distinguant des maisons contiguës : au rez-de-chaussée, à droite de la porte d'entrée, s'ouvrent trois fenêtres avec arcades en plein cintre.

L'odeur de l'herbe à Nicod évoque, parmi mes souvenirs d'enfance, une autre maison. On l'appelait d'un nom significatif : la fabrique. Elle était effectivement la seule de la cité. Elle avait une partie de ses installations ailleurs dans la ville. Cependant, sur la droite de la chaussée en direction d'Yverdon, elle occupait plusieurs bâtiments. C'était une manufacture très connue à l'époque : –celle des cigares et cigarettes Vautier.

Mes entrées dans cette fabrique généralement fermée aux enfants tenaient à des circonstances familiales particulières.

A l'âge de vingt ans, c'est-à-dire en 1903, venant de Lausanne, ma mère fut officiellement nommée sage-femme d'une partie du district de Grandson. Avec la ville et ses hameaux des Tuileries et de Corcelettes, le district comprenait, au long des rives du lac, les villages de Champagne, Bonvillars, Onnens, Corcelles, Concise, puis, à mi-pente côté Jura, Fiez et Giez. La sage-femme devait répondre à l'appel de toute femme attendant un enfant et l'assister durant un minimum de huit jours après l'accouchement. Les naissances étaient nombreuses. Accessoirement, ma mère donnait les soins ne réclamant pas le verdict du médecin, mais aussi, après son passage, l'application de ses ordonnances :

lavements, injections, pansements de blessures ; en cas de refroidissement, frictions, poses de ventouses, maillots de sudation ; en cas de décès, mise en bière. C'est dire que ma mère était fort occupée. Elle avouait même qu'elle avait dû se bousculer pour trouver le temps d'accoucher de son fils. En d'autres termes, sa présence au foyer était des plus irrégulières.

Fort heureusement, mon père, facteur postal, pouvait librement interrompre ses distributions du courrier et, dans un intervalle plus ou moins prolongé, prendre soin de mes deux sœurs et de moi-même, parfois m'emmener, tel un colis, dans la charrette à bras qu'il poussait devant lui lors de ses tournées.

*

A ma naissance, Mary-Anne, mon aînée, avait cinq ans. On ne pouvait lui confier la garde de son petit frère. Il fallait donc qu'en l'absence des parents, quelqu'un veille sur moi et m'emmène en promenade. Je fus confié à celle dont l'affection a marqué mes premières années : Hélène Tacheron.

Autant que ma sœur Mary-Anne, elle me chérissait. Son amour maternel précocement développé s'exprimait tout entier dans le surnom qu'elle m'a donné et que je portai longtemps : Chouchou.

Hélène avait douze ans quand elle devint ma nurse. Elle était la cadette d'un couple, amis de nos parents. Pourquoi ne pas le dire ? Elle était à la fois comblée et fière d'avoir à me dorloter. J'étais un joli bambin, au regard vif, au caractère joyeux et spontané. Mon abondante chevelure blonde, bouclée, attirait les regards. L'admiration qu'elle suscitait retombait en compliments sur Hélène qui, pour cette raison supplémentaire, se plaisait à me promener. Ma poussette était rouge, haute sur roues.

Les parents d'Hélène étaient les gardiens de « la fabrique » et ils y avaient leur logis. C'est ainsi que l'odeur du tabac, une fois de plus, devint pour moi un parfum familial. En effet, jusque tard dans mon enfance, Madame et Monsieur Tacheron, en maintes occasions, m'accueillirent à leur foyer.

J'aimais les yeux bruns et chauds de la mère d'Hélène, mais aussi l'intonation de sa voix grave, un peu voilée mais non moins rassurante. Par contraste, les yeux bleus de ma mère, grossis par ses lorgnons, m'apparaissaient un peu froids.

J'étais impressionné par la haute taille un peu bedonnante de Monsieur Tacheron, cachée sous une blouse gris-noire quand il vaquait dans la maison, ou sous un tablier vert à large poche sur le devant quand il rentrait de son jardin. J'aimais mieux le tablier semblable mais gris-bleu que, de la même manière, mon père nouait autour de sa taille à chaque fois qu'au retour de la poste il enlevait sa vareuse de facteur. Cette vareuse avait des boutons de métal et un col droit, perlé. Mon père était de petite taille et n'avait pas de bedaine. Avec son front haut et bombé, sa chevelure très courte taillée en brosse, son nez bourbonien, il était bel homme. Je le trouvais plus avenant et élégant que le massif Monsieur Tacheron !

J'appréciais les « goûters » qui m'attendaient chez Hélène, après les promenades qu'ensemble nous faisons, quelquefois en parcourant les rues principales de la ville, le plus souvent en nous rendant au bord du lac. J'avais droit à d'onctueuses tartines de beurre et confiture, ou encore à un quignon de pain accompagné de rondelles de chocolat, parfois de noix ou de quartiers de pomme. Suprême dessert : il y avait « ma » bouteille de lait. Elle m'accompagnait où que j'aie. Mes maladresses ne lui étaient pas favorables. Cassée, il fallait souvent la remplacer. Mes parents, de modeste condition, étaient économes. Une bouteille blanche, graduée, cela coûtait cher. Ma mère décida que l'emballage importait moins que le contenu. Obstinement, je ne voulais pas boire du lait dans une tasse. Une chopine verte, choisie parmi les bouteilles vides de la cave, donc plus solide qu'un biberon ordinaire, devint ma nourrice préférée. Le lait n'y perdait rien de sa valeur.

* * *

La naissance de ma sœur Emmeline, de quatre ans ma cadette, décida de notre déménagement familial du n° 38 au n° 51 de la même rue Basse.

Notre voisin, Monsieur Mottaz, avait un -gramophone avec cornet acoustique. Cet appareil, assez rare à l'époque, impressionnait beaucoup mon regard et mon ouïe d'enfant. En effet, en bonne saison, à l'heure du café, Monsieur Mottaz lui aussi ouvrait sa fenêtre, y déposait le large cornet de son appareil, et toute la rue bénéficiait d'un concert varié où se succédaient les marches militaires telles Sambre et Meuse, les vocalises d'Yvonne Printemps dans Faust de Gounod, les pots-pourris d'opérettes, des valse de Strauss, et de nombreuses ouvertures d'opéra. Aujourd'hui encore, quand la radio transmet l'une ou l'autre de ces œuvres, en imagination je me retrouve un court instant à ma fameuse fenêtre...

Ma mémoire musicale doit beaucoup aux cafés-concerts gratuits de Monsieur Mottaz et de sa discothèque.

L'autre intérêt majeur qu'offrait mon observatoire est moins poétique, mais d'un rapport tout aussi certain ! A l'arrière de notre maison, il y avait, compris dans la location de l'appartement, un jardin de modeste surface. Il fallait le soigner si l'on voulait en attendre quelque rendement. Donc il fallait l'engraisser. Le fumier le meilleur marché se ramassait... sur la rue. C'était le crottin que laissaient les chevaux de passage.

De ma fenêtre, j'embrassais d'un coup d'œil la rue dans toute sa longueur, soit de la place du Château jusqu'à la gare. Quand je repérais les petits ballons bruns ou encore les pâtés verts que laissaient les chevaux ou le passage occasionnel de quelques vaches, je descendais précipitamment nos deux étages, courais jusqu'au hangar séparant notre maison du jardin, y empoignais le petit char à timon sur lequel avait été adapté une haute caisse contenant une ramassoire et un petit balai fait de branches ; ventre à terre je « courais aux beuses ». Deux raisons à cette hâte : je n'étais pas le seul gamin du quartier à guetter cet approvisionnement convoité. De mon perchoir, la vue d'ensemble me conférait quelque avantage... Et puis, il fallait procéder au ramassage, avant que d'autres attelages survenus n'écrasent ou n'éparpillent le précieux butin !

Aux heures de congé, aux jours de marché ou de foire qui voyaient accourir à Grandson ou se rendre jusqu'à Yverdon les paysans de la région, aux saisons où remuaient les troupeaux, j'inscrivais des records de ramassage à mon horaire hebdomadaire. Mon père ne manquait jamais de me féliciter quand, par mon zèle, il voyait s'étoffer en hauteur et largeur la courtine du jardin. Une ou deux fois par an, il me récompensait en m'achetant un petit pain au sucre qui, à l'époque, coûtait cinq centimes ! Le contentement que j'en avais équivalait mille fois ce prix !

*

Le n° 51 de la rue Basse avait, à son rez-de-chaussée, un magasin ouvrant sur le trottoir. Il changea quelques fois d'enseigne. A notre emménagement, sa petite vitrine exposait une bicyclette, et l'entrée à droite ouvrait sur un atelier. Son locataire, Monsieur Vautravers était mécanicien dans une entreprise d'Yverdon. A Grandson, il occupait ses loisirs à des réparations en tout genre, de cycles particulièrement. Je restais souvent à le regarder alors qu'il travaillait. Il avait une fille, Hélène, qui devint une de mes camarades de jeu. Sa mère était femme aussi douce que souffrante. La mésentente était à son foyer. J'étais choqué par les empoignades entre elle et son mari, homme violent de haute taille, alors que sa femme était affable et effacée. Elle était souvent en larmes. Cela me troublait beaucoup de la voir pleurer silencieusement en notre présence. Mes parents m'interdirent bientôt de me rendre chez elle, sans m'en donner les raisons.

Le couple ayant quitté la localité, le magasin eut un nouvel occupant. Il était cordonnier. A cause de son échoppe, la maison changea d'odeur. A celle du cuir se mêlait le parfum de la pipe que Monsieur Bally avait régulièrement à la bouche. Ses volutes âcres montaient jusqu'à ma fenêtre ; je ne les appréciais guère. Mon père ne fumait pas ; c'était pour moi une raison suffisante de considérer avec quelque réprobation les fumeurs en général. Discrimination discutable puisque j'agréais que quelqu'un fume le cigare. Son parfum ne m'importunait pas. Au contraire, je trouvais qu'il s'accordait avec la personnalité des campagnards, parmi lesquels je comptais mon grand-père et mes oncles. Quand je les embrassais, leurs joues et leur moustache en portaient l'odeur. Elle était mélangée à celle de leur blouse de toile bleue que des lacets à pompons fermaient sur leur plastron. Outre le cigare, ils sentaient à la fois l'étable, le foin, la paille, le lait, en bref, l'odeur caractéristique des maisons de campagne, retrouvée plus tard, dans ma paroisse de Syens.

*

Si le spectacle de la rue fut le premier à imprégner ma mémoire et à y laisser des images et des bruits qui m'habitent encore, notre nouvel appartement, lui aussi, a laissé en moi des souvenirs et des impressions qu'aujourd'hui, je découvre encore vivants.

Ce nouvel appartement était plaisant à plus d'un titre. Au deuxième étage, sur son palier d'entrée, s'ouvraient deux portes à angle droit. La première, à gauche, donnait accès à la cuisine. C'était notre porte d'entrée habituelle parce que, dans ce lieu de toute manière important pour une famille, le sol de planelles permettait qu'on entre sans avoir préalablement délacé nos chaussures et mis

des pantoufles. Nous avions, en effet, des souliers à tige montante avec semelles ferrées. Avec de telles grolles nous aurions abîmé les planchers des chambres formés de larges plaques de bois blanc croisées par des lamelles brunes cirées. Les pantoufles étaient donc de rigueur si l'on voulait y accéder. Ma mère nous les fabriquait avec- des semelles d'étoffe superposées, collées et cousues ensemble, taillées dans de vieux habits. Les vareuses postales usées de mon père trouvaient là une glorieuse fin !

L'interdiction d'entrer dans les chambres à moins d'avoir mis nos pantoufles nous compliquait l'existence. C'est pourquoi, sans doute, l'achat et la pose d'un linoléum protecteur à la salle à manger reste dans mon souvenir un événement marquant. Je n'entendis plus dans la bouche de ma mère l'obsédant : « Mets tes pantoufles... ! », « As-tu mis tes pantoufles... ? », « Pourquoi entres-tu sans avoir mis tes pantoufles ? », quand bien même l'habitude d'en mettre nous resta. Il fallait épargner le linoléum neuf !

L'autre porte du palier ouvrait sur un corridor central. Il donnait accès à cinq chambres. Côté rue, celle de ma sœur aînée Mary-Anne et la mienne - - communiquaient. Fort heureusement pour moi ! En effet, ma chambre n'avait pas de lumière. A l'heure du sommeil, cela était sans importance. Mais dès l'âge de huit ans, je pris grand intérêt à la lecture et devorais tout écrit me tombant sous la main. Contrairement à mon père qui lisait fort peu, ma mère, elle aussi, aimait lire. Elle empruntait à la bibliothèque communale des livres - récits, nouvelles, romans - qu'elle lisait rapidement : elle sautait souvent du premier au dernier chapitre ; l'important, pour elle, était de savoir comment l'histoire finissait ! Durant ses fréquentes absences, ses livres étaient à ma portée. Avec le consentement complice de ma sœur aînée, grâce à la lumière de sa chambre, je pouvais soustraire à mon sommeil le temps de lire.

A l'évidence, j'étais loin de comprendre tout ce que je lisais ; cependant, sous leur aspect romanesque - à l'époque, Delly était un romancier très prolifique - ces histoires n'avaient rien d'osé. Du reste, ma mère ne tarda pas à découvrir que « ses » livres étaient souvent entre mes mains. Elle consentit sans peine à ce que j'aie mon propre abonnement à la bibliothèque. C'est ainsi que de très bonne heure, je fis la connaissance de Jules Verne, de la Comtesse de Ségur, d'Andersen, de Perrault, d'Alphonse Daudet, de Pierre Loti, et des auteurs de chez nous : Urbain Olivier et Edouard Rod. Je me passionnais pour les livres d'aventures. Ils enflammaient mon imagination. Grâce à eux, j'ai accompagné en Afrique des chasseurs de lions, j'ai fait des voyages aux Indes et en Chine, j'ai vécu moult péripéties de la guerre de 1870, de la guerre de Crimée, de la guerre de 1914. Ma chambre était donc, avant tout, le lieu où je lisais et m'évadais de la réalité dès l'instant où j'étais couché. L'habitude m'en est restée !

Au bout du corridor, il y avait le salon. Son unique fenêtre, comme celle de ma chambre, ouvrait sur la rue, mais, l'année durant, ses volets restaient entrebâillés. Rideaux grenats, meubles de noyer, tapis de prix (modeste !) devaient être préservés des atteintes de la lumière. Pour tout dire, le salon était un peu un sanctuaire. On n'y pénétrait que déchaussés, ou alors, une fois de plus, pantoufles aux pieds. Et encore !

C'était la pièce réservée aux visites de marque. Rares, comme de bien entendu ! Je me souviens de l'une d'entre elles, Mademoiselle Richard, fille unique,

quadragénaire et célibataire. Née d'un couple âgé de noble bourgeoisie, elle portait coiffure en couronne bouffante surmontée d'un chignon serré. Elle avait le nez long et bien campé, enfourché d'un lorgnon que sauvegardait une longue chaîne fine en argent. Elle était vêtue à l'ordinaire de chemisiers à dentelles, enserrés à la taille. Elle portait toujours de longues jupes qui ajoutaient encore à sa sveltesse et à son air de grande dame. Mais ce qui m'impressionnait surtout, c'était, sur sa joue gauche et son menton, deux ou trois petites boules rondes plantées d'un poil droit. Un discret parfum demeurait longtemps dans le salon après qu'elle l'eut quitté. Je retournais en ouvrir la porte rien que pour le respirer!

Pourquoi venait-elle nous faire visite ? Je l'ai toujours ignoré. Je crois simplement qu'elle venait bavarder avec ma mère, sans d'ailleurs perdre du temps, puisque l'une et l'autre tricotaient ou crochetaient tout en causant.

Je me souviens d'elle aussi parce qu'à chacune de ses visites, nous étions gratifiés d'une plaque de chocolat, aubaine aussi rare que bienvenue.

Le salon, c'était aussi la pièce où mon père venait occasionnellement s'asseoir devant le haut meuble secrétaire (j'en ai hérité) dont il dissimulait la clef. Elle en ouvrait le panneau central qui, rabattu, faisait office de table. A périodes fixes, il y faisait ses comptes. L'entrée au salon nous était alors strictement interdite.

Cela changea du tout au tout le jour où nos parents eurent l'heureuse idée d'acheter un piano. Le salon prit vie et devint chambre de musique.

Au levant, ouvrant sur le même corridor, il y avait deux autres chambres, plus spacieuses : celle de mes parents, et la chambre dite « de ménage » parce qu'on s'y tenait régulièrement.

Ce côté de la maison était baigné par le soleil du matin et par les effluves rafraîchissants venus du lac proche.

Chaque chambre, à l'exception du salon, comptait une, voire deux vastes armoires encastrées sur toute la hauteur dans les larges murs mitoyens. Les mêmes murs entre les chambres du nord et du levant étaient coupés par de larges et hauts fourneaux à catelles garnis de briques réfractaires. Ils tempéraient donc deux pièces à la fois. Dès le froid venu, sauf rares exceptions, seul le fourneau de la chambre de ménage était allumé. Durant une heure ou deux, à la fin de la matinée, on y brûlait de longues bûches de sapin. Cette flambée quotidienne suffisait, car l'espace du salon et de nos chambres à coucher restait portes fermées. Une cruche tempérait nos lits au début de la soirée. A dire vrai, j'ai souvent soufflé mon haleine chaude pour réchauffer mes mains quand, en hiver, elles tenaient le livre que j'inclinais hors du lit à la rencontre de la lumière venue de la chambre de ma sœur !

Le fourneau à catelles de la chambre de ménage offrait deux avantages : on pouvait s'y chauffer le dos, ou se blottir dans la niche aménagée sur son autre face, dans la chambre à coucher de mes parents. J'y ai passé de bons moments, à l'heure où j'apprenais par cœur et me récitais à moi-même les leçons que chaque jour nous avions à préparer pour l'école.

*

L'école ! Cette dernière occupe une large place dans mon enfance.

Dès l'âge de cinq ans, matin et après-midi, on avait libre accès à la « classe enfantine ». Une trentaine de gamins, garçons et filles, se retrouvaient dès 9 h. dans une maison comprenant, outre des W-C à l'entrée, une unique salle. Elle reposait sur des murs, mais était faite entièrement en bois. Le préau attenant offrait des possibilités de jeux. En raison du grand nombre d'enfants, notre institutrice, Mademoiselle Giroud devenue plus tard Madame Talichet, dans une alternance constante et mesurée, laissait les uns jouer et se distraire à leur gré, tandis qu'elle s'occupait à instruire les autres. Je lui dois d'avoir su lire de bonne heure et, au cours des longues promenades qu'elle nous faisait faire par beau temps, d'avoir acquis des dons d'observation. Je lui dois certainement aussi mon intérêt pour l'écriture. Dès l'entrée à l'école, en effet, chaque enfant recevait ce bien précieux entre tous : une ardoise encadrée de bois clair. Mon père y perça deux trous. Deux ficelles y étaient nouées qui retenaient, l'une un crayon d'ardoise que nous appelions une touche, l'autre une éponge où, à défaut, un chiffon de petite dimension. Je m'appliquais à bien écrire ; j'entends encore le crissement de la touche sur l'ardoise. Il me souvient aussi de l'odeur caractéristique de l'éponge ou du chiffon. Et pour cause ! Pour effacer l'ardoise, nous crachions sur l'éponge au lieu de l'imbiber d'eau !

J'ai aussi en mémoire tel dessin d'objet ou d'animal que nous brodions au point de croix sur du carton d'abord et, la seconde année, sur de petits tapis. Nous faisons aussi des tissages de couleurs aux formes géométriques variées, - à l'aide de fines bandes de papier. Leur extrémité était pincée dans une longue aiguille plate, qu'on faisait glisser - en entrelacs - dessus et dessous de semblables fines bandes verticales d'un papier servant de trame.

Mademoiselle Giroud était la douceur et la tendresse réunies. Elle n'élevait jamais la voix. Elle menait pourtant de manière disciplinée cette ribambelle d'enfants ! Chaque jour, elle trouvait le temps d'organiser un jeu ou une ronde accompagnée de chants. Entre Mademoiselle Giroud et Hélène ma promeneuse, mon cœur était partagé !

*

Après deux années vint le jour, à vrai dire attendu, de mon passage de l'école enfantine à l'école primaire. Deux faits me sont restés en mémoire.

Durant deux ans, j'avais serré mon ardoise dans - un sac d'étoffe confectionné par ma mère et brodé de mon nom. Il était assez large pour qu'un morceau de pain et une pomme y trouvent place.

Pour aller à la « grande » école - on l'appelait le collège - on m'acheta un sac à dos de solide carton toilé, tenu aux épaules par deux bretelles de cuir.

Ma « petite » école était dans le haut de la ville, à l'ouest. Pour m'y rendre j'empruntais une ruelle formée par une série de paliers que séparaient plusieurs rampes d'escaliers. Pour la première fois donc, c'était un lundi après Pâques 1921, je portais un sac avec des bretelles. J'étais si fier que je devançais l'heure

du rendez-vous fixé à la « petite » école par Mademoiselle Giroud. Je n'empruntai pas la ruelle. Je fis le tour de la ville, Rue Basse – Place du Château – Rue Haute, un trajet cinq fois plus long, afin que chacun puisse voir, peut-être admirer, le sac d'école que pour la première fois j'avais sur le dos. A ma déception, personne n'y fit attention.

J'en fus consolé par l'événement qui suivit. A la petite école nous attendait Monsieur Cand, le président de la commission scolaire. Il nous fit mettre par rangs de deux et prit la tête du cortège. Nous parcourûmes la Rue Haute en chantant. Cette fois, les gens vinrent aux fenêtres ou s'arrêtèrent pour nous regarder passer. Arrivés sur la place du Château, la colonne stoppa. De cet endroit, on voyait à notre gauche, sur le haut de la colline, le collège où nous nous rendions. Sur l'ordre de Monsieur Cand, nous fûmes invités à crier trois fois : « Vive le Collège ». Des rampes d'escaliers, suivies de longs paliers à flanc de coteau, y conduisaient. Monsieur Cand ajouta :
A « trois », vous allez courir, et l'on verra qui sera le premier devant la porte sur le préau où vous m'attendrez... Un... deux... trois... Partez !

Course éperdue, essoufflante. Je courais facilement. Je fus parmi les premiers arrivés. Notre nouvelle institutrice Mademoiselle Walter nous attendait. Elle nous conduisit sous un des nombreux arbres qui ombragent l'important préau entourant le Collège. L'instant d'après retentit la sonnerie de la récréation. Un sourd et grandissant martèlement, accompagné de cris, remplit la maison ; les enfants des quatre classes d'au moins trente élèves chacune se précipitaient pour accueillir les « modzons de la première », promus depuis la petite école. Avant qu'ils nous aient rejoints, Monsieur Cand, la main levée, les arrêta d'un geste. Ils nous encerclaient, nous toisaient, avec des airs supérieurs. Plus impressionnants à mes yeux étaient les maîtres de ces classes qui, à leur tour, s'approchaient de nous. Je fus vite rassuré. Je découvris que je les connaissais tous. A leur regard, je vis qu'ils me connaissaient bien. Et pour cause !

Quand, de ma fameuse fenêtre du deuxième étage de la rue Basse, je levais les yeux, face à moi se dressait un haut mur retenant un terre-plein de jardins. Ceux-ci étaient adossés à un deuxième haut mur, rempart du palier supérieur de la ville, retenant lui aussi plusieurs jardins. A leur arrière-plan, on voyait la cure aux volets verts et blancs et, mitoyenne, la maison du corps enseignant. Sur le devant de ce rempart, il y avait un pavillon et un grand banc sur lequel, par beau temps, les instituteurs et les institutrices venaient s'asseoir, bavarder, ou simplement jouir de la vue plongeante sur le bas de la cité et sur le lac.

Or, là, sur le préau du Collège, j'avais devant moi, rassemblés, ces Messieurs et Dames, auditeurs occasionnels de mes récitals du dimanche matin, récitals avancés au samedi après-midi quand mon père prévoyait que le lendemain nous partirions en course.

Tour à tour je les fixais dans les yeux ; un petit clin d'œil amusé me fit comprendre qu'ils me connaissaient bien. Mon émotion fit place à un sentiment de grande sécurité.

La plupart des enfants présents m'étaient connus. Je les avais rencontrés dans la rue et m'étais mêlé à leurs jeux. Certains étaient des costauds imposant leurs lois aux petits, dont j'étais. Je fus vite rassuré. Les maîtres m'avaient fait un clin

d'œil complice. J'avais donc leur appui. Comme quoi la foi – pour l'heure, elle était imaginaire – renverse les montagnes et apaise les cœurs troublés.

Un clocher avec horloge surmontait le porche d'entrée du collège. Deux fois par jour, à 7 heures 45 et à 13 heures, par une longue corde que tirait Monsieur Favre le concierge, une cloche au son clair nous avertissait que nous disposions encore de quinze minutes pour rejoindre nos classes. Elle s'entendait de fort loin et m'a souvent rappelé à l'ordre et obligé – à courir. Toute arrivée tardive non motivée se soldait par une demi-heure de retenue à l'issue de la classe de l'après-midi.

Chaque salle d'école comprenait trois rangées de cinq à six pupitres légèrement inclinés, reliés à un banc à dossier à angle droit offrant deux places. Un gros fourneau cylindrique occupait aussi la pièce. L'hiver, le concierge allumait chaque poêle, et les garçons, à tour de rôle, étaient chargés d'en alimenter le feu par de grosses bûches qu'ils allaient quérir dans les combles du collège. Cinq fourneaux à nourrir, plus celui de la classe dite d'ouvrages - parce que s'y succédaient, cinq après-midi par semaine, les filles qui obligatoirement apprenaient à coudre et à tricoter, - cela nécessitait une montagne de combustible. Une fois par an, avec une corbeille ad hoc apportée de la maison, nous montions sous le toit du collège au moins trente stères de bois de sapin et de fayards bûchés sur le préau. C'était le jour où le travail terminé, nous recevions un verre de sirop et un petit pain. A l'époque, une vraie paye !

J'ai passé huit années dans ce Collège planté sur une colline aussi ventée qu'ensoleillée. Je n'ai pas souvenir que je m'y sois jamais ennuyé. J'étais studieux et, de classe en classe jusqu'à la dite « primaire supérieure », je fus promu sur la base de bonnes notes qui me classaient chaque fois parmi les trois premiers de classe. J'ai toujours gardé de la reconnaissance pour le bon enseignement que j'y ai reçu. L'orthographe, l'analyse grammaticale, l'arithmétique, l'histoire suisse, la géographie, le calcul oral étaient les disciplines principales. Par contre, la prose et l'élocution restaient les branches faibles de cet enseignement.

C'est plus tard que je pris conscience de cette carence et me vis contraint d'y remédier. Dire du Vaudois qu'il naît avec un bœuf sur la langue n'est qu'une partie de la vérité. Même si j'ai pâti longtemps de ce handicap, il comporte aussi son avantage ; le proverbial bon sens vaudois n'est pas fiction. Peut-être doit-il une part de sa sagesse à cette difficile élocution. Il est naturellement contraint à une parole réfléchie ! C'est jusqu'aux intonations de l'accent vaudois qui laissent percevoir la lenteur, mais aussi et souvent la finesse d'un propos mûrement élaboré.

CHAPITRE II – À PETITE CLOCHE, GRANDSON

En relief parmi mes souvenirs d'enfance, il y a l'architecture particulière de ma petite ville de Grandson. Sa configuration sur deux niveaux, que parcourt une seule rue – Basse et Haute, coupée par un large palier, la Place du Château – a gardé son caractère médiéval. Elle compte trois édifices imposants. Le Château du dixième siècle, avec cinq tours reliées par de longues et hautes murailles, veille sur l'entrée nord et sur l'ensemble de la ville. Il était alors habité par un baron et sa famille, Monsieur de Blonay. Ce nom à particule et ce titre de noblesse, sans nous impressionner vraiment, ne manquaient pourtant pas de marquer la différence de classe entre les habitants de la ville et son châtelain. Quand, une fois ou l'autre, j'avais croisé Monsieur ou Madame de Blonay, j'en faisais part à la table de famille : « J'ai rencontré le baron... ou la baronne ». Et j'étais fier de pouvoir ajouter : « Je lui ai dit « Bonjour ».

Je me souviens aussi de la déception partagée en famille quand, je ne sais pour quelle véritable raison, l'un ou l'autre des enfants du châtelain fut publiquement décrié. Ce blâme rejaillissait sur toute la cité qui, par ailleurs, s'en défendait en commentant sévèrement l'événement. Un fils de bonne famille, qui plus est de famille noble, ne pouvait se mal conduire. Cette exigence morale était reconnue par tous et marquait nos consciences de gamins. On aurait tort d'en sourire. Le pays tout entier en bénéficiait.

*

L'autre édifice imposant était l'église. Ses origines remontent au douzième siècle. Sa porte principale ouvre sur une large place rectangulaire et pavée où, à l'époque, coulait une fontaine à deux bassins. En couronne à ce vaste espace, il y avait des maisons côte à côte, dont quelques-unes, avec leurs fenêtres en ogive étaient parmi les plus anciennes de la ville.

Nous, les enfants, entrions le dimanche dans le temple par l'une ou l'autre des étroites portes latérales. Les fenêtres effilées de la nef romane et les vitraux du chœur gothique et des deux chapelles maintenaient une douce pénombre à l'intérieur de l'édifice. Instinctivement, nous baissions la voix quand nous y pénétrions alors que résonnaient les derniers accords de l'orgue marquant la sortie du culte paroissial.

Ce temple est un des joyaux de notre pays, Sa voûte de tuf aux chauds coloris est soutenue par dix colonnes de marbre que l'architecte et le constructeur avaient empruntées aux ruines romaines d'Avenches. Elles sont surmontées de chapiteaux dont les figures diverses – certaines sont étranges et grimaçantes – m'intriguaient. Regrettablement, personne ne nous en expliqua jamais le sens ; mes questions à leur sujet restèrent sans réponse auprès de mes monitrices. Quand, beaucoup plus tard, je pris conscience de l'histoire que racontent ces chapiteaux, j'en vins à m'interroger. Ces figures, grotesques pour la plupart, m'avaient souvent médusé. Ont-elles imprégné mon subconscient jusqu'à influencer mon ministère ?

C'est une question... et non une certitude !

En effet, le premier chapiteau, à droite après l'entrée principale, met en évidence un homme criant de douleurs jusqu'à s'en mordre les doigts. Il est entouré de visages ostensiblement marqués par le vice. Détail pittoresque et parlant : la jambe droite de l'homme est fermement tenue par quelqu'un qui s'applique à lui enlever l'épine qui blesse la plante de son pied. Deux autres chapiteaux disent semblable message. Sur le premier, des figures infernales dévorent hommes et femmes. En réchappent pourtant ceux qui, entre ces monstres, ont eu part au salut. Sur le second, Saint Michel triomphe du dragon.

Le chapiteau central d'une des allées, illustre l'Évangile : la vierge, image de l'Église, est accompagnée d'un séraphin et d'un ecclésiastique. Tournés vers la nef, ils présentent, avec un geste de bénédiction, le livre de la Parole de Vie.

Les derniers chapiteaux proches de la coupole s'ornent, l'un de quatre aigles, l'autre de quatre lions.

J'ai vécu à Grandson jusqu'à ma vingt-cinquième année. Durant ce quart de siècle, en dépit de ma présence régulière dans ce temple, je suis resté totalement ignorant quant au message inscrit sur ces chapiteaux. Je veux reconnaître, à posteriori, mon manque de curiosité.

Mais je dois aussi mettre en cause l'absence d'intérêt qu'à cette période de mon enfance et de ma jeunesse, l'Église elle-même, ses pasteurs en particulier, portaient à cet aspect de l'Évangile traitant des puissances infernales et du combat à leur livrer. Si ce message m'a atteint et bouleversé jusqu'à réorienter fondamentalement ma vie et mon ministère quelques années plus tard, c'est en 1980 seulement qu'en feuilletant un ouvrage consacré aux trésors architecturaux de notre pays, j'ai soudain découvert le riche sens de ces chapiteaux et mesuré leur impact possible sur mon âme d'enfant qui regardait sans comprendre.

Cette absence de compréhension entre la personne et ce qu'elle observe, je l'ai découverte aussi entre la personne et son propre discours. J'en ai été longtemps affligé et j'ai dû m'en guérir.

N'est-ce pas une caractéristique de notre peuple vaudois ? Il entend sans entendre. Quand il s'exprime, il lui arrive souvent de répéter des mots, voire des phrases dont il aime la forme et l'intonation, mais dont il méconnaît souvent le sens premier. A quoi cela tient-il ? Ai-je tort d'incriminer, dans notre formation scolaire, l'absence d'intérêt et d'enseignement de l'étymologie ? Qui cherche à s'exprimer correctement doit apprendre le sens premier des mots. Je sais que j'aurai l'applaudissement d'un de mes petits-fils – Joël pour ne pas le nommer – si je dis que la perte de ce sens du mot propre va de pair avec l'ignorance grandissante des deux principales composantes de notre langue française, le latin et le grec. Tardivement j'ai appris l'un et l'autre, hélas en survol. Mon style en a pâti souvent.

*

Grandson comporte un troisième édifice important : l'Hôtel de Ville. De construction moderne, il n'a rien d'original si ce n'est, à son premier étage, une grande salle dont les parois sont ornées des armoiries des baillis bernois et

fribourgeois qui, jusqu'à la révolution vaudoise de 1798, résidaient au Château. C'est à ce bâtiment que se rattachent quelques-uns de mes plus vivants souvenirs d'enfance et de jeunesse.

La partie est de son rez-de-chaussée était occupée par la Poste. Aussitôt après mes heures de classe et durant la plupart de mes après-midi de congé, déjà dès l'âge de dix ans j'y rejoignais mon père. Je l'aidais de plusieurs manières. D'abord en collaborant à sa longue tournée de distribution des lettres, journaux et paquets. Le chargement de ces derniers m'était confié. Il fallait lire les adresses, tenir compte de l'ordre de la distribution, de la forme et du poids du colis, pour qu'en chemin la large et profonde charrette à deux roues ne bascule pas en avant ou que le poids du tout demeure sur les brancards. Un autre chargement était aussi de ma responsabilité : celui des colis qui, rangés sur chars et charrettes, devaient être emmenés du bureau de la poste jusqu'à la gare, distante d'une centaine de mètres.

Tout le trafic postal des villages environnants passait par le bureau de Grandson. Trois ou quatre fois par jour, cette expédition comprenait aussi les nombreux paquets qu'adressaient à leur clientèle les trois manufactures de tabac de la ville. Il s'agissait d'être à l'heure, de faire vite, de ne pas retarder le départ du train. « Prête, la poste ? » demandait son conducteur. A notre signal – nous levions la main – il sifflait, et le train repartait.

Rétrospectivement j'ai de l'admiration pour mon père. Car ce travail m'amenait, moi, gamin, au timon d'un gros char, à portée des rails sur lesquelles surgissait, soudain, la puissante locomotive à vapeur. Mon père me faisait entière confiance, lui-même étant souvent au timon d'un autre char.

Je collaborais aussi à un troisième chargement et déchargement : celui des colis amenés ou emportés par le break à un cheval et la malle postale à deux chevaux qui assuraient le transport des voyageurs et du courrier postal, le premier de Grandson à Champagne – Bonvillars, le second de Grandson à Fiez – Fontaine – Villars-Burquin – Mauborget.

Quand l'horaire scolaire le permettait, mon père m'emmenait avec lui dans sa distribution du courrier. Ou bien je poussais la charrette, ou bien j'assurais, presque toujours en courant, la desserte de toutes les maisons foraines. Cela représentait parfois jusqu'à deux heures de trajet, et par n'importe quel temps. Je portais des culottes courtes, confectionnées par ma mère et découpées dans des vieux pantalons de mon père. J'étais toujours vêtu d'une camisole, d'une chemise et d'un tablier de toile qu'on boutonnait sur le devant et sur l'épaule. Sous ces amples vêtements, quelle transpirée parfois ! Ou alors, que d'occasions d'être refroidi quand soufflait le vent du nord. Je dois sans doute une partie de ma robustesse à ces courses fréquentes et à cet exercice d'endurance, sans pitié de soi, pour résister aux températures hivernales, quelquefois à la bise enragée qui bleussait mes genoux dénudés.

Mon père interrompait volontiers sa tournée et, dans l'une ou l'autre des pintes de la ville, m'offrait ou un rafraîchissement ou un thé chaud à la cannelle, tandis qu'il buvait lui-même trois décis de blanc. Et le samedi après-midi, j'avais droit, en plus, achetée à la boulangerie, ou bien à une longue tranche de « taillé aux

greubons », ou bien à une « salée au sucre » (sic), large brioche aplatie, couverte de crème et de sucre fondu par la cuisson.

Ce travail à la poste connaissait parfois une période de répit lorsque mon père, l'après-midi, transportait le courrier jusqu'au village de Giez. Il y était déjà parti à l'heure où je sortais de l'école. Je bénéficiais ainsi de jours de congé appréciés. Mais le mercredi après-midi, je n'y coupais pas. Il voulait que je l'accompagne. Je n'aimais pas ce parcours. La route poussiéreuse longeait des murs de vigne et, en été, la chaleur y était suffocante. Par temps de pluie, je rentrais avec des chaussures crottées. Donc du travail supplémentaire en perspective. Je maugréais, mais mon père restait persuadé que ces kilomètres à pied me seraient plus profitables que des flâneries sans surveillance avec des copains.

J'ai admis, plus tard, qu'il n'avait pas tort !

*

Comme mentionné plus haut, une grande salle accessible par un large escalier tournant occupait, au premier étage, la partie sud de l'Hôtel de Ville. Elle accueillait occasionnellement les séances du Tribunal de district, quelques rares conférences. En hiver s'y succédaient les soirées théâtrales des sociétés locales – chœur d'hommes, chœur de dames, corps de musique, société de gymnastique, Union chrétienne de jeunes gens. Les bénéfices qu'elles laissaient assuraient le pécule nécessaire à leurs activités.

Chacune d'elles disposait d'un week-end par hiver pour cet événement. C'en était un aussi pour les enfants. Car la veille, soit le vendredi soir, pour le prix d'entrée de vingt centimes, nous avions droit de participation à la répétition générale. Outre les productions musicales ou gymniques, la soirée offrait une comédie en un ou plusieurs actes, rarement un drame, quelquefois une revue locale, le tout chanté, exécuté, joué par les membres de la société dont c'était le tour.

Plusieurs raisons me font évoquer ces soirées.

D'abord, c'était celles de l'année où nous étions autorisés à rentrer à des heures tardives. Quelle fierté était la nôtre de pouvoir dire : « Cela a fini à minuit ». Ou alors de pouvoir raconter tel épisode de la pièce, diversement appréciée suivant la qualité des acteurs. Ils étaient connus puisqu'ils étaient choisis parmi les membres de la société. Il y en avait d'excellents, et leur réputation les accompagnait l'année durant. Il arrivait que la pièce soit choisie en tenant compte de leurs talents. J'y prenais l'intérêt passionné que j'avais, parallèlement, pour les romans que lisait ma mère.

Pour ces soirées, nos parents, en plus des vingt centimes d'entrée, nous donnaient à chacun un franc pour acheter des billets de tombola. Quelle épopée lorsque le billet gagnant nous permettait de rapporter à la maison, durant l'entracte, une bouteille de vin, une saucisse ou un saucisson, une boîte de fondants, ou alors tel ustensile ou vase à fleurs donnés par les commerçants de la ville.

Et vint le jour où, membre de la société de gymnastique, comme mes camarades, je fus appelé à me produire sur scène, au rek, aux barres parallèles, au cheval d'arçons. Le « clou » de ces soirées de la société dite des « pupilles », c'était les pyramides formées de gymnastes en habits blancs sur toile de fond noire. Branlantes, elles se construisaient sur deux, voire trois étages, dans un savant arc-boutage d'hommes musclés conjoints à des gamins sans peur. J'ai été de ces petits qui, avec un sourire crispé, par un escalier mouvant fait de cuisses et d'épaules, devaient atteindre le faite de ce mur de chair !

Et puis vint aussi le jour où, d'abord comme gymnaste, ensuite comme membre de l'Union chrétienne de jeunes gens, je pris ma place parmi les acteurs. Passons sur les comédies où m'étaient dévolus de petits rôles. Une seule fois, sous l'experte direction du pasteur Eugène Ferrari – j'en reparlerai plus tard – je tins le rôle principal dans une pièce en trois actes évoquant le drame des Huguenots pourchassés par les dragons du Roi...

A cette occasion – un dur apprentissage –, j'ai découvert les étonnantes possibilités que recèle le message lorsqu'il est communiqué par un véritable acteur. Mon rôle, en l'occurrence, était particulièrement difficile parce que, seul en scène, je devais émouvoir les spectateurs et, par de longs monologues, enflammer leur imagination jusqu'à les rendre partisans de la cause huguenote. A l'évidence, cet art oratoire requiert certains dons naturels, ne serait-ce que celui d'une voix posée et d'une liberté d'expression libre de trac et de crispation. Il s'apprend et devient un acquis dès l'instant où l'acteur, quoi qu'il dise, laisse l'impression que son propos est une authentique et vivante improvisation. A l'évidence aussi, cela nécessite une réelle compréhension et mémorisation du texte. - - Intonations, hésitations volontaires, - silences ponctuant un débit volontairement précipité ou ralenti, tous ces détails jusqu'aux gestes des mains et mouvements du corps participent de l'heureuse communication d'un texte. L'acteur ne joue plus un rôle. Il le vit. Le message qu'il transmet est devenu le sien.

A l'église, c'est mille fois plus important qu'au théâtre. Car il ne s'agit plus d'un texte à dire, mais d'une Parole vivante, à faire entendre. Quel ennui, quel piètre témoignage, quelle mauvaise communication – je devrais écrire : quelle mauvaise action – quand le ministre de la Parole, au lieu de nous la révéler, sermonne en débitant des phrases, fait étalage d'un savoir humain, expose de savantes réponses à des questions qu'il est seul à poser !

Je l'ai réalisé beaucoup plus tard. A l'école de ce petit théâtre de Grandson, à l'écoute de ces acteurs amateurs, à prendre rang quelquefois parmi eux, j'ai appris l'ABC d'un ministère de la communication.

*

Un autre souvenir encore est attaché à cet Hôtel de Ville. L'angle nord-est du bâtiment est flanqué d'une ancienne tour appelée « Tour des Cordeliers ». C'est le dernier vestige d'un Couvent de Franciscains disparu après la Réforme.

Enfant, j'ai souvent admiré les énormes pierres ajustées qui, à ma hauteur, constituaient les imposantes fondations de cette tour. Leurs dimensions ont imprégné ma mémoire comme du reste les pierres d'une autre tour, proche de

chez moi, vestige d'un rempart fermant la ville à l'assaillant qui serait venu l'attaquer côté lac. Très tôt, ces solides fondations m'ont donné de comprendre ce que je n'aurais pas su exprimer en ces termes : seul est durable et peut prendre de la hauteur ce qui repose sur des assises solides. La présence de ces pierres taillées, pesantes, marquées d'une histoire de plusieurs siècles me fascinait. Quand j'attendais, dehors, que mon père ait trié, puis rangé par paquets ficelés le courrier et les journaux qu'avec lui je distribuais, je ne m'ennuyais pas. J'observais et admirais les pierres de la Tour des Cordeliers. Avec la même émotion et la même admiration, je regarde les murs de pierres bordant certaines routes de notre Jura. Par comparaison, quelle laideur fade et sans vie que celle des murs de béton !

Cette Tour des Cordeliers servait de prison de district. D'étage en étage, son escalier donnait accès à des cellules aux lourdes portes fermées par d'épais verrous. Par un guichet, on pouvait donner la nourriture aux prisonniers, mais aussi regarder à l'intérieur de la cellule. L'ameublement était rudimentaire : un lit de fer, une paille, une table et un tabouret. La fenêtre grillagée laissait passer une lumière ombrée.

Il est vrai que les prisonniers n'y séjournaient que peu de temps. Leur présence dans cette tour, parfois leurs cris ou leurs chansons, enfiévrèrent mon imagination. Je connaissais bien mon histoire biblique. Je les associais à Joseph, mais le plus souvent à Barrabas, et je ne savais pas s'il fallait les plaindre ou se réjouir qu'ils soient enfermés !

De la large cour où stationnaient les diligences et fourgons postaux, un même escalier donnait accès à la tour et à la porte de service des facteurs. Aussi ai-je été à plusieurs reprises témoin de l'arrivée ou de la sortie d'hommes, menottes aux poignets et accompagnés de gendarmes.

Très souvent aussi, les cellules de la Tour abritaient des trimardeurs. A l'époque, ils étaient nombreux. Ce n'était pas des prisonniers mais des voyageurs en quête de travail. C'était surtout des vagabonds, des marginaux. Mendiants, crasseux, hirsutes, amateurs d'alcool fort, poussés par la faim ou les intempéries, ils venaient quémander de la soupe et du pain, avec le droit de passer une nuit à l'abri.

Ma fréquente présence à cet endroit faisait de tous les gendarmes mes copains. Ainsi ai-je pu quelquefois les accompagner quand, par le guichet, ils portaient à manger à l'un ou l'autre de ces prisonniers ou de ces trimardeurs. J'ai en mémoire le fumet de leur soupe, mais aussi l'odeur particulière que leurs habits laissaient au passage.

Des hôtes d'un tout autre genre avaient trouvé abri dans les combles, au haut de la Tour. Par grappes, des chauves-souris pendaient aux poutres. Le sol était couvert de leurs excréments et il s'en dégagait - une odeur âcre. Par association de parfums, je rangeais dans une même famille, prisonniers, trimardeurs et chauves-souris. Et j'avais de la considération pour les gendarmes qui nous en protégeaient !

J'y ai souvent pensé, depuis lors. La misère a une odeur. Le Christ nous en libère et, en vérité, nous donne une odeur nouvelle que Dieu reconnaît. Le monde aussi !

* * *

Dans l'évocation des richesses de l'artisanat d'antan, je dois également une place au boucher Schneiter dont le fils, Georges, était à la fois mon camarade d'école et mon ami. Racontée en détails, notre histoire commune d'enfants puis d'adolescents ferait courir ma plume sur de nombreuses pages. J'en raconte quelques éléments marquants.

Quand je n'étais pas retenu chez moi, c'est chez Georges qu'on me trouvait. Il peinait sur ses devoirs scolaires. Sa mère, d'accord avec mes parents, avait sollicité mon aide. Ensemble donc, nous préparions nos « devoirs ». Cependant, bien d'autres raisons me retenaient chez « Didi » (c'était son surnom).

Sa maison était grande, avec un rez-de-chaussée et un étage côté rue, et trois étages côté lac. L'appartement était vaste. L'arrière boucherie groupait une pièce frigorifique fermée, un fumoir à charcuterie, un large couloir avec un étal garni de scies et de couteaux pour découper et désosser la viande, des machines à hacher, à fabriquer différentes sortes de saucisses et saucissons. Je m'y arrêtais souvent, pour regarder le travail de l'un ou de l'autre des ouvriers ; à l'occasion, je -les aidais en tournant à la main le volant de la machine débitant la viande assaisonnée, enrobée ensuite dans des boyaux ; ou bien en ficelant ces derniers et, après découpage, en les pendant par rangées dans le fumoir. Ce qui m'attirait aussi, outre l'espace qu'offrait cette maison, c'était son aisance et la liberté de mouvement qui nous y était laissée.

Chez moi, au sortir de l'école, j'avais droit à un morceau de pain avec une pomme ; chez « Didi », la table des quatre heures alignait outre le verre de sirop ou de thé, des petits pains au lait, souvent aussi des pâtisseries diverses.

Cette abondance et cette indépendance ne s'arrêtaient pas aux limites de l'appartement. Sur deux étages, côté lac, un escalier intérieur permettait d'accéder à des chambres réservées aux employés de la boucherie. Ces pièces étaient en partie inoccupées. Nous y jouions à l'aise, jamais retenus d'y faire du bruit. Attenantes à la maison, sur deux étages aussi, une première et une deuxième granges désaffectées étaient remplies de matériel hétéroclite. A vingt mètres de là, sur la même ruelle longeant ce qui constituait autrefois le rempart de la cité, il y avait encore une autre semblable remise, propriété d'un ferblantier-couvreur. Elle était, elle aussi, remplie d'un matériel divers et ouverte à tout venant.

On pourrait s'étonner de ces lieux ouverts, riches en bataclan, que notre imagination d'enfants transformait, au gré des jours et de l'humeur du moment, en cabane sur l'île de Crusoé, en repaire de brigands cernés par des gendarmes, en caverne d'Ali Baba, en château-fort de -preux chevaliers s'affrontant en joutes épiques ou sportives. C'est qu'à l'époque, tout objet même usagé, de par sa qualité et sa bonne facture gardait une valeur et pouvait, un jour, trouver sa place ou son nouvel emploi.- On ne jetait rien . Les poubelles ne se remplissaient que d'éléments périssables. Encore étaient-ils réduits, puisque le papier des rares journaux était gardé pour allumer le feu ; les épluchures étaient données aux lapins ou cuites pour les poules, ou données aux voisins qui avaient des cochons. De plus, une entière confiance liait les familles les unes aux autres.

Sauf rare occasion, sinon pour des raisons majeures, aucun verrou n'était tiré qui aurait fermé l'entrée d'un lieu. Il était admis que tout espace vide ou encombré d'objets serve aussi de terrain de prédilection aux jeux des enfants. La solidarité entre familles d'un même quartier leur donnait en tout lieu libre entrée.

A vrai dire, si je goûtais tellement à la liberté qu'offrait la famille de « Didi », c'est que cette liberté m'était chichement mesurée par mes parents. Chez nous, rue Basse 51, au-delà de la chambre commune jouxtant la cuisine, il fallait enlever ses souliers, c'est-à-dire les délayer et mettre des pantoufles. Quelle perte de temps ! De plus, les autres chambres de la maison étaient non-chauffées ou interdites aux jeux. Autre obstacle : ma mère était une ennemie de la poussière et de la boue attachée à nos souliers (les routes de l'époque étaient en terre battue ou alors pavées). Enfin, notre présence non surveillée aurait pu se solder par des dommages dont auraient souffert planchers, meubles et tapisseries ! Ma mère ne tolérait guère les taches, ou toute espèce de salissure et de dégâts.

Ou bien faut-il d'emblée admettre que mon tempérament turbulent avait contraint mes parents à me discipliner de cette manière ? On verra, par la suite, qu'ils avaient quelques raisons de mettre des limites et des freins à mes mouvements et à mes escapades ! J'ai souvent payé cher ma soif de liberté, inconscient que j'étais des dangers que ma témérité me faisait courir... Mais avant d'en faire le récit, à dessein je m'attarde à tel événement vécu chez Didi. Celui de Noël par exemple.

Cette fête était considérée par mes parents comme une célébration strictement ecclésiale. Au reste, à cette époque, cette journée, en dehors de la bonne nouvelle qu'elle rappelle, était fort semblable aux autres jours. Mon père y était plus occupé qu'à l'ordinaire ; la distribution postale du courrier, des journaux, et surtout des paquets, était particulièrement chargée. Quant à ma mère, elle était astreinte à son travail de sage-femme, ce jour-là comme les autres jours. C'est le soir, à partir de 19 heures, que le 25 décembre devenait temps de fête. Toutes les familles ayant des enfants en âge de scolarité se groupaient à l'église pour une heure en soi assez banale et pourtant solennelle. Les cloches sonnaient, l'orgue jouait plein jeu sous les mains expertes de Mademoiselle Walter, institutrice. Un grand sapin aux branches chargées d'oranges, de boules, de guirlandes, d'étoiles, de bougies, occupait le transept de l'église plongée dans une mystérieuse pénombre par suite de l'extinction des lustres. Soudain, une bougie, fixée et allumée à bout de perche aux mains d'un conseiller de paroisse, mettait le feu à du coton imbibé – appelé fulmicoton –, reliant toutes les bougies entre elles. Courant, sautant d'une branche à l'autre, les parcourant dans toute leur longueur, ce feu follet, en un court instant, transformait l'arbre en un glorieux candélabre illuminé. Evoquant la lumière promise par les prophètes, le pasteur rapportait en détails l'histoire de la naissance de Jésus. Il l'entrecoupait de chants de circonstance appris à l'école. Puis était lu un conte de Noël, respectueusement écouté. Après quoi venait l'acte final, lui aussi solennellement attendu : chaque enfant recevait de la monitrice de son groupe, une orange – la seule de l'année – un bâton de chocolat, un biscôme décoré en surface d'un ours de sucre blanc laissant paraître, pendante et assoiffée, sa langue de sucre rouge ; enfin, sous forme de brochure, un ou deux récits illustrés que publiait la Société des Ecoles du dimanche.

Mon père tardivement rentré de son service nous attendait à la maison, avec un thé chaud, additionné de cannelle. Ce parfum s'accordait bien avec le biscôme dont nous ne mangions que la moitié, l'autre moitié étant gardée, avec l'orange, pour le dessert du lendemain. Dernier acte de la soirée : au pied du fourneau de la chambre commune, nous disposions un soulier, avec l'espoir que le Bon-Enfant trouverait le temps de s'arrêter à notre étage. Il était sensible à notre démarche puisque le lendemain matin, on trouvait dans le soulier de mes deux sœurs et dans le mien une plaque de chocolat enrobée d'une paire de chaussettes - de bas pour mes sœurs - curieusement semblables à ceux que notre mère tricotait !

La veille ou le lendemain de cette fête, épisode exceptionnel dans notre bourgade à Grandson, un Noël était aussi organisé chez Didi à l'intention particulière du personnel de la boucherie de la maison. J'y étais aussi invité.

Après un souper copieux, un sapin était allumé dans la grande chambre. Un Bon-Enfant était mandé pour la circonstance. A l'heure convenue, il arrivait à dos d'âne. Didi et moi avions responsabilité de conduire et d'attacher l'animal à l'écurie tandis que son maître, après son long voyage, était d'abord restauré. Chacun ayant trouvé sa place dans la chambre, entraînait alors l'hôte à la houppe rouge. Il portait une hotte débordant de paquets... Une ou deux verges les surmontaient.

Après l'évocation de son voyage mouvementé et ses remerciements pour les attentions que nous, les enfants, nous avions portées à son âne, il interpellait, chacune à son tour, les personnes présentes, adressant compliments ou remarques sur leur caractère et leur travail. Puis, faisant état de sa grande fatigue et de son grand âge, il prenait en mains les verges qu'il avait tirées de sa hotte, disant son regret de ne plus avoir la force d'en user sur le dos de celui-ci ou de celle-là. Il rappelait tel incident du travail de l'année, tel mauvais propos entendu à la cuisine et à la boucherie, même telle mauvaise note lue sur le carnet scolaire des enfants. Nous étions impressionnés, mais aussi intrigués de le savoir si bien informé, car il nous semblait que sa voix nous était familière... Il laissait l'une des verges aux mains de Madame Schneiter, lui recommandait d'en user dès le lendemain, puis demandait qu'avant le partage des paquets de sa hotte, les quelques enfants présents, à tour de rôle chantent, récitent des poésies, jouent un morceau de piano. La soirée se terminait par le déballage des paquets tandis que chacun, - enfants compris, goûtaient encore à un verre de vin chaud.

D'année en année, c'est à l'occasion de ces Noëls chez Didi que j'ai reçu tel livre relié et illustré de Jules Verne, d'Hector Malot, de Perrault, mais aussi des cahiers de musique. -

Dès l'âge de sept ans, mes parents, attentifs à mes dons musicaux, m'avaient fait prendre des leçons de piano. A défaut d'un instrument à notre domicile, je faisais mes exercices sur le piano... d'autres familles, dont celle de Didi. Alexandrine, sœur aînée de Georges, était elle aussi musicienne. C'est à sa prévoyance intéressée que je dois les cahiers de musique reçus de Noël en Noël, en particulier des cahiers pour piano à quatre mains. Je déchiffrais rapidement ; selon ses dires, j'étais un accompagnateur apprécié. J'ai passé des heures à jouer à quatre mains avec Alexandrine - puis, plus tard, avec Madeleine Jufer devenue Madame Vautravers.

Dans mes souvenirs d'enfance liés à la famille Schneider, il est des épisodes moins souriants. Leur réalisme pourrait même me faire hésiter de les rapporter. Si je les transcris pourtant, c'est qu'ils participent de mon vécu, soit aussi de ce terroir de l'époque où j'ai grandi.

La liberté qui nous était laissée chez Didi nous faisait vivre côte à côte non seulement avec les membres de sa famille, mais encore avec un personnel d'éducation et de comportement divers.

La mort troublante et prématurée de Monsieur Schneider, le remariage de Madame avec l'un de ses employés, les jeux amoureux entre le personnel, mon entrée inopinée dans une chambre, m'ont fait témoin de scènes intrigantes pour mon imagination et ma curiosité d'enfant.

Je me gardais bien d'en rapporter quoi que ce soit à mes parents, de peur qu'ils m'interdisent de retourner dans cette famille.

Peut-être cela m'aurait-il épargné l'une ou l'autre péripéties qui ont marqué ces premières années de ma vie. J'avais cinq ans lorsque je vécus ce qui suit.

Au sud de la maison de Didi, comprise dans la propriété en bordure de la voie de chemin de fer, il y avait un jardin potager, agrémenté d'un pavillon avec fenêtre, table et banc fixés -aux trois côtés de la paroi. Par temps de pluie, nous y jouions à la dînette, nous y regardions passer les trains dont nous nous plaisions à décompter les wagons. Ce jardin était entouré d'un mur de pierres cimentées flanqué de deux portes. L'une donnait accès au jardin, l'autre s'ouvrait sur un espace - entouré d'un haut mur. Sa partie supérieure était surmontée d'un réseau de barres de fer se rejoignant au centre en forme de clocher. De la vigne vierge en constituait les tuiles. Vu de l'extérieur, c'était comme l'amorce d'une tourelle au toit de verdure. En vérité, il s'agissait d'un creux à purin à même le sol, pas très profond. Le lisier d'une écurie, parfois occupée par le bétail destiné à la boucherie, s'y déversait, additionné des eaux usées de cette dernière, également des caves de la lessiverie et des eaux de pluie. Ultime détail : une grande fenêtre vitrée - j'ignore comment et pourquoi, - « gogeaît » à la surface de ce cloaque.

On le sait, les enfants aiment courir sur un mur. Ils croient ainsi dominer la situation. Cet après-midi -là - c'était sauf erreur un samedi en fin de journée - je m'étais juché sur le mur où Didi m'avait précédé. En courant derrière lui, je me suis par trop approché de ce creux, caché à ma vue par le feuillage qui le recouvrait. J'avais aux pieds de solides chaussures lacées. J'ai buté sur l'une des barres de fer constituant le toit qui le surmontait et, tête la première, d'une hauteur de deux mètres, j'ai plongé dans le creux. Un instant, tel un battant de cloche, je suis resté accroché par mes chaussures aux poutrelles de fer. Etirées sous le poids, les chaussures lâchèrent prise. A la verticale, je passais d'abord à travers les vitres de la fenêtre, y déchirant mon front à cinq endroits. Par miracle j'émergeais de cette plongée au seul endroit où il était possible de me venir en aide. En effet, une porte ouvrait sur le creux, accessible de la route séparant la maison et le jardin. Je m'agrippai des deux mains au seuil rugueux de cette porte. Mes cris conjoints à ceux de Didi resté sur le mur, firent accourir un

homme providentiellement présent. Sans délai, par deux bras solides, j'étais extrait de ma citerne - à purin, paquet dégoulinant et intouchable, par ailleurs effrayant puisque, à la souillure qui me recouvrait de la tête aux pieds, se mêlait le sang coulant des blessures de mon front ! -

A dire vrai, , ma mémoire n'a gardé des suites de cet accident que ce que ma mère m'en a raconté. Immédiatement amené à la salle de bain de la famille Schneider, déshabillé, plongé, lavé, enveloppé d'un grand linge, je fus porté sur la table de la cuisine très éclairée où le médecin mandé et accouru, me fit d'abord une piqûre antitétanique, puis hâtivement peut-être, mania l'aiguille qui referma les plaies de mon front. De fait, et selon les dires de ma mère, durant plusieurs jours elle eut peine à soigner ces plaies infectées et à combattre l'infection généralisée qui me menaçait. Ma robuste santé et des soins entendus m'évitèrent le pire.

La liste est longue des occasions où, par ma témérité ou mon inconscience, je courus de mortels dangers. J'avais souvent Didi comme compagnon d'infortune ; mais lui en sortait toujours indemne. Il est aussi vrai que mon imagination fertile me faisait entreprendre des escapades où j'étais meneur de jeu.

A la rue Haute, la famille Schneider était propriétaire d'une deuxième maison comprenant une vaste grange et des écuries. Y étaient entre autres logés et soignés les chevaux qu'on attelait aux diligences postales desservant la région. La grange, là encore, offrait des possibilités d'escalade développant notre goût des prouesses les plus imprudentes. L'attrait en était augmenté par le fait que ces locaux étaient l'habitable préféré des chats du quartier et de leurs proies, des rats et des souris. On faisait la course aux chats épouvantés par nos cris. Certes, l'épaisseur de foin permettait que nos chutes possibles se soldent sans dommage. L'une d'elles pourtant me fut fatale et d'une singulière manière. Mal calculé, mon saut d'une poutre à l'autre me fit glisser le long d'une poutrelle inclinée d'où pendait une chaîne d'attelage terminée par un crochet. C'est sur ce crochet que ma fesse gauche s'empala. Comme harponné, je restais agrippé à la poutre et incapable de me tirer de cette position particulièrement douloureuse.

Une fois encore, mes cris doublés de ceux de Didi, ameutèrent un homme présent. Prestement il me tira de cette fâcheuse situation. J'ai moins souvenir de la peur ou de la douleur alors éprouvées que de la thérapie infligée par mon père auquel, en l'absence de ma mère, je dus aller raconter mon exploit. Sur la table de notre cuisine cette fois, après avoir ôté ma culotte et lavé soigneusement ma cuisse et ma jambe ensanglantée, de l'index et du pouce de sa main gauche, il écarta les lèvres de la blessure, et de la main droite, il fit jaillir de la bouteille d'iode fréquemment utilisée la giclée du liquide qui, tel un cautère incandescent, désinfecta la plaie ! De cette douleur-là et du cri qui l'accompagna, je me souviens ! Le remède fut efficace ; la blessure se referma, et je m'abstins dès lors de grimper sur les poutres de cette grange.

*

Avec Didi et quelques autres camarades, nous aimions l'exploration des jardins, des granges et des maisons, mais encore celle des abords de la ville. Il y avait les grèves du lac où nous allions à la découverte des coquillages, des oiseaux

nichant dans les roseaux, des poissons et des têtards découverts dans les espaces d'eau qui enjolivaient la rive entre Grandson et Yverdon. Plus attrayante encore, celle entre Grandson et Corcelles était boisée, mieux adaptée à notre imagination d'explorateurs, devenus occasionnellement et suivant le nombre des gamins présents, des gendarmes courant après des voleurs.

La difficulté souvent rencontrée, c'était de rentrer chez soi les pieds secs. Car socques et chaussettes mouillées me valaient un fessée, sinon de mon père, en tout cas de ma mère. Il fallait trouver le moyen de l'éviter. J'avais cru y parvenir un jour en allumant un feu à l'approche duquel sécheraient les chaussettes crochées à un bâton. Hélas ! Piètre résultat, soldé, au retour, par une double fessée : une première pour les chaussettes mouillées, une seconde pour les chaussettes brûlées !

L'ultime solution fut trouvée : quelle que soit la température, nous allions pieds nus, socques et chaussettes attachées et portées en hallebarde au bout d'un bâton. De vrais explorateurs ! Mes parents pouvaient bien s'étonner que je m'enrhume souvent ou me mette à tousser. Cela se guérissait par un remède détesté, très recommandé à l'époque pour les enfants chétifs : au repas de midi, juste avant la soupe, une double cuillère d'huile de foie de morue ! Je ne saurais dire si ma robuste santé est due, en partie, à mes escapades à pieds nus... ou à l'huile abhorrée et quand même avalée durant les longs mois d'hiver.

*

Au chapitre des plaies et des bosses, il faudrait faire une place renouvelée aux contusions que me valurent, dans nos jeux sur la rue, des rencontres marquantes avec cyclistes, motocyclistes, automobilistes. Ils étaient rares et nous n'y prêtions pas d'attention. Heureusement pour moi, la rue encore partiellement pavée, mais surtout non goudronnée, ralentissait obligatoirement la vitesse des moyens de transport. La collision, à chaque fois, se solda par des blessures superficielles. Je n'ai pas oublié non plus ma rencontre avec le manche d'une grande brosse à récurer. C'était encore et toujours chez Didi... L'ouvrier qui la maniait ne m'avait pas vu derrière lui. Le geste normal du repli de ses bras en récurant énergiquement les planches de la boucherie, m'envoya soudain le manche en pleine figure. J'eus le nez écrasé et la lèvre supérieure fendue. On peut imaginer ce qui me serait arrivé si ce même bâton avait frappé l'un de mes yeux...

*

Il y eut aussi quelques entaillades de mes mains. La provision du bois nécessaire au chauffage de l'appartement et à la cuisson des aliments était amenée en stères d'un mètre, sur le terre-plein parallèle à la rue, face à la porte d'entrée de notre maison. Une machine ambulante le sciait sur place, et dans le délai d'un mois, il fallait le bûcher et le monter au galetas. J'ai appris ainsi à manier une hache. Le miracle, c'est que je n'y aie laissé aucun de mes doigts, car l'apprentissage connut quelques ratés un peu sanglants!

* * *

Je me plais à clore ce récit de mon enfance par une dernière évocation de ma petite ville de Grandson.

Mes propres parents, comme la plupart des gens de la localité, n'avaient reçu qu'une instruction élémentaire, limitée au calcul, à l'orthographe et à la géographie. C'est beaucoup plus tard, au cours de mes études, que je pris connaissance des événements qui firent de Grandson d'abord une cité médiévale, avec un des plus grands châteaux du pays, habité par une des plus illustres familles seigneuriales de l'époque, la Maison de Grandson précisément. Convoitée par les cantons suisses, elle fut le théâtre en 1476 de la première défaite du duc Charles de Bourgogne, dit Charles le Téméraire. Un demi-siècle plus tard, en 1531, Farel y prêchait la Réforme. Il rencontra une violente opposition. Une ruelle de la ville porte le nom de celui qui, l'année suivante, sut convaincre les habitants d'accueillir l'Evangile réformé. Il était Français et s'appelait Jean Lecomte. La ville comptait plusieurs couvents opposés aux idées nouvelles. En 1543, une peste décima les habitants. La résistance faiblit et la messe fut définitivement abolie en 1554. Jusqu'à l'entrée du canton de Vaud dans la Confédération, Grandson resta sous domination bernoise. La salle de l'actuel Hôtel de Ville est ornée des armoiries des baillis qui l'assuraient.

*

Je puis reconnaître avoir vécu mon enfance et ma jeunesse dans un foyer et une cité offrant le maximum de garanties et de sécurité. Mais aussi d'honnêteté.

Mes parents n'étaient pas l'illustration d'un couple parfait. J'en reparlerai. Mais pour autant n'avons-nous jamais eu la pensée, mes sœurs et moi, que notre famille –aurait pu être disloquée par les colères de mon père ou les bouderies de ma mère. Leurs défaillances n'entamaient jamais leur intégrité en tout domaine.

C'est dans le cadre solide de la camaraderie d'école, avec sa proximité garçons et filles, que nous faisons la découverte de la sexualité. A dire vrai, nous en connaissions surtout les limites. Ma mère ne manquait pas l'occasion de me les rappeler. L'amour avec une fille, c'était à coup sûr un enfant sur les bras, puis un mariage forcé, donc une vie ratée ; avec en plus, une honte pour la famille ! A déconseiller absolument ! La sexualité restait donc un domaine tabou, une affaire d'adultes, étant entendu et convenu qu'il n'était pas interdit d'avoir un bon ami ou une bonne amie.

Durant toutes mes années d'école à Grandson, mon choix n'a guère varié ! Sophie fut ma fidèle bonne amie, avec les devoirs et privilèges que cela comportait. Elle était celle que je défendais si quelqu'un se permettait de la houspiller ; celle dont j'empruntais les cahiers si me manquait un texte dicté à l'école ; celle que j'entourais de mes bras quand, en hiver, nous faisons du bob ou de la luge sur les routes transformées en pistes sportives ; celle dont j'osais enserrer la poitrine quand en été, en nageant, nous allions à dessein nous accrocher à la chaîne d'un bateau amarré ; celle enfin à laquelle j'avais liberté de donner ce qui n'était encore qu'un prude baiser. Sophie était fille unique de parents aisés, rudes travailleurs maraîchers et viticulteurs. Mes parents agréaient Sophie comme bonne amie. Ils ont pensé longtemps que je l'épouserais. Pour tout dire, je suis assuré que Sophie et ses parents s'y attendaient aussi. Mais au temps de mes études, je pris conscience que nos intérêts divergeaient, que nos

inclinations n'étaient plus les mêmes. Je ne rentrais à Grandson que le week-end ; nos rencontres se firent de plus en plus rares, et sans qu'il n'y ait jamais eu d'explication entre elle et moi, elle reprit son rang de camarade d'école.

Pour beaucoup de raisons, je pense que mon éloignement dut l'attrister. De fait, aucun engagement ni aucune promesse ne nous liaient l'un à l'autre. Même si j'ai gardé la certitude qu'elle aurait été une très bonne épouse, je n'éprouvais pas pour elle de véritable amour. Mais j'ai gardé longtemps le regret de l'avoir involontairement peinée.

CHAPITRE III – ÉCLAIRAGE FAMILIAL

La période de mon enfance et de mon adolescence à Grandson s'accompagne de souvenirs que je m'en voudrais de ne pas évoquer. D'autant qu'ils ont participé à la formation et à l'équilibre de mon identité.

Je mentionne d'abord les visites régulières que nous faisons à mon grand-père Justin, de Villars-Burquin. Décédé le 5 août 1931 à l'âge de huitante-six ans, il me laisse le souvenir d'un homme affable et paisible ! Et pourtant ! A quarante-neuf ans, alors qu'il abattait du bois en forêt, un arbre mal dirigé dans sa chute l'avait atteint, le laissant estropié à vie. Il marchait avec deux béquilles, se déplaçait avec de réelles difficultés. Homme de la campagne, il parlait peu. Mais sa personnalité était reconnue puisqu'il avait été nommé Juge de paix et qu'il gardait, en dépit de son infirmité, son titre de buraliste postal du village d'abord - et, parallèlement, des villages voisins : Mauborget, Romairon, Vaugondry, Fontanezier. Je n'ai pas connu ma grand-mère paternelle au prénom mystérieux, Souky, décédée en 1913. Ils eurent dix enfants, Jules était l'aîné, Alfred, mon père né en 1871, le second. Lors de l'accident du grand-père Justin, mon père avait treize ans. Il fut choisi pour être le distributeur du courrier à la place de son père, lequel, rivé dans un fauteuil, pouvait tout de même, au guichet, assumer son travail de buraliste. La berline postale Grandson - Villars-Burquin - Mauborget n'existait pas encore. Mon père descendait donc chercher le courrier à Grandson. Certains jours, il arrivait que sa tournée de distribution, compte tenu des maisons foraines, lui fasse parcourir près de trente kilomètre. Il me le raconta un jour : quand, à vingt-cinq ans, -, il fut nommé facteur en messagerie à la poste de Grandson, mon grand-père le remercia pour ses douze années de service quotidien en lui donnant ... cinq francs !

Il est vrai que le brave grand-père n'était pas riche, après ces années difficiles, marquées par la venue de ses dix enfants. Du reste mon père ne lui en gardait pas grief puisque, régulièrement, nous montions lui faire visite. -. Devenu veuf, il bénéficiait des soins d'Ida, l'avant dernière de ses filles encore célibataire.

Cette visite se faisait immuablement le dimanche après-midi, parfois le soir par beau temps. Pour une simple raison : le service postal connaissait encore une distribution les samedi matin et après-midi. Le dimanche était donc le seul jour de congé. Au matin de ce jour, sauf rare exception, le programme était interchangeable, en tout cas pour moi : souliers et habits de la semaine à cirer et à brosser, puis participation à l'école du dimanche. Mon père avait, lui aussi, son programme dûment établi. En l'absence quasi constante de ma mère occupée professionnellement, il y avait les travaux du ménage ; il y avait surtout et essentiellement - c'est le cas de le dire - le dîner à faire. Et quel dîner ! Mon père aimait - cuisiner et avait les qualifications d'un authentique et fin cuisinier. Au menu, variable suivant les saisons, il y avait toujours quatre rubriques.

-En entrée, un bouillon dans lequel, outre les légumes d'accompagnement, avaient mijoté non pas seulement un morceau de boeuf, mais encore un os à moelle et, suprême délice, un morceau de queue. Parfois, le bouillon était remplacé par une soupe aux gruaux, onctueuse et parfumée de goûts divers.

Plus rarement, une soupe aux oignons, qu'accompagnaient des croûtons de pain, rôtis au saindoux !

Puis venait le premier plat, accompagné de salade, ou parfois de persil mélangé et haché avec –de la ciboulette, du cerfeuil, des feuilles de céleri en vinaigrette : les tranches de boeuf bouilli, les morceaux de queue, mangés avec du pain ou avec des lamelles de pommes de terre en sauce blanche muscadée.

Le troisième plat était invariablement un rôti de boeuf, de veau ou de porc, plus rarement de mouton ; ou alors du lapin, ou de la volaille avec un légume, parfois aussi de la purée de pommes de terre au lait.

Et, pour terminer, un dessert, généralement des fruits crus ou cuits, et un café. Le tout, bien sûr, arrosé de très bons vins.

Au moins une fois par saison, le repas du dimanche était un dîner de tripes ! Il y avait le bonnet, le feuillet, le nid d'abeille, la caillette, dûment choisies chez le boucher, puis dûment lavées,. -Le samedi soir déjà, leur première cuisson embaumait la cuisine. Puis dans une grosse marmite de fonte, pour la durée de la nuit elles mijotaient dans un autocuiseur que mon père avait aménagé avec du crin et de la jute à l'intérieur d'une caisse à couvercle hermétique. Tout le dimanche matin, elles cuisaient encore sur un feu doux. Accompagnées d'un ou deux pieds de porc, nous les mangions à la mode de Caen, c'est-à-dire avec une sauce vinaigrette.

A noter qu'au nombre des repas fameux, il faudrait aussi compter ceux où nous mangions du poulet ou de la dinde. A l'époque, cette viande était parmi les plus chères.

Pourquoi de tels repas ? Le samedi, nous trois enfants, avions , ô combien soigneusementastiqué, dépoussiéré, récuré l'appartement, les corridors et la cuisine, C'est pourquoi le dimanche était littéralement jour de fête. Mon père y trouvait l'occasion d'exercer ses talents de cuisinier. Et il ne se cachait pas d'être un gourmet.

On pourrait remarquer que la participation au culte paroissial n'avait aucune place dans sa matinée. Il est vrai qu'il ne fréquentait pas le culte. Ce n'était pas par indifférence, mais par scrupule envers les pasteurs ! A l'église, l'absence de mouvement et la position assise faisaient qu'à l'instant du sermon, bien malgré lui, il s'endormait. Cependant, sous aucun prétexte, il n'aurait permis que, sans raison, nous nous abstenions, nous les enfants, - de participer à l'Ecole du dimanche et, dès quatorze ans, au culte.

Après le dîner, quand le temps clémente le permettait et si aucun autre projet n'était au programme, mon père et moi partions pour Villars-Burquin. A pieds, bien sûr.

Certains détails du parcours sont encore en ma mémoire. Trois en particulier. Entre Fiez et Fontaines, un grand étang laissait couler son trop-plein d'eau par un ruisseau à ciel ouvert et qui longeait la route. Des truitelles y étaient parfois

visibles et retenaient mon attention. En vain ai-je tenté de les saisir à la main. A chaque fois, elles prévenaient mon geste.

Arrivés à Fontaines vers quinze heures nous entrions au Café du Cercle où mon père buvait ses deux décis de blanc et m'offrait un verre de sirop de capillaires et un petit pain.

Mais le détail le plus piquant remonte à mon très jeune âge. En dépit de mon intrépidité, j'étais habité par une peur quasi insurmontable de ce qui pouvait surgir de tout endroit insolite. A deux reprises, j'avais été assailli par un chien, sans qu'il me morde. De là, sans doute, cette crainte de l'insolite que représentait à mes yeux une cour, l'angle masqué d'une maison ou plus simplement un buisson.

Or, entre Grandson et Péroset, hameau proche de Fiez, il y avait, à quelques mètres de la route, un arbre particulier. Outre l'inclinaison inhabituelle du tronc, ce dernier était déformé par une excroissance assez volumineuse. Mon imagination d'enfant m'assurait que cet arbre recelait, telle la besace d'une sorcière, des pouvoirs maléfiques.

De jour, lorsque nos pas nous rapprochaient de cet arbre, je me tenais prudemment sur le côté du chemin et je laissais mon père faire écran entre l'arbre et moi.

Mais lorsque, à la nuit tombante, nous redescendions de Villars-Burquin, la simple perspective d'avoir à passer devant cet arbre m'inquiétait. Bien sûr, je n'en disais rien à mon père. J'avais le pressentiment qu'il rirait ou me traiterait de poltron. D'autant plus qu'à son accoutumée et avec sa prévoyance bienveillante, voulant régler son pas sur le mien, il me disait de marcher devant lui... Je suis donc certain qu'il n'a jamais pris conscience du motif qui, environ une centaine de mètres avant l'endroit fatidique, m'amenait à lui dire :
- Papa ! Je suis fatigué... Tu me donnes la main.

Alors, arrivé vers l'arbre, sans que mon père le remarque, je tournais résolument la tête et regardais courageusement le monstre, et, avec la main restée libre, je lui faisais la nique !

Quand, un jour, j'ai lu dans Esaïe 43 : "Moi, l'Eternel, ton Créateur, je t'ai appelé par ton nom ! Ne sois pas effrayé. Tu es à moi. Quand tu passeras par les eaux, quand tu traverseras les fleuves... quand tu marcheras dans le feu... je serai avec toi. Sois donc sans crainte. Je suis l'Eternel, et en dehors de moi, il n'est pas de Sauveur. Je le suis depuis toujours, et il n'y a personne qui puisse t'arracher de ma main", le souvenir de mon geste d'enfant et de la sécurité que j'éprouvais à être tenu par la forte et chaude main de mon père, m'ont donné à comprendre la promesse du Seigneur, sa présence protectrice et sécurisante !

Bien sûr, nos visites chez le grand-père Justin avaient pour moi d'autres attraits. Son infirmité l'avait amené à louer ses terres. De plus, la foudre avait incendié sa maison. Il l'avait reconstruite, cette fois avec un mur mitoyen séparant grange et écurie de son domicile comprenant au premier étage, des chambres à coucher, au rez-de-chaussée, le bureau postal, la cuisine et la chambre commune -

agrémentée d'un - poêle à catelles assez cossu pour qu'on puisse s'y asseoir et s'y réchauffer. En hiver, j'y ai passé quelques bons moments. Côté route, une seule porte d'entrée donnait accès à ces trois pièces, et cette porte restait obligatoirement fermée les jours fériés. C'est pourquoi, lorsque nous venions le dimanche, nous entrions sur le côté, par la grande porte de grange jouxtant l'écurie. Pour un gamin de la ville, ce côté nord de la maison était un lieu riche d'intérêts divers. Outre les chars et le local aux outils, et du foin sur deux étages, il y avait à l'étable un cheval, quelques vaches, des cochons, une ou deux chèvres, parfois quelques moutons. Des compagnons rêvés. Nul étonnement qu'au retour de nos visites ma mère me faisait changer de vêtements, car, disait-elle d'un air réprobateur, je sentais l'écurie !

Autre attrait lors de nos visites : le goûter, qu'on prenait avant de repartir. Dans la huche à pain s'alignaient de grosses miches d'au moins deux kilos chacune, que le grand-père pétrissait en restant assis dans son fauteuil. Il avait développé une forte musculature de ses bras. De ce pain bien cuit au feu du four communal, on nous taillait des longues tranches savoureuses, et l'on accompagnait celles-ci de fines lamelles de lard fumé ou de rondelles d'un saucisson décroché de la vaste cheminée surplombant le fourneau potager ; d'autres fois, on sortait de la cave creusée sous la cuisine, une meule de fromage encore entourée de jute humide et salée. On y découpait une bonne tranche, dont on tirait des lamelles assez larges pour recouvrir la tranche de pain.

Ce goûter copieux se terminait par un bol de café au lait, après - un verre de cidre maison, aigret, fait de poires et de pommes, quelquefois aussi - après un verre de "piquette" que les paysans de la région fabriquaient eux-mêmes avec du marc de raisin acheté aux vigneron du bord du lac.

Mais nos randonnées ne se limitaient pas aux seules visites chez le grand-père Justin. Marcheur chevronné, mon père nous entraînait une ou deux fois l'an jusqu'au Chasseron ou au Mont Aubert, ou encore à travers le Jura, jusqu'à Fleurier. De là, par les gorges de l'Areuse nous descendions sur Boudry et, par le train, regagnions Grandson. Ces longues courses nous voyaient partir à l'aube, ayant déjeuné vers quatre ou cinq heures, l'heure habituelle à laquelle, en semaine, se levait mon père pour assurer le départ du courrier par le premier train du matin.

Nous prenions un second petit-déjeuner chez tante Alice (soeur de mon père) et oncle Arthur Petitpierre à Mauborget. Arrivés à la fin de la matinée au Chasseron, but de notre course, nous achetions un bidon de soupe à l'Hôtel proche du sommet et tirions du sac que mon père avait porté, un copieux pique-nique comprenant des oeufs cuits mollets, une salade -de pommes de terre, une viande exceptionnelle : du -cornedbeef, c'est à dire du boeuf mis en boîte en Amérique.

Autre attraction de la course : les chalets jalonnant la crête du Jura abritaient de forts troupeaux. Leurs pâturages étaient bordés de murs de pierres remarquablement assemblées et tenues ensemble sans ciment. Pour ne pas fouler l'herbe en dehors des sentiers dûment marqués, on franchissait ces murs à des endroits précis. J'admirais que mon père s'en souvienne d'une année à l'autre. Dans l'un ou l'autre des chalets rencontrés au passage, étaient fabriqués

du fromage, du beurre, des tommes, du serré, qu'on achetait sur le chemin du retour. Une autre attraction, c'était de tirer par une corde, ou alors par un grand levier fixé sur un point d'appui, le seau qu'on jetait dans la citerne pour y puiser l'eau qui devait apaiser notre soif. Nous n'avions permission de la boire qu'après addition, dans notre gobelet, de quelques gouttes d'ammoniaque anisé que mon père prenait toujours avec lui dans de telles sorties. A dire vrai, ces quelques gouttes purifiant notre eau étaient aussi parfois et tout simplement de l'absinthe, secrètement acquise à Fleurier où vivait une autre soeur de mon père, tante Emma, épouse d'Edmond Petitpierre, lui-même frère d'oncle Arthur. Il était devenu laitier à Fleurier après que sa ferme, sise à Mauborget, ait été incendiée.

Autant j'aimais ces randonnées jurassiennes nous amenant par des sentiers abrupts et ombragés jusqu'à Mauborget, puis nous faisant traverser pâturages et forêts, autant je détestais certaines randonnées du dimanche après-midi. A pied, bien sûr, elles nous faisaient accompagner ou rejoindre notre mère à Onnens ou Concise, ou Champagne, ou Bonvillars, ou Giez, ou Fiez, parce qu'en l'un ou l'autre de ces villages, elle y avait des accouchées qu'elle soignait durant dix jours (pour un salaire total de soixante francs, tous frais compris !).

Mes soeurs étaient aussi de la promenade. Les routes étaient en terre battue. Ou bien le vent, ou bien de rares autos, soulevaient des nuages de poussière, et nous devions marcher en fermant la bouche. Ou bien le soleil était écrasant de chaleur. Ou bien la pluie transformait le chemin en borbier crottant nos chaussettes et nos chaussures. En bref, ces promenades-là étaient presque toujours - pour moi en tout cas - un facteur de mauvaise humeur. La seule consolation de ces kilomètres à pieds : on attendait ma mère, ou on lui donnait rendez-vous, dans l'un ou l'autre des bistrotts du village concerné. Mon père nous offrait un sirop et un petit pain au lait ou au sucre acheté à la boulangerie de l'endroit, toujours ouverte le dimanche après-midi à l'intention des promeneurs.

A notre gré, le sirop et les petits pains auraient été les bienvenus... sans la corvée de la balade !

*

Autre balade - une fois par année au moins - par le train nous allions en famille jusqu'à Lausanne d'où venait ma mère. Les grands-parents Genicoud, originaires de Rolle, mais plus lointainement venus de St-Julien-en-Savoie, s'étaient installés à la Chéneau de Bourg, dans une vieille maison tout en hauteur, avec des rampes d'escaliers particulièrement raides. Louis Genicoud, mon grand-père, était installateur d'appareils sanitaires. Pour parfaire son salaire, il avait ouvert une petite épicerie au service des gens du quartier.

*

En vérité, ma mère parlait très peu de son enfance à Lausanne et de sa famille. Les quelques détails restés en ma mémoire me laisseraient penser que nos rares visites à Lausanne tenaient certes à la distance et aux frais occasionnés pour s'y rendre en famille, mais aussi aux griefs que gardait ma mère envers les siens.

De fait, je ne me souviens guère de mon grand-père Genicoud. Je n'ai même plus son visage en mémoire. Je ne crois pas non plus avoir connu ma grand-mère maternelle au prénom original puisqu'elle s'appelait Séphise-Marie Laventure.

Ils eurent treize enfants. Nos relations familiales me mirent en contact avec trois d'entre eux seulement.

L'aîné, Henri, était celui auquel ma mère (elle était l'aînée des filles) portait une réelle affection. Il fut tour à tour charretier dans une entreprise lausannoise, magasinier à la Rue de l'Ale, enfin convoyeur postal avec chevaux dans le quartier Maupas-Pontaise. C'était un homme affable, un peu fragile psychiquement et physiquement et, comme sa soeur Louise, affligé d'une mauvaise vue, ce qui ajoutait à son tempérament hésitant, timoré. Sur le tard, il épousa Louisa. C'était une tante très gentille, travailleuse, couturière pour dames. Elle coupait et cousait des robes pour ma mère. En plus de son ménage parfaitement tenu, elle nettoyait, le soir, des bureaux de son quartier. Un seul fils, Claude, naquit de leur union. Appareilleur, il vit encore à Lausanne, mais depuis la mort de ses parents, des difficultés conjugales l'ont éloigné de notre famille.

Oncle Robert était le douzième enfant Genicoud. Il s'expatria de très bonne heure, vécut à Lyon puis à Paris, se maria tardivement à celle qu'on appelait tante Emilienne. Ils n'eurent pas d'enfants et passèrent les dernières années de leur vie à Lausanne. Les rares visites de ce couple - ils étaient tous deux employés de commerce - me laissent des souvenirs mitigés. Oncle Robert avait un caractère aussi ombrageux que railleur. Foncièrement agnostique, il usait de sa verve parisienne pour se répandre en critiques acerbes en beaucoup de domaines. Il ne cachait pas son désaccord de me voir engagé dans une carrière pastorale. Emilienne avait appris à se taire devant les remarques désabusées de son époux.

La cadette de la famille Genicoud, Marguerite, épousa David Duport, fils d'un vigneron de Pully. Rentré en Suisse après cinq ans à la légion étrangère française, cet oncle avait un vocabulaire et des comportements qui déplaisaient souverainement à ma mère. Marguerite était une grande et belle femme. Son mariage avec David laisse penser que sa mentalité et ses goûts s'accordaient avec ceux de son époux. Pour ma part, j'aimais beaucoup cette tante, accueillante à chaque fois qu'au temps de mes études j'allais la voir à Pully. - Je ne sais rien des neuf autres enfants de cette famille, à l'exception de Gustave, qui fut accidentellement tué dans un stand de tir, et d'Alice, décédée prématurément en 1918.

En toile de fond à - la famille Genicoud, j'ajouterai quelques détails importants.

A douze ans, ma mère vendait des journaux dans les rues de Lausanne. A quatorze ans, elle était en service à l'Hôpital cantonal et y récurait chambres et corridors. Contrairement à mon père dont la fine écriture et l'orthographe étaient exemplaires, ma mère ne savait pas écrire sans faire de multiples fautes. Elle l'expliquait en disant qu'elle n'avait pas eu beaucoup de temps pour fréquenter l'-l'école. On devine ce que dut être, dans cette famille des plus modestes, le

travail de la fille aînée, suivie de onze frères et sœurs, vraisemblablement morts - pour la plupart durant leur enfance.

De fait, dès que fut terminée sa formation d'infirmière et de sage-femme, elle s'engagea dans divers sanatorium, entre autres lieux à Montana et Leysin. A croire qu'elle voulait se distancer d'une famille où elle avait connu des temps difficiles.

*

En vérité, nos rares voyages à Lausanne ne nous enchantaient guère, sauf si c'était pour aller visiter la foire annuelle du Comptoir Suisse. Etre - confinés dans les ruelles et la maison de la Chéneau de Bourg une journée durant était pour nous une corvée et un ennui. Le seul agrément que nous y trouvions, c'était le voyage en train. Encore était-il marqué d'une contrariété, elle aussi inéluctable. Notre préoccupation de voir mieux le paysage défilant sous nos yeux par la fenêtre de notre compartiment, nous amenait à ouvrir cette dernière. Résultat assuré : des bruchons de suie venus directement de la locomotive frappaient nos visages ou les cols blancs de nos habits du dimanche ou nos yeux aussitôt frottés et rougis, finalement frustrés de paysages. Autre résultat assuré : les remontrances de notre mère à cause de nos vêtements tachés. Par gain de paix, notre père remontait la vitre et nous finissions le parcours le nez collé sur cette dernière.

* * *

Trois autres aspects de mon enfance me laissent aussi de vivants souvenirs : mes vacances à Yvonand, chez oncle John. Il était le fils cadet de Justin. Quatre soeurs naquirent encore après lui. Il avait six ans de moins que mon père. Une profonde affection les liait l'un à l'autre. Ils avaient le même métier, avec ce détail qui m'impressionnait : oncle John faisait sa distribution postale à vélo ! Ils avaient aussi de mêmes intérêts. Lorsque, venu à bicyclette voir son frère depuis Yvonand, John sonnait à notre porte le dimanche après-midi, je savais qu'ils seraient ensemble à causer jusqu'à l'heure du souper. A son départ, à la nuit tombante, est associé dans mon souvenir le rite de l'allumage précautionneux d'une lampe à acétylène fixée au guidon de son vélo. Le mélange d'eau et de carbure de calcium exigeait un savoir qu'à chaque fois l'oncle commentait longuement. John était un homme paisible, affectueux, petit de taille et, semblablement à mon père, sans embonpoint. Il avait une forte moustache et lorsqu'il m'embrassait, elle fleurait le cigare. -Non sans raison ! Grandson comptait trois manufactures de tabac. Mon père ne fumait pas. Lors de ses distributions postales, il recevait de la part de ces manufactures, ou alors directement de particuliers, paquets ou boîtes de cigares réputés. Il les gardait... pour son frère John. (Grand-père Justin et d'autres parents en étaient aussi bénéficiaires). En échange de ces largesses, John apportait à mon père des plantons qu'il faisait lui-même sous couche, ou alors toutes sortes de fruits et de légumes qu'il tirait de son propre jardin, et d'un grand plantage qu'il avait acheté aux portes d'Yvonand. C'est aussi d'oncle John qu'on recevait des noix, des liqueurs fortes - kirsch, prune, pruneau - qu'il distillait lui-même, ce tourteau de noix qu'on appelait - "-nillon" avec lequel ma mère faisait d'excellents gâteaux.

John était l'époux de tante Elise, femme au caractère trempé, un peu majordome dans sa maison. Peut-être avait-elle quelque motif de tenir son époux bien en mains... Des conciliabules entre elle et ma mère, et certains propos de cette dernière, me le laissaient penser.

Tante Elise était tenue en haute considération dans la famille. Etre en vacances chez elle m'était toujours présenté comme un privilège. J'y suis allé à maintes reprises. Je ne m'y ennuyais pas. Outre le fait qu'oncle John me prenait quelquefois sur la barre de son vélo et me faisait ainsi découvrir de nouveaux paysages, sa maison d'Yvonand était pour moi un vrai dépaysement.

Les deux enfants du couple étaient déjà aux études à la capitale, si ce n'est pas déjà mariés. Michel était instituteur à Method, plus tard inspecteur scolaire ; Simone avait épousé André Rochat, lui aussi enseignant à Lignerolle. Leur accès aux études et leur profession nous étaient présentés comme une réussite honorant la tribu des Ray.

De fait, autant oncle John était un homme prévenant, jovial, d'un abord facile, autant Elise son épouse avait un visage fermé, un peu réservé et sévère. Il me souvient du reste qu'à l'heure où nous cousinions – était-ce pour épouser le style de sa mère ? – Simone nous regardait de haut, ce qui n'était surtout pas du goût de ma soeur Mary-Anne.

Par ailleurs, cette chère tante Elise était une femme remarquable, intelligente et laborieuse. Une paie de facteur n'aurait pas suffi à assurer l'écolage et la pension de ses deux enfants à Lausanne. Elle y était parvenue pourtant, petits ruisseaux alimentant la grande rivière. Elle gardait des poules et en vendait les oeufs. Elle élevait des poussins et en faisait commerce. Elle avait des canards qui barbotaient dans une mare qu'elle avait aménagée sur le flanc d'un ruisseau proche de son jardin. Elle gardait des lapins, les nourrissait d'herbe et de foin provenant des talus et des bords de chemins. Suivant les saisons, elle avait un ou plusieurs cochons, nourris des déchets de cuisine recueillis chez les voisins, mais aussi de tous les déchets du grand plantage qu'oncle John cultivait.

Ce qui explique que le rez-de-chaussée de sa maison ouvrait sur une remise dûment partagée entre local à fourrage, huche à graines, clapiers -à lapins, niches où les poules venaient pondre leurs oeufs, cages à poussins, boiton -à cochons, emplacement aux outils, le tout, toujours impeccablement rangé, tenu propre et accessible à ma curiosité d'enfant.

*

Mes séjours à Yvonand étaient de courte durée, alors que l'autre lieu de vacances, Mauborget, me voyait présent durant trois semaines au moins. En pension chez tante Alice, une tante exceptionnelle dans l'expression de son affection et de sa générosité. Femme au corps et au visage aussi étoffé que son coeur charitable, elle avait beaucoup d'affinités avec mon père. Elle avait épousé Arthur Petitpierre, frère d'Edmond, le laitier de Fleurier évoqué plus haut. Leur train de campagne ne leur assurait pas un salaire suffisant. C'est pourquoi, à côté de tout le travail de campagne, Arthur faisait périodiquement des heures d'usine à Ste-Croix, ou alors, habile à la vannerie et à la boissellerie, fabriquait corbeilles, paniers, hottes, mais aussi, entièrement en bois, outils de campagne,

râteaux, fourches, balais, baquets, de toute dimension. Il savait sculpter des vaches et des chevaux miniatures qui trouvaient une place de choix dans ma caisse à jouets. Tante Alice était fine cuisinière comme son frère Alfred qu'elle appelait son préféré. Elle avait table ouverte pour des saisonniers ou des estivants qu'attiraient l'altitude et la situation ensoleillée de son village, balcon du Jura avec vue sur toute la chaîne des Alpes, de l'arrière-plan de Genève à celui du Haut-Valais.

Mes séjours à Mauborget, renouvelés durant plusieurs étés, étaient une diversion appréciée dans le rythme de l'année. Tante Alice me laissait dormir tout mon saoul. Quand du premier étage de la ferme je descendais prendre mon petit-déjeuner, m'attendait un gros bol de lait, trait le matin même et additionné d'un peu de café gardé au chaud sur l'angle du -potager constamment allumé. M'attendaient aussi un oeuf cuit à la coque, une large et longue tartine richement beurrée, taillée dans une grande miche. Une fois par quinzaine, c'est-à-dire jusqu'à épuisement de la provision, tante Alice pétrissait l'équivalent d'une dizaine de ces miches qu'elle faisait cuire dans un four ad hoc, aménagé au rez-de-chaussée inférieur de la maison. Je n'ai jamais oublié comment, de ses bras solides, elle soulevait la masse de pâte qu'elle laissait ensuite retomber dans le pétrin. Son visage transpirait à grosses gouttes. Un jour, je lui avais fait remarquer que l'une ou l'autre d'entre elles roulaient de ses joues directement dans le pétrin. Elle m'avait répondu : "ça donnera de la saveur au pain". En effet, il n'en manquait pas et j'avais fini par admettre, un peu étonné tout de même, que c'était un élément de la recette d'un pain savoureux. Au jour de sa cuisson, ce pain n'était pas le seul à embaumer l'air de son parfum. Car, sitôt les miches retirées du four, y étaient glissées trois grandes plaques à gâteaux couvertes l'une de crème, l'autre de lamelles de lard parsemées de cumin, la troisième de petits fruits du jardin : groseilles, raisinets, meurons ! On savait qu'au repas de midi et du soir, après une assiette de soupe, on savourerait à pleines dents l'une ou l'autre de ces longues tranches de gâteau qu'on tenait à deux mains.

Trois semaines de vacances chez tante Alice se soldaient par un ou deux kilos qu'elle se réjouissait de nous voir ajouter à notre poids. Car elle me pesait à l'arrivée et le jour où mon père venait me rechercher. Ce supplément de poids était le certificat qu'elle se donnait à elle-même quand elle disait avec fierté à mon père : "Je te le rends... Il a pris bonne mine, ton gamin !"

*

Le temps des vacances à Mauborget coïncidait toujours avec la période des foins. Une occupation pour moi riche en péripéties.

Petit paysan de montagne, oncle Arthur ne disposait d'aucune machine. Au reste, à l'époque, l'outillage mécanisé n'était pas encore inventé : ou bien, s'il l'était, il était en usage chez les agriculteurs de plaine ayant des champs d'une surface assez grande pour justifier l'acquisition et l'emploi de -telles machines.

Faire les foins, c'était manier la faux, la fourche et le râteau. C'était aussi faire appel à des hommes formés à ce rude travail. C'est pourquoi certains paysans de plaine, après qu'ils aient rentré leur foin, offraient leurs services rémunérés aux agriculteurs de montagne. Oncle Arthur en occupait un ou deux, dès que le baromètre laissait penser à une période assurée de beau temps.

Arrivés la veille, ils se mettaient au travail dès quatre heures le matin, la coupe de l'herbe étant ainsi facilitée par la rosée. Avec mes cousins Roger et Wilfred, les deux fils de la famille, (ils étaient un peu plus âgés que moi) nous partions les rejoindre vers 8 h. et, fourche en mains, nous épandions l'herbe fauchée. Cela occupait une bonne partie de la matinée. Quand le champ était trop éloigné du village, à l'approche de midi, tante Alice arrivait, l'un de ses bras portant un bidon de soupe, l'autre bras un large panier, et sur son dos, une hotte contenant, bien emmitouflée au fond, la grosse cafetière, et dans la partie supérieure, des bouteilles de boissons diverses.

Son arrivée était attendue et appréciée, oh combien ! Quel qu'en ait été l'ingrédient de base, la soupe était parfumée aux lardons rôtis, les pommes de terre et le légume accompagnés de viande savoureuse, le tout arrosé d'un gros rouge pour les hommes et d'un thé chaud corsé de cannelle pour les enfants.

Le temps d'une sieste à même le sol - un mouchoir sur la figure - il fallait reprendre la fourche et retourner le foin pour accélérer le séchage.

Puis vers seize heures, on empoignait le râteau pour rassembler le foin en longs andins assez denses pour que la chaleur emmagasinée continue de l'assécher pendant la nuit et qu'après avoir été à nouveau épandu durant la matinée du lendemain, il puisse être engrangé le soir.

Il arrivait aussi que, par temps incertain ou prévision d'orages, nous le rangions en "chirons", c'est-à-dire en tas coniques de la hauteur d'un mètre et de manière telle que la pluie survenant, celle-ci roule de la pointe du chiron vers le sol sans trop humidifier le foin. Dès le soleil revenu, le foin était à nouveau épandu.

Bien sûr, je n'aurais pas eu la force nécessaire à ce travail matin et après-midi ! C'est pourquoi, à l'heure où le foin sec était chargé sur un char à ridelles pour être emmené jusqu'à la grange, ma responsabilité était de cueillir des branches d'une haie ou de la forêt proche et de tourner constamment autour du cheval attelé. En effet, sa présence et son odeur attiraient des nuées de mouches et surtout de taons avides de le piquer et de se nourrir de son sang. Mes coups de branches feuillues mesurés pour ne pas être confondus avec des coups de fouet, chassaient mouches et "tavants" (autre nom des taons) et visaient à en tuer le plus grand nombre. Le comportement du cheval, impassible sous mes coups, disait bien le contentement qu'il en avait !

Autre moment de ces journées tout de même fatigantes : dans la grange, il fallait décharger le foin. De semaine en semaine, le tas prenait de la hauteur, exigeait donc l'effort d'élever la fourchée depuis le char jusqu'au pont supérieur. Travail que j'ai souvent fait : avec une fourche, depuis le pont ou alors sur le tas, épandre le foin sur toute la surface de manière à égaliser la hauteur du tas. Et, finalement, suprême récompense, en grimpant le plus haut, le long des poutres de la grange, trouver l'endroit d'où je pourrais, sans mal, sauter dans le tas de foin !

Que de transpirées en de telles journées ! C'est pourquoi le soir venu, avant de nous mettre au lit sitôt après souper, tante Alice empoignait l'un après l'autre les gamins - en tout cas le cadet que j'étais - et nous lavait dans un grand

baquet d'eau puisée à même la chaudière qui, en d'autres occasions, servait à la cuisson d'aliments pour les poules et les cochons.

Tante Alice me rassurait. En riant, elle me disait :

Tu vois ! La chaudière a double emploi. Elle cuit fort bien le "manger aux cochons" et elle nous fournit, en plus, de l'eau claire et chaude pour laver les petits "caillons".

Les vacances à Mauborget, c'était aussi, après la traite du matin, les vaches à détacher et à sortir de l'écurie, puis à mener jusqu'à l'endroit où, rassemblées de toutes les étables du village, elles étaient emmenées pour la journée dans les pâturages communs au chalet de la Magnennaz. Je ne savais pas qu'un jour de l'automne 1939, je passerais de longues semaines dans ce même endroit comme caporal d'un groupe de soldats couverture-frontière !

Mauborget, c'était aussi la résidence de deux familles parentes, soit mes cousines Hermence et Laure, fille d'Edmond et Emma Petitpierre-Ray de Fleurier. Elles étaient d'au moins vingt ans mes aînées, avaient épousé des paysans du village et avaient toutes deux beaucoup d'enfants. J'ignore quelle "brouille" était survenue entre Arthur et Edmond. Le fait est que le cousinage se heurtait à une recommandation attristée de tante Alice :

- Tes parents t'ont mis en vacances chez nous... Tu restes chez nous !

Plus tard, durant mes semaines de service militaire à Mauborget, j'ai noué d'heureux contacts avec ces familles parentes. Par ailleurs, quand mon père venait, au moins une fois, me voir durant le temps de vacances, il ne manquait jamais d'aller saluer ses nièces. J'ai appris, par la suite, que la "brouille" était non pas entre les membres de la famille Ray mais au coeur de la famille Petitpierre. Et cela tenait à des conflits d'argent, comme souvent à l'époque, à des histoires de caution et de succession.

*

Deux souvenirs ont encore pour cadre mes vacances chez tante Alice. En été, comme c'est souvent le cas au Jura, les orages étaient d'une rare violence. Aussi avais-je été prévenu. Quand je me couchais, mes habits étaient pliés à un endroit précis. Si la foudre tombait sur la maison, je devais me saisir de mes habits et, par l'escalier, me précipiter dehors.

C'est ainsi que, lors des nuits d'orage, si j'étais réveillé, j'entendais tante Alice passer d'un étage à l'autre dans la maison. En cela, elle ressemblait à mon père qui, lui aussi, lors de pareilles nuits, s'habillait, prêt à toute décision. Sans doute se souvenaient-ils, l'un et l'autre, que comme enfants à Villars-Burquin, ils avaient dû, en chemise de nuit, se précipiter hors de la maison parce que la foudre y avait mis le feu.

Mes dimanches, ou aussi parfois certaines soirées de vacances à Mauborget, m'offraient un avantage apprécié. L'emplacement du village sur la montagne en faisait un lieu touristique. De la plaine vaudoise ou alors des vallées neuchâteloises, les gens venaient goûter au spectacle exceptionnel qu'offraient les lacs de Neuchâtel et Morat et, par temps clair, celui du Léman avec, en toile de fond, en plan comme en profondeur, tous les sommets des Préalpes et des

Alpes. Pour cette raison, ce petit village comptait un hôtel réputé, deux cafés-restaurants ayant chacun, en plus d'une excellente cuisine, un jeu de quilles.

Là se trouvait mon pactole. Dès que j'en avais le loisir, je me précipitais vers l'un ou -l'autre jeu et y gagnais quelques sous comme gamin agile à ramasser la boule et la faire glisser vers les joueurs, puis à remettre d'aplomb les quilles tombées.

Je serrais soigneusement ces sous dans mon porte-monnaie et, au retour des vacances, les glissais dans ma tirelire, source de mon premier carnet d'épargne !

CHAPITRE IV – UNE ÉTAPE SANS HISTOIRE

Ainsi apparaît au tableau de mes souvenirs le temps de ma scolarité obligatoire.

Sous la férule d'authentique pédagogue qu'était Monsieur Jan, je reçus une instruction et une éducation propres à former mon caractère, à discipliner ma persévérance à l'étude, à stimuler un emploi de mes facultés ignorant toute paresse. Pour exemple: déjà à l'arrivée en classe le matin à sept heures en été (à huit heures en hiver), pendant dix minutes nous étions mis en condition par des exercices stimulants : une dictée de chiffres à additionner ou à multiplier de mémoire ; une dizaine de localités à situer dans la géographie du pays ; une liste de mots à écrire sans faute d'orthographe ; une série de dates précises jalonnant notre histoire suisse.

La mémorisation jouait un rôle prépondérant dans ce savoir constamment rafraîchi. A dire vrai, elle n'était pas au nombre de mes facultés naturelles. Tardivement je me suis interrogé sur les causes possibles de cette carence. En effet, elle ne correspondait nullement à mon identité première. A preuve, ma souvenance d'un grand nombre de chants et de poèmes appris alors que j'étais enfant. Je me trompe peut-être ! J'ai toujours eu la pensée que deux opérations à l'Hôpital d'Yverdon dans la période de mes neuf à onze ans, (hernie ombilicale, puis appendicite) subies sous anesthésie au chloroforme ou à l'éther (c'était les anesthésiques de l'époque) avaient sclérosé ma mémoire. J'en eus souvent du regret, car une telle infirmité oblige à recourir à des moyens mnémotechniques.

- Ma peine constante à mémoriser a singulièrement désavantagé mon apprentissage des langues, en particulier de l'allemand, puis plus tard, de l'anglais. Cela explicite également la précarité de mes connaissances du latin, du grec et de l'hébreu.

Je raconterai plus loin comment une intervention de Dieu m'a libéré fondamentalement de ce handicap, sans pour autant me rendre facile la pratique des langues anciennes ou modernes. Cependant j'inclus dans cette réflexion une constatation qui m'a parfois consolé de devoir toujours fournir un effort de mémorisation.

En effet, durant mes années de scolarité gymnasiale, j'ai souvent envié tel ou tel de mes camarades de classe dotés d'une mémoire quasi sans défaillance. Ils enregistraient aussitôt l'enseignement reçu, ex cathedra ou communiqué par un livre. La restitution de leur savoir, lors d'interrogations orales ou écrites, se soldait par d'excellentes notes, alors que mon acquis laborieux, traduit par un vocabulaire souvent malaisé, me valait de piètres appréciations.

*

Au printemps 1926, je fus donc promu élève de la classe primaire supérieure de Grandson. Monsieur Ernest Jan, l'instituteur, savait pouvoir compter avec l'entier appui de nos parents. Il n'avait rien du "pion". Il était simplement et en vérité notre maître, à la fois familier et distant de chacun de nous. A l'heure où les filles

avaient leur après-midi de travaux pratiques (apprentissage de la couture et du tricot), il nous emmenait jouer au football. Il prenait sa place parmi les joueurs tout en gardant aux lèvres son sifflet d'arbitre.

Je lui dois beaucoup de mes connaissances élémentaires. Il avait de claires intentions quant à mon avenir. Il pensait que je serais un bon instituteur. Il me le dit. Or, au printemps 1929, j'achevais ma troisième année scolaire. Mes quatorze ans et demi ne me permettaient pas de quitter l'école avant l'année de mes seize ans. Telle était la loi ; avec dérogation pour ceux et celles des élèves qui entraient en apprentissage.

Sur le conseil de Monsieur Jan, mes parents acceptèrent que je mette à profit cette dernière année et m'inscrive dans une école de Suisse allemande pour y parfaire mes connaissances de la langue germanique. Il fut convenu que j'en reviendrais en février 1930, pour me préparer, sous la conduite de monsieur Jan, à l'examen d'entrée à l'Ecole Normale de Lausanne, école de formation du corps enseignant primaire vaudois.

J'envisageais ce programme avec un enthousiasme mitigé, discernant tout ce que ce projet me ferait quitter :

J'étais un lecteur régulier, abonné de la bibliothèque communale. Pour vingt centimes, j'avais droit à deux livres par semaine. A défaut de quelqu'un pour me conseiller, mes choix de lecture allaient plus vers les romans populaires, les histoires de chasse aux tigres et aux lions africains, les histoires de la guerre 1914-1918, que vers une littérature de qualité culturelle.

J'étais un membre assidu de la société de gymnastique. Une fois par semaine au moins, encouragés par des adultes gymnastes chevronnés, avec une quinzaine de camarades garçons nous nous formions à la pratique de ce sport et de ses engins : course de vitesse, saut en hauteur, saut en longueur, grimpe à la perche ou à la corde, anneaux, cheval-d'arçons, barres parallèles, barre fixe. On y développait ses muscles ; on y gagnait des médailles fixées sur un sautoir aux couleurs de Grandson (bleu et blanc).

J'aimais la musique. Madame Favre, épouse du préfet (elle habitait l'appartement du premier palier de la maison locative, Rue Basse 51) m'avait bénévolement instruit durant trois ans. Elle convainquit mes parents de recourir aux leçons d'une maîtresse de piano connue de la région, Mademoiselle Meylan. Cela coïncida avec l'achat d'un très bon piano neuf, un Gaveau droit, dont Jean-Luc a hérité. Je fis de rapides progrès stimulés par les auditions publiques que Mademoiselle Meylan organisait dans la vieille maison cossue de ses parents à Fiez. Une camarade contemporaine de ma soeur aînée, Madeleine Jufer, avait, elle aussi, un vif intérêt pour le piano et en jouait remarquablement. Avec elle à mes côtés, les dimanches après-midi de pluie, j'ai déchiffré et joué en solo et surtout à quatre mains des cahiers entiers d'oeuvres de Haydn, de Haendel, de Beethoven, de Schumann, de Mozart, etc., mais aussi des opéras ou des opérettes transcrites pour le piano.

J'étais aussi contrarié d'avoir à quitter l'équipe de copains et copines auxquels j'étais véritablement attaché. Notre camaraderie était particulière. En l'évoquant, il me vient à la pensée qu'elle répondait à de réelles frustrations, à un besoin de chaleur humaine, voire de tendresse, absentes de nos relations parents-enfants.

De fait, nous nous retrouvions constamment : sur le chemin de l'école, lors de nos baignades en été, lors de nos parties de luge en hiver, lors de la traditionnelle semaine de vendanges d'octobre qui nous octroyait une liberté appréciée : chaque grappe oubliée sur une souche nous donnait le privilège d'embrasser l'étourdie, ou, aux filles, d'embrasser l'étourdi. Et il y avait nos "cotterds" quasi quotidiens, d'un quart d'heure au moins, tenus sur la petite place devant la laiterie à l'heure du coulage du lait amené dans des boilles par les paysans de la localité. Chacun venait avec son bidon chercher le ou les litres d'un lait encore chaud et non écrémé.

En vérité cette camaraderie n'était pas toujours prude et réservée. Il arrivait qu'on s'empoigne rudement entre garçons ; mais sans rancune durable ; ou au contraire qu'entre garçons et filles, on se bécote ou se pelote dans des limites qu'on ne dépassait jamais.

Mes parents ignoraient totalement mes états d'âme. De plus, une tradition longtemps demeurée voulait que les filles - partent durant une année en Suisse allemande. Comme on le disait à l'époque, c'était pour y apprendre à "poutzer" et dans le meilleur des cas, pour y apprendre l'allemand. Un leurre évident. Non pas quant à la "poutze" mais quant à la langue. Le patois propre à chaque canton rendait aléatoire l'acquisition de la langue, sauf si les trois ans d'école primaire supérieure nous avaient familiarisés avec l'idiome d'Outre-Sarine.

Dès seize ans, ma soeur Mary-Anne avait pris le chemin de Horgen. Ses services appréciés l'amènèrent à prolonger son séjour comme "bonne à tout faire" - c'était l'expression consacrée - dans un pensionnat de cette même localité. C'est à son retour qu'elle entra à l'Ecole de commerce.

Partir en Suisse allemande, c'était, à mon tour, être libéré des travaux ménagers alternant avec les distributions au pas de course du courrier des maisons foraines ; c'était aussi échapper à la tutelle que notre mère, en particulier par ses exigences de constante propreté, faisait peser sur toute la famille. Durant une année, je goûterais à la liberté.

C'est dans cette perspective qu'au lendemain de Pâques 1929, accompagné par ma mère, je pris le train pour Bâle d'où le "Birsigtal Bahn" nous conduisit jusqu'à Therwil.

CHAPITRE V – UN DÉPAYSEMENT SINGULIER

C'est ce que furent les dix mois de Suisse allemande, complétés, dans les années qui suivirent, de séjours de vacances gratuitement offerts par le couple qui nous accueillit. -. En habits de travail, Monsieur, très jovial et exubérant, contrastait avec son épouse, discrète, effacée. Ni l'un ni l'autre ne savaient le français. Cela réjouit ma mère qui en conclut, d'emblée, que dans un tel foyer, je serais contraint de parler l'allemand. L'appartement lui apparut très propre, ce qui la contenta également.

Par ailleurs, Madame lui fit clairement entendre qu'à tous égards, elle prendrait soin de mon séjour chez elle. Cela lui fut traduit par un convive, Monsieur Leuthard qui, comme chaque jour ouvrable, venait prendre le repas de midi dans le foyer. Il savait le français. Il habitait Bâle et travaillait dans une propriété proche, où il avait à s'occuper d'un millier de poules pondeuses et d'autant de poussins. Je le cite parce que sa présence facilita beaucoup ma connaissance du patois bâlois ; et son travail, accueillant à ma curiosité, m'intéressa beaucoup et m'amena souvent vers lui.

Mes hôtes, Sophie et Adolphe Renz-Martin, menuisier de profession, étaient un couple dans la quarantaine, malheureusement sans enfant. Ils étaient propriétaires de leur maison de deux appartements, sise au flanc de la large colline partiellement boisée séparant la vallée de la Birse de celle du Birsig. Le rez-de-chaussée aval comprenait un atelier de menuiserie équipé de nombreuses machines et une sorte de remise où était entassé un matériel hétéroclite dont je ne m'expliquais pas d'emblée l'utilité. Le tout ouvrait de plain-pied sur un jardin fleuri. En prolongement de la maison, à l'autre extrémité, sous un couvert abritant des lapins, des poules, des canards, occasionnellement des dindes et des oies, un grand plantage complétait la propriété.

*

Le collègue du district était à trois minutes de mon domicile. Les premiers mois, bientôt suivis des vacances de l'été, me virent auditeur plutôt qu'élève astreint à des devoirs d'école et à des interrogations. Certes, jour après jour, - j'étoffais ma connaissance du vocabulaire et m'essayais à la formulation de phrases bien construites. J'avais tout de même déjà trois ans d'étude de la langue allemande, apprise à l'école primaire supérieure.

Au bout de trois mois, je pouvais suivre une conversation et engager le dialogue avec les personnes que je rencontrais. Quand, en février 1930, je rentrai à Grandson pour me préparer à l'examen d'entrée à l'Ecole Normale, je parlais couramment l'allemand et, privilège non négligeable, je pouvais suivre une conversation en patois bâlois. Donc, ce que mes parents, et Monsieur Jan en particulier, attendaient de ce séjour en Suisse alémanique était pleinement réalisé. Et ce que j'avais, moi, espéré et attendu de cet éloignement de la maison l'était aussi, même bien au delà de ce que j'avais imaginé. Et cela vaut d'être conté...

*

Dès mon arrivée, je ne restai pas les mains dans les poches quand du travail était à ma portée. A la cuisine, au poulailler, au jardin, au plantage, en dehors des heures d'école, je pris ma part de l'ouvrage. Et je n'avais aucune raison de refuser les services que je pouvais rendre à Monsieur Renz lorsqu'il était à son atelier. C'est ainsi que, très vite, je passai du rang de pensionnaire à celui de gamin auquel l'un et l'autre ne tardèrent pas à s'attacher. Un élément supplémentaire joua un rôle prépondérant.

Madame Renz était amie avec une veuve du village qui élevait trois adolescents. Une des filles était ma camarade de classe. Je fus invité chez elle et découvris qu'à son foyer, elle disposait d'un piano. Permission me fut donnée d'en jouer quand il me plairait de le faire.

Or, des années durant, Monsieur Renz avait joué du violon. Son instrument, d'une remarquable sonorité, depuis longtemps n'était plus sorti de son étui. Quand Madame Gutzwiller, nom de cette veuve, m'entendit jouer du piano, elle informa Monsieur Renz, lui disant qu'il avait non seulement un pensionnaire, mais un musicien.

Sur le champ, il prit son instrument, il m'emmena dans cette famille pour tester mes qualifications et discerner mon aptitude à l'accompagner. Ce fut l'enthousiasme, unanimement partagé. Il est vrai qu'outre mes dons musicaux, j'avais une –grande facilité à lire à vue la musique qui m'était proposée.

Dans les jours qui suivirent, à ma stupéfaction et sans qu'il en ait parlé à son épouse, il se rendit à Bâle, y acheta un piano droit qui trouva sa place au salon devenu, dès lors, un lieu où je fus souvent. Ce geste, bien sûr, me toucha beaucoup et il fut loin de déplaire à Madame Renz. Peut-être envisagea-t-elle d'emblée le rôle que pourrait avoir cet instrument ! Non seulement j'en jouais chaque jour - mais il advint ce qu'elle pouvait un peu espérer : son mari limita ses absences parce qu'au programme de nos soirées et de nos dimanches, il y eut souvent des récitals non seulement de violon et piano, mais aussi de chant et piano. Car Monsieur Renz avait une belle voix de basse qu'au temps de sa jeunesse il avait travaillée et bientôt négligée. Avec une corde supplémentaire à son arc d'instrumentiste : il jouait très bien de l'accordéon. A ma surprise, il en sortit un d'une armoire où il était enfermé depuis longtemps, avec une pile de cahiers pour accordéon et piano.

Jusqu'ici, les marches, polka, valse, scottish, tangos et autres cadences ne figuraient guère au programme de ma culture musicale. Elles y trouvèrent une place qui, à l'automne et jusqu'à mon retour à Grandson, alla grandissante.

Sans doute en partie pour me récompenser des nombreux services que je lui rendais, en partie aussi pour traduire sa reconnaissance pour ma simple présence à leur foyer, Madame Renz prenait plaisir à me "gâter".

Elle avait mis sa bicyclette à mon entière disposition. Elle m'encourageait à faire des randonnées à Bâle-Ville ou à Bâle-Campagne, m'indiquant tout ce que je pouvais voir, visiter, découvrir. Et à chaque fois, elle me donnait quelque argent pour me désaltérer ou me sustenter pendant mes randonnées. C'est ainsi que j'appris à connaître de visu la géographie des nombreuses localités que baigne la

Birse, et tout l'arrière-pays jouxtant la frontière française. J'appris aussi à connaître les attractions de la ville de Bâle. Je fus souvent au zoo, ou sur l'esplanade de la cathédrale, très tranquille à l'époque, ou au bord du Rhin pour voir passer les chalands. Je découvris les richesses architecturales de la vieille ville, mais aussi les grands magasins. Et quand la pluie venait contrarier mon programme, l'argent reçu trouvait son emploi au cinéma.

Tout cela dépassait, et de beaucoup, la liberté que j'avais imaginée. Mes liens avec Madame et Monsieur Renz ne furent pas rompus à mon retour à Grandson. Dans les années qui suivirent, je fus leur invité, encore et toujours choyé. Je fis plusieurs séjours dans des périodes de vacances, à différentes saisons, séjours au cours desquels Monsieur Renz, fidèle à lui-même, organisait des soirées récréatives et dansantes, favorables à mon carnet d'épargne ordinairement peu alimenté. Ma présence à Therwil était aussi l'occasion pour Madame Renz, sans demander l'avis de son époux, de prévoir quelque escapade culinaire et touristique. L'une d'elles me fit connaître la Forêt Noire et son fameux Titisee.

En 1935, j'appris la mort soudaine de Monsieur Renz. Quelques temps après, une de mes lettres à l'adresse de Madame Renz me vint en retour avec la mention : "décédée". Ainsi fut tournée la dernière page de mes séjours à Therwil.

Epilogue anecdotique : mes parents ont toujours ignoré les conditions, les faits et les détails de mon année et de mes séjours en Suisse alémanique. J'avais quelques raisons de supposer que, s'ils en avaient été informés, inquiets de savoir leur fils exposé à un style de vie - si différent du leur, ils m'auraient ordonné de rentrer, ou immédiatement cherché une autre pension !

Je ne leur en ai rien dit parce que j'étais d'un avis absolument contraire. L'éducation qu'ils m'avaient donnée m'avait permis de vivre ce total dépaysement, d'en ressortir mieux instruit pour affronter la vie.

CHAPITRE VI - CHANGEMENT DE CAP

J'étais perturbé à la pensée que le dimanche des Rameaux, j'aurais à confirmer l'engagement de mon baptême. La première année de catéchisme m'avait laissé avec plus de questions que de réponses. L'enseignement religieux de la deuxième année était resté en marge de mes préoccupations durant le temps où j'étais à Therwil. En bref, j'étais en crise. J'aurais été incapable de dire ce qui me manquait, ce que je désirais, ce que je croyais ou ne croyais pas. Je ne doutais pas de l'existence de Dieu. Mais ce que j'avais compris de ses exigences me tenait éloigné de Lui, avec une conscience parfois troublée et culpabilisée, et la pensée que ce monde recelait un mystère inexpliqué.

Depuis mon enfance, je gardais une crainte de Dieu plus apparentée à la peur qu'à la confiance. Aujourd'hui j'en attribuerais la cause première à deux chocs émotionnels éprouvés devant la mort tragique de deux de mes camarades de classe.

A sept ans, une fille dont j'ai oublié le prénom alors que je me souviens de son nom et de son domicile, - famille Longchamp à la Rue Haute - avait commis l'imprudence d'aviver le feu de la cuisinière en y versant du pétrole. J'ignore comment et pourquoi, au jour de son ensevelissement, j'ai été mis en présence de son corps et de son visage brûlés vifs.

Deux années plus tard, un matin d'été, je rentrais de l'école et descendais la Rue Basse. Voyant une automobile qui venait en sens inverse, je me rangeais derrière un char de bois qu'un paysan menait à la gare. Un camarade trottait aussi derrière le charroi. Alors que je l'y rejoignais, il me quitta brusquement pour s'élaner de l'autre côté de la route. Je vis distinctement l'auto l'atteindre de plein fouet et le plaquer au sol, mortellement blessé.

Ainsi, soudainement la mort pouvait nous frapper et nous arracher à notre famille ? Qu'est-ce que la mort ? Et qu'est-ce que la vie ? J'en étais trop bouleversé pour interroger mon entourage. J'avais d'autant plus de raisons de rester muet que les gendarmes m'interrogèrent longuement en ma qualité de premier témoin de ce drame. Je répondis à leurs questions mais me gardai d'en poser à mon tour. A mon idée, Dieu n'était pas étranger à ces événements. Accompagné de mes camarades, je participai- au service d'ensevelissement où Son Nom, par la bouche du curé dans un cas et du pasteur dans l'autre, était mêlé aux commentaires que cela suscitait.

J'en conclus qu'il fallait craindre Dieu. Tôt ou tard, Il pouvait intervenir, même soudainement nous frapper.

Cependant, au jour des Rameaux 1930, ma confirmation ne fut pas une hypocrisie. A la question : "Veux-tu confirmer l'engagement pris par tes parents au jour de ton baptême", mon "Oui, avec l'aide de Dieu" était une authentique résolution. Je voulais aller à la découverte du mystère de la création, de la vie et de la mort. Je ne le clamais pas autour de moi. Mais j'y étais intensément résolu. Par ailleurs, le souvenir que je garde de cette journée s'attache à ce qui était, à mes yeux, deux détails importants.

Je savais qu'à Yverdon, j'avais un parrain et une marraine. Les rares fois où nous allions avec ma mère faire des achats dans cette ville, nous passions saluer Madame et Monsieur Landolt. A la rue de la Plaine, ils tenaient un magasin de confection. Je ne saurais dire comment et pourquoi ce couple était attaché à mes parents et avait accepté la responsabilité d'un parrainage.

-Invités par mes parents, ils s'associèrent à cette journée des Rameaux et dînèrent avec nous. Ce qui me donna pour la première fois l'occasion de les rencontrer vraiment et de constater que c'était un couple aimable, d'une classe sociale aisée, apportant à la conversation des connaissances économiques et politiques qui ne m'étaient pas familières. Ce contact heureux m'incita, par la suite, à leur rendre visite à maintes reprises quand je fus élève au collège d'Yverdon.

Autre détail très important à mes yeux : c'est à leur magasin qu'avait été acheté le complet veston-pantalons qui marquait mon passage de la condition d'adolescent à celle de jeune homme. Jusqu'ici je n'avais porté que des culottes courtes taillées par ma mère dans les pantalons usagés de l'uniforme postal de mon père. Un chandail tricoté et un blouson de toile complétaient semaine et dimanche mon habillement. L'achat de ce complet, d'une chemise blanche, de souliers bas, d'une cravate et d'un chapeau de feutre noir, m'avait promu au rang de jeune homme !... De jeune homme qui, à la grande déception de Monsieur Jan, rata ses examens d'Ecole Normale au lendemain de Pâques.

*

Ces examens ratés motivèrent l'intervention de mon pasteur. Cela était d'autant plus surprenant que, jusqu'à ce jour, mes contacts avec lui étaient restés ceux d'un catéchumène parmi vingt autres à l'écoute du pasteur. Ils étaient même marqués d'une distance et d'une déférence à laquelle sa manière d'être autant que son titre et son ministère nous obligeaient. Monsieur Eugène Ferrari en tout temps portait pantalons rayés, veston noir, col cassé, cravate gris-perle, manchettes empesées avec boutons d'or. Ce "chic" vestimentaire s'accordait parfaitement avec son verbe châtié ; et l'excellente correction de son vocabulaire correspondait à sa vaste culture. Il était un homme attentionné envers chacun, alors que sa distinction naturelle - étudiée, tout de même - créait quelque distance entre lui et ses paroissiens.

Sa personnalité me subjuguait. Je me souviens qu'au catéchisme, je passais de longs moments non pas à écouter son enseignement, mais à observer son profil racé, son visage glabre, sa lippe mobile et charnue, mais aussi ses doigts effilés, ornés, à sa main gauche, d'une alliance et d'une chevalière avec des initiales en relief, et à sa main droite, d'une bague sertie d'un rubis rouge feu. J'étais impressionné par la forme, mais aussi l'éloquence de sa prédication. Aujourd'hui je la qualifierais de biblique quant à ses références, moralisante et humaniste quant à son contenu. J'étais littéralement fasciné par son verbe. J'en admirais la beauté sans être nécessairement saisi par le message.

Je n'ai pas oublié non plus le discret parfum émanant de sa personne tellement hors du commun que même ses amis - je l'appris un jour - ajoutait à son prénom une distinction significative : le "prince" Eugène (en grec : bien né). Il était natif de Sainte-Croix, de souche italienne. Il avait du reste le profil d'un authentique Romain.

De l'un de ses camarades d'étude, j'appris plus tard comment et pourquoi ce Vaudois assimilé, avait de sa propre initiative acquis cette éloquence et cette correction tout à fait étrangères à l'élocution lourde, embarrassée, des gens de notre pays.

Ayant passé de Sainte-Croix à l'Université de Lausanne, il devint membre de la société d'étudiants "Belles-Lettres". Pour en avoir fait partie à mon tour - du reste sur son instigation - je peux imaginer l'accueil que ce cercle de "copains" dut réserver à cet étudiant venu de la "brousse". Les médias n'avaient pas encore colonisé le pays et imposé à toute la population leur style et leur accent modulé au diapason de Paris ou de Genève. Descendu de son Jura vaudois, Eugène Ferrari en avait la manière et l'accent. J'entends mon propre père me raconter qu'un "Saintecris", soucieux de donner à ses trois fils un prénom aux initiales différentes les appela "Ugène", "Arnest", "Emile" !

On imagine le charriage estudiantin que dut connaître "Ugène Ferrari" lors de son entrée à Belles-Lettres. Après une année de théologie, il alla à Edimbourg poursuivre ses études. Il revint métamorphosé. Il avait adopté le style et le maintien qui lui valurent ce titre de Prince Eugène. Peut-être que son mariage avec la fille d'un ambassadeur vint ajouter à ce pastiche aristocratique.

Alors que j'accompagnais mon père dans la distribution du courrier et sonnais à la cure, il ouvrit la porte et me dit :

J'ai appris que tu as raté ton examen... J'aimerais venir en parler avec tes parents. Car j'ai une proposition à te faire, avec leur accord...

Le rendez-vous eut lieu à notre domicile le lendemain. J'étais dans la crainte, me demandant ce qu'il avait à me dire qui nécessitait la présence de mes parents.

Ses premières paroles m'enlevèrent toute appréhension :

- Un examen raté - n'est pas une vie ratée, un échec peut être interprété comme une invitation à changer de direction. Voici donc ce que j'ai à te proposer : dans les six mois qui viennent, il faut que tu aies rattrapé les trois ans et demi du Collège qui manquent à ta formation puisque tu as choisi d'aller en primaire supérieure... Ayant suivi et assimilé le programme de ces six semestres, cet automne, tu entreras au Collège, en quatrième année, comme élève externe. Puis au printemps 1931, tu suivras comme élève régulier la cinquième et dernière année du collège, section classique. Le diplôme obtenu te permettra d'entrer au Gymnase à Lausanne, puis d'avoir accès à l'Université dans la faculté qu'il te plaira alors de choisir. Durant une heure, trois fois par semaine, je contrôlerai les connaissances que tu devras acquérir. Evidemment, tu n'auras plus de temps pour t'amuser... Tu trouveras le temps de dormir, mais ce sera pour encore mieux travailler.

Et il fonda sa proposition en nous rappelant que ce même et laborieux parcours était suivi depuis une année par un autre garçon de la localité, Roland Suter, mon aîné de trois ans, fils du cordonnier vivant également à la rue Basse, à cent mètres de chez moi.

A ma remarque qu'il avait dix-neuf ans et que sa maturité devait lui faciliter le travail assidu, il - fut répondu que l'aptitude à l'étude ne se mesurait pas au nombre de nos années et que les succès scolaires de Roland Suter, maintenant

élève régulier du Collège d'Yverdon, étaient un encouragement à prendre au sérieux la proposition de Monsieur Ferrari.

Que pouvais-je répliquer ?

Mes parents posèrent quelques questions d'ordre financier et parurent rassurés des réponses reçues. Je discernais que déjà ils acquiesçaient au projet de mon pasteur. Il nous laissa tout de même le temps d'en parler hors de sa présence.

Ce fut très vite réglé ; d'une part, mes parents ne cachèrent pas leur satisfaction à la pensée que leur seul fils aurait accès à de telles études et aux possibilités qu'elles laissaient entrevoir ; d'autre part j'étais impressionné par l'assurance de mon pasteur quant à mes capacités intellectuelles malgré l'échec que je venais de vivre. Sans mesurer ce qu'allait entraîner mon engagement, le lendemain je donnai mon plein accord et me mis immédiatement au travail.

Détail à relever : dès la première heure Monsieur Ferrari spécifia qu'après mes études au Gymnase j'aurais entière liberté de choisir l'une ou l'autre des carrières auxquelles le bachot donnait accès. D'emblée, j'eus la conviction que les années de travail qui m'attendaient feraient de moi un pasteur.

* * *

Dois-je raconter ce que fut ce labeur acharné ?

J'en garde un souvenir à la fois d'essoufflement et d'émerveillement. Bien sûr, un peu d'orgueil se mêlait à ma volonté tenace de mener à terme ce que j'avais entrepris. Je n'ajoute pas que je comptais sur le Seigneur. A cette époque, ce recours à Lui ne figurait pas à l'avant-propos du catéchisme que j'avais reçu. Le vocabulaire de ma foi n'avait pas d'autre fondement que celui d'une volonté tenace, accrochée à l'espoir de la réussite et aux robustes méninges que je me reconnaissais. Tant il est vrai que pour persévérer dans ce labeur astreignant, il fallait que je dispose, en effet, d'une solide santé, d'un équilibre nerveux stable, d'un caractère heureux dont l'humeur ne se laissait pas altérer par les difficultés rencontrées et le persévérant effort à fournir en tout temps.

*

Arriva le printemps 1931. L'horaire avait été tenu. Je devins élève régulier de la cinquième et dernière année du Collège. - année par ailleurs importante puisque le diplôme reçu à son terme, le 6 avril 1932, m'ouvrait la porte du Gymnase .

Je l'ai réalisé plus tard : de l'instruction reçue durant de cette dernière année de Collège, je n'ai pas nécessairement assimilé tout ce qu'il m'était demandé d'apprendre. Cependant j'ai retenu qu'il fait bon, dans la vie, d'avoir à faire à des maîtres éducateurs plutôt qu'à des pions communicateurs d'enseignements.

CHAPITRE VII – LES ANNÉES DE GYMNASÉ

Elles furent précédées d'une étape inattendue et je m'étonne encore que mes parents y aient consenti. Il est vrai que les suggestions de Monsieur Ferrari étaient toujours reçues comme vérité d'Évangile. Il proposa qu'entre la fin de ma scolarité à Yverdon et mon entrée au Gymnase classique de Lausanne, soit inséré un séjour en Allemagne où je -perfectionnerais mes connaissances de la langue de Goethe. Elle est fort différente, il est vrai, du patois bâlois avec lequel mon séjour à Therwil m'avait familiarisé.

C'est ainsi que, d'avril à mi-août 1933, je fus pensionnaire et élève de Monsieur Klemme, professeur retraité qui, aidé d'une gouvernante, occupait le rez-de-chaussée d'une maison bourgeoise. Son fils, célibataire d'une quarantaine d'années, architecte de métier, vivait au premier étage. La petite ville de Bad-Homburg, comme le laisse entendre son nom, était réputée pour ses eaux thermales et minérales. A trente kilomètres au nord-ouest de Frankfurt-am-Main, la cité avoisinait l'emplacement des bains. Ces derniers étaient entourés d'espaces verts, ombrés par des arbres magnifiques et coupés de vallonnements et de parterres fleuris. Les Allemands venaient à Bad-Homburg comme on -allait en cure à Vichy. L'animation de la station était grande. Toutes les fois où j'en avais la possibilité, je me mêlais aux curistes, moins pour boire de l'eau que pour goûter à l'heure de musique qui, chaque matin, ou parfois le soir vers dix-sept heures, était gratuitement offerte aux hôtes, par des musiciens solistes, des orchestres ou des fanfares de passage.

Monsieur Adolphe Klemme- avait une barbe blanche de patriarche. Elle s'accordait parfaitement avec sa personnalité d'érudit. Son faciès imposant, son haut front, rappelaient les traits d'un Victor Hugo. Chaque jour, dans son salon aux épaisses tentures et meublé d'un mobilier ancien et pesant, nous avions des temps de conversation, alimentée par les textes qu'il me faisait lire, tirés - du Journal ou de sa bibliothèque. Elle était riche de nombreux volumes reliés, exposés dans plusieurs armoires vitrées adossées aux murs. Tout l'appartement avait un aspect cossu, empesé, solennel.

Quatre mois en compagnie de ce cher vieux Monsieur, me seraient bientôt apparus ennuyeux s'il n'y avait pas eu l'enchantement fréquent des heures musicales dans les parcs de Bad-Homburg, mais aussi l'agrément d'un contact amical avec son fils Walther Klemme, l'architecte.

- Il avait quarante ans, mais paraissait beaucoup plus jeune. Il était célibataire, sans relation avec qui que ce soit sinon son père. Il était, lui aussi érudit, curieux de tout ce qui touchait à son métier de constructeur. Comme beaucoup d'Allemands de cette époque, il se passionnait pour les problèmes politiques et économiques, dans une Allemagne que le traité de Versailles avait humiliée et appauvrie. L'idéologie marxiste connaissait ses premiers affrontements avec le nazisme naissant d'Adolf Hitler. L'antisémitisme, encore discret, affleurait à l'arrière-plan des discussions auxquelles Walther tentait de me former. Je me découvrais ignare en ces matières qui, jusqu'ici, n'avaient jamais retenu mon attention.

Même si parfois ses longs palabres me fatiguaient, sa présence amicale étoffait nombre de mes soirées creuses. Il disposait de deux bicyclettes. Le dimanche, après le culte de l'Eglise luthérienne à laquelle il était rattaché, il m'entraînait à Francfort pour me faire découvrir les beautés architecturales de la vieille ville ou alors le charme romantique des petites routes courant le long du Main.

Bien mieux, il me proposa de l'accompagner, toujours à bicyclette, dans un voyage d'une dizaine de jours. Selon un itinéraire bien étudié, il me fit connaître les villes de Giessen, Marburg et son université, Kassel et les merveilles architecturales de sa cité moyenâgeuse, avec retour sur Francfort par la vallée pittoresque de la Fuldol. Il était un habitué de telles randonnées. Il avait prévu chaque étape, disposait d'un matériel de cuisine adéquat et, dans des endroits choisis, préparait les repas frugaux de la journée, compensés par les repas copieux du soir dans les auberges de jeunesse où nous couchions.

A mon retour en Suisse, grâce à Walther et à son vieux père, je constatais avoir acquis de bonnes connaissances de la langue allemande. Je leur en garde une profonde gratitude. A mon grand regret, la guerre de 1939 mit fin à l'échange épistolaire qui, d'année en année, -avait maintenu notre contact amical. -

* * *

Partir pour Lausanne et y demeurer la semaine durant, c'était d'abord s'enquérir ou bien d'une famille qui m'accueillerait, ou d'une pension demandant un prix raisonnable. La solution fut rapidement trouvée. Alors qu'elle suivait les cours de l'Ecole de commerce, Mary-Anne ma soeur aînée vivait dans un home de jeunes filles au Chemin des Rosiers qui conduisait de l'Avenue de France au Maupas. A l'angle de ce dernier, une grosse maison avait pour enseigne : "Pension Reymond". Mary-Anne la connaissait. Oncle Henri Genicoud habitait au Maupas. Il confirma que c'était une pension recommandée. Ma mère profita d'une visite à son frère pour constater l'état des lieux et m'inscrire comme pensionnaire. Le temps du Gymnase allait commencer. C'était en septembre 1932.

A l'évocation de cette période correspond un entrelacs de souvenirs. Ils affluent, flashes aussitôt éteints, alternant avec de courtes scènes à la fois banales et importantes. Je tenterai de démêler cette hypermnésie et, une fois de plus, de la maîtriser par la plume.

En effet, ma rédaction - qu'il s'agisse d'articles, de livres, de sermons - a un point commun avec mon éloquence. Les mots ne coulent pas plus facilement de ma plume qu'ils ne coulent de ma bouche. Même si, à me lire ou à m'entendre, mes interlocuteurs ont la pensée que je m'exprime aisément.

Certes, mon éloquence n'est pas désordonnée. Son rythme - je le veux musical - est ordinairement moderato ; il aligne tour à tour des blanches, des noires, des croches, sur l'ample et solide portée de ma voix. Pareillement, mon souci d'une parole communicative m'a conduit à ne jamais oublier cet autre signe d'une narration musicale : de courts silences, une sorte de ponctuation, qui permet à l'interlocuteur ou l'auditeur d'accueillir la parole communiquée et non d'en être submergé ! A quoi s'ajoute la volonté d'articuler chaque syllabe afin d'être correctement entendu, et si possible compris !

Il est des interlocuteurs que mon mode d'expression a surpris. Ils me l'ont dit. Ils l'attribuaient à mon identité vaudoise, connue pour la lenteur, voire la lourdeur de son éloquence, souvent hésitante de surcroît. Je ne nie pas l'apport possible de cet atavisme. Cependant, à dessein j'ai gardé mon style modéré, ponctué de silences mesurés. Je les tiens pour favorables et nécessaires à la création d'un espace de liberté. Effectivement l'interlocuteur en a besoin, s'il doit non seulement écouter, mais répondre à ce qui lui est communiqué.

* * *

L'entreprise Reymond était un "Haut-Lieu" de travail familial, à la fois mercantile et généreux avec, en plus, une connotation religieuse qui m'intriguait autant qu'elle me provoquait.

L'aînée des filles, Martha, bras droit de sa mère, avait une responsabilité supplémentaire. Elle tenait une épicerie, avec fruits et légumes, située l'autre côté de la Rue du Maupas, exactement en face de la pension. A l'évidence, c'est-à-dire au vu et au su des pensionnaires observateurs, l'invenu du magasin d'alimentation de Martha Reymond, chaque soir traversait le Maupas, aboutissait dans la cuisine du premier étage et constituait le menu des deux repas du lendemain.

Frédéric, l'aîné des fils, célibataire de 35 ans, travaillait dans une administration et consacrait tout son temps libre à seconder père, mère et soeurs dans leurs doubles activités de commerçants et de maîtres de pension.

Gustave, second fils, lui aussi célibataire de 30 ans, ajoutait à son travail de secrétaire dans l'un des Départements du canton, la surveillance des repas, la bienséance et l'ordre dans la maison, enfin la facturation des hôtes permanents ou de passage.

Quant à la deuxième fille, Blurette, réplique chétive de son père, elle était, un peu comme lui, le bouche-trou, soit au magasin, soit à la pension.

J'étais le plus jeune des hôtes de la Pension Reymond. Le piano du salon attenant à la grande salle à manger m'offrait toute liberté et possibilité de récitals musicaux avant ou après les repas. Je jouais volontiers à la demande des hôtes. Les compliments admiratifs de Vreneli et les applaudissements des personnes présentes ne me laissaient pas indifférent. Par ailleurs, et un peu sottement, je prenais plaisir à jouer parfois une musique rythmée et dansante qui suscitait les regards et parfois les remarques sévères de la famille Reymond. Il y avait quelque raison à cette désapprobation.

- Comme son nom le laisse entendre, cette famille venait des Bioux. A cette époque, je ne connaissais pas la Vallée, et encore moins le village d'où les Reymond tiraient leur origine. Sinon je ne me serais pas étonné de leur accent et encore moins de la tonalité de leur spiritualité constamment affichée, versets bibliques à l'appui. Ils étaient darbystes. Or, cette identité était encore inconnue de mon piètre savoir ecclésiastique.

Je dois souligner qu'ils m'avaient accueilli sans m'interroger sur mes qualifications spirituelles. Par ailleurs, ils me portaient une attention particulière dans la connaissance qu'ils avaient de ma vocation pastorale. Ma mère leur en avait parlé.

Même si m'étonnait quelquefois l'opposition que je découvrais entre leurs constantes références à la Bible et leurs manières d'être ou de faire, j'étais assez lucide sur mes propres lacunes spirituelles pour ne jamais me permettre aucune remarque à ce sujet.

A mon arrivée à Lausanne, mon information ecclésiale se limitait à trois types d'églises : la protestante, la catholique et ceux qu'alors nous appelions respectueusement : les mômiers, c'est-à-dire l'Eglise libre. A défaut d'autres renseignements, je rangeai donc la famille Reymond au nombre des libristes, encore plus mômiers que les autres !

C'était outrageusement simpliste. Mais pour l'heure, je ne désirais pas en savoir davantage. Mon éveil spirituel s'arrêtait à mon projet de devenir pasteur dans l'Eglise réformée. Si j'étais un peu agacé par les remarques émaillées de versets bibliques entendues dans la bouche de chacun des membres de la famille Reymond, si j'y répondais sottement par mes provocations musicales mondaines et dansantes, le témoignage de cette famille ne manquait pas de me donner mauvaise conscience.

En vérité - et il en fut ainsi tout au long de mes années de Gymnase - je vivais une lucide contradiction entre ma vocation et le quotidien de mes pensées, de mes sentiments, parfois de mes comportements. En d'autres termes, j'étais mal dans ma peau.

Rien d'étonnant à cela. Je vivais ma crise d'adolescence et d'identité. En outre, ma piété était religieuse et non pas chrétienne, à l'image de l'Eglise qui m'avait catéchisé. Après mon marathon des deux années qui m'avaient permis d'obtenir le certificat du Collège d'Yverdon et de passer au Gymnase, un peu naïvement je m'étais imaginé qu'à Lausanne je goûterais au repos et à la satisfaction d'être un élève semblable aux autres, et non plus le camarade qui s'essouffle à parfaire un savoir toujours insuffisant.

Or, dès mes premières semaines à la Cité, je me vis contraint, une fois de plus, d'observer une discipline d'étude et de travail dépassant souvent ma capacité d'y faire face. Dès la fin du deuxième trimestre, je pris conscience que j'aurais à redoubler la première année du Gymnase. Je fis bonne mine à mauvais jeu. En réalité, cet échec s'accompagna d'un réel désarroi intérieur.

Il fallait trouver un exutoire à la surcharge - pour ne pas dire la nausée - que j'éprouvais devant la montagne de connaissances qu'un futur bachelier se devait d'avoir acquises. Je suivis les cours et m'efforçai de répondre encore et toujours aux exigences du programme, mais mon ardeur au travail était ébréchée. C'est ainsi que je m'octroyais des loisirs mal gérés, souvent dérisoires et inintelligents. La pension Reymond comptait nombre d'hommes célibataires ou d'apprentis disposant de leurs soirées. Je les accompagnais au cinéma, j'allais boire des pots avec eux ou bien j'engageais des parties de jass qui n'en finissaient plus.

Le lendemain, je m'en voulais d'avoir ainsi perdu mon temps, alors même que j'éprouvais une sorte d'allergie au travail de lecture, de mémorisation, de réflexion, qui aurait dû accompagner et sans cesse compléter mes trente heures de cours hebdomadaires. J'eus à mener cette lutte contradictoire tout au long de mes années de Gymnase, avec des périodes heureuses et encourageantes, et d'autres où il fallait que je me secoue et me morigène pour me mettre au travail. Même si ces années ont marqué mon souvenir d'un constant harcèlement, elles comptent aussi des heures fastes que je me garde d'oublier.

Ce besoin d'échapper à la contrainte d'un labeur studieux trouvait d'autres dérivatifs que les cartes, le cinéma ou le bistrot. Encore dois-je préciser que si ce dernier s'appelait en réalité l'Hôtel de France ou le Kursaal, je m'y attardais moins pour la bière qu'on y buvait que pour les soirées "concert" offertes à la nombreuse clientèle présente. Pour un modique supplément du prix des consommations, on écoutait durant une ou deux heures, ou bien un pianiste seul, ou bien un pianiste accompagnant un trio d'instruments à corde ou à vent.

La musique était une de mes distractions préférées. L'entendre en direct était un rare privilège. Outre que les récitals ou les concerts étaient exceptionnels et que leur prix conjoint à un habillement de soirée était sans rapport avec mon portemonnaie et surtout ma garde-robe, je me délectais des programmes souvent de bonne qualité que nous offraient les musiciens de passage. Faut-il préciser encore que la radio n'avait pas alors le développement qu'on lui connaît aujourd'hui. Ses appareils-récepteurs nous transmettaient une musique en boîte, nasillarde et sans étoffe. Je ne l'écoutais guère.

* * *

Chaque samedi, sitôt après le dîner, sauf rare exception je courais du Maupas à la gare CFF pour y prendre le train omnibus. Une heure plus tard, j'arrivais à Grandson. Bien des raisons me faisaient apprécier le retour hebdomadaire.

D'abord me retrouver à la maison. Mon père ne cachait pas son plaisir de me revoir. Il le marquait par la bouteille qu'il débouchait à mon arrivée ; il le marquait surtout par les repas de qualité qu'il apprêtait le samedi soir déjà, et le dimanche à midi tout autant. Et je n'oublie pas ceux de dimanche soir ; des salades diverses accompagnaient les restes, souvent copieux du bouilli et du rôti de midi, complétés par un gruyère de qualité. Je me gardais bien de démentir mon père qui, devant la moue significative de ma mère en désaccord avec cette abondance, déclarait :

Il faut bien compenser les menus ordinaires de la pension.

*

Me retrouver à Grandson, c'était aussi retrouver les amis. Par temps clément, dans la bonne saison surtout, la partie nord du quai était notre lieu de rendez-vous. Les bancs répartis à distance sous les arbres permettaient les coteries d'intérêt divers. On y passait en revue critique et cancanière les potins de Grandson, la vie artisanale et sociale surtout. La vie politique y avait aussi sa place. Elle nous interrogeait moins sur les événements de la région que sur les

bouleversements qui secouaient l'Europe : la dictature de Mussolini en Italie, la crise économique qui sévissait en France et en partie dans notre pays, la dictature prolétarienne et ses violences en Russie, le marasme dans lequel stagnait l'Allemagne. J'en avais été témoin lors de mon séjour à Bad-Homburg ; j'avais - enfin - quelques mesures d'avance quand j'en parlais avec mes camarades !

*

Lorsque le mauvais temps ou le froid limitait le temps de nos retrouvailles, je passais volontiers un moment avec celui qui fut, jusqu'à mon départ de Grandson en 1939, le plus attachant de mes copains, Ernest Jufer. Il était contemporain de Mary-Anne. Sa soeur, Madeleine, était ma partenaire dans l'exécution et la lecture à vue de morceaux à quatre mains pour piano. Nos mères se rencontraient occasionnellement sans que j'aie jamais su le contenu de leurs longs échanges, mesurés à la longueur du bas qu'en bavardant elles avaient chacune tricoté !

Ernest, comme son père, était boulanger-pâtissier. A côté de son travail, il était un lecteur passionné. Plus souvent que dans sa chambre non chauffée et mal éclairée, nous nous retrouvions dans le laboratoire de sa boulangerie, d'autant plus accueillant que le four - il occupait toute une paroi - nous gratifiait d'une douce chaleur et que les pièces de pâtisserie ratées accompagnaient le thé ou le café que nous buvions.

Tout en préparant ses diverses pâtes en rapport avec les commandes du lendemain, il commentait le dernier livre qu'il avait lu et je lui donnais connaissance, à mon tour, de mes propres lectures. Il me souvient qu'il fut le premier à éveiller mon attention sur les phénomènes occultes rapportés dans une des collections de l'éditeur Flammarion. Un séjour d'une année en complément de son apprentissage l'avait amené à Fréjus. Il fut aussi le premier à m'avoir décrit les beautés de la Côte d'Azur et à m'inciter à m'y rendre quand l'occasion m'en serait donnée.

Il était actif à la Société de gymnastique et à l'Union chrétienne de jeunes gens. Je l'y retrouvais quand j'en avais la possibilité et, avec lui, collaborais à la préparation des séances qui comprenaient des études bibliques, de courtes biographies d'hommes célèbres (littérateurs, musiciens, missionnaires) et des considérations sur les problèmes éthiques et sociaux de l'heure.

Bien sûr, nos réflexions confidentielles portaient aussi intérêt à la gent féminine. Ernest, aux yeux de beaucoup, passait pour "un futur vieux garçon" ! Ce qui n'était qu'une apparence, motivée par diverses raisons qu'il vaut la peine d'évoquer.

La vie sociale à Grandson était cloisonnée. Même à l'église, les femmes étaient dans une rangée, les hommes dans une autre. C'est ainsi que la chorale, la fanfare, le football, l'Union chrétienne, groupaient uniquement des hommes.

Les deux seules sociétés féminines étaient la Cécilienne (chœur de femmes qui perpétuait le chant populaire associé au port du costume vaudois) et l'Union chrétienne féminine.

Il était rare de voir une jeune fille ou une femme entrer dans un café, à moins qu'elle y soit accompagnée ; et encore se serait-elle trouvée mal à l'aise parmi les buveurs de trois décis, les fumeurs de pipe et de cigares, même des chiqueurs de tabac.

Ce qui explique que nos commentaires appréciatifs sur les filles « réservées, prudes, farouches, pudibondes, niaisées, mal attifées », ou alors « irréfléchies, minaudières, coquettes, séductrices, bavardes, rapporteuses, effrontées », - et j'en passe - tenaient non pas à notre imagination un peu cavalière, mais à nos essais personnels de fréquentation. L'expression peut étonner alors qu'elle correspond à la réalité.

En effet, les seules occasions de promiscuité garçons-filles étaient les soirées ou les kermesses des sociétés locales. Elles s'échelonnaient sur les douze mois de l'année, accompagnées de prestations diverses. Elles se terminaient par un bal dans la salle d'un hôtel en hiver, sous une cantine de toile, avec pont de danse au bord du lac, en été. Si, à ces occasions, garçons et filles restaient prisonniers de leur timidité, ils y faisaient tapisserie.

Ernest Jufer était de ce nombre. Il avait une personnalité farouche, un peu paralysée du fait que son père l'avait contraint à choisir le métier de boulanger, alors qu'il aurait souhaité faire des études. Notre amitié tenait en particulier à ce besoin qu'il avait de trouver un interlocuteur partageant ses aspirations.

Il mit beaucoup d'années à se choisir une épouse. Frieda, à Grandson elle aussi, sut le comprendre et l'encourager. Sa jovialité, son intelligence riche de sens pratique, sa simplicité et sa douceur aimante, correspondaient à la compagne dont Ernest rêvait et me parlait. Sensiblement plus jeune que lui, elle croisa sa route tardivement, fut une épouse et une mère de famille remarquable. Un de leurs enfants est le pasteur André Jufer.

J'étais mauvais danseur. Mais pour autant n'étais-je pas embarrassé devant les filles. Au reste, lorsque je les comparais aux garçons de la jeunesse à Grandson, je trouvais beaucoup d'entre elles plus avenantes et fréquentables que leurs alter ego masculins.

C'est pourquoi, lors de mes retours du samedi ou durant les périodes de vacances, prenant prétexte du besoin que j'avais de m'aérer et de me dégourdir les jambes, je sortais volontiers le soir et jouais au chevalier servant de la camarade rencontrée par hasard et qui consentait à une balade, parfois accompagnée d'une halte galante sur un des bancs discrets de la partie ombrée du quai.

Cela n'avait rien de provocateur ni d'audacieux. Certes nos échanges étaient souvent romanesques, faisaient état de sentiments, de points de vue, de décisions déclarées définitives. Et si le feu de ces déclarations nous amenait quelquefois à nous étreindre, nous savions pertinemment que nos baisers faisaient partie moins d'une conquête que d'un apprentissage de l'amour aux limites précises.

Parmi les "élues" emmenées en balade et devenues ainsi confidentes de mes états d'âme de godelureau en quête de lui-même, Olive Magnin eut très vite la palme et devint ma copine attirée. Elle le resta longtemps. Cadette d'une famille d'ouvriers comptant sept enfants dont trois garçons, elle avait appris à se défendre, à riposter, à ne pas se vexer d'une remarque ou d'une blague osée. Elle était de deux ans mon aînée. Son apprentissage terminé, elle était au service d'un commerçant d'Yverdon. Assuré de son sens des responsabilités, il lui avait confié la gérance d'une épicerie à Grandson, dans un immeuble proche de chez moi !

Elle était jolie fille et j'étais loin d'être insensible à son charme, à ses longs cheveux, à son parfum discret, à sa manière de me tenir à distance et, en même temps, à me manifester une tendresse qui m'émouvait d'autant plus que, jusqu'ici, je n'avais jamais rencontré cette forme d'affection.

Je savais la sévérité de ma mère à l'égard de toute amorce d'une – possible fréquentation – d'une fille. Elle me le rappelait à chaque fois qu'elle me voyait par trop souvent en compagnie de la même fille. A son point de vue, je me devais à mes études d'abord, et ne rien me permettre qui m'en distraie.

Je ne pouvais qu'acquiescer raisonnablement à son argumentation. Par ailleurs, je savais que, sans m'en faire un réel grief, elle n'avait pas apprécié que je ne fréquente plus ma première bonne amie, Sophie Mermod. Sans me le dire jamais, elle paraissait espérer qu'un jour Sophie reviendrait prendre cette place qu'elle lui destinait encore !

Si ma raison reconnaissait le bien-fondé des considérations de ma mère, mon coeur s'émouvait à la perspective de retrouver Olive et s'ingéniait à la rejoindre au bord du lac, sans que ma mère en sut quelque chose. Mon père, couché tôt à cause de son service postal, restait étranger à mes sorties tardives. Avec Olive, nous avons convenu d'un signe de ralliement repérable et discret. Les chemins du bord du lac n'étaient pas éclairés. Celui de nous deux à être le premier engagé sur ces chemins sifflait la fameuse valse des patineurs de Léo Delibes. Le calme de l'endroit permettait que la mélodie soit audible à bonne distance. Ainsi nous retrouvions-nous en dépit de l'obscurité. A moins que l'un ou l'autre ait été empêché de venir pour des raisons indépendantes de sa volonté.

Olive a longtemps occupé mes pensées et mes sentiments. Peu à peu, cependant, je réalisais qu'à sa douceur et à sa tendresse particulièrement appréciées manquait une dimension : une ouverture à la réflexion, à l'échange intellectuel et spirituel que je souhaitais rencontrer chez une amie comme chez un ami. Loyalement, nous en avons parlé et avons convenu de reprendre, entre nous, un comportement de camarade. Par ailleurs, dans la dernière année de Gymnase - précédée de plus de deux mois d'Ecole de recrue - mes loisirs à Grandson étaient de plus en plus restreints. En fait, je m'éveillais à d'autres intérêts, sans que je discerne encore lesquels devaient être reconnus prioritaires.

En effet, je cherchais à me distancer du garçon que j'étais encore, gavé d'un savoir fragile, mais aussi je rêvais de devenir quelqu'un qui communique ce qu'il lui tient à coeur d'exprimer. J'en étais à la découverte de moi-même et de mes possibilités. L'art musical me captivait. Je me plaisais à l'improvisation au piano et à la mise en musique de courts poèmes trouvés au cours de mes lectures.

J'avais pris goût au récital de chant au côté de Monsieur Renz à Therwil, et, bien avant, durant mes trois années d'Ecole primaire supérieure, où le chant choral tenait une place importante dans notre éducation.

Je fis même l'effort de transcrire, à la plume et sur papier ad hoc, quelques-unes de mes improvisations. Je tentai même d'habiller de musique tel poème de Verlaine ou de Rimbaud.

Hélas ! Une fois de plus, je découvris que mon écriture musicale, semblablement à mon élocution ou à mes rédactions, trébuchait sur mon ignorance : je ne savais rien des règles élémentaires de l'harmonie et du contrepoint. Résolu à surmonter cette difficulté, j'eus la naïveté de présenter l'une ou l'autre de mes "créations", transcrites au prix d'un persévérant labeur, à un musicien connu du Conservatoire de Lausanne, intéressé à la jeunesse : Monsieur de Ribeaupierre.

Avec une gentillesse évidente, il me reçut chez lui et me fit comprendre que si je ne manquais pas d'intuition musicale, j'avais tout à apprendre des règles de la composition. Je l'entends encore me dire :

Plusieurs de vos pages pourraient être les thèmes d'une symphonie. Vous les avez exposés, mais n'en avez développé aucun. Si vous persévérez dans ce désir d'écrire de la musique, il vous faut acquérir le savoir élémentaire qui vous manque.

Ce n'eût pas été pour me déplaire. Mais il n'était pas question que j'ajoute encore une étude à celles que je devais indispensablement -poursuivre dans la perspective du bachot.

Il me vint alors à la pensée que ma plume pourrait devenir un instrument de création et d'expression, quand même je me heurtais à une vraie question.

A la Pension Reymond, mes auditeurs occasionnels ne cachaient pas leur plaisir à écouter mes récitals de musique classique ou, parfois, mes improvisations de musique, rythmée ou dansante. Qui lirait jamais ce que j'avais à coeur de dire par la plume ? Pour qui écrire ?

Il m'était venu quelquefois à la pensée que certaines rubriques des journaux, en rapport avec des événements locaux, étaient tout à fait à la mesure de ce que j'aurais aimé écrire.

Je n'osais pas parler de cela avec Monsieur Ferrari. Je craignais sa réponse. Il me dirait que mes dispositions de scribouillard avaient à s'exercer avant tout et surtout au service du perfectionnement de mon savoir scolaire.

J'en parlai alors à Ernest Jufer. A cause de ses propres frustrations, il était à même de comprendre que j'aie le désir de m'investir dans une autre activité que celle de mes devoirs scolaires. Notre échange sur le sujet m'encouragea, pour ne pas dire d'emblée qu'il m'enhardit. En effet, sans plus tarder, je demandai une entrevue aux frères Cavin, imprimeurs. Leur atelier était à la rue Basse, non loin de chez nous.

A côté de leurs divers travaux d'imprimerie, ils sortaient chaque vendredi, pour le prix de quatre francs par an, un journal de format et de contenu, modestes, appelé :

*Feuille d'avis de Grandson
Journal de renseignements et d'annonces
pour le Nord du Canton de Vaud*

Sur quatre ou huit pages, il communiquait annonces, avis officiels, informations des sociétés, comptes rendus des manifestations locales ou régionales.

Je présentai aux frères Cavin mon souhait de participer occasionnellement et sur leur demande à la rédaction de l'une ou l'autre des rubriques de leur Journal. Surprise et contentement : d'emblée mon offre fut acceptée.

En fait et progressivement, trois rubriques me furent confiées. La première, "Trouvé dans mon calepin" était une sorte d'épigramme, que je signalais sous un nom d'emprunt : "L'ébouriffé". La deuxième, à l'enseigne de la Chronique régionale, était généralement un compte rendu complaisant des manifestations des sociétés locales. Je les signalais "M.R.". Quand la place disponible le permettait, était agréée une troisième chronique : un résumé de conférences, de réflexions en rapport avec une situation ou un événement particulier.

J'étais payé cinq centimes la ligne (la colonne du journal était de 6,5 cm). Je ne touchais aucun argent : le décompte mensuel me permettait de commander les livres dont je donnais le titre, l'auteur, l'éditeur. L'imprimeur me les faisait venir d'une librairie de Lausanne et il me les créditait au prix qui lui était facturé. Du troc articles-livres.

C'est ainsi que j'acquis bon nombre de volumes qui constituèrent ma première bibliothèque, soit les auteurs de l'époque : Ramuz, Gide, Maurois, Mauriac, et bien d'autres.

CHAPITRE VIII – SECRETS DE FAMILLE

A l'instant où j'écris (novembre 1996), mon père aurait cent vingt-cinq ans. Il était le deuxième d'une famille de dix enfants, soit quatre garçons et six filles dont une seule, Alice, la tante chez laquelle j'ai passé d'heureuses vacances à Mauborget, avait échappé (pour quelle cause ?) à l'appellation en "a" de ses soeurs : Bertha, Emma, Rosa, Ida, Lina...

Je n'ai pas connu ma grand-mère, Suzanne Souky Ray, née Ray (j'ignore l'origine de son curieux prénom). Elle est décédée en 1913 à Villars-Burquin.

Le frère aîné de mon père, Jules, devint paysan. Il exploita un domaine à Villars-Burquin. Lorsque ses enfants furent mariés, il quitta l'endroit et s'établit viticulteur à Russin-Genève où il mourut en 1950.

Mon père n'eut que des rapports occasionnels avec ce frère aîné, alors qu'avec John, de six ans son cadet, marié à Yvonand, il eut de constantes relations. Le quatrième, Oscar, né en 1875, marié à Villars-Burquin, abandonna soudain sa famille, partit en France, où il vécut et mourut sans avoir jamais donné son adresse.

Certainement qu'entre tous les descendants de Justin Ray, Alfred mon père, au regard de tous ses frères et soeurs eux-mêmes, était le plus considéré. Sa droiture, son affabilité, son intelligence des situations, ses avis et conseils souvent demandés et acceptés et, parallèlement, la personnalité de son épouse, un peu entière et redoutée de tous, l'avaient établi aîné de la famille, alors qu'il était le second.

Peut-être cela tenait-il aussi à l'événement déjà raconté. Mon père avait treize ans lorsque Justin, accidenté en abattant un arbre en forêt, resta tributaire de deux béquilles. Alfred Ray, officieusement eut la charge du service extérieur du bureau postal de Villars-Burquin.

Il remplit cet office jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, contribua ainsi au maintien du salaire et du bureau de poste dont son père était titulaire. L'agriculture et l'élevage du bétail apportaient le complément dont la famille de dix enfants avait besoin. Jules et les filles aînées assuraient cette part de travail.

En 1896, il posa sa candidature comme facteur en messagerie à Grandson et épousa Aline, elle aussi née Ray (j'ignore son origine).

Aline mourut de tuberculose après deux ans de mariage, sans enfant. Louise Genicoud arriva à Grandson en 1903. Leur mariage y fut célébré le 24 janvier 1908. Elle avait vingt-cinq ans, lui trente-sept ans.

Il n'est pas facile de parler objectivement du couple que formaient mes parents. J'ai relevé l'estime que leur portait la famille Ray et j'ai souvenir que cette même estime leur était reconnue par la famille Genicoud.

J'ai beaucoup aimé mon père. Physiquement, il avait ma taille. Sa vie durant, il est resté svelte, veillant à ne pas prendre de l'embonpoint. A cet effet, il portait toujours une large ceinture de flanelle qu'il serrait autour de ses reins.

Son visage était littéralement sculptural. Ses cheveux taillés en brosse laissaient entièrement dégagé un haut front bombé, un nez bourbonien. Sa longue moustache soignée et aux pointes relevées soulignait l'originalité de sa figure colorée, chaque jour rasée de frais. Des sourcils épais abritaient des petits yeux noisette. Dans sa vareuse aux boutons argentés, au col remontant bordé de perles, sous sa haute casquette avec visière, il avait toujours un air dégagé et soigné.

En vérité, j'ai rarement dialogué avec mon père. Cette absence d'échanges tenait à des difficultés dont je pris conscience tardivement, sans que j'aie pu ou su trouver le moyen d'y remédier. Avant d'en parler, il est nécessaire de brosser brièvement le portrait de ma mère, décédée en 1969.

Petite femme, tout en rondeurs, elle était avant tout active. Outre sa responsabilité de sage-femme du district, elle était requise pour tous les soins qui ne nécessitaient pas le recours au médecin ou à l'hospitalisation : poses de ventouses, cataplasmes de lin, frictions, lavements, piqûres, pansements, toilettes des défunts, etc.

Les rares heures qu'elle passait à la maison la voyaient coudre, raccommoder, repasser... ou nettoyer. Elle avait une passion pour la propreté ; elle nous inculquait le constant usage du chiffon à poussière, de la grande et de la petite brosse pour le plancher, de la brosse à récurer, du chiffon à encaustiquer, du « bloc » à passer après encaustiquage des linoléum ou des planchers cirés. A période fixe, il y avait les cuivres à faire briller, les chaussures à nettoyer et cirer, les habits à brosser.

En fait, son seul délassément était la lecture de romans qu'elle empruntait à la bibliothèque communale. Encore les lisait-elle à sa manière. Après le premier ou le deuxième chapitre, elle passait à la conclusion, à moins que ses loisirs lui aient donné le temps de lire les pages intermédiaires !

Mon père n'avait d'attention à la lecture que pour la Feuille d'Avis de Lausanne, et une fois par mois, pour "Le Conteur Vaudois". C'était un modeste périodique de quatre pages, en patois du pays. Il n'était plus du tout en usage, mais à la lecture du "Conteur", mon père retrouvait son enfance et ses échanges avec les vieux, rencontrés lors de ses distributions postales d'autrefois.

J'ai évoqué plus haut, l'absence de dialogue avec mon père brusquement décédé en 1938 d'une crise d'urémie après quatre jours de maladie. Il était à la retraite depuis deux ans. Pour rendre service, il avait accepté le remplacement d'un facteur en congé. J'étais moi-même mobilisé pour un cours de répétition. Venu à la maison le dimanche, je trouvai mon père alité, affaibli. Au moment de le quitter pour rejoindre mon lieu de stationnement, il m'avertit que je ne le reverrais pas. Je ne l'avais jamais vu malade et je ne pris pas au sérieux son propos, lui disant même qu'il exagérait la gravité de son mal. De fait, il décédait deux jours plus tard.

Aurait-il vécu plus longuement, des échanges personnels et approfondis se seraient certainement établis entre lui et moi. Comme ils s'établirent par la suite avec ma mère. L'activisme de mes deux parents et celui qui me caractérisait du temps de mes études, n'est pas la seule explication de notre absence de dialogue familial. Il y avait une mésentente profonde entre mes parents. Ils n'en parlaient jamais, alors qu'ils en souffraient certainement l'un et l'autre.

De fait, mon père, que je n'ai jamais vu ivre, était un alcoolique. Sans doute, l'était-il devenu progressivement ; c'est après sa mort qu'en réfléchissant à son comportement, j'ai pris conscience que deux litres de vin par jour étaient finalement sa ration habituelle. Cela n'enlevait rien à son affabilité envers chacun, envers nous ses enfants en particulier ; cela n'enlevait rien à sa droiture, sa serviabilité, ses incessantes activités dont nous profitons tous. Se montrait-il dévoué, chaleureux, accueillant pour atténuer ou compenser sa défaillance ? Était-ce là une des raisons, ou la raison première de l'attitude parfois incompréhensible de ma mère ? Je lui attribuais un caractère difficile qu'elle manifestait par des silences, des bouderies qui pouvaient durer plusieurs jours, une mauvaise humeur que je trouvais détestable au point qu'effectivement parfois je la détestais. Comment engager un dialogue serein dans ce climat tendu, sans qu'aucun reproche soit jamais formulé ?

Ma mère avait certainement pâti de son enfance. Fille aînée d'une famille nombreuse, logée à l'étroit à la Chéneau de Bourg - un des plus anciens quartiers de la cité lausannoise - ma mère fut obligée très tôt à des travaux pénibles.

A douze ans, elle vendait des journaux dans la rue, allait broser et récurer les corridors de l'Hôpital Cantonal proche de son quartier. Elle n'avait guère de temps à consacrer à ses devoirs d'école, alors qu'elle aimait lire et écrire. A seize ans, elle faisait l'apprentissage de garde-malade et connut plusieurs mois de service dans les sanatoriums de Leysin et de Montana. A dix-huit ans, elle apprenait le métier de sage-femme à la maternité de Lausanne. Sa nomination à vingt ans comme sage-femme du district de Grandson dut lui apparaître telle une promotion sociale. De plus, son contact avec le monde médical avait ouvert des perspectives différentes de celles qu'elle avait connues au service de sa famille.

Elle rêvait de voyages, de découvertes à l'étranger. Elle aimait les choses belles et nouvelles... et la voici épouse d'un homme qui n'avait jamais quitté son village jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, qui s'intéressait avant tout à ce qui nous réjouit lorsqu'on se met à table, et qui n'aurait jamais su entreprendre une sortie sans s'arrêter pour boire un verre ou goûter à un bon morceau.

Mon père a-t-il bu pour oublier et affronter quotidiennement une épouse qui ne partageait pas ses manières d'être ou de faire et, quoi qu'il fasse ou ait fait, n'en avait apparemment nulle reconnaissance ? Ma mère s'est-elle activée professionnellement pour fuir la réalité d'un foyer qui ne correspondait pas à ses aspirations ?

Ces questions sans réponse ne sont pas imaginaires, même si l'enfant que j'ai été n'a jamais eu la pensée que ses parents vivaient une constante mésentente. C'est plus tard qu'au souvenir de certaines scènes familiales - les colères de mon

père, les entêtements, le mutisme et le visage souvent renfrogné de ma mère - je me suis interrogé.

Autre détail peut-être significatif : ma mère envisageait toute situation froidement, lucidement, même sévèrement. Les lorgnons qu'elle avait sur le nez, lorgnons attachés à une oreille par une fine chaînette évitant qu'ils chutent, avaient des verres épais, cachant son vrai regard. A mes yeux d'enfants, cette absence d'expression visuelle correspondait à une absence de sentiments. Je me trompais et je mis longtemps à m'en guérir.

Un seul exemple : avais-je cinq ou six ans ? J'ai cru amener un sourire de contentement sur le visage de ma mère en lui achetant une sous-tasse et une tasse portant, en lettres dorées, dans un cadre de myosotis, "à ma chère maman" ! Elle m'a rabroué, me disant qu'elle n'avait pas besoin de cette tasse et que je méritais d'être puni d'avoir pris l'argent de ma tirelire pour un tel achat inutile !

Avait-elle un même blocage affectif envers son mari ?

Dans sa famille de treize enfants, avec une mère responsable d'un magasin et un père occupé au dehors à des installations sanitaires, le travail, le devoir, la discipline, l'épargne, la propreté, et non l'affabilité, avaient été son pain quotidien. Faut-il s'étonner qu'elle en ait été marquée à ce point ?

De fait, c'est à l'heure où j'ai progressivement appris à guérir mon identité affectivement blessée, que j'ai pris conscience de cet héritage maternel en particulier. J'ai saisi comment et pourquoi je respectais ma mère - je la craignais même - mais je ne l'aimais pas. J'avais été jusqu'à la détester lorsqu'elle nous imposait ses contrôles d'ordre et de propreté, ou encore, lorsqu'elle restait plusieurs jours à bouder mon père et à nous infliger son mutisme oppressant. Ma sœur Mary-Anne étant partie pour la Suisse allemande à l'âge de seize ans, sa part des travaux ménagers me fut confiée alors que j'avais onze ans.

Au réveil, mon père étant parti depuis six heures et ma mère étant absente ou partie durant la nuit, j'avais à laver et coiffer Emmeline de quatre ans ma cadette, à défaire les lits et, s'il faisait beau, mettre les draps au soleil.

Le déjeuner avait déjà été préparé par mon père ; les tartines largement beurrées, étaient déposées sur nos assiettes. Mais il fallait faire le cacao sur la "pétroleuse" (un cylindre de fer émaillé, fermé par des cercles concentriques sur lesquels pouvait être posée une casserole ou une marmite). A l'intérieur, par la porte mobile, j'allumais la mèche du récipient de pétrole, chauffais l'eau additionnée de lait et finalement de cacao et de sucre. Cela demandait une double surveillance : que la mèche ne fume pas - cela aurait noirci la casserole... et les parois ! - qu'à la cuisson, le lait ne déborde pas.

Avant de partir pour l'école, il fallait avoir lavé, essuyé, rangé la vaisselle. Au retour à onze heures et quart, si mon père n'était pas encore présent, il m'incombait d'allumer le -potager - à bois, de parfaire la provision de combustible (bûches de fayard et de sapin à descendre du galetas), de faire les lits. Après le repas, et avant de repartir pour l'école, j'aidais mon père à ranger la cuisine, dûment brossée et "panossée". Le lundi, au retour de l'école vers trois

heures et demie, en l'absence de ma mère, je devais sortir le linge qui avait cuit dans une haute bassine de zinc posée sur le fourneau potager. On l'appelait "la couleuse" parce qu'au centre de cette bassine un conduit, pareil à une cheminée, permettait la circulation du "lissu" constitué de savon et de poudre à lessive étendus d'eau. Transposé de la bassine dans une seille remplie d'eau, le linge était, par trois fois au moins, essoré à l'aide d'une cloche à manche maniée de haut en bas. Enfin rincé dans une autre seille posée, elle, sur l'évier à portée du robinet d'eau froide, le linge devait être ensuite pendu au jardin s'il faisait beau, au galetas s'il pleuvait. Et la cuisine, momentanément devenue chambre à lessive, avait à retrouver son état de propreté pour la confection du souper.

Quant à la liturgie du samedi, c'était le rituel du brossage et du dépoussiérage de toutes les chambres. En fin de journée, tout reluisait. Emanait aussi une agréable odeur d'encaustique. Dernier acte de la semaine : à partir de seize heures le fourneau potager ronflait sous les marmites où se chauffait l'eau qui nous verrait dans une seille ad hoc, être passés tour à tour, au gros carré de savon de Marseille.

C'est le samedi soir, lorsque tout était propre et en ordre, que mon père, - ou ma mère - si elle était présente - prenait un moment pour jouer avec nous au charret, aux cartes, au loto, aux jeux de famille.

Dans ce programme, il fallait aussi insérer les devoirs d'école, l'accompagnement de mon père dans ses distributions postales, les exercices en vue de mon heure de musique hebdomadaire, enfin mon goût particulier pour la lecture, heureusement facilité par Mary-Anne. En cachette de mes parents, elle ouvrait la porte communicante entre sa chambre à coucher et la mienne, afin que je puisse bénéficier de la lumière de sa lampe.

Bien sûr ! Il aurait fallu trouver le temps de dialoguer. Je manifestais à l'égard de mon père une amitié sans retenue, alors qu'envers ma mère, j'avais maints griefs demeurés plus ou moins conscients. En fait, je lui en voulais de nous imposer par sa présence et ses constantes exigences, un climat familial "propre et en ordre" mais dénué de liberté de mouvement ou de comportement. Je trouvais cette liberté en dehors de la maison et ne manquais pas d'occasions de l'y chercher.

C'est tardivement et avec regret qu'après la mort de mon père, je me suis rendu compte de la frustration en ce domaine. J'ai pu l'atténuer en partie en ouvrant, avec ma mère devenue veuve, un dialogue quelquefois difficile, assez étoffé pourtant pour que naissent en mon cœur de meilleurs sentiments à son égard, voire une compréhension de sa personnalité. Toutefois, elle est toujours restée d'une grande discrétion quand je tentais d'aborder le thème de sa relation avec mon père.

Notre style de vie familiale, au temps de mon enfance et de mon adolescence, m'apparaissait tout à fait normal et, en soi, ne me posait pas de questions. Je pouvais dire en vérité que je vivais avec de très bons parents et que je leur gardais une vive reconnaissance.

Le rythme de travail vécu tout au long de mon adolescence explique aussi, en partie, l'absence de dialogue et de communion avec mes deux soeurs. Encore

faut-il souligner que le départ de Mary-Anne à seize ans, ses séjours à Horgen, Lausanne, Guernesey, n'ont pas favorisé nos échanges. Quant à Emmeline, souvent et de la même manière que moi confrontée au caractère ombrageux de notre mère, elle en avait pris le contre-pied. Tout en lui ressemblant, elle ne parlait pas ! Ainsi est-elle restée longtemps - trop longtemps -, une petite soeur énigmatique et muette. Alors qu'elle aurait eu beaucoup à dire... autant que sa soeur aînée !

Son mutisme tenait à d'autres facteurs encore dont je n'étais nullement conscient. A l'école, elle n'avait pas les facultés de ses deux aînés. Entre frères et soeurs, les égards ne sont pas la note dominante. Emmeline dut parfois éprouver nos remarques peu charitables et vivre à l'ombre des privilèges qui me revenaient quasi de droit (!) parce que j'étais un garçon et que je faisais des études. En bref, à mon insu je lui ai souvent porté ombrage. De plus, son célibat prolongé ajouta au privilège que ma mère s'octroyait en requérant d'elle une attention, des heures ou des week-ends de présence, qui contribuèrent au dédoublement de la personnalité d'Emmeline : sa vie privée, dont nous ne savions strictement rien ; sa vie de fille, soeur, tante, sur laquelle ma mère avait ses points de vue et ses commentaires d'autant plus intrigués qu'elle ignorait, comme nous, ce qu'était la vie personnelle d'Emmeline. C'est même longtemps après le décès de ma mère que toutes choses sont venues en lumière, et qu'un véritable dialogue fraternel s'est établi avec celle que j'ai toujours appelée ma "petite soeur".

CHAPITRE IX – TROIS ÉPISODES

Mes parents avaient agréé que, durant la période d'été 1931, je fasse le tour de la Suisse en vélo. Henri Maire, le camarade joueur d'échecs et futur médecin-dentiste, était mon compagnon de route. Avec un minimum de matériel de cuisine, d'habits de rechange et, pour moi, une pèlerine en loden, le tout sur le porte-bagages arrière, par Neuchâtel, Bienne, Pierre-Pertuis, Délémont, nous avons gagné Therwil où le couple Renz nous accueille pour le souper et la première nuit. Puis, dans l'espace de deux semaines, avec des étapes tenant compte des routes faciles ou au contraire des cols à franchir, nous avons longé le Rhin, le lac de Constance, atteint Buchs, Coire, rejoint le Gothard par l'Oberalp. De là, nous sommes descendus jusqu'à Lugano, revenus sur Locarno, par les Centovalli avons atteint Domodossola et, par le Col du Simplon, avons rejoint le Valais, puis Lausanne d'où nous avons regagné Grandson.

Je regrette de n'avoir pas rédigé un journal quotidien de ce voyage exceptionnel. J'ai souvenir d'avoir éprouvé des impressions fortes à la découverte de notre pays. J'ai gardé en mémoire certains endroits visités : l'originalité de Schaffhouse et de Stein-am-Rhein ; ma déception à la chute du Rhin, presque sans eau à cette période de l'année ; la douceur des rives du lac de Constance et l'étendue quasi maritime de sa largeur ; l'interminable Oberalp ; au Gothard, je me vois pelant de froid dans ma pèlerine alors que nous étions transpercés par un vent glacial ; ébloui devant les palmiers et la flore de Lugano ; essoufflé dans la grimpée au Simplon. J'ai surtout souvenir du temps clément dont nous fûmes gratifiés, puisque notre itinéraire s'acheva sans que nous ayons eu un jour de pluie... Certes, occasionnellement, un ou deux orages nous obligèrent à chercher momentanément un abri et à nous reposer un peu.

Matin et soir, nous mangions à une Auberge de jeunesse où nous passions la nuit. Ces auberges étaient nombreuses à l'époque. Pour les marcheurs et les cyclistes, elles jouaient le rôle de cabanes d'alpinistes en montagne.

Une seule fois, au bord du lac de Constance, nous avons tâté de l'Hôtel "Belle Etoile". Avec la terre comme matelas et notre pèlerine comme couverture, nous n'avons guère dormi et sommes repartis avant l'aube. Nous n'avons pas renouvelé cette expérience.

La circulation routière n'était pas encore développée. Bien des routes empruntées n'étaient pas goudronnées. Sueurs et poussières sous l'ardeur du soleil nous marquèrent d'un bronzage particulier. Nous y perdîmes l'un et l'autre quelques kilos, à notre avantage. Ma peau d'adolescent, un peu boutonneuse, en fut épurée.

Parmi nos camarades de Grandson, nous étions fiers de pouvoir dire : j'ai fait le tour de la Suisse à vélo !

* * *

En dépit de sa durée, le deuxième épisode ne me laisse aucun souvenir marquant. Mon Ecole de recrues à la caserne de Lausanne me mobilisa durant soixante-sept jours (23 mai - 28 juillet) et me forma comme fusilier-mitrailleur. En 1934, c'était une innovation. Apparentée au fusil et à la mitrailleuse, l'arme dont nous étions équipés comportait un chargeur de vingt cartouches. - Posé sur un support, le canon à rafales successives- devenait redoutable pour l'adversaire éventuel.

Je n'ai guère apprécié cet aspect de ma vie de soldat. Au reste, je n'étais pas au nombre des bons tireurs. Par contre, j'ai gardé un très bon souvenir de mes camarades de chambre. J'ai encore en mémoire les noms de trois d'entre eux : Lambiel, un Valaisan de Savièse, à l'authentique accent de sa vallée. Sueur et Reymond, devenus tous deux instituteurs vaudois.

Je ne cache pas avoir apprécié l'apport de la discipline dans la formation de nos caractères, ses exigences d'endurance comme sentinelles lors des veilles de nuit, de marcheurs lors des randonnées de jour ou de nuit avec un lourd paquetage sur le dos, de résistance au froid lors de nos bivouacs sous tente durant la grande course qui nous vit camper dans la région des Diablerets où je n'étais encore jamais allé.

Curieusement, du reste comme la plupart de mes camarades, j'ai vécu cette formation militaire sans jamais imaginer qu'un jour nous pourrions être mobilisés et engagés dans une guerre réelle. En 1934, assurés de la neutralité suisse qui nous épargnerait ce cauchemar, nous n'y étions guère préparés. Et nous n'étions pas encore alertés par le phénomène nazi qui était en train de naître en Allemagne.

Le service militaire était un devoir de citoyen. S'y soustraire, ou ne pas être recruté, était même une forme de déshonneur. C'est pourquoi, je ne fis aucune objection lorsqu'à la fin de mon Ecole de recrues, le capitaine Haenny me déclara qu'il m'avait choisi pour une future Ecole de sous-officier.

* * *

En préliminaire au troisième épisode - en fait, le plus heureux et le plus important de cette période et année 1935 - j'ai à coeur une remarque peut-être un peu incisive.

J'ai souvent entendu les gens déplorer leur solitude ou se plaindre du manque d'intérêt des autres à leur égard. Ils ont raison d'en faire le constat, car la trame de notre vie se tisse souvent à partir des rencontres auxquelles nous consentons ; en bien si c'est ce que nous recherchons ; en mal si c'est la part qu'à notre tour nous favorisons. Prendre l'initiative de rejoindre autrui et de gagner sa confiance, c'est à coup sûr, sortir de la solitude. Beaucoup de solitaires affligés de leur condition auraient à reconnaître qu'ils sont, eux les premiers, responsables de leur marginalisation. Ne se sont-ils pas d'abord préoccupés d'eux-mêmes ? Ne se sont-ils pas protégés en dressant d'invisibles mais non moins infranchissables barrières entre eux... et les autres ? Peuvent-ils s'étonner alors de n'être pas invités chez leurs voisins ou leurs voisines ?

Je me suis gardé de passer à côté des gens sans les voir ou de rester rideau baissé devant ceux qui se cachaient derrière eux-mêmes. Non pour m'épargner la solitude que par ailleurs je sais apprécier et qu'il m'arrive de rechercher. En vérité, il n'y a pas de vie possible sans relations. Naturellement et surnaturellement. C'est l'abc de l'Évangile. La vie d'autrui est de ma responsabilité, autant que la mienne, et parfois plus encore. Cette volonté de rencontrer le prochain et de nouer amitié avec lui a été une constante de mon ministère. La révélation biblique me l'a confirmé ; car, à la manière paulinienne (Rom. 2.14), je dirais volontiers que, comme gamin déjà, plus encore tout au long de mon adolescence, j'en avais le précepte dans mon cœur et le pratiquais naturellement. Très tôt, j'ai banni de mon vocabulaire le mot "chance" si facilement appliqué à ceux qui cheminent heureusement. Certes, je crois et prêche la prédestination et déclare sans limitation aucune l'amour de Dieu envers tout homme. Encore faut-il que nous le leur disions avec clarté : la trame essentielle, solide, heureuse, de notre existence s'élabore dans un lucide discernement de soi-même ; mais inséparable de la part, si possible généreuse, que nous en offrons aux autres.

C'est sur cette trame que s'est inscrite, au cours de l'année 1935, une amitié nouée avec une Yverdonnoise de mon âge : Simone Flendrich. Elle était la fille unique d'un couple qui avait un commerce de fleurs à la rue de la Plaine, à Yverdon.

Déjà la commune fréquentation du Collège de cette ville nous avait mis en contact. Puis, les trajets nous amenant au Gymnase de Lausanne avaient multiplié les occasions de nous rencontrer et de découvrir que nous avions une passion commune : la musique.

Simone avait une jolie voix qu'elle cultivait dans un style touchant à l'opérette mais aussi et surtout à l'art choral populaire. Menue, bien enveloppée, avec un minois coloré à souhait et une chevelure un peu en broussaille, elle était l'image même de "La jolie bergère" ou de "La belle au bois dormant". Elle animait des récitals appréciés, accompagnée au piano par sa cousine d'origine allemande et polonaise : Martha Birkolska.

Je ne saurais faire le compte des heures, des soirées tardives du samedi, des dimanches après-midi, passés, à refaire le monde à nous trois, à en découvrir les richesses musicales, poétiques, romanesques...

De vraies récréations qui me reposaient de la fatigue du Gymnase et ne m'empêchèrent pas de réussir mes examens de baccalauréat.

Au cours de l'été 1935, les parents de Simone répondirent à un vœu de leur fille dès longtemps exprimé. Ils aménagèrent dans une partie supérieure et en arrière-plan de leur maison, un vaste studio qui permettait à Simone et à sa cousine Martha de pratiquer librement leur étude du chant et du piano, mais aussi d'accueillir celles et ceux qui s'intéressaient au développement de leur art.

En novembre, le studio était aménagé et Simone me convia à son inauguration un dimanche après-midi. Une dizaine d'amis et d'amies étaient présents, venus de la région et de Lausanne en particulier. Parmi les Lausannoises, camarades du Gymnase de Simone, une fille que je ne connaissais pas, mais dont la présence

me bouleversa : Lisette ZWAHLEN. Elle était accompagnée d'un jeune homme qui semblait être un peu son chevalier servant. Mais, lors de cet après-midi de fête, elle ne lui porta guère d'attention alors qu'elle ne parut pas insensible à - celle que je lui portais.

Notre retour sur Lausanne s'effectua par le dernier train de ce dimanche soir. Je ne pouvais imaginer que je ne la reverrais pas. Il fallait que je trouve l'occasion d'une nouvelle rencontre. Sans me préoccuper beaucoup de son accompagnateur, je pris place à côté d'elle dans le train. J'avais dans ma serviette un bouquin de Nietzsche. Prétexte évident : je lui en recommandai la lecture, lui disant que son avis me serait précieux ! Je requis son adresse, son n° de téléphone. Elle habitait au Château des Apennins.

J'en pâlis ! Elle habitait un château ? Sur quel chemin étais-je en train... de m'aventurer...

-

Le charme de toute sa personne, la vivacité de ses yeux bleus, l'harmonie des traits de son visage, sa chevelure abondante et tressée, l'élégance de sa silhouette m'avaient accroché. C'était le coup de foudre !

Tel fut le premier pas d'un amour naissant.

2. L'ÉTAPE 1935 - 1939

CHAPITRE I – LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE

Une majorité de mes camarades fréquentaient régulièrement les cours, y prenaient des notes abondantes, paraissaient donc en être satisfaits. Ce n'était pas mon cas. L'enseignement reçu m'apparaissait fastidieux, singulièrement éloigné de ce que, selon mon attente, une Faculté de théologie, universitaire de surcroît, aurait dû m'apporter. J'étais déçu. Chaque discipline enseignée avait une approche strictement limitée à ses annales.

Sur les vingt-sept heures hebdomadaires, seize d'entre elles concernaient l'Histoire de la littérature canonique de l'Ancien Testament, l'Histoire du texte du Nouveau Testament, l'Histoire de l'Eglise, l'Histoire de la prédication, l'Histoire de la philosophie, l'Histoire des religions, et, en plus, une introduction aux Etudes de la théologie. Donc une constante connaissance non pas de la matière à étudier, mais des principes en relation avec l'étude de chacune d'entre elles.

Bien sûr, toute science s'inscrit dans un passé qu'il convient de connaître. Mais il y a la manière. Celle en usage à l'époque - je ne suis pas à même de dire si l'enseignement donné aujourd'hui s'y rapporte encore - m'apparut aussi desséchant et ennuyeux que la lecture d'un dictionnaire aux pages jaunies et aux trop petits caractères. Je subissais les cours, jusqu'à éprouver bientôt une allergie à cet enseignement. La liberté académique ne m'obligeant nullement à être un élève assidu, j'en usais largement, réservant mes heures de présence à certains cours seulement.

Cette contradiction entre mon statut d'étudiant en théologie et ma fréquentation désordonnée des cours fut et resta, hélas ! la caractéristique première de mes quatre années à la Faculté. Je ne m'en vante pas. En effet, mon comportement absentéiste m'a privé de richesses certaines, tant au niveau de la culture générale historique, philosophique, linguistique, qu'au niveau de tout le domaine qu'embrasse la théologie élargie aux connaissances des religions, de la sociologie, de la psychologie. J'étais entièrement responsable de mes choix, certainement déraisonnables, eu égard à ce dont je me privais.

Dans la bousculade de mes motivations à "sécher les cours" je me donnais bonne conscience, d'une part en étant présent à la Faculté un nombre d'heures suffisantes pour qu'à la fin de chaque semestre les professeurs, tour à tour, me reconnaissent élève régulier et apposent leur signature dans mon "livret d'étudiant" ; d'autre part, en fournissant dans les délais et à la satisfaction du maître enseignant, les quelques travaux pratiques préalables aux examens de demi-licence après deux ans, puis de licence après quatre ans. J'ajoute que si ces deux examens furent réussis, aucun des professeurs ne fit suivre son appréciation de compliments à mon adresse pour l'heureux apport de ma présence à la Faculté ! Au contraire ! Au jour où, en conclusion des examens de

licence, Monsieur Charles Masson, le doyen, nous remit nos diplômes, il me le donna en osant ce commentaire loyal :

Monsieur Ray, vous avez été un élève singulier et déconcertant ; vous nous laissez avec beaucoup de questions quant à votre avenir dans le ministère. Je souhaite que nous ne nous soyons pas trompés en vous déclarant licencié en théologie...

Bien sûr, je ne pipais mot ; je n'étais nullement vexé par ce propos conforme à la réalité. Cependant je m'entends encore lui répondre intérieurement : il est vrai que vous ne me connaissez pas. Mais quand je serai pasteur, je vous montrerai qui je suis.

Une telle réflexion pourrait paraître présomptueuse. En vérité, à ce moment-là de ma vie, il n'y avait nulle forfanterie dans mes réflexions. Au contraire, une certitude intérieure m'habitait. J'avais une vocation pastorale. J'étais impatient de la vivre.

En dépit de la vive réaction de Karl Barth dont le commentaire de l'Epître aux Romains amorçait une réforme de la théologie, la règle encore prônée dans les Facultés de Suisse romande était celle du "libre examen". Il était admis que les textes bibliques, dans leur ensemble, participent de la révélation de Dieu en Jésus-Christ. Mais parallèlement, il était admis que les rédacteurs de l'Ecriture – conséquemment à leurs croyances mythologiques, à leur culture limitée et à leur mentalité primitive – avaient mêlé au froment de la Vérité chrétienne, la paille et la balle de leur ignorance. Dans l'interprétation des textes, une large part était laissée à la raison, à la conscience, aux sentiments arbitraires d'un chacun, sur la toile de fond d'un credo historique et apostolique.

L'intelligence estudiantine voulait qu'on connaisse suffisamment le credo du professeur enseignant pour qu'à l'examen apparaisse un bagage de foi et d'érudition conforme à son cours. Pouvaient s'y ajouter les considérations personnelles du candidat. Les miennes - et pour cause - furent toujours réduites à ce que j'avais retenu des heures limitées passées en classe et des cours dûment transcrits à partir des notes manuscrites de quelques camarades zélés, présents aux heures de mes absences.

Pour autant ne voudrais-je pas laisser entendre que j'étais hostile à nos enseignants ou sans contact avec eux. Ils étaient tous issus du corps pastoral vaudois, à l'exception de Messieurs Henri Meylan et Arnold Reymond. Ils manifestaient beaucoup de bienveillance envers les étudiants appelés à devenir leurs futurs collègues. Car entrer en Faculté, sauf rare exception, c'était envisager de devenir pasteur de l'Eglise réformée.

Les plus érudits de nos enseignants étaient certainement Monsieur Henri Meylan l'historien, et Monsieur Arnold Reymond, professeur de philosophie religieuse. Tous deux étaient connus pour leurs nombreuses contributions à des périodiques universitaires de Suisse et de l'étranger, également pour leurs travaux publiés par l'Université de Lausanne. Tous deux ajoutaient à leur enseignement ex-cathedra des séminaires organisés à leur propre domicile un soir par mois. J'en ai suivi plusieurs, avec la pensée que sous cette forme communautaire, je goûterais plus facilement aux bienfaits des sciences historiques, philosophiques et spiritualistes. Pauvre de moi ! Je n'étais ni tourné vers la mémorisation de

l'Histoire, ni passionné par la philosophie. Leur érudition ruisselait sur mes plumes de canard. J'en étais moi-même navré !

J'ai retenu cependant une parole significative. A elle seule, elle pourrait expliquer à la fois ma bonne volonté intéressée et ma déception renouvelée devant cette nourriture de l'esprit. Cet aphorisme disait à peu près ceci :

"La philosophie de l'Histoire et des religions peut admettre que la théologie soit du domaine du "Révélé". Mais elle l'admet comme l'explication rationnelle momentanée de l'Univers et de la vie qui l'anime. Cette explication ne saurait jamais être un absolu, puisqu'elle reste soumise à des "lendemains mieux informés".

Donc le "révélé" reste soumis à la raison et le Dieu de la révélation se doit d'être accommodé au savoir humain déclaré meilleur demain qu'aujourd'hui.

Ajoutons que la piété de ces enseignants égale à leur parfaite sincérité intellectuelle, visait à unifier leur foi et leur science. J'y étais ouvert mais n'y trouvais pas mon contentement.

*

Dans le programme hebdomadaire, deux professeurs répondaient à mon attente.

Monsieur Gabriel Chamorel était un pasteur lausannois, chargé du cours d'analyse de textes et d'ecclésiologie. Par son enseignement, il nous associait à son ministère pratique. Même si le caractère un peu pompeux de son verbe - du reste parfaitement accordé à sa personnalité austère, soulignée par sa redingote, ses manchettes, son col cassé et sa cravate gris perle - ne correspondait pas à ma conception de la prédication, je goûtais à son respect de la Parole. Il tenait compte de l'insertion de l'Ecriture dans l'histoire et dans la vie de ceux dont elle nous parlait. Ainsi nous rejoignait-il dans nos propres préoccupations.

L'autre enseignant, Monsieur Charles Masson, exégète du Nouveau Testament, devint progressivement et au cours de mes quatre années de Faculté, le professeur que j'écoutais avec déférence. Ce fut pourtant celui qui, non sans raison, m'interpella lors de la remise de ma licence en théologie. Qu'avait-il perçu de mon identité effectivement contrastée et, à son avis, un peu inquiétante ? Je ne saurais le dire. Atteint de la tuberculose qui, à l'époque, faisait beaucoup de victimes ou bien laissait une évidente faiblesse chez ceux qu'elle frappait, Monsieur Masson était un homme aussi sensible que fragile. Je devais lui apparaître effronté, ou fermé à ce qu'il voulait nous communiquer. Il était un érudit, savant connaisseur de la langue grecque du Nouveau Testament. Ses commentaires publiés vingt ans plus tard dans la Collection Delachaux et Niestlé sur les épîtres de Paul aux Ephésiens, aux Colossiens, aux Thessaloniens, à Philémon, en portent l'empreinte, imprégnée de son authentique foi au Seigneur et de sa piété éprouvée.

Je ne lui gardais nul grief des préjugés qu'il avait à mon égard. En fait, son enseignement me touchait, me bousculait même. Je goûtais au lait de sa parole, mais par suite de mon insuffisante préparation à une culture universitaire et de mon allergie au type de réflexion théologique qui nous était communément enseignée, je n'assimilais pas les nourritures solides qu'il nous partageait.

*

Je ne l'ai pas mentionné : Monsieur Ferrari avait été nommé pasteur de la paroisse de la cathédrale à Lausanne. De surcroît, son domicile à l'Avenue Verdeil et son bureau sis à l'Avenue Béthusy dans le vétuste bâtiment du pénitencier désaffecté, (sa démolition permettra la construction du Collège classique cantonal) se trouvaient à quelques minutes de mon nouveau logement, à l'Avenue de la Dôle, quartier de Béthusy.

Bien sûr, Monsieur Ferrari continuait à me porter intérêt. Je ne pouvais lui cacher mon désappointement à l'égard des études. En l'occurrence et une fois de plus, ses conseils me surprirent, en même temps qu'ils m'enhardirent dans la voie un peu buissonnière à laquelle je prenais goût. En effet, il me dit de garder ma libre appréciation devant les cours donnés par la Faculté, de veiller cependant à répondre aux exigences des examens. Il m'incita parallèlement à saisir toute occasion de me cultiver par mes lectures, par ma participation aux conférences fréquentes et publiques qu'offraient les Facultés universitaires. Il m'encouragea à élargir le cercle des amis dont le savoir éveillerait et favoriserait ma propre recherche du sens de la vie et de l'actualité.

Mais ma surprise la plus grande fut de l'entendre me dire :

- Il est temps que tu changes d'air et t'ouvres à d'autres horizons. Va vivre ton deuxième semestre dans une Faculté de théologie allemande.

Je ne sais plus pourquoi je choisis celle de Berlin. C'est dans cette ville au climat politique particulier - nous sommes en 1936 et Hitler est déjà le maître de l'Allemagne - que je vécus d'avril à fin juillet.

Même si, chronologiquement, il serait impératif de raconter ce qui, à côté de la Faculté - et beaucoup plus qu'elle ! - a meublé mes quatre années lausannoises, j'évoque ici l'effective ouverture d'horizon que m'apportèrent les trois mois et demi passés à Berlin.

CHAPITRE II – BERLIN, AVRIL À JUILLET 1936

Ce séjour ne me fit guère progresser dans la connaissance de la théologie. Sauf sous un aspect inattendu. Pour en saisir l'importance, un bref rappel historique est nécessaire.

Après la défaite des armées allemandes au terme de la guerre 1914-1918, les Alliés avaient imposé à la nation germanique tout entière des réparations et une tutelle. D'une part, ces réparations avaient saigné l'économie de la nation, d'autre part elles avaient fait naître dans le peuple une sourde colère envers l'Europe et une volonté de revanche. Le chant populaire connu : "Deutschland über Alles" ne s'accordait plus avec le statut de servitude imposé à l'Allemagne. Dans les centres industriels la révolution russe avait trouvé un large écho et l'anarchie menaçait toutes les structures de la nation.

Des échauffourées étaient fréquentes entre le peuple ouvrier et l'opposition que lui manifestait la classe des paysans, des artisans, plus encore celle des cadres de l'armée et d'une certaine noblesse prussienne qui ne se consolait pas de l'abdication de Guillaume II. C'est pourquoi l'avènement de Hitler fut beaucoup plus qu'un bouleversement politique. C'est toute la nation qui saluait, dans cet homme tenu pour providentiel, le sauveur qui épargnait à l'Allemagne le sort de la Russie. Semblablement à Franco en Espagne et à Mussolini en Italie, Hitler rendait sa fierté au peuple humilié. En opposition à Marx, il offrait à la nation allemande un démocratisme ordonné et une discipline dès longtemps appréciée, digne d'inspirer semblable révolution antimarxiste à d'autres pays d'Europe et à d'autres continents.

Dès mon arrivée à Berlin, le redressement national et cette volonté de revanche et de conquête ne manquèrent pas de m'impressionner. L'ordre et la discipline se traduisaient par de fréquents cortèges civils et militaires ; on y pratiquait le pas cadencé, l'uniforme, le slogan proclamé, martelé et repris en chœur. Toute la pensée universitaire était inféodée à l'idéologie en cours.

Elle avait deux particularités qui, jusque dans les cours de la Faculté où je m'étais inscrit, donnaient lieu, non pas à des empoignades verbales - ce qui eut été la norme - mais à ce qui en était le pendant significatif : des conciliabules plus ou moins discrets, voire secrets, afin d'éviter les sanctions que risquaient d'encourir ceux qui prenaient la liberté de mettre en question le régime officiel partout imposé. Et quels en étaient les thèmes ? D'interminables discussions au sujet de la prééminence de la race aryenne d'une part, et d'autre part, l'empoisonnement de la culture et de la civilisation européenne conséquemment à la présence et à l'influence des Juifs ! Ce dernier point pourrait paraître étonnant. Il n'était pas sans motivation. Je l'avais déjà constaté deux ans plus tôt, lors de mon séjour à Bad Homburg :

Un réseau de familles d'origine juive quadrillait, dans les grandes villes surtout, les secteurs du commerce, de l'enseignement, de la médecine, de l'administration, du droit. De ce fait, à qualifications égales, tout poste clef était réservé au candidat fils d'Abraham.

L'avènement du national-socialisme, à la fois antimarxiste et antisémite, s'était accompagné d'une volonté déterminée de rétablir l'ordre des choses, c'est-à-dire et en réalité, de s'en prendre aux Juifs ! Journaux, libelles, discours enflammés de haine et de mépris, réclamaient une marginalisation - et progressivement une élimination, donc une expulsion - de cette "race indésirable", tenue pour responsable de toutes les difficultés et les crises que traversait l'Europe, l'Allemagne en particulier.

Bien sûr, l'Eglise luthérienne et ses Facultés de théologie universitaires avaient leur mot à dire dans cette mise à ban de tout ressortissant juif. Elles y étaient contraintes également par les enquêtes maintenant menées dans toutes les paroisses catholiques ou protestantes. Le nouveau régime au pouvoir exigeait que soient répertoriées les familles allemandes compromises du fait que parmi les ascendants, certains avaient contracté un mariage avec un juif ou juive. Etait même remis en question le baptême d'enfants nés de cette "mésalliance" !

Une majorité du peuple ne voulait rien savoir de telles questions, quand même elle ne cachait pas sa satisfaction de voir humiliée cette élite juive qu'elle avait souvent enviée et décriée. En effet, dès 1935, en Allemagne, les Juifs sont exclus de l'administration, du barreau, de l'Université, déchus de la nationalité allemande, déportés en Pologne, enfermés dans des ghettos, exterminés dans des camps.

Parmi les "fidèles" rattachés à une paroisse, la plupart déclaraient n'avoir aucune opinion ou responsabilité à ce sujet. Selon eux, il appartenait à leurs Autorités civiles et religieuses de se prononcer dans de telles questions.

Quand, ici ou là, ils se trouvaient confrontés à des incidents de plus en plus fréquents où, de toute évidence, des Juifs étaient injustement malmenés, ils le regrettaient certes. Mais généralement, de crainte d'être eux-mêmes mis en cause parce qu'ils auraient contesté l'Autorité ou pris parti pour des Juifs, ils avaient des explications qui justifiaient l'intervention brutale de l'Autorité : les Juifs récoltaient la haine qu'ils avaient provoquée !

En vérité, dans la Faculté et dans l'Eglise luthérienne, prévalait un courant très favorable au national-socialisme, même si la question de l'antisémitisme faisait problème sinon à la foi, pour le moins à la conscience de beaucoup. Cependant, une partie grandissante du clergé catholique et protestant - sous l'étiquette des "deutsche Christen" - faisait silence devant l'opprobre que subissait partout et de plus en plus la diaspora juive.

Comme étudiants "étrangers", nous avons été rendus attentifs par les autorités universitaires, mais aussi priés par le Consulat suisse, de ne pas afficher publiquement nos opinions politiques et, surtout, de ne pas intervenir si nous étions témoins d'invectives, voire de violences antisémites. A nous y opposer, nous risquions l'expulsion. Rien moins !

Je n'étais pas du tout préparé - ni politiquement, ni spirituellement - à exprimer un avis devant de tels problèmes, et les situations éprouvantes qu'ils provoquaient. D'emblée j'y fus pourtant intéressé par la maîtresse de pension chez laquelle j'avais trouvé gîte et couvert : femme dans la soixantaine, issue d'une famille prussienne aristocratique, cultivée, musicienne, pieuse,

abandonnée par son mari, elle faisait face à ses difficultés financières en offrant chambre et pension dans les deux étages de sa maison. Elle avait avec elle un fils de seize ans. Quant à son aîné, déjà majeur, il vivait avec le père, loin de Berlin. Elle avait quelque ascendance juive, et de ce fait, partageait son indignation et ses inquiétudes, non pas avec les pensionnaires allemands, mais avec l'étudiant suisse que j'étais, et qui se garderait bien d'en parler au dehors ! Elle m'en fit la vive recommandation.

En fait de changement d'air et d'horizon élargi, ce n'était pas le genre de dépaysement auquel j'avais rêvé lorsque je quittais Lausanne pour Berlin. De plus, je n'avais nulle formation, nul désir non plus d'être mêlé à des querelles politico-ecclésiastiques.

Je décidais donc de limiter les dégâts, d'éviter les confrontations en m'abstenant de commentaires lorsque l'occasion se présentait. En fait, le seul risque que je courus, fut de m'inscrire à un séminaire de théologie biblique, donné secrètement (hors l'Université, dans des locaux privés) par le professeur Assmussen, ami de Bonhoeffer et de Karl Barth, engagés dans une opposition grandissante à l'idéologie nazie antisémite. J'en avais appris tardivement l'existence et ne pus suivre que quelques leçons, insuffisantes pour répondre aux questions nombreuses que me posait cette théologie allemande.

Pour autant ne voulais-je pas que demeure ennuyeux et stérile ce séjour berlinois. La ville et ses environs offraient des possibilités multiples. Les amitiés nouées parmi les étudiants allemands, mais aussi et surtout parmi les étudiants suisses repérés grâce au consulat, me donnèrent les occasions du dépaysement recherché.

Il y eut d'abord, grâce aux facilités accordées aux universitaires, la visite des musées de la ville, galeries de peinture - je n'en avais jamais vus jusqu'ici - mais aussi et surtout des musées d'Histoire ancienne, nous donnant à connaître et admirer les richesses de la sculpture à partir des fouilles menées par des chercheurs allemands dans de nombreux sites archéologiques du Moyen-Orient.

Ces trésors du passé m'intéressaient parce qu'ils étaient, à leur manière, une confirmation de l'Histoire ancienne - (je l'avais apprise très superficiellement) - mais surtout parce qu'ils étaient une sorte de démonstration palpable de la vérité biblique arrachée aux sables.

Le Berlin de l'époque avait un jardin zoologique célèbre. Je m'y rendais quelques fois goûtant au triple agrément de ces visites: le contact avec la faune africaine nombreuse et diverse qu'il abritait ; le spectacle des familles avec enfants qui, comme moi, s'émerveillaient de pouvoir approcher et observer les animaux ; enfin le plein air de verdure qui servait de cadre et d'environnement appropriés à chaque espèce d'animaux.

En vérité, Berlin était à mes yeux une ville sans attrait, sans richesse architecturale. Les rares édifices qui retenaient l'attention avaient le style caractéristique de l'Allemagne du nord, de la Prusse en particulier : une lourdeur massive. Ce style m'écrasait, m'étouffait. Etouffé, je l'étais également par l'ambiance oppressante des constantes manifestations politiques et militaires dont cette capitale était le théâtre.

Ce séjour à Berlin m'a effectivement dépaysé tout en me laissant déçu, même un peu irrité d'avoir – pensais-je- perdu mon temps dans cette ville que je trouvais ennuyeuse, et dépourvue d'attrait.

J'en emportai cependant deux richesses.

La première : à la suite de quelques cours de théologie de l'Eglise confessante opposée à Hitler, un intérêt - certes encore mineur et peu informé - pour une spiritualité étrangère à la théologie officielle des Universités.

La deuxième : les heures inoubliables au cours desquelles j'ai fait connaissance avec la musique d'opéra, non plus sur papier ou sur disque, mais dans son cadre originel : le "Staatsoper", du reste proche de l'Université. Je fus littéralement bouleversé en écoutant, pour un prix relativement modique accordé aux étudiants : "Boris Godounov" de Monssorgski, interprété par Chaliapine ; mais aussi "La Traviata" de Verdi ; enfin, "Le vaisseau fantôme" de Wagner.

Je rentrai au pays vers le 15 juillet. Dès le 27 du même mois, j'étais mobilisé à la caserne de Lausanne.

CHAPITRE III – L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

En vérité, cette année 1936 et la suivante me virent intéressé à beaucoup de choses sans grand rapport avec mes études de théologie !

Je ne m'attarderai guère –sur les épisodes du cours de sous-officier, puis des trois mois comme caporal dans une Ecole de recrues. J'en garde deux souvenirs particuliers.

Avec mon père souvent, puis avec mes camarades de Grandson, j'ai parcouru à maintes reprises les crêtes du Jura, des Aiguilles de Baulmes jusqu'au Creux-du-Van. Une seule fois, durant un week-end, avec quelques membres de l'Union chrétienne de jeunes gens, j'avais fait connaissance avec les Préalpes. De Bulle à Montbovon, et de là, à pieds, nous avons gravi le Vanil Noir et étions redescendus sur Château-d'Oex. A cette occasion, j'avais pris conscience d'avoir le pied plutôt marin que montagnard ; je devais lutter avec le vertige devant tout à-pic. Or, cette Ecole de sous-officier eut pour cadre, et durant plusieurs semaines, la région des Diablerets. J'appris à goûter au charme des sentiers alpestres côtoyant des pentes abruptes et profondes. La randonnée sur Villars-Chesières par Taveyanne me fit aussi découvrir cette pittoresque vallée chantée par Juste Olivier et par Jacques Dalcroze.

On pourrait sourire et s'étonner que le séjour dans les Préalpes ait marqué mon souvenir. Je le souligne à dessein pour rendre compte du changement intervenu dans l'espace restreint de ce dernier demi-siècle. Jusque vers 1930, la majorité des familles étaient sédentaires. Si, occasionnellement elles prenaient le train, c'était pour des raisons professionnelles ou familiales. C'est au cours de mes études seulement que, pour la première fois, j'ai vu Genève, puis Berne, et très tardivement Zurich.

Les Diablerets, Taveyanne, Anzeindaz, Chesières, ces appellations figuraient parmi mes connaissances géographiques. En voir la réalité et leur environnement était une découverte et un enchantement, l'ensemble des chalets de Taveyanne en particulier.

Si, plus tard, à la période des fêtes, avec les enfants, nous avons –passé des vacances aux Diablerets, c'est que j'avais gardé une –prédilection pour cette région depuis l'année 1936.

*

L'autre épisode marquant de cette période militaire est moins plaisant à raconter.

Lors d'un exercice, avec le groupe dont j'étais le caporal, nous courions avec armes et bagages pour prendre position dans un endroit escarpé. De tout mon poids augmenté de la charge que je portais, je glissai et tombai brutalement assis dans une haie dont les branches amortirent partiellement ma chute, mais n'empêchèrent pas que je m'empale. Une branche coupée à dix centimètres du

sol et taillée en biseau traversa l'étoffe pourtant résistante de mon pantalon militaire et entra dans ma fesse à quelques centimètres de ... l'anus !

Cette plaie, mal soignée par l'infirmier et le médecin de la caserne, m'handicapa durant une dizaine de jours. Elle était guérie en apparence, mais régulièrement se rouvrait, jusqu'à l'heure où le médecin consulté constata qu'une fistule s'était créée. Cela nécessita une opération. Dans le premier trimestre 1937, six semaines durant, je fus hospitalisé à Lausanne aux frais de l'Assurance militaire ! Cette lente convalescence s'explique par le fait que l'ablation de cette profonde fistule me contraignit à rester en position couchée, jusqu'à complète cicatrisation de la plaie. J'avais pour compagnon de chambre un homme d'une cinquantaine d'années que, par la suite, je visitai souvent. Ouvrier intelligent, Titi - c'est son surnom - avait eu un accident qui lui brisa la colonne et le laissa hémiparétique à la hauteur des bras. A l'époque, on ne connaissait guère la rééducation qui aurait permis que Titi ne restât pas enfermé dans sa douloureuse condition.

Depuis une vingtaine d'années, il avait pour demeure son lit, et pour environnement sa chambre dans le pavillon pour invalides construit au nord du périmètre de l'Hôpital cantonal. L'infirmité, la solitude, les années vécues dans cet état de totale dépendance avaient affiné la personnalité attachante de cet homme. Une authentique amitié se noua entre nous, mais aussi une communion spirituelle. Mademoiselle Marthe Dumuid, l'infirmière responsable de ce pavillon, soignait Titi depuis son entrée à l'hôpital. Profondément croyante, elle avait travaillé à apaiser sa révolte suite à cet accident. Grâce à elle, Titi avait compris que son existence était dorénavant totalement dépendante non des hommes seulement, mais du Seigneur ; son quotidien en était marqué. Ainsi lisions-nous la Bible chaque matin. Les journées étaient assez longues pour que nous les entrecoupions par des discussions en rapport avec la souffrance, l'injustice, le Royaume de Dieu et la vie éternelle.

Pour la première fois, j'étais confronté à l'épreuve d'un homme à la vie brisée, épreuve d'autant plus terrible que cet accident était survenu peu avant qu'il se marie. Celle qui aurait dû être sa femme venait le voir régulièrement. J'étais fortement interpellé par la souffrance de Titi, d'autant plus que mes maigres connaissances bibliques, ma foi certaine mais encore superficielle, me laissaient sans réponse devant une telle situation.

Cette amitié avec Titi demeurait encore, alors que j'étais pasteur à Syens. Il mourut dans cette période. A son ensevelissement, on a établi que Titi était le plus ancien malade de l'Hôpital cantonal.

* * *

Deux autres parenthèses remplissent l'espace de ces années d'études.

La première a pour initiateur une nouvelle fois Monsieur Ferrari. A croire qu'il m'encourageait à négliger une fréquentation des cours déjà singulièrement relâchée. En vérité, - sans l'avoir interrogé à ce sujet - je pense qu'il faisait confiance à ma faculté de mener de front, et parallèlement, une autre activité que celle des études. Loin de vouloir m'en détourner, il visait au contraire à

m'enrichir par des connaissances humaines que je n'aurais plus le temps d'acquérir après la fin de mes études.

C'est ainsi que, durant les trois mois de l'été 1937, après ma demi-licence et en dérochant quelques semaines à mon temps de présence en Faculté, je fus le responsable d'un "Chantier de l'Eglise". La crise économique persistante des années 1930 avait motivé l'Eglise réformée. Elle avait ouvert et subsidiait partiellement des chantiers tel celui de Cheserex-sur-Nyon. Accompagné d'un ingénieur responsable de la création d'un réseau routier secondaire, j'avais la surveillance administrative, sociale, culinaire, communautaire, d'une équipe de dix à vingt hommes logés et nourris dans des baraquements. L'assurance chômage n'existant pas, ces hommes sans travail trouvaient là un modeste gagne-pain, en plus d'une habitation et de leur subsistance. A leur gré, j'organisais sur place leur temps de loisir. Jeux divers, sources récréatives, courts messages bibliques le matin. Je veillais à leur bien-être, à leurs nécessités s'ils demandaient mon aide.

J'avais chaque jour des heures creuses dont je pouvais disposer. Elles étaient prévues, dans le programme, pour mes propres études et mes propres loisirs. C'est de Cheserex que je suis, à bicyclette, parti un matin très tôt pour aller passer une heure avec Lisette qui était en service dans une famille à Château-d'Oex. Un exploit qui déplut à ma mère lorsqu'elle l'apprit après coup et qui me valut de sa part de sévères remontrances. De l'eau sur des plumes de canard !

Durant ces trois mois, je fis ample connaissance non pas avec les bouquins de théologie, mais avec la littérature classique, romanesque, moderne, acquise par ma collaboration à la Feuille d'Avis de Grandson, mais aussi achetée avec les vingt francs qui m'étaient octroyés chaque jour par l'Eglise.

Ce séjour hors Faculté - justifié devant les professeurs puisque j'étais au service de l'Eglise - m'apprit effectivement des choses essentielles quant au contact avec des hommes simples, travailleurs, contraints à une activité qu'ils n'avaient pas librement choisie. Leur sensibilité, leur besoin de respect, étaient souvent exacerbées par leur condition prolétarienne. Mon titre d'étudiant en théologie, en l'occurrence doublé de celui de représentant de l'Eglise - l'ingénieur avait aussi cette étiquette - était à la fois un avantage et une mise à l'épreuve. J'étais beaucoup plus jeune qu'eux tous. Ils auraient très mal supporté que je manifeste à leur égard, par la parole ou l'attitude, une quelconque supériorité. Je m'en suis très vite rendu compte, par ailleurs dûment prévenu par l'ingénieur, un homme dans la soixantaine, séparé de sa famille depuis plusieurs années. Il était devenu lui-même, dans son habillement comme dans son langage et son comportement, un prolétaire semblable à ceux qu'il dirigeait. Il donnait des indications et non des ordres ; il faisait des constatations et non des remarques. Son titre de chef lui était reconnu au travail sans qu'il ait jamais à l'imposer. Dès le retour au baraquement, à part le fait qu'il avait sa chambre et son bureau - je bénéficiais du même privilège - il redevenait un parmi les autres.

En vérité, cette expérience contribua effectivement à m'affermir dans ma recherche d'identité et de relations naturelles avec les autres. Mes connaissances théologiques ne s'y développèrent pas. A ce moment-là, mon intérêt allait aux relations humaines plus qu'à ma relation avec Dieu. Cela n'allait pas sans me - donner quand même quelque mauvaise conscience. Mais je m'apaisais en me disant que l'acquis "humain" était tout de même providentiel et qu'il viendrait

aussi un temps où ma communion avec Dieu ferait l'objet de toute mon attention.

La réussite de ma demi-licence qui avait précédé cette expérience exceptionnelle avait aussi contribué à me donner - confiance en moi. Mon retour à la Faculté s'opéra d'autant plus allègrement que je m'en étais distancé pour de bonnes raisons.

*

Quant à la deuxième parenthèse, elle se renouvela trois années de suite durant une partie de mes vacances d'été.

A Grandson, la famille d'Ulysse Rossier, instituteur, comprenait cinq enseignants : monsieur et madame, une soeur de madame dite tante Loulou, la fille aînée Suzy, qui avait fréquenté la Faculté de lettres à Lausanne, enfin Lise ma cadette d'une année, elle aussi devenue professeur. Cette famille avait acquis une énorme villa - elle comptait sauf erreur 18 chambres - sise au bord du lac, à une cinquantaine de mètres au levant de notre appartement. De la fenêtre de notre chambre à manger, notre regard plongeait sur le beau parc attenant à cette villa, parc flanqué d'un mur le protégeant des vagues du lac. Ouverte en son milieu et prolongée par une large digue qui avançait d'une quinzaine de mètres dans le lac, cette propriété était un vrai lieu de vacances lacustres. Effectivement, durant l'été la famille Rossier accueillait jusqu'à une vingtaine de jeunes gens et de jeunes filles de nationalités diverses, tous désireux de perfectionner leur connaissance de la langue française tout en goûtant au charme des baignades, des bains de soleil dans le parc, des excursions possibles dans le Jura, ou à la découverte de tel ou tel endroit ou cité réputée de notre pays.

Durant six à huit semaines, j'étais pion et répétiteur des leçons qu'ils recevaient chaque matin, à des degrés différents selon qu'ils étaient débutants ou déjà avancés dans la connaissance de notre langue. Je bénéficiais de la pension et de tous les avantages de la maison, des baignades ou du farniente au soleil, des excursions dont j'étais parfois l'organisateur et le responsable. Mais je bénéficiais surtout des contacts enrichissants, renouvelés jour après jour, avec des étudiants et des étudiantes de mon âge, caractérisés par une culture souvent très différente de la mienne.

Tous étaient de familles aisées, avaient une éducation propre à leur rang social et à leur pays. La proportion jeunes gens jeunes filles était le plus souvent à l'avantage des demoiselles. Il y en avait de fort jolies, parfois -soucieuses d'être dans les bonnes grâces du répétiteur, bien sûr sans équivoque.

Mais j'ai souvenir de conversations profondes avec telle Suédoise dite "émancipée", telle Juive inquiète du sort qui pouvait l'attendre, telle Espagnole ou Italienne déjà mise en cause par la dictature franquiste et mussolinienne qui traumatisait leur pays. J'ai également souvenir de mon étonnement et des réflexions que cela suscitait en mon esprit : à l'exception d'un Allemand dont l'hitlérisme arrogant avait amené une altercation entre lui et moi les jeunes gens m'apparaissaient ternes, dépourvus d'imagination ou d'interrogations, préoccupés de leur performance sportive, alors -qu'au même âge, les jeunes

filles, chacune à sa manière, avaient des considérations personnelles sur leur temps et leur avenir, et étaient ouvertes au dialogue sur tous les sujets.

Un peu hâtivement, j'en avais conclu que les jeunes gens étaient inintéressants, alors que les filles étaient chacune comparable à une fleur parfumée. En tout bien et en tout honneur, j'étais le bourdon qui tour à tour les respirait. C'est progressivement que j'ai rectifié cette vue simpliste de la réalité et découvert qu'en vérité la maturité des garçons est parfois d'autant plus tardive que le rang social ou économique de leurs parents les soustrait aux affrontements formateurs de l'existence. Plus intuitives, mais surtout plus précoces, les filles ont une perception plus rapide des questions essentielles de la vie. Encore faut-il, là aussi, reconnaître de fréquentes exceptions. Parmi ceux et celles dont j'eus à m'occuper durant trois étés, il y avait aussi quelques sottes avant tout préoccupées de leur silhouette et de leur pouvoir de séduction, et des garçons déterminés dans leur choix et intelligemment engagés dans un chemin de formation et d'information.

Cette activité de répétiteur et d'animateur m'assurait un été rentable sur le plan économique ; je logeais chez mes parents et, en plus de la pension, je gagnais 50 francs par semaine. Conjointement à cet avantage, elle contribua, elle aussi, à me former à l'observation et à la rencontre attentionnée de tout prochain.

CHAPITRE IV – LE PHALANSTÈRE

C'est l'appellation qu'un groupe d'étudiants avait donnée à son logement sis aux Belles-Roches, quartier de Lausanne proche de Beaulieu. Elle était reprise de la plume du sociologue français François-Marie Charles Fourier. Ce précurseur du socialisme, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, prévoyait un développement de la société en communautés constituées de personnes et de professions diverses et complémentaires.

Parmi les phalanstériens des Belles-Roches, Marcel Pasche, inscrit à la Faculté de théologie de la Cité, décida d'essayer et de créer un deuxième phalanstère lausannois dans le quartier de Béthusy à l'Avenue de la Dôle. D'entente avec un architecte, il avait prévu que deux étages d'un immeuble en construction, soit une dizaine de chambres, auraient une grande salle à manger, une cuisine et des locaux sanitaires adaptés à cette famille originale.

L'avantage d'une telle vie communautaire était d'abord économique. Tous frais partagés, y compris le salaire d'une cuisinière à la demi-journée, la dépense mensuelle de notre gîte et couvert était de moitié inférieure à celle d'une pension. Certes, chacun des occupants assumait quelques tâches quotidiennes, réparties par les soins du "pater familias", titre donné à Marcel Pasche. Il était mon aîné de trois ans. J'héritai de son titre et de sa responsabilité après la fin de ses études en été 1937.

Si j'évoque ces années de phalanstère, c'est qu'elles ont marqué mon temps d'études. C'est aussi que Lisette Zwahlen m'a souvent rejoint dans ce lieu, y a partagé nombre de repas et de discussions dans le cadre de notre communauté.

J'ai plaisir à évoquer cette étape et, après coup, à reconnaître que la personnalité de mes compagnons laissait augurer de l'avenir vraisemblable, en tout cas possible, de chacun d'eux.

Nous formions un authentique phalanstère, soit par la diversité de nos tempéraments et caractères, soit par notre appartenance à diverses Facultés. Vivre ensemble - plusieurs années durant n'est envisageable que dans le consentement personnel à une autorité reconnue et à une discipline librement consentie. Les exigences du service et une fraternité inspirée de l'Évangile étaient notre loi communautaire. Chacun avait sa semaine de labeur : petit-déjeuner à préparer, table à mettre, ordre et propreté à maintenir, l'autre travail quotidien étant en rapport avec le dîner et le souper - préparés par la cuisinière, mais qu'il convenait parfois de réchauffer, et en tout cas de servir, et d'en ranger ensuite la vaisselle. -

D'entente avec la cuisinière, le pater familias convenait des menus de la semaine, des achats quotidiens, de la surveillance du budget hebdomadaire à répartir en repas substantiels à midi, plus légers le soir. Chaque semaine, il y avait au moins un invité d'honneur : un professeur de l'une ou l'autre Faculté, une personnalité de passage à Lausanne.

Alors que le petit-déjeuner s'échelonnait au gré de chacun, mais devait être pris avant 9 h. 30, le dîner de midi vingt nous voyait tous présents. Il s'ouvrait par la prière, était suivi d'une pause-café -sur un thème de discussion prévu selon le désir ou la proposition de l'un - d'entre nous. L'invité d'honneur, de semaine en semaine, se voyait interpellé souvent déjà au cours du repas.

Si j'ai souligné plus haut l'identité perçue de chacun des phalanstériens de la période 1935-1939, c'est qu'effectivement chacun d'eux me laisse le souvenir précis de ce qu'il était au cours de ces années, conséquemment, de ce qu'il est devenu.

Certes, des incidents ont pu survenir qui ont bouleversé le cours de l'existence de l'un ou l'autre d'entre eux ; mais notre histoire personnelle s'écrit en vérité dans un passé et un présent continu dont, partiellement en tout cas, nous portons la responsabilité. Autrement dit : ce que nous sommes demeure la garantie de ce que nous deviendrons si nous empruntons une voie de fidélité à nous-même, sans ignorer jamais l'écoute et les remarques possibles des autres, le Seigneur compris ! C'est le bénéfique premier de la vie communautaire et j'évoque avec reconnaissance ce que j'ai appris et reçu de mes compagnons du phalanstère de la Dôle.

*

Son premier responsable, Marcel Pasche était le type du Vaudois tranquille, réfléchi, bien dans sa peau, qui sait le poids des mots et n'en fait usage qu'à bon escient. Observateur des situations, il n'élevait jamais la voix, disait son point de vue sans l'imposer, mais prévenait avec sagesse et amitié les conflits possibles, les risques à courir qu'il fallait refuser. On le disait roublard et calculateur ; il était un économiste avisé. Il l'était loyalement, et nous en bénéficions tous.

Son ministère en France du Nord l'amena au cœur du conflit franco-allemand. Durant les années de guerre, sa nationalité suisse en fit un homme hors la mêlée, cependant proche de tous ceux qui en étaient -les acteurs ou les victimes. La bonhomie qui le caractérisait, sa connaissance de l'allemand et du français, son titre de pasteur, sa foi virile associée aux qualifications relevées plus haut ne tardèrent pas à faire de lui l'interlocuteur et le médiateur souvent sollicité par la nomenclature allemande autant que par la population française, israélite, catholique ou protestante ; les premiers, sachant qu'ils pouvaient compter absolument avec son aide, les autres recourir à son tranquille savoir-faire pour déjouer les conflits nés du patriotisme et de la foi des uns et des autres. Dans les années qui suivirent la fin du conflit, la France l'honora de sa reconnaissance, et Israël lui attribua le titre de « juste ». En fait, il fut, à la dimension de la région et des circonstances dramatiques qu'elle connut, ce qu'il était déjà au milieu de nous : un pater familias.

*

Francis Baudraz était aussi étudiant en théologie, à la Faculté des Cèdres. Il était physiquement et spirituellement aussi émacié que Marcel Pasche était charnu. Tout en lui était effilé : son visage, son nez, ses doigts, son profil, sa pensée et, en apparence, même ses sentiments. Il était le théologien sérieux, qualifié,

austère, un peu froid et sobre d'expression, comme si la vie avait nécessairement pour cadre les voûtes resserrées et un peu étroites d'une chapelle. De fait, il vivait surtout à l'intérieur de lui-même et lorsqu'il sortait de sa chambre, il nous donnait toujours l'impression d'émerger d'entre les pages d'un bouquin de dogmatique ou d'exégèse. Son expression réservée, son verbe parfois un peu ombrageux et tranchant, contrastaient avec la douceur et la sensibilité de sa piété. Cette opposition s'expliquait peut-être par les difficultés qu'avait rencontrées sa famille, son père en particulier : il était un objecteur de conscience militant et, de ce fait, avait connu, outre la prison, une sorte de blâme public. L'adage "Tout Suisse naît soldat" supportait mal d'être ouvertement décrié.

La personnalité de Francis - faisait de lui une sorte d'oasis ombrée certes, mais rafraîchissante, animée d'une spiritualité dont nous reconnaissons tous l'authenticité. Dans les discussions parfois aussi folles que disparates, en quelques phrases inattendues, mais solides et sensées, il amenait le débat à des éléments essentiels et éclairants.

Pasteur de l'Eglise libre, il fallut la fusion de celle-ci avec l'Eglise dite nationale pour que la richesse de son témoignage soit en bénéfice au Pays-d'Enhaut, à Château-d'Oex en particulier. Il a écrit et publié un commentaire biblique apprécié dans les Facultés de théologie.

*

Auguste Jost, dit Gouchti, vint du Jura en même temps que David Stucky ; ils étaient tous deux étudiants en médecine. Leur différence de taille, de physionomie - Auguste, bel homme au teint bronzé, au cheveu lisse et plat, au visage élégant ; David, osseux, aux traits anguleux, à la peau rose et blanche, aux cheveux blonds et bouclés - n'empêchait pas une parenté de caractère heureux, jovial, accueillant aux autres et à toutes les bonnes choses que la vie pouvait offrir.

L'un et l'autre menaient sérieusement leurs études. Ils apportaient nos discussions leur réalisme et leur enthousiasme d'hommes confrontés aux étonnantes possibilités du corps humain masculin ou féminin, en même temps qu'à ses étonnantes faiblesses. Ils faisaient volontiers état de leurs heures de dissection et bientôt des possibilités que leur réserverait l'usage intelligent d'un bistouri. J'entends encore Gouchti me dire : "Plus je taille là-dedans, plus j'admire le Créateur."

N'était-il pas prévisible qu'avec de telles qualifications au départ, tous deux soient devenus des promoteurs de ce qui contribue à la vie et à son maintien ?

Auguste Jost fut à Lausanne un chirurgien renommé. J'ai été un de ses patients. Sur sa proposition, alors que j'étais à la clinique de La Longeraie pour une des nombreuses opérations de mes mains affectées par la maladie de Dupuytren, il avait proposé une "table ronde" (ainsi la désigna-t-il !) ; tandis que Monsieur Simonetta opérait l'une de mes mains, le Docteur Jost opérait mon hernie inguinale.

Auguste est décédé assez soudainement, il y a quelques années.

David Stucky, lui, est devenu un gynécologue réputé, à Porrentruy.

*

La durée de nos études était généralement de quatre années ; de six pour les médecins. Durant mon séjour au phalanstère, je vis certains de mes compagnons s'en aller et d'autres étudiants poser leur candidature et prendre leur place. Car il faut signaler qu'on ne devenait pas phalanstérien sans devoir montrer patte blanche. C'est-à-dire, avoir été invité à un ou deux repas, puis dûment interrogé et placé devant les exigences de la vie communautaire ; enfin officiellement accueilli. Parmi les arrivés au cours de ma dernière année, trois doivent être nommés. Ils portaient le même nom de famille, issu certainement de la même souche neuchâteloise, celle des "Clerc". Du reste, les deux premiers se disaient "un peu cousins". Cette parenté n'était guère reconnaissable, tant leur caractère et leur tempérament différaient.

Jean-Pierre était à la veille de ses examens finaux de médecine. Il avait derrière lui des stages pratiques. C'était un homme charmant. Sans l'ombre d'une moquerie, nous l'appelions l'aristocrate. Il en avait l'éducation raffinée, marquée par l'élégance de son manteau, de ses gants, de son habillement et de son langage. Son arrivée au milieu de nous ne manqua pas de nous impressionner, même de nous influencer. Sa relation avec chacun était empreinte de déférence et de gentillesse tout à fait naturelles.

Jean-Pierre fut un médecin hautement apprécié en ville de Neuchâtel.

*

Le deuxième Clerc "un peu cousin" - avait quelque chose d'un oursin dont on ne s'approche pas sans précaution par crainte d'en être piqué. Laurent était arrivé au phalanstère précédé par la réputation de son frère Jacques-Olivier - j'en reparlerai plus tard - mais aussi - de la notoriété de son père, Charly Clerc, professeur de littérature française au Polytechnicum de Zurich, écrivain, chroniqueur de la Gazette littéraire de Lausanne. Laurent était étudiant à la Faculté de théologie de l'Eglise libre, plus connue sous le sobriquet de « la môme ».

En vérité, Laurent était un grand sensible, qui cachait son émotivité sous la barricade de ses brusqueries et de son agressivité défensive. La distance, son retour tardif au pays, son ministère dans le canton de Neuchâtel, ses propres difficultés conjugales et familiales n'ont pas maintenu les liens d'amitié et d'affection -que je lui portais. Ma fille Claire-Lise eut un parrain en titre, plus qu'en pratique. Encore ne vais-je pas ignorer qu'il ait prié pour elle.

*

Quant au troisième "Clerc", prénommé André, il n'avait aucune parenté connue avec les deux précédents. Etudiant en médecine, il vivait son temps d'étude avec une relative facilité, comme si son art médical le laissait en même temps un peu étranger aux choses importantes de la vie. Sa particularité expliquerait peut-être ce côté amateur.

Il était un remarquable imitateur et le clown Grock l'aurait reconnu comme son pasticheur professionnel attitré. De fait, en maintes occasions il jouait et mimait le répertoire de Grock. En plus jeune, bien sûr, il était une copie conforme du personnage. Autre particularité, il aimait la musique populaire et savait en utiliser les instruments. Il a fait carrière comme médecin à Villars-sur-Ollon. Je n'ai pas d'échos de sa profession. Par contre, à plusieurs reprises, la presse s'est fait l'écho des fêtes annuelles de musique populaire organisée par le Docteur André Clerc, rassemblant à Villars précisément de nombreux groupes folkloriques pratiquant cet art. Il a naturellement donné le fruit que la fleur annonçait.

*

A ces noms, je pourrais ajouter ceux de :

- Pierre Stucky, étudiant ingénieur, frère de David, homme beaucoup plus effacé sinon renfermé que son frère aîné. Comme lui, il vit à Porrentruy où il a continué l'entreprise familiale "Voyage et transport".

- Marc Auroy, médecin et fils de pasteur, homme d'une haute qualité intellectuelle et spirituelle, qui fit carrière médicale dans l'actuel canton du Jura.

- Et l'Anglais Blackmoor, étudiant en lettres, apparenté à la branche Cuendet lausannoise, celle restée fidèle à l'Eglise libre. Rentré en terre d'Albion, la guerre le vit aviateur, tôt ou tard tombé au front. Il était au milieu de nous l'incarnation du fair-play anglais et contribuait souvent à ramener les vives discussions à une écoute respectueuse de la pensée de l'autre.

*

Il faut encore nommer Edouard Juilliard, dit Doudou, un Jurassien encore, médecin finalement installé à Lausanne comme pédiatre. Un homme heureux, voyant toutes choses sous l'angle du bon sens et parfois d'une malice espiègle.

*

Le dernier nommé n'était pas le moins original de l'équipe. Louis Girardier, lui aussi à l'Ecole d'ingénieur, était à la fois le plus doux, le plus gentil des compagnons, mais contre toute attente, le plus farfelu, souvent en quête de la farce qui nous surprendrait, mais avant tout nous mettrait en émoi.

Equilibriste chevronné, il poussait l'audace jusqu'à se tenir debout sur la barrière d'un balcon au quatrième étage. Pis encore : il mettait deux des pieds de sa chaise sur le bord extérieur de l'embrasement de la large fenêtre de la chambre à manger, et s'asseyait en équilibre face au vide !

Le pire qu'il ait imaginé ne fut pas oublié des habitants du quartier. Il fabriqua un mannequin de sa taille, le dissimula partiellement dans le chéneau du toit couvrant les six étages de la maison. Tandis qu'il batifolait au faite de ce toit et avait fait assez de bruit et de gesticulations pour attirer l'attention de tous les voisins, - ils étaient nombreux ! - il se mit à courir au bord du toit, trébucha comme s'il allait tomber, s'aplatit le long du bord mais jeta dans le vide le mannequin qu'il avait pris soin d'habiller semblablement à lui. Des cris de frayeur furent entendus dans tout le quartier, alors que notre Louis, sur le bord du toit, se relevait en riant aux éclats !

*

A notre table quotidienne de phalanstériens, animée ô combien, la Bible était lue chaque jour et la prière d'actions de grâce prononcée au repas de midi, quel que soit l'hôte invité. Certes, cette lecture et cette prière étaient marquées de formalisme, mais elles maintenaient entre nous une spiritualité qui, pour être superficielle, souvent nous gardait pourtant attentifs à la dimension chrétienne de notre vie personnelle et commune. Sauf exception, nous n'en avons pas l'équivalent à la Faculté de théologie.

CHAPITRE V – SOUS LE BÉRET VERT

Appartenir à l'une ou l'autre société d'étudiants, c'était avoir une casquette distincte, un ruban porté en sautoir, et, aux grandes occasions - manifestation universitaire, cortège, fête de la société, théâtrale - un uniforme lui aussi de couleur avec parements, galons, broderies.

Le "rouge helvétique" groupait une majorité d'étudiants en accord avec le parti radical. On les retrouvait dans les Universités de la Suisse alémanique. Semblablement, le "blanc zofingien", avait la faveur des notables du pays, pour la plupart attachés au parti libéral. Jean et Henri Zwahlen, frères de Lisette, étaient zofingiens. Le "blanc et bleu stellien" rassemblait une majorité de scientifiques ou alors des étudiants HEC (Hautes Etudes Commerciales). "L'orange lémanien" était un groupement d'étrangers anglais ou allemands.

Le "vert sombre (sapin) bellettrien" se voulait hors parti, strictement romand, portait le large béret de velours, abhorrait l'uniforme, par contraste aurait même recherché l'habillement "débraillé". Belles-Lettres se voulait avant tout intéressé aux "Lettres" et aux "Arts". Sans le dire expressément tout en le pensant quand même, Belles-Lettres avait la prétention de rassembler une "élite". Elle le manifestait moins par son attachement à la culture que par sa tendance à rechercher, en toutes choses, une originalité qui n'était pas toujours originale, qui tenait même parfois de l'extravagance et de la provocation. C'est ainsi qu'à l'époque, on parlait volontiers d'un style "bellettrien", voire d'un esprit bellettrien qui associait à la verve un peu mordante, l'humour, la causticité, la satire, et parfois la loufoquerie.

Sans l'intervention de Monsieur Ferrari, je serais certainement resté "chameau", c'est-à-dire étudiant occupé à mes seules études. Alors que je bénéficiais des largesses de mes parents, j'aurais eu quelques scrupules à ajouter à mes dépenses les débours même relativement modestes occasionnés par Belles-Lettres. Et comme déjà relevé plus haut, ce passage de mon état de grandsonnois un peu "broussard" à celui de citoyen intéressé aux Belles-Lettres et aux Beaux-Arts me serait apparu bien au-dessus de mes possibilités.

A la vérité, si la Faculté de théologie ne m'a guère préparé au ministère qui m'attendait, Belles-Lettres ne m'a pas non plus formé aux "Lettres" et aux "Arts", même si la réputation d'en être le support demeurerait attachée aux annales de la Société. A cette époque d'après-guerre - et non d'entre-deux-guerres comme on l'appellera par la suite - les arts et la littérature avaient moins la priorité que les philosophies politiques de Marx et son "Capital" ou de Hitler et son "mein Kampf", ou encore de Mao confronté à Chiang Kai Shek. Ces révolutions préoccupaient les esprits. L'attention allait aux écrits touchant à ces bouleversements. On faisait grand cas d'André Gide, de Céline, de Malraux, de Roger Martin du Gard. Même notre Ramuz avait quitté momentanément la stricte littérature pour publier ses réflexions et sa quête du sens de l'actualité.

Cet aspect des choses présentes m'intéressait dix fois plus que les cours d'une théologie qui n'y touchait guère. Certes, Karl Barth à Bâle, comme aussi Emile Brunner à Zurich, offraient un enseignement qui prenait en compte de tels

courants de pensée. Mais le vocabulaire théologique allemand et les considérations de ces deux docteurs en théologie universitaire dépassaient mon niveau de compréhension. C'était autant de raisons majeures d'être présent aux colloques bellettriens et souvent absent de la Faculté quand j'avais à choisir entre ces deux possibilités.

Toutefois, il ne faudrait pas imaginer que ces colloques se vivaient dans l'écoute respectueuse de ceux qui avaient ou prenaient la parole. Sauf exception et suivant le personnage invité, l'esprit frondeur gardait pleine liberté d'intervention.

La conférence, le discours, l'étude, le poème, la chanson présentés apparaissaient-ils médiocres ou sans intérêt ? Son auteur était interpellé, contré parfois avec ironie et sarcasme. Autrement dit, celui qui prenait la parole savait qu'il aurait un auditoire sans complaisance. Sans jamais céder à la vexation, il aurait à essayer des critiques. Exercice formateur, ô combien !

*

L'esprit caustique bellettrien était connu. D'année en année, à deux reprises parfois, la société se plaisait à en donner la démonstration lors d'une soirée publique au théâtre municipal. Les autres sociétés d'étudiants bénéficiaient de la même faveur.

Si l'oeuvre théâtrale choisie avait son importance, le morceau principal de la soirée était la présentation d'un "Prologue", rédigé en équipe. Celui qui fut joué l'année de mon entrée à Belles-Lettres en 1935 était un pastiche de "La Belle Hélène" d'Offenbach. Ses airs connus servaient de support à un texte savoureux passant en revue les événements de l'année, permettant en mimes et chansons d'imiter quelques vedettes, de s'en prendre aux pouvoirs en place, suisses ou étrangers, de décocher quelques flèches visant des personnages ou des institutions en vue, en bref de brocarder avec humour et malice sur des sujets d'actualité.

Je n'étais pas acteur. La seule prestation que j'aie eu à fournir dans la Comédie jouée lors d'une de ces soirées - "Le monde où l'on s'ennuie" (je n'en sais plus l'auteur) - m'avait convaincu de mon inaptitude à ce genre d'exercice. Par contre, je pris très vite ma place parmi les auteurs des "Prologues".

* * *

Je passe sous silence les noms de plusieurs, pour m'attarder aux deux Bellettriens qui furent mes véritables amis : Jacques-Olivier Clerc et René-Henri Lambert, l'un et l'autre au bénéfice d'une riche personnalité, hommes loyaux de paroles et de sentiments, communicateurs d'une amitié indéfectible, tous deux doués d'une intelligence hors du commun.

Jacques-Olivier était le fils cadet de Charly Clerc, professeur de français au Poly de Zurich. Comme son père, il avait un savoir littéraire étendu, une élocution qui subjuguait soit par l'abondance et la saveur de son verbe, soit par la brillance de

son esprit de répartie. Un seul exemple : au cours d'une matinée, il avait profité de la pause pour me rejoindre à la Faculté de théologie. L'une de nos salles de cours comprenait une chaire avec un escalier de quatre marches. En l'absence momentanée du professeur, Jacques-Olivier ne résista pas à l'envie de prendre la place de l'orateur et d'improviser devant nous tous une sorte de prédication. Arrive le professeur. En lui cédant précipitamment la place, Jacques-Olivier glisse le long des marches et s'affale sur le plancher. Promptement relevé, il s'adresse au professeur et, avec un geste élégant, lui dit sur un ton enjoué...
Vous le constatez, Monsieur ! Une fois de plus, l'esprit a succombé au pied de la chaire !

En toutes circonstances, il savait dire le mot qui fait rire, qui relativise la gravité des situations ou le risque des tensions .Il improvisait des gags auxquels personne n'aurait pensé.

Lors d'une théâtrale de Belles-Lettres Neuchâtel, selon la coutume, une délégation lausannoise se rendit dans ce chef-lieu du canton voisin. Jacques-Olivier était neuchâtelois d'origine. Pour y avoir vécu, il connaissait les lieux où nous fûmes reçus pour le partage du verre de l'amitié. Ce soir-là, exceptionnellement, il était venu en voiture. Mesurant à l'avance la portée de son geste, il déroba le buste en marbre d'un des célèbres citoyens de la ville, sauf erreur le buste de Frédéric Godet, qu'il emporta à Lausanne!

Le larcin ne fut découvert que le lendemain. Belles-Lettres de Neuchâtel ne tarda pas à soupçonner les Lausannois d'être les auteurs de cette blague.

L'enquête menée en donna la confirmation ; mais Jacques-Olivier avait déjà fomenté un nouvel épisode. Il fit savoir aux Neuchâtelois que Belles-Lettres de Lausanne avait eu la pensée d'honorer son Université en lui offrant ce buste en cadeau de la part de Belles-Lettres de Neuchâtel. Il ajouta que le Recteur, quand même étonné de ce geste, attendait une explication des Bellettrien(ne)s neuchâtelois et les convoquait à son bureau, tel jour, à telle heure.

Une délégation neuchâteloise se hâta de répondre à cette convocation, dans la pensée de faire connaître au Recteur de l'Université de Lausanne, la mauvaise plaisanterie dont elle était la victime de la part de Belles-Lettres de Lausanne.

La rencontre eut lieu, avec un faux Recteur, en la personne d'un ancien Bellettrien, le numismate Colin Martin qui avait son bureau au Palais de Rumine.

Mis au courant de la blague orchestrée par Jacques-Olivier, il joua parfaitement le jeu. Le buste était sur la table quand entra dans son bureau, transformé en bureau du Recteur, la délégation neuchâteloise accompagnée d'une délégation vaudoise.

Devant les doléances des "volés", il fit de sévères remontrances aux "voleurs". A la stupéfaction des Neuchâtelois, Jacques-Olivier présent répliqua aux propos du Recteur par un discours enflammé qui laissait entendre que Belles-Lettres de Neuchâtel s'était rétracté après avoir eu la généreuse intention d'honorer la mémoire de Frédéric Godet par cette donation.

Nouvelle indignation des Neuchâtelois devant ces allégations absolument mensongères. Les propos échangés tournaient à l'invective quand soudain le "faux Recteur" se leva et, d'une voix forte, imposa le silence... pour révéler aux Neuchâtelois stupéfaits la mystification que leur compatriote avait imaginée et jouée jusqu'au bout. Tout cela finit dans un grand éclat de rire, autour de bonnes bouteilles que Jacques-Olivier avait amenées et que le faux Recteur sortit des tiroirs de son faux bureau !

Mais pour que le tableau soit complet, il faut aussi raconter la deuxième blague dont Jacques-Olivier fut l'auteur, lors de cette même soirée de théâtrale neuchâteloise. Alors qu'avec un camarade, il reprenait sa voiture garée sur le quai longeant le bord du lac, il repéra un type complètement ivre qui s'était endormi sur un banc.

Avec l'aide d'un copain, il chargea le bonhomme dans sa voiture et, arrivé à Lausanne, alla l'étendre dans la même position couchée, sur un banc à Ouchy. Détail supplémentaire et significatif de l'humour généreux de Jacques-Olivier : dans la nuit, il redescendit à Ouchy glisser cinq francs dans la poche de l'homme ivre, avec un billet simple course Lausanne - Neuchâtel qu'il était allé chercher à la gare !

A la fin de ses études de droit, il partit pour Toronto, au Canada, où il ne tarda pas à être nommé enseignant à l'Université. Un échange de correspondance entre lui et moi garda intacte notre amitié. Quand l'Amérique entra résolument dans la guerre que l'Angleterre était bientôt seule à mener contre Hitler, il résolut de s'engager comme aviateur dans la Royal Canadian Air Force. C'était en 1943 Il faisait partie de l'équipage d'un bombardier. Au retour d'un raid sur l'Allemagne, son avion touché par la DCA a fini par tomber sur terre danoise. C'est là que repose sa dépouille, dans un cimetière proche de la mer. Son nom et celui de son équipage figurent sur une stèle, mémorial de la guerre 1939-1945.

* * *

Je l'ai déjà évoqué, René-Henri Lambert était ce deuxième ami avec lequel j'ai cheminé durant mes années lausannoises. Entrés ensemble à Belles-Lettres l'année où la théâtrale pastichait la Belle-Hélène d'Offenbach, notre veine duettiste, celle de la musique doublée du plaisir d'écrire des "sketches", nous fit découvrir bien d'autres goûts communs.

Alors qu'il était élève de l'Ecole d'ingénieur, donc un mathématicien et un scientifique, René avait une passion pour la lecture. Son intérêt allait aussi bien à la poésie qu'à la philosophie, au roman qu'à l'Histoire. Il savait dessiner et peindre et son éclectisme musical lui faisait goûter les classiques autant que les modernes. Il pouvait disserter sur Bach ou sur Mozart, sur Honnegger ou sur Ravel, et au piano, rythmer fort bien la musique de jazz. Et il était ouvert à la réflexion théologique et à la spiritualité.

Il tenait cette richesse de ses parents et la partageait avec deux sœurs. L'une devint Madame Raymond Gafner, docteur en droit, futur directeur de l'Hôpital

cantonal, et l'autre, Blurette, peintre connue, épousa Edmond Deslex, ambassadeur.

La famille Lambert habitait l'avenue de Rumine et me fit souvent large accueil. J'avais d'autant plus de plaisir à y être reçu que les parents de René étaient tous deux ouverts à la recherche spirituelle, partageaient volontiers leur quête de la vérité biblique, leurs interrogations sur les autres religions et, de cette manière, stimulaient mes propres réflexions.

J'ajouterai que leur affection maternelle et paternelle - ils me serraient dans leurs bras comme si j'étais un de leurs enfants - me touchait profondément et m'attachait beaucoup à eux. Je n'avais pas connu cette expression de tendresse dans ma propre famille.

Avec Jacques-Olivier, René fut mon meilleur compagnon d'études... et de loisirs, ceux-ci tenant souvent lieu de celles-là. Je ne saurais compter les heures que nous avons passées à dissenter de toutes choses, non pas en dilettantes désœuvrés mais au sens premier de ce terme, en amateurs désireux de comprendre le sens du quotidien et des perspectives qu'il leur laisse entrevoir. Notre génération était prise à partie par les menaces de Hitler, les rodomontades de Mussolini, et la prétention de Staline de vouloir étendre le communisme à tous les pays d'Europe. Nous pressentions que les antagonismes idéologiques et politiques qui s'opposaient sur l'ensemble de notre continent finiraient par une catastrophe. La prétendue paix de Munich, en 1938, avait à nos yeux l'image falote et ringarde de celui qui en avait été le principal artisan: Monsieur Chamberlain.

Nous nous rassurions avec la pensée que la fameuse ligne "Maginot" barrerait la route aux visées hégémoniques de Hitler, que notre neutralité en serait l'autre verrou, que les Alpes seraient un rempart protecteur.

A la tension des années de crise économique ressentie jusqu'en 1935 faisait suite celle, perceptible et pourtant inavouée d'une préparation à la guerre. Nous en refusions l'idée, mais en étions plus ou moins conscients. Nous réagissions de la pire manière à ce climat insolite: par la provocation et le rire, et parfois la dérision.

C'est ainsi qu'avec Lambert et quelques autres Bellettriens à l'imagination fertile, nous avons écrit les textes, les chansons des théâtrales des années 1936, 37 et 38. Nous nous en prenions à l'état d'esprit et à la politique en cours, à la presse et à la radio qui en étaient les porte-paroles.

Sous la présidence de Georges-André Chevallaz, et de Jean-Jacques Bolens, lors des élections de 1937, nous avons placardé une affiche électorale verte et rouge, avec un programme qui plagiait ce que proposaient les partis au pouvoir, mais en le parodiant. Nous demandions, entre autres, que l'Académie d'Ouchy¹ ait

¹ Un fait historique : lors de la construction de plusieurs des importants bâtiments de la ville, les pierres taillées étaient amenées par bateau de Meillerie au port d'Ouchy. De là, elles étaient transportées à dos d'ânes jusqu'à l'emplacement de la construction en cours. La cohorte des ânes traversant la ville était connue sous l'appellation "l'Académie d'Ouchy".

aussi sa place à l'Université! Lorsque Monsieur Pilet-Golaz , nommé conseiller fédéral, fut reçu en grande pompe avec un cortège partant de la gare et aboutissant au Palais de Rumine, nous ouvrîmes le cortège en portant chacun une grande corne à fleurs, sauf que les fleurs étaient remplacées par ... toutes sortes de légumes, et qu'un panneau publicitaire disait : "Après nous viennent les grosses légumes".

Ce genre d'humour n'était certes pas du goût de tout le monde. Il était toléré avec un haussement d'épaule significatif, et la remarque résignée: "Ce sont les Bellettriens".

* * *

René-Henri Lamber , comme chacun de nous, fut mobilisé en 1939. Aussitôt repéré par ses supérieurs, il fut appelé à prendre du grade dans l'armée. Il était un chef unanimement apprécié et devint colonel dans les troupes de génie.

Son bureau d'ingénieur fut aussi à la dimension de sa brillante personnalité. Il avait plus de trente ingénieurs dans son entreprise à laquelle furent confiées les constructions des usines électriques captant les eaux du Lac de Joux d'une part, et d'autre part celles du Vallon de l'Hongrin. Au Pont, le Pégase de béton qui jaillit des eaux à la jonction des deux lacs est de la conception de René-Henri.

Notre amitié demeura tout au long des années. Il était accaparé par ses responsabilités civiles et militaires. Je l'étais également par mon ministère. A regret, nous eûmes de trop rares rencontres. Il fut le parrain de mon fils Jean-Luc. Je bénis son mariage avec Rose-Marie, dont la vie fut abrégée relativement tôt par une forme de la maladie d'Alzheimer.

3. L'ETAPE 1940 - 1946

CHAPITRE I – AIGLE 1940, LES SIX PREMIERS MOIS

A Aigle, j'y revins un 13 juin, le jour même où, bénéficiant de l'article 13 de l'organisation de l'Armée, j'étais définitivement libéré de tout service militaire et mobilisé à l'arrière. Lisette m'y attendait ! Depuis notre première venue en avril, et durant les quatre semaines qui suivirent la mobilisation générale de mai 1940, elle était restée ou bien chez ses parents, ou bien dans la petite maison rose avec jardin qui jouxtait la belle propriété de la cure paroissiale. Cette maison était entièrement meublée, cuisine comprise. Notre emménagement et, plus tard, notre déménagement en furent facilités.

*Dans l'intervalle des semaines où tout le pays était mobilisé, Lisette avait aussi trouvé accueil durant quelques jours auprès de Madame Alice Savary, l'épouse de Pierre Savary, pasteur de l'Eglise réformée d'Aigle. La cure et la « maison rose » étaient à l'ouest de la vieille et très belle église située dans le quartier dit du « Cloître ». De style gothique, un clocher-porche du dix-septième siècle en formait l'entrée. Cette proximité de la cure et de l'église facilita les relations d'authentique amitié entre nos deux foyers. La cordialité de Pierre Savary, homme de haute taille et à la voix de tribun, était quasi légendaire. Elle s'accompagnait parfois d'un vocabulaire dont il fallait se garder d'interpréter le sens premier. Quand il était présent à la cure, ses propos remplissaient l'espace. Je l'entends encore dire son étonnement devant telle réflexion de sa femme, aussi discrète et douce que lui était rude et tonitruant :
T'es une bedoume, Alice !*

*Sur la même lancée, devant mes prises de position pas toujours en accord avec les siennes, il disait à Lisette :
Mais quel corniaud, votre mari !*

*Il n'y avait aucune ombre de méchanceté dans ses paroles ; pas plus qu'il y avait du sans-gêne lorsque, en visite chez des paroissiens, à l'heure où le repas mijotait à la cuisine, il y entrait, soulevait le couvercle des marmites et disait en plaisantant :
Oh ! que ça sent bon chez vous ! Ah ! C'est ce légume (ou cette viande) que vous faites à dîner ? Pour un peu, je m'inviterais...*

Du reste, son prédécesseur dans la paroisse, le pasteur Augsbourg, était aussi resté célèbre par l'une ou l'autre de ses facéties. Il me souvient de l'une d'entre elles qui me furent rapportées. Et pour cause ! La paroisse en était restée marquée.

*Une paroissienne s'était plainte auprès d'une voisine qui en informa le « ministre » :
Notre pasteur ne daigne pas me faire visite.*

Quelques jours plus tard, vers dix heures de la matinée, il frappa à la porte. Madame le fit entrer.

Alors, lui dit-il, vous allez être comblée. Je vous ai consacré ce jour !

De fait, il s'installa au salon. L'heure de faire le dîner approchait. Madame s'agitait.

Allez seulement à la cuisine, car je serai votre hôte à midi.

A quatre heures de l'après-midi, il était encore là. Après que le thé lui ait été offert, il se leva, remercia beaucoup la paroissienne pour son accueil et partit, non sans lui dire :

Cette fois, vous ne pourrez pas dire que le pasteur ne vous a jamais visitée.

L'histoire ne dit pas ce qu'ils avaient échangé durant cette journée, ni si le pasteur avait ouvert sa Bible et prié avec et pour son hôtesse !

*

Aigle était une paroisse importante, relativement étendue du côté de la plaine du Rhône. Sauf aux jours de fêtes où une chapelle accueillait des fidèles à huit heures le matin, un seul culte rassemblait la paroisse à dix heures le dimanche. Il était précédé d'une instruction de quarante minutes pour les jeunes de douze à seize ans, et, dès onze heures, suivi de l'Ecole du dimanche, assurée par un groupe de moniteurs et monitrices préparés par le pasteur au cours de la semaine. Adultes et enfants étaient nombreux. Aux différents services, le temple se remplissait, lors même qu'une grande partie des paroissiens en étaient hélas ! absents. La prédication en était le moment important. J'y attachais moi-même beaucoup de valeur. A l'école de mon pasteur Eugène Ferrari dont le verbe éloquent m'avait marqué, j'avais pris conscience de la portée de la communication verbale. Je savais qu'une part importante du ministère apprécié d'un pasteur tenait à sa prédication.

Mes exigences à cet égard n'allaient pas de pair avec mon éloquence. Certes, la voix ne me manquait pas ; je savais que son timbre retenait l'attention. Par ailleurs, je détestais le discours emphatique et le ton pastoral. Je ne me le permettais pas. A l'époque – on ne connaissait pas encore les micros et les amplificateurs – la tentation était grande de se faire entendre de tous par une éloquence déclamatoire.

Ma difficulté était toujours la même : donner forme à mon message dans un vocabulaire et un style simple, original, fuyant la banalité et accessible à tous. De plus, il fallait l'ordonner avec le souci non pas seulement d'être entendu, mais compris et retenu.

Je passais donc beaucoup d'heures, d'abord à méditer le texte choisi. En Faculté de théologie, l'étude du texte était avant tout exégétique, littéraire, technique. On analysait le pain... sans en manger ! Cette élaboration est certes recommandable à tout prédicateur s'il ne veut pas être le porteur de ses propres idées banalisées. C'est pourquoi après écoute et étude du texte, il convient de façonner le pain, de le cuire... au feu de l'Esprit, bref de le rendre mangeable pour les invités, même s'ils n'ont pas d'appétit !

Mon refus d'être au nombre des prédicateurs arroseurs – ils baissent la tête pour lire leur texte et la relèvent pour le dire – m'obligeait à l'apprendre par cœur.

Et ma mémoire défaillante me contraignait, chaque semaine, à prendre un certain nombre d'heures (quinze à vingt) pour mémoriser vingt-cinq minutes de prédication. Avec les années, cet exercice constant eut un double avantage. Il éveilla ma mémoire, au point que cinq ans plus tard, une à deux heures de cet exercice m'assuraient une élocution agréable, apparemment sans notes, retenant donc mieux l'attention des personnes présentes.

*

Parmi les conseillers de paroisse, le président Monsieur Gut, inspecteur forestier, Monsieur Auguste Reymond, employé de banque, s'avérèrent très vite d'authentiques amis. Auguste et son épouse avaient un témoignage concret – visites, générosité – dans la partie pauvre de la population. Par ailleurs, ils avaient des exigences précises quant aux prestations attendues du pasteur. J'acquiesçais entièrement à leur attente d'un ministère de visites ; ils me signalaient chaque semaine les plus urgentes parmi les personnes malades ou âgées, ou en difficulté. Par contre, avec un sourire entendu, je refusais d'obtempérer, le dimanche matin, à la forme de censure qu'Auguste réclamait quant à la durée d'une prédication.

A cette fin, il s'était choisi une place attitrée sur la galerie du porche, à côté de l'orgue. A l'instant où, monté en chaire, je disais la première phrase de mon message, il enclenchait le chronomètre qu'il avait dans sa poche. Il estimait qu'une prédication ne devait pas excéder les dix-huit minutes, parce qu'au-delà de cet espace de temps, disait-il, le diable endormait les gens ; seuls les bancs ou les chaises de l'église écoutaient encore ! Et pour me rendre attentif à l'écoulement de son « sablier », à la dix-huitième minute il se levait, restait immobile sur la galerie jusqu'à ce que retentisse l'amen de ma prédication ! D'un geste discret du menton, je lui signalais que j'avais enregistré son « feu rouge » ! Cependant, les cinq, sept ou parfois dix minutes qui me conduisaient à la conclusion de mon message, donnaient lieu ensuite non à des disputes, mais à un échange animé et parfois épique. Je lui concédais qu'une prédication « lue » requiert de l'auditeur une persévérante attention. De plus, je pouvais avec lui constater qu'à l'écoute de certains prédicateurs, bien avant les dix-huit minutes, seuls les bancs écoutaient, tandis que leurs occupants n'étaient plus qu'une poignée à s'intéresser aux considérations historiques, morales, humanitaires, de surcroît théoriques, de leur « docteur » ès sciences théologiques !

Vingt ans plus tard, enseignant la théologie pratique aux élèves de l'Institut Emmaüs, je leur rappelais que Jésus avait dit à Pierre « pais mes brebis », et non « pais mes girafes » si l'on compare la hauteur de leur cou à « l'élévation des pensées » exprimées à l'auditoire par certains prédicateurs !

*

Puisque j'évoque des aspects pittoresques de mon ministère à Aigle, j'ai en mémoire un incident en rapport avec le culte au temple.

Le jour de Pentecôte, le rappel du credo trinitaire me parut avoir sa place dans le déroulement du culte. Je fis lever l'assemblée et j'en fis la lecture. Pierre Savary, rentré de la brigade 10 dont il était l'aumônier, en eut écho par son épouse à l'heure du café servi à la cure. Il prit sa grosse voix de tribun ; avec un humour teinté d'un brin d'humeur, il m'interdit aussi longtemps que je serais son suffragant, de renouveler ce qu'il appelait une « incartade dogmatique » ! Si je le rapporte, c'est pour souligner à quel point le libéralisme était la note dominante de l'enseignement des Facultés de théologie du début de ce siècle, et son impact rationaliste dans la prédication d'une majorité du corps pastoral.

* * *

Après Pentecôte et jusqu'à l'automne, en dehors du culte du dimanche, la vie paroissiale se limitait aux « actes ecclésiastiques » que sont le baptême, le mariage, le service funèbre. J'eus rarement à les présider, car Pierre Savary, stationné à courte distance d'Aigle, avait liberté d'y revenir à toute heure et d'assurer de tels services.

Sauf exception, l'un ou l'autre de ces actes concernaient des familles qu'il connaissait et celles-ci souhaitaient qu'il en soit l'officiant. De plus, les baptêmes d'enfants étaient célébrés à midi, donc en dehors du culte. A cette occasion, « l'ecclésia » se limitait donc à la famille... !

Les seuls "actes" qui me furent confiés étaient sollicités par des familles sans relations réelles avec la vie de paroisse.

J'ai gardé le souvenir de mon premier service funèbre ! Coutume courante de l'époque, il eut pour cadre l'appartement du défunt, au deuxième étage d'une vieille maison aux escaliers aussi raides qu'étroits. L'événement voulait qu'on laissât les volets mi-clos. Dans la pénombre, à défaut de place, les personnes présentes étaient debout. Il fallait parler assez fort pour être entendu de celles qui étaient serrées à la cuisine, ou dans le corridor, ou dans les chambres d'où l'on ne me voyait pas.

Etrange auditoire ! Ma mémoire n'a rien retenu du message apporté. Par contre, elle a consigné et me restitue deux détails aussi singuliers que pittoresques : d'une part le double parfum d'encaustique et de naphthaline qui, certainement pour la circonstance, embaumaient cet appartement ; d'autre part le silence dans lequel je fus écouté et qui m'aurait paralysé si, prière, lectures bibliques et message n'avaient pas été, à quelques reprises, ponctués par les « amen » ou l'« alléluia » de quelques salutistes présents. C'était la première fois que je vivais ce type de participation de l'auditoire. C'était certes discret, cependant assez soutenu pour que l'étrange pesanteur de ce moment s'en trouve allégée.

*

A part les services du dimanche matin et leur préparation, puis, un soir par semaine, l'élaboration, avec les moniteurs et monitrices, du message transmis aux nombreux enfants venus à l'Ecole du dimanche, mon ministère à Aigle fut avant tout celui des visites. Au près des malades et des vieillards qui m'étaient signalés. Au près des paroissiens qui, au sortir du culte, sollicitaient un entretien. Mais aussi et selon le temps disponible, au près de tous les ménages d'une rue ou

d'un quartier à la porte desquels entre 9 h. 30 et 11 heures le matin, ou alors entre 14 heures et 17 heures l'après-midi, je frappais ou sonnais sans m'être préalablement annoncé. Bien sûr, j'étais d'emblée consentant à leur refus de m'accueillir ou à leur entière liberté de différer à un autre jour ma proposition de les rencontrer.

J'aime à le souligner : je n'essayai ni refus d'accueil, ni refus d'ouvrir la Bible et de prier lorsque j'avais la pensée que le dialogue engagé le permettait. A l'évidence, une première visite n'y amenait pas nécessairement. J'étais un tout jeune « ministre », soudainement arrivé dans la paroisse. Je me devais d'agréer la prudente réserve manifestée à mon égard et de respecter un légitime quant-à-soi.

A posteriori, je suis profondément reconnaissant à Dieu de m'avoir, dès le premier instant, disposé à chercher le contact avec les paroissiens quels qu'ils soient, c'est-à-dire et en l'occurrence, le « prochain » dont Il demande à chacun, pasteur ou paroissien, de nous approcher. J'ai discerné très tôt l'importance et la valeur de cette démarche primordiale dans un ministère pastoral. C'est au berger à découvrir et à rechercher les brebis. J'ai dû apprendre la juste manière de les rejoindre sans les effaroucher ; à me réjouir des fidélités, des abnégations, des modesties qui sont les leurs ; mais aussi à percevoir les désordres, les peurs, les superstitions, les tourments qui se cachent parfois derrière leur accueil cordial, même souriant.

A Aigle, j'eus la pensée que Lisette était, avec moi, appelée à faire ce travail de défrichage paroissial. Elle y trouva de l'intérêt, voire un grand plaisir. Son affabilité naturelle, sa spontanéité, mais aussi son charme, l'harmonie de toute sa personne, en particulier la beauté de son regard, accentuée par le bonheur qu'elle avait d'être enceinte - cela ne se voyait pas d'emblée ! - facilitaient les contacts et les échanges. Les paroissiens ne cachaient pas qu'ils étaient honorés par cette visite à deux. Je pensais du reste que nous mettions en pratique une ordonnance du Seigneur : « Il les envoya deux à deux »².

Cependant, après quelques semaines ainsi vécues, je fis la constatation que la présence de Lisette à mes côtés modifiait sensiblement l'intention et le résultat de notre démarche. Je n'étais plus le pasteur venu rencontrer les paroissiens dans leurs conditions et leur donner l'occasion d'en parler. Sans que nous l'ayons voulu, nous devenions le couple pastoral auquel ils s'intéressaient ! Les rôles étaient inversés. Je précise aussitôt qu'un ministère « en couple » n'est pas à négliger. Au contraire, il a un vaste champ d'applications dont il y aura peut-être lieu de reparler.

L'inversion des rôles dans le ministère de visites m'amena à comprendre que le « deux à deux » ne s'appliquait pas nécessairement au couple, mais à des coéquipiers choisis parmi les conseillers de paroisse ou des paroissiens à la fidélité reconnue de tous. Je précise enfin que, par la suite, les maternités de Lisette ne lui laissèrent que rarement le loisir de m'accompagner.

Durant ces six mois à Aigle, j'entrai en contact avec beaucoup de familles. Sans y réussir à la mesure de mon souhait, le dialogue dépassant rarement la limite

² Luc 10.1.

d'un échange superficiel. Je veillais à ce que sa durée n'indispose pas la ou les personnes rencontrées, néanmoins qu'il m'apporte une claire information sur leur indifférence ou leur intérêt pour les choses de la foi.

La plupart des visités ne fréquentaient guère le culte. Je les invitais à y venir, surtout s'ils avaient suivi un catéchisme, confirmé l'engagement de leur baptême, demandé la bénédiction de Dieu sur leur vie de couple.

Je pus constater que ce porte-à-porte était apprécié et, à maintes reprises, débouchait sur la participation des personnes visitées au culte d'un des dimanches qui suivaient. Cela n'était donc pas vain, même si, sous cette forme, je pouvais souvent penser qu'ils me rendaient la visite que je leur avais faite... ! Mais qu'importait leur motivation. Ils étaient présents devant le Seigneur. C'était cela l'important. Il m'appartenait de semer et non de récolter.

Il faut aussi relever que certaines de ces visites donnaient lieu à un échange en profondeur.

*

Aigle avait eu des ministres dont la piété avait porté des fruits. Parmi eux, Pierre Savary, même si sa prédication, comme souvent dans cette première moitié du siècle, était colorée de rationalisme, d'exigences légalistes et moralisantes. L'histoire biblique, la crainte de Dieu, l'amour du prochain, la promesse de la vie éternelle trouvaient dans ses messages un éloquent et généreux défenseur.

Certes, il y avait la guerre, il y avait l'effroi que suscitaient les victoires et les conquêtes des armées allemandes, il y avait l'inquiétude que faisait peser sur toute l'Europe le communisme russe, lui aussi menaçant, et, plus loin, - comme on le disait alors - le péril jaune représenté par la Chine et le Japon, et leur antagonisme. Mais cette conflagration générale n'empêchait pas le souffle de l'Esprit. Il nous parvenait par deux sources apparemment étrangères l'une à l'autre. Venues de la Suisse allemande, la théologie de Barth et celle de Brunner mettaient fondamentalement en cause le protestantisme libéral, souvent attaché aux ordres et promesses de l'Évangile et non à Jésus-Christ.

Parallèlement, dans un tout autre contexte ecclésiastique et social, soufflaient les premières effluves du pentecôtisme.

Rares étaient les personnes intéressées au réveil dogmatique des deux théologiens cités. Par contre, la ferveur pentecôtiste en interpellait plusieurs.

Autres sources d'interrogation spirituelle, il y avait le message revivaliste de l'Armée du Salut et ses appels à la repentance signifiée par le banc des pénitents ; il y avait les quatre critères des « groupes d'Oxford »³ : l'honnêteté, la pureté, la vérité, la charité absolues ; et il y avait - je le souligne à dessein - le témoignage personnel des participants au Rassemblement darbyste.

Si j'omets de citer les catholiques romains, c'est que, dans nos paroisses réformées de l'époque, même et peut-être surtout à cause de la proximité du

³ devenus plus tard le « Réarmement moral » avec son Centre de ralliement à Caux S/ Montreux.

Valais, la rupture entre les deux confessions était réelle, sans hostilité mais sans communion.

Cette diversité des courants de piété, (souvent et volontairement ignorée des protestants réformés, c'est-à-dire de l'Eglise « officielle » – le mot a du poids !- j'appris à la découvrir lors de mes visites « porte-à-porte », et un après-midi par semaine, lors de mes visites à l'Hôpital d'Aigle.

Lorsque le dialogue conduisait à une authentique communion de foi, ma visite renouvelée était sollicitée par plusieurs. C'est ainsi que, durant ces six mois, de solides liens fraternels se sont noués avec quelques familles.

Il y a ceux qui sont restés sans lendemain par suite du décès de leurs membres. J'en citerai deux : le couple Epinay, venu du catholicisme valaisan. Leur gérance du grand magasin « Le Louvre » s'accompagnait d'un authentique témoignage rendu au Seigneur et à la vérité biblique qu'ils avaient découverte dans des Assemblées pentecôtistes. A leur contact, mon propre moralisme et la sécheresse de mon dogmatisme réformé étaient souvent remis en question,

Le couple âgé du notaire Genet et de leur fille dans la cinquantaine, de santé fragile. Leur foi et leur intérêt pour les saintes Ecritures, mais aussi leur vie de prière et leur générosité envers l'Eglise et ses œuvres missionnaires, avaient la beauté de la calligraphie de la plume de Monsieur Genet. Et ce n'est pas peu dire. Leur personne, leur accueil, leurs prières, leurs réflexions respiraient la sainteté et la beauté du Créateur. Leur simplicité dépouillée et riche de leur crainte de Dieu m'impressionnait. Je ne le leur disais pas. Dans nos fréquentes rencontres, en comparaison de la piété de Monsieur Genet, j'étais un gamin de l'Ecole du dimanche à l'écoute d'un moniteur chevronné. Le message que nous partagions avait la saveur du thé ou du café, ou de la délicieuse liqueur qu'ils ne manquaient pas de m'offrir dans une porcelaine de style ou un verre de cristal.

Je réservais un après-midi par semaine à la visite des malades de l'Hôpital d'Aigle, souvent aussi des personnes âgées et hospitalisées. Là, je ne manquais jamais d'ouvrir ma Bible et de prier au chevet des paroissiens visités.

A ce sujet, une anecdote m'est restée en mémoire, et pour cause ! J'avais proposé à trois hommes, relativement âgés, occupant la même chambre, de leur lire un texte biblique. Ils acquiescèrent. Je choisis un psaume et en commençais la lecture. L'un des hommes alités le récita en accompagnement. Je m'arrêtai et dis :

Ah ! Vous connaissez ce psaume par cœur. Je vous en lis un autre.

Stupéfaction de ma part et de la part des deux hommes, ses voisins. Il le récita de la même manière dès la première ligne de ma lecture.

Alors ça, je ne l'ai jamais imaginé ! Vous savez ces deux psaumes par cœur. En connaissez-vous d'autres ?

Ouais ! Plusieurs...

*Il était un Ormonan⁴ et en avait fortement l'accent.
Vous vous êtes appliqué à apprendre les psaumes par cœur ?*

⁴ Les Ormonts (Vers-l'Eglise, les Diablerets)

Oh... appliqué... c'est beaucoup dire...

S'en suivit un moment de silence. Intrigué, je demandai encore :

Vous avez une mémoire particulière ?

Peut-être... je ne sais pas...

Pardon d'insister. Je vous avoue que je ne saurais dire un psaume par cœur...

Pourquoi et comment les avez-vous appris ?

Un sourire se dessina sur son visage ridé et orné d'une courte barbe poivre et sel :

On avait un régent un peu sévère, respecté par toutes les familles. Sa manière de nous punir était admise de nos parents. Aucun élève n'y échappait. Arrivées tardives, travail bâclé, impertinences, oublis, chicanes entre gamins, c'était la punition assurée : on avait trois jours pour apprendre dix versets d'un psaume à réciter à la première heure de l'école journalière.

Eclat de rire de la chambre. Le temps de nous reprendre et j'ai lu un texte de l'Évangile !

*

Une autre anecdote inoubliable. Notre maison rose ouvrait sur une petite place que bordait une autre maison occupée par un couple particulièrement avenant et serviable. On voisinait beaucoup, et leur fille Georgette était une monitrice appréciée à l'École du dimanche. Monsieur Busset était à la tâche chez un propriétaire vigneron. Pour parfaire son salaire, dans une remise à l'arrière de sa maison, il gardait, entre autres menus bétails, des poules, des lapins, un ou deux cochons, et il disposait d'un assez vaste jardin potager. A quelques occasions, il nous donna des œufs et des légumes, combien appréciés dans cette première année de cartes de rationnement.

Or, un jour, Lisette trouva sur le pas de notre porte, une grosse poignée de côtes-de-bettes. A la prochaine rencontre avec Monsieur Busset, je dis :

Merci beaucoup pour les côtes-de-bettes trouvées à notre porte...

Ne me remerciez pas. On en a tellement au jardin que les cochons n'en veulent plus. On était content de vous en donner.

*

Il avait été convenu avec le Conseil synodal que, dès septembre, je pouvais poser ma candidature lorsque le poste pastoral d'une paroisse serait mis au concours. Humour du Seigneur : j'écartai l'offre du Brassus. Lisette et moi étions d'avis que la Vallée de Joux, ce pays de loups, n'était en tout cas pas le lieu où nous envisagions de vivre. Charles Pittet y fut nommé et nous le plaignions d'y être installé !

Plusieurs paroisses étaient au concours. Je fus sur la liste des candidats de chacune d'elles. A notre grande surprise, mais non sans contentement - nous souhaitions que notre premier enfant attendu aux environs du 15 novembre naisse à la cure d'une paroisse dont je serais le titulaire - j'appris que j'étais nommé à Syens.

J'ignorais le nom de ce village et je dus, en hâte, consulter une carte de géographie pour découvrir que cette paroisse était entre le Jorat et La Broye, que le tram Lausanne - Moudon nous permettait d'y avoir accès assez facilement. En pensant à Lisette, j'étais particulièrement heureux que ce lieu soit relativement proche de sa famille.

Les quinze premiers jours d'octobre nous virent encore à Aigle. Avec une Lisette qui prenait de la rondeur - mais n'en était pas tellement entravée dans son art de multiplier plusieurs activités dans un même temps - nous fûmes, durant deux jours, parmi les quelques vendangeurs secondant la famille Savary. Elle cueillait et encavait la récolte de la grande vigne de la cure en vue de sa vinification.

Il y eut notre « culte » d'adieu accompagné d'une verrée offerte sur la place et dans le jardin de la cure. C'est à cette occasion que me fut donné, de la part de la paroisse, le tableau du peintre connu Schirmeck (il habitait dans la région) : les bords du Rhône, au premier printemps, avec en arrière-plan les dents de Morcle.

Je découvris - Lisette aussi - la tristesse d'avoir à quitter ce Chablais ensoleillé. Nous nous étions attachés à ses paysages variés, à ses horizons découpés par les crêtes parfois ciselées des Préalpes qui l'entourent de toute part. Mais tristesse aussi d'avoir à quitter des paroissiens accueillants, aimants et aimés.

Une nouvelle étape de notre vie commençait.

CHAPITRE II – SIX ANNÉES A SYENS

Nous y avons emménagé le 6 novembre 1940. La cure est la dernière maison sur le côté ouest supérieur du village. Elle est ensoleillée puisque tournée vers le sud. Cune bâtisse du début du siècle, sans élégance.

Précisons-le d'emblée : la guerre en Europe a contraint le pays à de strictes restrictions de nourriture et de chauffage ; la chambre à manger et le salon resteront les seules chambres tempérées, et, à l'étage, notre chambre à coucher. Dans cette première année, trois chambres resteront fermées.

A l'est, par une porte vitrée, la cuisine ouvre sur une petite cour flanquée d'un appentis abritant la chambre à lessive et un local pour les outils de jardin. Ma bicyclette y trouvera place. Un grand tilleul ombre cette cour.

Sur la face ouest, un modeste jardin potager, avec quelques buissons à fleurs et quelques arbres fruitiers (cerises et prunes), a connu les soins visiblement experts de mon prédécesseur. Enfin le corridor central, par une porte-fenêtre, ouvre, au sud, sur une modeste terrasse. Elle surplombe un large pré arborisé nous séparant du village en contrebas.

* * *

Lisette est au terme de sa grossesse. Ma mère a été prévenue. Elle arrivera le lundi matin en gare de Bressonnaz où j'irai l'attendre. Elle assistera Lisette pour l'accouchement.

Le culte dit « d'installation » est fixé au dimanche 10 novembre. Singulier oubli de mémoire : je ne saurais dire quel pasteur présida ce culte. Par contre, ce dont je me souviens – l'humour du propos le rendait inoubliable – Monsieur le Préfet Fiaux, un paroissien d'Hermenches, drapé selon l'usage d'une écharpe verte et blanche, me remit le diplôme me conférant le titre de pasteur de la paroisse de Syens, en confirmation de mon élection par les paroissiens des cinq villages qui la constituaient. Puis, dans un bref discours d'accueil, il me dit publiquement : Je suis dès maintenant, au nombre de vos ouailles. Vous ne vous étonnerez pas que je sois rarement présent ici le dimanche matin. En effet, je suis plutôt un pilier extérieur de l'église.

On était à la campagne. Personne ne broncha. Je crus discerner pourtant, sur quelques visages, un sourire significatif et réprobateur. Soulignons que tous les sièges de l'église étaient occupés, sauf un : celui de Lisette. Pour une raison qui ne manqua pas d'émouvoir toute l'église assemblée à laquelle la nouvelle fut communiquée : à la cure, un garçon prénommé Jean-Luc était né dans la nuit du 8 au 9 novembre. Le récit détaillé de cet événement vaut la peine d'être conté.

Dès notre arrivée au village, j'avais pris contact avec l'organiste Mlle Olga Mottaz, afin de préparer avec elle le déroulement liturgique du culte d'installation. Elle habitait dans une des fermes proches de l'église, en compagnie de sa mère veuve et sage-femme. D'âge avancé, cette dernière

n'exerçait plus son métier. Information précieuse qui m'amena à lui dire l'état de Lisette et mon contentement de savoir qu'en attendant l'arrivée de ma mère, je pourrais chercher conseil ou aide auprès d'elle si cela s'avérait nécessaire.

*Le vendredi, en fin de journée, nous pouvions nous considérer comme installés. Nous avons été secondés par une employée de maison accompagnant ma belle-mère. Toutes deux nous quittèrent à la fin de l'après-midi et rentrèrent sur Lausanne par le moyen de communication proche du village : le tram Moudon – Mézières – Lausanne. J'entends ma belle-mère nous dire :
Vous aurez une journée de repos demain. Vous vivrez votre premier tête-à-tête dans ce qui sera dorénavant votre chez-vous. Je reviendrai dimanche matin avec papa pour participer à ce culte d'installation.*

Nous étions effectivement fatigués après les journées d'emménagement et de rangements, et nous nous couchâmes assez tôt. Après avoir prié dans la reconnaissance pour la nouvelle étape qui nous attendait, un profond sommeil me saisit... dont je fus soudain tiré, deux heures plus tard, par la main insistante de Lisette :

Chéri ! Depuis une bonne heure, j'ai des contractions. Elles vont se rapprochant, il faut avertir une sage-femme...

La pendule m'indique qu'il est près de vingt-trois heures. Heureusement, nous avons le téléphone. Comme bien vous l'imaginez, un seul nom me vient à l'esprit : Mlle Mottaz.

Vingt minutes plus tard, accompagnée de sa mère, elle arrive à la cure pour constater l'évidence : Lisette accouche.

La sage-femme atteignable habite Moudon. Comme chaque nuit, tout le pays, par suite de la guerre, connaît un total obscurcissement. Les autos sont rares et, à ces heures, ne circulent guère. La décision s'impose : Madame Mottaz mère, septuagénaire, avec les moyens du bord, assistera Lisette pour cet accouchement.

J'attise le chauffage, j'allume le feu à la cuisine pour disposer d'un maximum d'eau chaude ; une bassine est montée à l'étage pour le premier bain de l'enfant ; des linges et la layette trouvent place sur une table rapidement installée dans notre chambre. Puis c'est l'attente où les minutes, entre chaque contraction, se font de plus en plus courtes.

Les bras autour de mon cou, Lisette à chaque nouvelle vague de douleurs, serre les dents sans gémissement ni cri. Vers trois heures le samedi matin 9 novembre, le bébé paraît, et dès l'expulsion, pousse son premier cri auquel répond celui de Mme Mottaz :

C'est un garçon !

Jean-Luc était né ! Un peu prématurément il est vrai. Les allées et venues de sa mère, peut-être aussi les déclarations de sa grand-mère Zwahlen lui avaient-elles donné l'idée que tout était prêt pour l'accueillir !

Un beau garçon cuivré, dodu, vigoureux et résolument goulu. Du reste, six mois durant, sa mère sera une nourrice généreuse, à même de répondre à son appétit.

Cette naissance impromptue fut accompagnée d'un seul regret : l'absence de ma mère. Elle arriva à l'heure prévue en gare de Bressonnaz le lundi matin. En dépit de son métier, elle était de cette génération qui ignorait encore les avantages du téléphone. Je n'avais donc pu l'avertir, et je lui appris la nouvelle à sa descente du train. Je pouvais comprendre sa brève contrariété. Elle aurait été si heureuse d'avoir pu accueillir, elle, son premier petit-fils, Mary-Anne ayant donné naissance à une fille, Marylène.

Elle en fut rapidement consolée, heureuse d'avoir à relever de couches sa belle-fille et à s'occuper de baigner et langer le poupon. Je précise aussi qu'elle découvrait avec nous l'ameublement réussi de notre maison. Il avait été préparé de longue date par Lisette et ses parents. Comme le voulait la tradition, le mari était responsable de l'équipement de la cuisine alors que l'épouse, dans sa corbeille de mariage, apportait si possible les meubles de la chambre à manger et le trousseau du linge de maison. Lisette avait eu le temps de nos longues fiançailles pour broder ce trousseau et peindre une partie de sa vaisselle, nos économies avaient permis l'achat de notre chambre à coucher.

Très généreusement, les parents de Lisette avaient confié à un artisan ébéniste de renom la fabrication de la table, des chaises et du buffet style « vieux suisse » de notre salle à manger.

Aidés par ma mère, nous avons fait l'achat d'une partie des meubles de salon. Pour la première fois nous pouvions goûter au bien-être, et j'ose l'écrire, à l'agrément de notre mobilier.

*

Un profond ravin, creusé dans la molasse par une petite rivière affluent de La Broye, sépare Syens d'Hermenches ; semblablement, Syens de Rossenges. Un chemin pédestre relie ces trois villages. Ce chemin devenait un sentier escarpé entre Rossenges et Syens. Je descendis fort souvent le premier à bicyclette. Les risques encourus valaient le quart d'heure supplémentaire à devoir le faire à pied, même s'il fallait pousser et parfois porter la bicyclette dans la remontée du ravin. Il aurait été périlleux de le faire entre Syens et Rossenges. Déjà à pied, on risquait la glissade suivie d'une chute. Moins profond, le ravin entre Syens et le Seppey-Vulliens se franchissait aussi par un sentier pédestre. Par contre, à cinq cents mètres du village, la route cantonale et le tram du Jorat reliaient Syens à Vucherens versant sud, tandis qu'une route secondaire, aujourd'hui devenue la principale sur le trajet Lausanne-Moudon, reliait Syens au versant nord de Vucherens, soit aussi son hameau de la Rappaz. Une petite forêt couvrait partiellement la langue de terre entre ces deux routes. Un sentier y était marqué. A la bonne saison, je l'empruntais souvent. Cela me permettait de faire la cueillette de champignons très appréciés. Ils remplaçaient la viande, chère et limitée à l'achat par les coupons de rationnement.

Mes cueillettes étaient abondantes. En effet, les rares paroissiens champignonneurs avaient un savoir limité; ils ne ramassaient que les chanterelles et les bolets. A prendre connaissance de ce que je rapportais dans

mon large mouchoir, ils m'ont souvent prédit que je mourrai avec ma famille, empoisonné par des champignons vénéneux ! Je me gardais de les détromper, et leur demandais de m'en laisser le privilège.

Chapitre III – PREMIER TABLEAU : LA PAROISSE

Une forte majorité des familles était paysanne. Chacune d'entre elles avait son lopin de terre et sa ferme avec grange et écurie. Le grand domaine était l'exception. D'ailleurs, chaque village avait sa mentalité, ses traditions.

Avec respectivement une centaine et une cinquantaine d'habitants, Syens et Rossenges étaient plus des hameaux que des villages. Leurs habitants constituaient un ensemble de familles souvent repliées sur elles-mêmes, occasionnellement solidaires les unes des autres.

Dans l'un et l'autre villages, l'absence d'un lieu communautaire – une pinte ou encore une laiterie où se seraient retrouvés quotidiennement au moins un membre de chaque famille – était la raison première de cette dislocation.

La présence de l'église paroissiale et de la cure dans le village de Syens ne modifiait pas cette situation, car là où elle s'exprimait, la piété plus marquée de tradition que de conviction était, elle aussi, individualiste et non communautaire.

Étalé sur les deux versants d'une colline dont la ligne faîtière était occupée, en plus d'une ou deux fermes, par la chapelle et le cimetière, Vucherens était le grand village de la paroisse. Cela tenait-il à sa configuration par groupe de maisons ? Sous leurs apparences tranquilles et relativement cossues, des clans familiaux mais aussi politiques y rendaient la vie ecclésiale difficile. Paradoxalement, c'était pourtant le seul des cinq villages qui, en semaine, voyait se grouper pour une prière commune, cinq ou six femmes en relation réelle avec le Seigneur.

Autres particularités de Vucherens...

◆ *Un petit hôtel et un modeste café auraient dû aider au regroupement des villageois. Ce n'était pas le cas. Pour une simple raison : au flanc sud de la localité, les deux établissements ouvraient leur porte moins sur le village que sur la route cantonale Lausanne - Moudon et sur la ligne du tram désigné par la même appellation. Ils étaient des lieux de passage et non de rassemblement.*

◆ *Au cœur du village, côte à côte, la laiterie avec fabrication quotidienne d'un excellent fromage et une épicerie bien achalandée auraient pu contribuer à une meilleure collaboration si les responsables de ces deux commerces, fréquentés par tous, n'avaient pas été... des Suisses allemands travailleurs, ô combien, donc relativement fortunés... et jalouxés !*

◆ *A elles seules, deux familles auraient pu inspirer aux autres un peu de sens communautaire. Nées des mêmes parents, l'une comptait dix-sept enfants, l'autre dix-huit, quelques-uns étant décédés en bas âge. On se contentait d'en rire ou de s'en étonner.*

◆ *Dans deux familles, l'un des conjoints avait dû faire des séjours coûteux et prolongés à Leysin. La tuberculose les avait marquées d'une fragilité mal*

accordée à un train de maison campagnard. Il est vrai que la mobilisation des chefs de famille et des chevaux rendait parfois difficile une entraide soutenue.

Pour ne pas me contenter d'en parler occasionnellement dans ma prédication du dimanche, à plusieurs reprises, devant le retard d'urgentes récoltes de foin, de blé, de pommes de terre ou de betteraves, j'ai donné de mes heures de travail à l'une ou l'autre de ces familles éprouvées.

◆ *Lors d'une de mes premières visites à une aïeule qui portait encore une béguine et une longue robe de teinte foncée, on me présenta en disant : Grand-maman, c'est le nouveau pasteur.*

Cette femme âgée se leva respectueusement. Puis m'ayant considéré, elle dit, étonnée :

Le nouveau pasteur ? Et il n'a même pas de tzapi (chapeau, en patois vaudois) ?

Mes prédécesseurs, selon l'usage de l'époque, non seulement en avaient un, mais le portaient avec un habit noir et un pantalon rayé, alors que j'étais en habit clair, simple veste de cycliste et chemise avec col ouvert !

◆ *Enlever son tablier, c'était d'abord un geste de déférence. Et la mine de circonstance à l'instant d'accueillir le pasteur n'était pas nécessairement une hypocrisie, mais une attitude de réserve justifiée. Au gré de visites répétées ou de circonstances naîtrait le dialogue à visage ouvert.*

Je repérais la dérobade des hommes qui, surpris de mon arrivée, disaient volontiers :

Entrez Monsieur le pasteur ; la patronne est à la cuisine.

Je répliquais d'un ton décidé :

Elle aura son tour ! Mais je veux d'abord parler avec « le patron ». Entrons un moment à la remise ou à l'écurie !

Faire entendre que la religion n'était pas le privilège des femmes seulement, c'était, pour le moins, engager un dialogue souvent embarrassant pour mes interlocuteurs. Les épouses, plus que leur bougre de mari, m'en apportaient parfois quelque écho reconnaissant.

*

◆ *Le meilleur accueil que je reçus eut encore Vucherens pour théâtre. On m'avait signalé la présence d'un homme âgé, vieux garçon sans contact avec ses voisins. Dans la pénombre de sa chambre, je perçus sur le plancher une forme de boule qui, à mon départ, semblait s'être en partie désagrégée. Tandis qu'à bicyclette et par fort vent, je redescendais sur Syens, j'éprouvais sur tout le corps d'étranges démangeaisons. Arrivé à la cure, un pressentiment me fit rester dehors. J'appelai Lisette et l'enjoignis à venir m'examiner. Elle s'exclama très vite : Mais tu es couvert de puces ! Reste dehors, je prépare ce qu'il faut.*

Dans son service du Mouvement de la Jeunesse Suisse romande, lors de ses visites aux familles pauvres, Lisette avait connu maintes fois semblable situation ! Dans l'attente de ce qu'elle préparait et que j'ignorais, déjà je m'étais

en partie dévêtu et je secouais tour à tour veste et pantalon. Derrière la haie de chèvrefeuille, j'étais en slip et chemise. Elle plaça un baquet d'eau relativement chaude au seuil de la porte-fenêtre ouvrant de la cuisine sur la cour, me demanda de rester debout dans le baquet alors que slip et chemise étaient jetés dans un autre baquet rempli d'eau bouillante. La chaleur attira les puces que j'avais sur le corps et ébouillanta celles de mes habits. La surface de l'eau des deux baquets soutenait un meeting de puces mortes !

*

C'est à Vucherens encore que je fis la découverte d'un aspect particulier du darbyisme et d'une vertu romaine catholique que j'ignorais jusque-là.

La seule famille appartenant au « Rassemblement darbyste » – j'avais peu d'informations à son sujet sinon ce que j'en avais appris par les familles Moret d'Aigle – était constituée d'une mère et de son fils, ce dernier déjà relativement âgé et resté célibataire. Chaque dimanche, ils descendaient ensemble au culte de leur communauté de Moudon. Or, à la stupéfaction de tous, ce seul fils se suicida. Je fus présent à son ensevelissement. Le message entendu me laissa avec une interrogation. Je le repris du haut de la chaire lors d'une prédication le dimanche suivant. Je ne pouvais admettre ce qui avait été proclamé devant une partie de mes paroissiens par le prédicateur du Rassemblement de Moudon. Il était absolument assuré du salut de ce désespéré parce que, « dimanche après dimanche, il participait au repas du Seigneur ».

Je pouvais comprendre que la compassion du Christ à l'égard de la souffrance cachée de cet homme puisse être évoquée. Cependant la limite de mes connaissances bibliques me faisait, jusqu'à plus ample informé, mettre en question le salut publiquement déclaré de l'homme ainsi défunt.

*

Autre interrogation moins dramatique : un couple catholique romain acceptait de bon gré les visites du pasteur réformé que j'étais. Nos échanges, toujours cordiaux, m'amènèrent à comprendre que l'accueil qui m'était réservé participait des bonnes œuvres « méritoires » dont Madame, assurée d'être dans la volonté de Dieu, faisait le compte chaque semaine. Elle eut même la naïveté de me dire un jour :

Plutôt que d'en appeler au bon vouloir du laitier pour qu'il m'apporte le beurre et le fromage dont j'ai besoin, en allant le chercher moi-même j'ai fait, ce matin, ma première bonne œuvre. En vous accueillant, je me réjouis de penser que vous serez la deuxième de ma journée... ! Après et avec le beurre et le fromage, j'étais décidément en bonne compagnie pour assurer à cette chère Dame, son accès au ciel !

*

C'est aussi à Vucherens que, pour la première fois, je rencontrais l'hostilité déclarée d'un ouvrier de chantier. Ouvertement, il se disait communiste et athée. Il avait épousé une fille du village parce qu'il l'avait mise enceinte. Il lui interdisait la fréquentation du culte. A ma première visite déjà, elle me dit sa souffrance et son profond besoin du secours de Dieu. Je vins souvent la voir pour

prier avec elle à l'insu de son mari. Cela ne me plaisait guère. Sans la prévenir, je frappai un jour à sa porte à une heure où je savais son mari présent. Il ouvrit et m'entendit lui dire :

Je suis heureux que vous soyez là. Il y a longtemps que j'avais à cœur de vous connaître, et d'entendre les raisons de votre hostilité à l'Évangile.

Je ne sais plus ce qu'étaient ses arguments. Par contre, dans ce dialogue finalement cordial au point que, dès lors, mes visites à son épouse ne lui furent plus cachées, je pris conscience de mon ignorance du marxisme, mais aussi du ressentiment justifié qu'éprouvait le monde ouvrier à l'égard d'une église inféodée à la classe bourgeoise et aux avantages que l'argent lui assurait. En d'autres termes, je me trouvais interpellé, mais sans réponse claire sur ce sujet.

*

Il est temps de parler d'Hermenches, haut perché sur les flancs du Jorat. Ce village, atteignable par route à condition de passer par Moudon, relié à Syens par le sentier déjà évoqué, se trouvait donc isolé. En conséquence, il était contraint à une vie communautaire. En vérité, il en était marqué et je garde l'heureux souvenir des quarante à cinquante familles qui le constituaient comme autant de « maisons » attentionnées les unes à l'égard des autres.

Tous les quinze jours, je présidais le culte à quatorze heures, donc au début de l'après-midi. Un ou deux membres de chaque famille étaient présents. Et c'est dans ce village qu'en contraste avec la maison du préfet, « pilier extérieur de la communauté », je trouvais des hommes qui priaient et lisaient la Bible en famille.

*

Une paroisse est une sorte de microcosme. Les cinq villages de celle de Syens, pourtant situés dans un périmètre restreint, avaient une mentalité, un état d'esprit, des qualités, des besoins et des difficultés dissemblables. A ne pas en tenir compte, mes interventions personnelles, ou simplement pastorales, ont parfois ajouté à la confusion au lieu d'éclairer et d'apaiser les situations.

Je me suis toujours investi dans des collaborations et des décisions qui travaillent à sauvegarder une communion respectant les diversités. Par contre, je me suis opposé à tout ce qui déresponsabilise l'homme, lui accorde des droits sans les devoirs correspondants, le rend indépendant de Dieu mais l'assujettit à l'Etat, à une idéologie, à des doctrines et à des théories inhumaines, démenties par ceux-là mêmes qui s'en réclament.

Les Institutions du Pays ne sont pas les seules à s'en réclamer, parfois à s'en prévaloir en théorie, quitte à n'en pas tenir compte en pratique. Les Institutions ecclésiastiques connaissent la même défaillance. Pour mémoire, l'autoritarisme romain et son magistère en tous domaines. Pour mémoire également, le même autoritarisme des Facultés de théologie réformée et, en beaucoup d'occasions, leur « superbe » envers les Ecoles bibliques. Ou encore l'autoritarisme de pasteurs de paroisse, oecuménisants à l'égard des catholiques romains, mais sectaires dans leur volontaire ignorance des communautés évangéliques.

Il arrive du reste que celles-ci, à tort, leur rendent la pareille.

CHAPITRE IV – DEUXIEME TABLEAU : LES ALÉAS DU MINISTÈRE

Mes six mois comme pasteur-suffragant de la paroisse d'Aigle avaient été, à mon gré, une heureuse préparation à ce que j'allais vivre à Syens.

Selon le statut de l'Eglise réformée vaudoise, la généreuse prébende que l'Etat reconnaissait et payait aux ecclésiastiques me paraissait correspondre aux exigences d'un ministère paroissial. J'en avais conscience et j'y souscrivais pleinement.

Je n'avais pas la naïveté ni la sottise d'envisager des récoltes avant de les avoir semées. Cependant, sans l'avoir dit à Pierre Savary, le contact avec quelques-uns des pasteurs de la vallée du Rhône ou des paroisses des Ormonts m'avait laissé songeur, troublé. Certes, le rythme habituel des services dominicaux, des catéchismes, des mariages et des enterrements était partout assuré. Mais le porte-à-porte pratiqué à Aigle m'avait mis en contact avec une population accolée de l'étiquette d'appartenance à la religion chrétienne. Qu'en savait-elle en vérité ? Qu'en comprenait-elle ? Quelques-uns des dialogues engagés avec les prétendus chrétiens non pratiquants m'avaient vu embarrassé devant leur ignorance. Mais aussi devant leurs justes griefs à l'égard des pasteurs et des participants au culte du dimanche. Les défaillances de ceux-ci et de ceux-là, les contradictions observées entre leur profession de foi et leurs comportements ou leurs relations avec le prochain étaient observées, faisaient l'objet de vertes critiques mais aussi de justification à la tiédeur ou à l'incrédulité des « paroissiens » vivant en marge de la paroisse.

J'en restais d'autant plus marqué que ces observations critiques, tels des traits noircis, corroboraient mes propres observations.

Certes, je ne manquais pas de répondre en rappelant l'histoire connue de la paille et de la poutre. J'avais à cœur d'en tenir compte et de ne pas donner prise aux critiques déjà soulignées par le prophète Ezéchiel : « Les pasteurs se paissent eux-mêmes au lieu de paître leurs brebis... »⁵

J'étais arrivé à Syens avec la volonté de répondre aux exigences d'un ministère authentique et efficace.

Première surprise : Aigle était une paroisse citadine ; à une ou deux exceptions près, Syens ne groupait que des paysans. Il fallait en prendre acte. Cela n'allait pas de soi. Il y avait la disparité des villages, déjà évoquée. Il y avait la mentalité, l'état d'esprit, la manière de réagir, le comportement, de la gent paysanne telle qu'elle était il y a plus de cinquante ans.

Il n'était certes pas difficile d'avoir le contact avec l'élément féminin de cette paysannerie. Sans que je m'y applique particulièrement ou que j'en aie conscience, cette part nombreuse des paroissiens se montrait reconnaissante de

⁵ Ezéchiel 34.

l'attention, de la considération, du partage de foi, encore discret, que par ma visite je leur manifestais.

Peu à peu, mon écoute de leurs questions parfois sans réponse permettait des dialogues, une lecture biblique, une prière attendue, ou même sollicitée. Ma prise en compte de leurs remarques rejoignait leur quotidien souvent difficile, rude, frustrant, épuisant, décevant.

Sauf exception régulière ou occasionnelle, il n'en allait pas de même avec les hommes. Certes, ils étaient respectueux de mon ministère. Mais cette déférence était moins un consentement à un partage de leur foi ou de leur désarroi devant les aléas de leur vie, qu'une sauvegarde de leur autonomie de paroissiens.

Toute démarche, toute tentative de dépasser la barrière de propos conventionnels sur la pluie et le beau temps les voyait aussitôt se fermer et, littéralement, laisser leur interlocuteur sans moyen devant leur mutisme gêné et prudent !

J'en étais éprouvé.

Cela ne manquait pas de m'interroger : comment venir à bout de cette difficulté ? Je ne connaissais pas la réponse que Paul donne dans la deuxième épître aux Corinthiens⁶. Je me découvrais sans moyen, même un peu irrité devant cette impalpable résistance passive. Avec quelque mauvaise conscience, je m'y résignais.

Au reste, lorsque j'en parlais à l'un ou l'autre de mes collègues pasteurs, leurs propos laissaient paraître une même résignation, de la part de deux d'entre eux en particulier.

Mon prédécesseur Monsieur Jules Rod avait quitté Syens pour Belmont. Il avait laissé à tous les paroissiens le souvenir d'un berger fidèle, consacré, aimé. De plus – son nom l'indique – il était un enfant du Jorat. Il y avait grandi. C'est volontiers qu'il y revenait. Les premiers contacts que j'avais eus avec lui avaient été chaleureux, et je ne manquais pas de l'inviter à revenir dans ce qui avait été « sa » paroisse et « sa » cure. Sa personnalité de gentilhomme campagnard distingué, au verbe lent et réfléchi, sa piété profonde en parfaite unité avec son habillement de futaine, ses chaussures de nomade, sa canne et son petit chapeau de noble hobereau, m'attachaient à lui comme à un père. Je partageais avec lui mes interrogations, mes constatations. Il n'avait rien de l'homme qui sait, qui connaît la recette convenable à toute situation. Il m'écoutait, silencieux, souriant, et souvent répliquait :

Vous posez une bonne question ! Comment y répondez-vous ?

Je trouvais en lui ce qui me manquait : une patience et une humilité qui laissent le Seigneur résoudre nos difficultés.

⁶ Les armes avec lesquelles nous combattons ne sont pas charnelles.

Je découvrais ces mêmes qualités chez Roger Prod'hom, le pasteur de la paroisse voisine : Mézières – Carouge – Servion. Il était mon aîné de onze années. Il est devenu un cher ami, dès lors trop rarement rencontré.

Outre nos dialogues où ma fougue pastorale juvénile trouvait quelque apaisement à fréquenter leur ministère tranquille et patient, deux souvenirs sont liés à mes rencontres avec eux. Je considère ces souvenirs sous l'angle d'une spiritualité concrète !

C'est avec Jules Rod que j'appris comment faire du vin cuit, aussi nommé de la cougnarde. Sur un feu de bois, constamment alimenté – sans jamais être torride – pour maintenir la cuisson de moût de pommes ou de poires continuellement remué, durant plusieurs heures, il fallait laisser réduire au dixième la quantité de liquide versé dans un chaudron. Cent litres de moût donnaient dix litres de vin cuit. C'était douze heures (de préférence de nuit !) d'un patient labeur, dans un local approprié ; conjointement, douze heures où, à deux, on pouvait deviser à notre aise.

*

Roger Prod'hom, était un homme cultivé. Sa profonde piété avait été influencée par les Moraves, par Alexandre Vinet, par le revivalisme qui animait encore les Unions chrétiennes de jeunes gens auxquelles il prêtait sa collaboration. C'est à son contact et comme un fruit de notre commun ministère que s'inscrivit, au programme d'automne de nos deux paroisses, ce qu'on désignait sous le nom de « réunions d'appel ». D'abord un dimanche après-midi de septembre, par la suite trois soirs d'une semaine, en hiver, dans l'un ou l'autre de nos temples, nous prenions tous deux la parole, et tentions de réveiller ou d'affermir la foi somnolente ou refroidie de la majorité de nos paroissiens. Nous étions encouragés, et parfois aidés, par le pasteur de l'Eglise libre Monsieur Bersier qui vivait sa retraite dans le hameau d'Ussières proche de Ropraz.

C'est à leur contact et à l'écoute de leur piété revivaliste que j'ai fait mes premiers pas d'évangéliste, encore dans l'ignorance de la place que ce ministère prendrait dans ma vie.

*

Dans l'évocation des pasteurs proches de mon ministère à Syens, deux autres collègues aînés, par leur présence et leur amitié, ont constitué ce que je n'hésite pas à nommer : du terreau fertilisant dans le temps d'affermissement de ma vocation.

Le pasteur Albert de Haller et son épouse née de Cérenville vivaient leur retraite dans leur propriété de Seppey. C'était dans le prolongement de la paroisse de Vulliens un groupe de maisons de maître, avec des champs alloués à des fermiers, de père en fils attachés au maître du lieu. Leur nom avec particule laisse bien entendre ce qu'ils étaient en vérité : les descendants de la noblesse bernoise et vaudoise issues des générations qui régissaient le pays jusqu'à l'heure de la révolution de la fin du dix-huitième siècle et, en 1803, l'entrée du Pays de Vaud dans la Confédération.

Durant nombre d'années, Albert de Haller avait été pasteur de la paroisse lausannoise de Saint-François. A tous égards, il en avait gardé le style. Même retiré en sa résidence champêtre, il portait pantalons rayés, redingote, chemise avec manchettes et cravate noire ou gris perlé. Semblablement, Madame de Haller était une noble dame, toujours vêtue de longues robes aux couleurs discrètes, sa gorge étant toujours voilée d'une guimpe ou d'un ruban soutenant un bijou d'or ou d'argent. Lorsque nous étions leurs hôtes, le repas nous voyait assis à une table longue et étroite, Monsieur assis à l'une des extrémités, Madame à l'autre extrémité. La vaisselle peinte s'accompagnait de services en argent, de soupière et de plats en étain.

Cette authentique distinction allait de pair avec une permanente déférence, une courtoisie et une humilité qui ne manquèrent jamais de nous impressionner, mais surtout de nous encourager. Ils étaient présents à tous les cultes alors que, pour eux, le chemin du temple correspondait à vingt minutes de marche et un vallon à traverser par un petit sentier. La pluie ou les brouillards de La Broye pouvaient le rendre parfois boueux.

Par tous les temps, ils étaient présents le dimanche matin à Syens, dans des rencontres occasionnelles en semaine. Les grossesses et l'allaitement de nos bébés n'allaient pas sans fatigue pour Lisette. La responsabilité et l'animation de rencontres de dames ajoutaient à sa peine. Avec tact et discrétion, Madame de Haller s'offrait à la seconder, à prévoir le programme, à exposer le sujet choisi.

Présents à nos côtés durant notre ministère à Syens, Madame et Monsieur de Haller, à leur insu sans doute, nous ont souvent édifiés. Par mon origine grandsonnoise, mon application à apprendre avec retard ce que les autres avaient acquis, j'étais souvent marqué par un complexe d'infériorité. Les titres, les étiquettes sociales, les diplômes, les apparences du savoir ou de la richesse, m'auraient facilement intimidé. L'authenticité cordiale de Monsieur et Madame de Haller a contribué à la lente guérison de cette faille de mon identité. Je ne m'en suis pas rendu compte à ce moment-là. Je ne réalisais pas non plus que certains aspects de ma violence verbale ou de ma causticité bellettrienne cachaient cette faiblesse de mon identité intimidée ou alors complexée. Mon caractère par trop souvent entier, même endurci, à ses heures autoritaire, était une autre défense, un bouclier protecteur de mes embarras et de mes incertitudes non avouées.

Je m'en voudrais de ne pas le laisser entendre.

*

Durant une partie de l'été, le Seppey et ses deux vieilles maisons patriciennes voyaient la présence d'autres maîtres et propriétaires. Tous du nom de Burnand. Leur aïeul, Eugène Burnand était demeuré là. Il y avait son atelier. Il y peignit ses œuvres restées populaires et célèbres à beaucoup d'égards. Parmi elles, « Le Labour dans le Jorat », Syens figurant à l'arrière-plan du tableau, « La fuite de Charles Le Téméraire », « Les glaneuses », « Le taureau des Alpes », etc. Et sans doute, une partie de son recueil des septante-deux paraboles.

Les Burnand étaient membres de l'Eglise libre de Moudon. Il m'arriva occasionnellement de rencontrer le peintre David, fils d'Eugène, et de faire visite à Madame René Burnand, mère de mon cher ami Alain Burnand. Il avait quinze

ans lorsque j'arrivais à Syens. C'est plus tard que nos ministères et nos plumes ont ensemble cheminé.

*

Hermann Laddor était le pasteur de l'Eglise libre de Moudon. Son ministère dans cette ancienne cité aurait pu le laisser souvent découragé. Les membres inscrits et professants de son église professaient modestement. Leur nombre allait d'année en année diminuant. Il disposait de beaucoup de temps libre. Il en profitait pour peindre. C'est du reste à ce titre qu'il vécut l'incident comique qu'il ne tarda pas à venir me raconter.

Le foudroyant succès des armées allemandes jusqu'à leur première défaite aux portes de Moscou et d'El Alamein en Afrique du Nord, était accompagné d'une rumeur qui nous tenait tous en alerte. Avant de le conquérir, l'Allemagne préparait par le travail minutieux des espions le pays à annexer. L'espionnisme était une fièvre animant nos observations et nos imaginations...

Hermann Laddor n'avait nullement l'allure d'un pasteur, surtout à l'heure où, à bicyclette et avec son chevalet de peintre, il partait en campagne. Son accoutrement usagé de bure, son habituelle chemise de couleur au col ouvert et sans cravate, ses chaussures éculées, son large visage coloré pas toujours rasé de frais, son crâne chauve couronné de cheveux hirsutes l'assimilaient plus, à de telles heures, à un vagabond qu'à un ministre du saint Evangile.

Il était venu planter son chevalet sur un point culminant d'Hermenches dominant la Haute-Broye, et là s'exerçait à quelques croquis du paysage. Intrigué par le personnage et ses relevés topographiques, un paysan de l'endroit alerta la gendarmerie du Jorat qui, sans tarder, dépêcha un agent zélé.

Notre peintre était sans pièce d'identité. Il déclara son titre de pasteur, ce qui ajouta à la méfiance du gendarme devenu limier. Ce dernier confisqua les croquis du peintre. En dépit des protestations de ce dernier, il lui ordonna de le suivre jusqu'au prochain poste, à Peney-le-Jorat.

Vérification faite, croquis et ministre furent aussitôt relâchés avec excuses, certes, mais recommandation justifiée de ne plus aller peindre sans sa carte d'identité !

Hermann Laddor passa souvent de longs moments à la cure de Syens. Son admiration du Dieu Créateur, ses commentaires d'artiste communicateur des richesses, de l'architecture, de la poésie, du croqué sur le vif de nombreux textes bibliques, éveillaient en moi des émotions spirituelles que j'avais connues comme enfant de l'Ecole du dimanche. Mes études et le rationalisme de la théologie officielle les avaient asphyxiées sinon endormies.

A son insu, Hermann Laddor ameublait en moi un terrain resté en friche. J'ignorais encore que ce terrain était prédestiné à de plus sérieux labourages.

* * *

Alors que nous étions fiancés, Lisette avait clairement exprimé un souhait :

-Je désire une grande famille... Avec six enfants je serais comblée ! Et si nous n'avons pas d'enfants, nous partirons en missions...

La perspective d'un deuxième enfant ne tarda pas à s'annoncer. En avril 1942, ma mère vint dès le début du mois nous assurer de sa présence en tant que sage-femme. Dans l'après-midi du 13, Lisette accoucha d'une fille, que nous avions espérée. Comme son aîné, elle fut accueillie tel un cadeau de Dieu, avec un prénom que nous avions choisi d'avance : Christiane.

Deux enfants en bas âge, une grande cure à entretenir, avec des parquets à cirer, des poêles et un chauffe-eau à allumer et alimenter au bois de feu, des corridors avec planelles à broser et récurer, une salle de catéchisme à tenir propre, un grand jardin à cultiver, c'était avec quoi Lisette se colletait chaque jour. Avec une habileté qui lui permettait d'assurer trois occupations à la fois. Sans compter sa participation aux activités paroissiales, comme celles des réunions des monitrices de l'Ecole du dimanche ou celles des dames de la couture qui se rassemblaient régulièrement à la cure.

Lorsqu'au seuil de l'année 1943 elle découvrit qu'elle était à nouveau enceinte, Lisette pleura. La perspective de cette troisième grossesse s'accordait mal avec son travail. J'en étais moi aussi contrarié. Mais après quelques jours, notre murmure commun fit place à une sérénité retrouvée. Il fut décidé que dès le printemps, Lisette serait secondée par une jeune fille au pair venue de Suisse allémanique.

L'arrivée de Heidi et sa rapide mise au courant des services attendus furent un soulagement durant les mois qui précédèrent le 12 octobre, date de la naissance d'un poupon potelé et au visage coloré : Geneviève.

Nous étions conscients de nos privilèges : trois enfants prospères dans des années de guerres affligeantes, lesquelles avaient successivement ensanglanté toute l'Europe de l'ouest, bientôt du nord et de l'est, jusqu'à l'Oural, la Grèce, et, au sud, les Balkans, l'Italie, l'Afrique méditerranéenne. Notre pays restait un îlot de paix. Nos seules difficultés : l'obscurcissement dès la tombée du jour, les coupons de rationnement étendus aux provisions de toute nature, rationnement allégé par les applications de l'intelligent plan Wahlen⁷.

Nous mesurions la fragilité de nos heureuses conditions, à la merci des escadrilles étrangères égarées et de leurs bombardements. Suivant les vents, nous percevions leur sourd écho. Il arrivait qu'à la suite de la présence de ces escadrilles à haute altitude ou également à l'intérieur de nos frontières, la sirène nous alerte et nous invite à chercher abri dans nos caves. Nous étions conscients que notre petit village avoisinait l'arsenal de Moudon. Une attaque brusque sur la Suisse pouvait nous mettre en bordure de cibles visées. C'était de théoriques suppositions. Aucune sirène ne nous vit rejoindre nos caves. Hors quelques aléas parfois difficiles du ministère – j'y reviendrai – nous menions une vie paisible, comblée, jusqu'à ce 30 décembre 1944 où surgit l'épreuve inattendue.

⁷ Outre les mobilisations de surveillance des frontières, de fortifications du réduit national, tout lopin de terre arable était transformé en jardin potager et en champ de pommes de terre ou de céréales. Le papier des journaux était, dans chaque foyer, trempé, puis condensé en briquettes séchées alimentant le feu.

C'était un samedi, au terme d'une semaine d'hiver enneigé qui avait vu la fête de Noël célébrée dans chaque village. Vers quatorze heures, Lisette me dit que Geneviève était enfiévrée et, de ce fait, resterait dans son petit lit. Deux heures plus tard, nous devons constater que ce n'était plus une fièvre d'enfant. La haute température et le court souffle de Geneviève nous alertèrent. Le seul médecin non mobilisé, appelé à donner des soins dans tous les villages de la région, était déjà parti visiter ses malades. On nous assura que dès son retour, il viendrait voir l'enfant.

Les heures passaient, la haute fièvre persistait et Geneviève laissait paraître des signes d'un inquiétant accablement. Il était proche de vingt-deux heures quand le médecin arriva. Après un premier examen, alors que visiblement inquiet il tentait d'ausculter la gorge crispée de l'enfant affalé dans les bras de Lisette, brusquement, le cœur de Geneviève cessa de battre.

Passons sous silence le moment d'affolement que connut le médecin dans sa vaine tentative d'intervention. Son bouleversement était à l'égal du nôtre lorsqu'il nous quitta.

La nuit sans sommeil nous vit dialoguer, prier, demander à Dieu la force d'accueillir ce deuil et d'en supporter le poids tout au long des événements qui en résulteraient.

Alors que Lisette restait à la cure avec les enfants, je présidai le lendemain matin le culte du 31 décembre au cours duquel, selon la tradition, le souvenir des paroissiens décédés pendant l'année était évoqué. J'ajoutai à la liste des défunts le nom de celle que nous venions de perdre.

Le pasteur Roger Prod'hom de la paroisse subside de Mézières présida le service d'ensevelissement fixé au mardi 2 janvier. Le faire-part, dans la Feuille d'Avis de Lausanne du lundi, en informait connaissances et amis. Il portait en exergue cette seule parole tirée d'Hébreux 12.2 : « Regardant à Jésus »

Dans notre désarroi, nous n'avions rien d'autre à dire.

*

J'ai à cœur d'apporter ici deux informations complémentaires. D'abord quant à la nature du mal qui, en quelques heures, a entraîné la mort de Geneviève.

Après quatre ans de guerre sévissaient soudain certains microbes classés sous le nom général de grippe. En ce mois de décembre, dans la région et dans d'autres régions du pays, plusieurs enfants furent atteints de hautes fièvres et quelques-uns, semblablement à Geneviève, décédèrent d'une bronchite capillaire reconnue comme une des graves congestions de notre appareil respiratoire. La pénicilline n'était pas encore sur le marché. La seule intervention salutaire, non encore généralisée, eut été de placer Geneviève sous une tente à oxygène.

Cette mort atteignant brusquement notre foyer suscitait en moi d'importantes questions. Etions-nous vulnérables aux attaques de notre Adversaire ? La Bible dont la plupart des pages m'étaient encore inconnues – les études critiques en

Faculté nous apprenaient surtout à en disséquer le contenu sans nous en nourrir⁸ – m'avait laissé percevoir les atteintes possibles de l'Ennemi. Pour l'heure, je restais sans réponse devant ce questionnement.

Par ailleurs, j'étais troublé et cela ajoutait à ma relation devenue progressivement difficile avec Dieu. Sans que j'en discerne tous les aspects, ce deuil me plongeait dans une remise en cause de mon ministère.

Au mur de la salle à manger, nous avions une photo de nos trois enfants. Nous en avions tiré un portrait agrandi de Geneviève. Je ne pouvais pas le voir sans qu'aussitôt ma vue s'embue de larmes.

Quelques semaines s'étaient écoulées, lorsqu'un jour, sans que je puisse expliquer la nature de cette expérience inattendue, alors que j'étais seul à la salle à manger et qu'une fois de plus mon regard vers la photo de Geneviève était obstrué par les larmes, j'entendis une voix extérieure à ma personne et pourtant distincte, m'interpeller :
Pourquoi pleures-tu ?

Interloqué, je restais un moment sans réponse. Et la voix ajouta :
Sur qui pleures-tu ?

Une clarté se fit dans mon esprit, et je m'entendis répondre :
Sur moi.

Je restais bouleversé par ces mots sortis de ma bouche. Car en quelques secondes beaucoup de pensées m'imposèrent leur clarté.

Nous avions – pour le moins j'avais – murmuré lorsque Lisette m'avait informé de la naissance d'un nouvel enfant ; et je murmurais à nouveau maintenant qu'il nous était repris. Dieu nous l'avait mystérieusement confié pour un temps limité. Et je n'admettais pas qu'il lui appartienne en propriété. Je me laissais envahir par des sentiments de culpabilité et d'un injuste jugement de Dieu.

Au baptême de Geneviève, comme au baptême de Jean-Luc et Christiane, j'avais loyalement dit à Dieu que nos enfants lui étaient consacrés. Soudain je prenais conscience de la superficialité de mon propos.

La voix se fit à nouveau entendre :
Maintenant, veux-tu me la donner ? Te réjouir pour elle et cesser de pleurer sur toi ?

Un long silence fut suivi de ces mots que lentement je prononçais :
Oui, je te donne notre enfant... Tu nous en accorderas d'autres. Nous les élèverons pour Toi en sachant que Tu nous les confies... Tu nous prépareras avec eux à la venue de Ton règne.

Je restais surpris de m'entendre dire cela. En même temps, un apaisement vint dans mon esprit et dans mon cœur. J'étais allégé, consolé. Je levais les yeux et regardais longuement la photo de nos trois enfants où Geneviève était bien

⁸ Deutéronome 8.3.

présente. J'avais l'assurance qu'elle n'était plus à nous, ni avec nous. Elle était auprès du Seigneur.

Lisette était encore sous le choc de la mort soudaine de Geneviève. Pouvais-je lui dire aussitôt ce que je venais de vivre ? Je laissais passer un jour et, avec ménagement, lui racontais ce qui m'était arrivé. Elle m'écouta, resta sans mot dire. Elle me laissa prier, ne put le faire elle-même ; mais dans les jours qui suivirent, je perçus qu'elle participait elle aussi à la consolation du Seigneur. A un détail !

Le cimetière de Syens était à deux cents mètres de la cure. On s'y rendait par un bout de route carrossable, qui menait à Hermenches. A la bifurcation, il devenait un double chemin vicinal s'enfonçant dans le vallon de la Bressonnaz ; ou alors, au-delà du cimetière, un large sentier ensoleillé menait à la Rappaz, versant nord de Vucherens. Un vrai lieu de promenade pour les enfants, à moins que la neige l'ait obstrué. Au bout de quelques jours, ce chemin ne conduisit plus Lisette jusqu'au cimetière, mais redevint un lieu où elle jouait avec les enfants.

Au printemps, le grand-père Zwahlen nous proposa d'orner la tombe de Geneviève d'une très belle croix qu'il fit forger dans son atelier.⁹ (Elle orne aujourd'hui la tombe de Lisette au cimetière de Nyon).

Vingt ans plus tard, soit en 1965, dans le livre « Dossier famille » publié par la Commission d'évangélisation de l'Eglise réformée vaudoise¹⁰, évoquant la mort de Geneviève sans donner son nom, j'ai écrit les lignes qui suivent :

Il arrive que la mort soit attendue, saluée sinon comme une amie fidèle, du moins comme l'étape attendue. A cette heure-là, le masque qu'elle pose sur un visage aimé nous laisse certes devant un secret. Faute d'en savoir davantage, nous disons : « C'était son heure ». Et nos larmes trouvent bientôt le chemin de l'acceptation ; elles ne creusent rien de très profond.

Mais il est d'autres deuils...

En nous réveillant ce matin-là, nous n'imaginions pas que l'épreuve nous attendait. Rien ne l'avait annoncée, ni préparée.

On ne vit pas en imaginant que la mort va nous prendre un des nôtres... Aussi, quand des lèvres du médecin mandé d'urgence tombent ces mots d'abord incroyables : « C'est fini », vous savez soudain que la mort n'est plus une étape seulement. Vous l'aviez lu ; mais maintenant vous connaissez que cette vérité a des dimensions infinies : la mort est un ENNEMI.

Cette découverte vous remplit d'horreur et le cri qu'elle peut vous arracher est à la mesure du mal qui vous étreint. Dans ce premier désarroi, en un instant tout est devenu incertain. C'est une vraie mêlée intérieure, semblable sans doute à celle qu'ont connue les disciples. Alors qu'un inconnu les rejoint sur le chemin d'Emmaüs, ils disent, tout secoués encore par les événements qu'ils viennent de traverser : « Nous avons cru... »

Eh oui ! On croit. Du moins, on croyait croire. On avait cru comprendre que Dieu est amour, qu'Il est là avec nous, qu'Il nous garde, qu'Il nous secourt. On

⁹ Note des éditeurs: une copie de cette croix orne aujourd'hui la tombe de l'auteur.

¹⁰ Edition Librairie de l'Ale, Lausanne.

l'appelle le Tout-Puissant, le Dieu vivant. On le prie. On lit sa Parole. On se confie en Lui. On le remercie de ce qu'Il donne et promet. On est sûr de Lui...

Et puis, soudain, à cause de cette vie ôtée, de ces yeux à jamais clos, tout est remis en question.

Tout ?

Non ! Il n'y a que la mort qui soit totalitaire. La vie n'a pas ce caractère abrupt, inexorable.

Elle l'a même si peu qu'en ces heures-là, les choses les plus simples, celles auxquelles vous n'aviez jamais pris garde, prennent une valeur de bénédictions. Le premier train du matin ; le laitier qui ne sait rien de ce qui vous est arrivé et qui, comme chaque jour, vous apporte le lait. Oui, la vie continue. Un des enfants vient de se réveiller. Lui non plus ne sait rien. Il dit : « J'ai faim, où est ma tartine ?... »

C'est une bénédiction d'avoir à refaire les gestes de tous les jours. En apparence rien n'a changé. En fait, sans le savoir encore, on est entré dans le vrai chemin. Au-delà de ce premier choc, et entraîné par la vie habituelle d'un matin qui sera définitivement différent des autres, vous allez faire le compte de vos certitudes.

Etape nécessaire, difficile peut-être.

Il y a des solutions absurdes, tissées d'amertume, de révolte, de doute, d'incrédulité hostile.

Mais non ! C'est trop facile, c'est trop bête de ramener la vie à une marche vers le néant, à une vanité retournant à la vanité.

« Au jour du malheur, réfléchis... »

Réfléchis, non plus avec ta tête seulement, mais avec ton cœur d'époux, de père, d'homme cruellement meurtri dans ton amour.

Sur le chemin d'Emmaüs, à ceux qui disaient : « Nous avons cru... », l'inconnu s'est mis à parler : « O hommes sans intelligence dont le cœur est lent à croire... ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses et qu'il entrât dans sa gloire ?... Alors leurs yeux s'ouvrirent. »

Oh ! Ce n'est pas tout de suite la pleine lumière.

Mais à replacer une à une nos certitudes dans le contexte d'une réalité qui leur donne leur vraie dimension, une à une elles émergent avec une solidité nouvelle.

Dieu n'a dit nulle part que les enfants sont nôtres. Ils nous sont confiés. Nous sommes appelés à les élever pour Lui, pour son service, pour sa Gloire.

Et s'Il décidait que l'heure de ce service et de cette gloire est venue ? S'Il voulait maintenant nous en décharger, parce que serait accompli ce qu'Il attendait de nous pour eux ?

Serions-nous en droit de refuser ?

Dieu n'a dit nulle part qu'Il nous éviterait l'épreuve. Il a promis d'être avec nous dans l'épreuve pour nous en faire triompher. Et s'Il voulait que nous connaissions cette victoire-là ?

Pourquoi dirions-nous non ?

Dieu ne nous a rien caché. Il a dit que la mort était notre compagnon de route, que notre état d'homme pécheur donnait à cet implacable compagnon des droits sur nous. Il nous a révélé que seule l'intervention du Christ Sauveur nous délivrerait de son emprise. Il nous a pressés de nous saisir de la vie offerte en Christ, de faire de Lui le Maître de notre vie afin qu'à l'heure où la mort prétendrait à ses droits, seule notre chair mortelle reste en son pouvoir.

Non, Il ne nous a rien caché. Il nous a dit que la figure de ce monde passe et nous a appelés à nous réjouir de la venue de ce règne nouveau où la mort ne

sera plus, où avec Christ se retrouveront tous ceux qui ont triomphé par Lui, sortis vivants du tombeau.

« Hommes sans intelligence, cœurs lents à croire... »

Il y a ce qu'Il a dit, ce qu'Il nous appelle à croire.

Et parce que l'heure serait venue de prendre au sérieux ses promesses, de vivre notre foi, nous dirions : « Non ! Je ne veux pas ! » ?

Alors, soudain, toute résistance faiblit. La nuit, un moment installée en nos cœurs de parents meurtris, fait place à une clarté d'abord hésitante, bientôt décidée à paraître, soudain là, dans sa force paisible, faite de réelle consolation, même de joie indicible. A toujours, nous savons !

Non plus seulement par la Bible qui le dit, non plus seulement par des paroles que l'on prêche ou que l'on écoute, mais là, devant ce lit devenu linceul, dans cette chambre où la mort a passé, nous savons qu'avec Christ notre enfant est vivant..

Pouvons-nous regretter que cette part lui soit faite ?

* * *

En mai 1945, Lisette me dit un jour : « Réjouis-toi ! Je suis enceinte. »

Cette parole traduisait une joie partagée : ce quatrième enfant, nous l'avions non seulement souhaité mais volontairement engendré et conçu.

Dans la nuit du 4 au 5 janvier 1946, assistée de ma mère, Lisette accoucha de Claire-Lise, prénom que Lisette affectionnait. Naissance semblable à celles qui l'avaient précédée, avec une différence pourtant : alors que son aîné et ses deux sœurs s'étaient gorgés du lait de leur mère, Claire-Lise ne manifestait pas le même appétit. Nous ne nous expliquions pas ce mal du bébé à absorber sa nourriture. Un sevrage prématuré et l'adoption des produits Nestlé furent la solution à la difficulté. Et après quelques semaines, nous constatons avec soulagement que Claire-Lise prenait du poids et réclamait normalement sa part aux heures des repas.

* * *

Au chapitre des collègues de l'arrondissement de La Broye, ma plume pourrait s'attarder à une mise en relief de plusieurs pasteurs que, sans négligence envers ma paroisse, je fréquentais souvent pour une double raison.

J'étais plus jeune que la plupart d'entre eux. Or, ils me témoignaient une confiance et une amitié qui contribuaient à m'établir et à m'enraciner dans ma foi par ailleurs souvent éprouvée. Car, dans la paroisse, je gardais l'impression que mon ministère sans aucune opposition ne s'accompagnait pourtant pas des fruits promis par l'Écriture.

Au nombre de ces pasteurs, il y avait Albert Perrenoud de Combremont, Rodolphe Bergier de Payerne (le père de notre parente Nicole Veillon-Zwahlen-Bergier), Paul Jomini de Ressedens (frère de Madame Marylette Bersier, épouse du Docteur Frank Bersier d'Apples), Gaston Deluz d'Avenches. Lorsque Lisette pouvait m'accompagner, nous allions chez l'un ou chez l'autre à bicyclette. Parfois regroupés à Payerne, ils venaient en voiture jusqu'à Syens. En général

nous nous retrouvions pour un repas, prolongé par l'élaboration, puis la mise en pratique de projets visant à sortir nos paroisses de leur somnolence. Seules les menaces de la guerre présente à toutes nos frontières les en sortaient occasionnellement. Sitôt l'alerte passée, la tiédeur à laquelle elles s'étaient accoutumées de génération en génération se réinstallait.

De ces colloques sont nés, puis ont été réalisés pour nos paroisses respectives, dans le cadre de deux ou trois soirées de la semaine, des rencontres-conférences autour de thèmes bibliques (la foi, la mort et la résurrection) ou alors des thèmes d'actualité comme la famille en danger, la course à l'argent, etc.

Mais avec beaucoup plus de succès et le concours de groupements des jeunes de plusieurs paroisses de La Broye, – d'abord dans les locaux momentanément inoccupés des sources minérales et des bains d'Henniez puis, avant sa rénovation, dans les vastes pièces du château d'Oron transformées en salles de réunions et en dortoirs – nous organisons des camps de quatre à cinq jours où nous prolongions ou reprenions des sujets de catéchisme. Une large place était réservée au chant, aux joutes sportives, aux récits bibliques, avec questions des jeunes en rapport avec la sexualité et le mariage.

* * *

Avant que j'appose la touche finale et importante de ce tableau en rapport avec mes collègues pasteurs, je rapporterai l'anecdote saugrenue dont le titulaire de la paroisse de Granges-Marnand faillit être l'auteur involontaire.

Outre son ministère pastoral, il était l'éditeur responsable du « Messenger paroissial », journal de quatre pages distribué à tout ménage des paroisses de l'arrondissement de La Broye. Il s'acquittait fort bien de cette tâche, car il mettait à notre commun service ses dons reconnus de journaliste. Il savait requérir de nos charismes diversifiés l'article en rapport avec le thème retenu pour chaque numéro de ce mensuel. Il avait l'art d'élaguer, de corriger nos « papiers » trop longs, trop personnels, trop pauvres d'expression. Il savait aussi les mettre en page, les illustrer d'une photo en première page.

Tout rédacteur sait que, par distraction, peut échapper à son attention de correcteur quelque faute orthographique ou rédactionnelle, plus gravement ce que dans l'édition on appelle « une coquille ».

A la veille de la « Semaine sainte » il en était à signer le « bon à tirer » attendu par l'imprimerie pour la mise en marche de sa rotative lorsque, levant les yeux une dernière fois sur la première page du Messenger de Vendredi-Saint illustré d'un Christ en croix, il découvrit la pire des coquilles imaginables en l'occurrence. Des grosses lettres en écriture gothique sous-tiraient le tableau. Que disaient-elles ?

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abonné ? »

Sans aucune culpabilité, en dépit de ce qui pouvait apparaître tel un blasphème, un éclat de rire nous saisit tous alors qu'il nous rapportait cet incident. Après quoi Roger Prod'hom, non sans raison, suggéra que nous rendions grâce à Dieu

de nous avoir épargné l'affront qu'en aurait eu notre collègue et nous tous avec lui.

*

Il manquerait ici une figure dominante si je ne racontais pas le rôle particulier qu'à cette époque déjà – et plus tard dans mon ministère – joua le collègue de la paroisse de Faoug : Georges Duvoisin.

Je ne saurais dire les raisons premières qui nouèrent entre lui et moi – mais je devrais écrire entre son foyer et le nôtre – des liens de foi et d'amour fraternel demeurés jusqu'à sa mort survenue en 1990.

Était-ce une parenté de l'Esprit intuitivement ressentie puis peu à peu exprimée ?

Était-ce notre commune référence à l'Écriture ?

Sa connaissance de la langue allemande l'avait intéressé à Karl Barth. Sans adhérer à toute la théologie de ce maître à penser, Georges en avait retenu une mise en valeur de la grâce, mais aussi de la souveraineté et de la sainteté de la Parole du Dieu trois fois saint. Elle était présente lorsqu'il prêchait, tout autant lorsque nous passions des heures à dialoguer dans son salon ou son bureau.

Était-ce le fait qu'avec Emma sa femme, ils furent très présents à la mort de notre petite Geneviève et nous accompagnèrent de leurs lettres ou de leurs visites dans le premier trimestre 1945 ? L'avant-dernière de leurs quatre enfants était morte asphyxiée par suite de la défectuosité d'un tuyau de chauffage. Leur épreuve leur avait fait comprendre la nôtre.

Était-ce sa vision du ministère, son attention à visiter les paroissiens, sa recherche d'une prédication qui sauve et édifie, d'une liturgie du culte constamment associée à la beauté du verbe et de la musique ?

Était-ce, à la grande joie de Lisette, son amour pour les fleurs qu'il cultivait en nombre et en grande diversité et dont il ornait avec art sa cure et son église ?

Était-ce son amour de la terre et de ses produits qu'il tirait d'un grand plantage loué auprès d'un de ses paroissiens ?

Précisons qu'il était le pasteur d'une des plus petites paroisses du canton, ce qui explique sa disponibilité et la liberté de mouvement dont il bénéficiait.

Tous ces facteurs jouèrent un rôle dans notre profonde amitié. Pour ma part, lors de nos premiers dialogues dans la recherche de Dieu, je découvrais en lui ce que je n'avais pas et que j'aurais volontiers envié : un amour réel pour Dieu, pour Sa création qu'il ne cessait d'admirer et de me faire connaître. Plus encore, un amour déclaré pour la Parole divine qu'il voulait me communiquer, et pour Jésus qui l'incarnait.

A ses propos, à ses prières d'adoration, à son sens artistique, je prêtais une attention soutenue. En l'écoutant, je discernais que des aspects essentiels de l'humanité du Christ mais aussi de la sainteté de l'Éternel m'étaient étrangers.

Dans son jardin qu'à chaque rencontre il me faisait visiter, nous passions de longs moments à admirer chaque fleur, l'architecture originale de chaque buisson, de chaque arbre. Il voulait que je sache discerner de nombreux parfums et m'en détaillait les subtilités.

Tout l'ameublement de sa cure traduisait son sens de la beauté des formes auxquelles, selon une règle d'or, devait correspondre la fibre variée des bois utilisés. Littéralement, il connaissait la bienfaisance de la chaise dont il parlait, touchait avec délicatesse le dessin et la nature du tapis qu'il tenait en mains. Il arrivait qu'il interrompe soudain nos conversations pour se mettre au piano et me chanter un Lied de Schubert ou me lire une page de Barth ou d'un autre auteur. Au village habitait un de ses très riches amis, homme aussi mystique que pieux. L'intérieur de sa maison était une exposition de tableaux. Georges m'y amenait pour que j'apprenne à en reconnaître les auteurs, le style, le grain, l'école. Non sans raison, il aimait les fac-similés des œuvres de Breughel, de Cranach. A ses yeux, elles illustraient mieux qu'en paroles les expériences mystiques, parfois dramatiquement diaboliques qu'il avait faites.

Je n'étais jamais las de l'écouter. Il savait s'interrompre pour me laisser la parole ou vivre un moment de prière à deux. Mais aussi pour ouvrir une bonne bouteille et goûter aux biscuits ou aux repas qu'Emma, discrète autant qu'hospitalière, nous préparait.

J'avais très peu à lui offrir en retour, sauf ce qui le comblait et le guérissait : une écoute sans peur des récits détaillés qu'il me faisait de ses combats, mais aussi de ses visions dans le monde des esprits.

A l'exception d'une lecture de la biographie du pasteur allemand Jean-Christophe Blumhart, un des rares exorcistes de la fin du siècle dernier, je n'avais encore porté aucun intérêt à cet aspect caché et combien ignoré de la réalité.

Il me l'expliqua plus tard : deux motivations l'amènèrent non seulement à me parler, mais encore à me raconter en détails les épreuves que lui avaient infligées les multiples créatures du monde des ténèbres.

La première : à ma manière d'écouter, il percevait que je n'attribuais pas à une folie, à un dérangement mental, à une imagination pervertie ce qu'il avait vécu et me rapportait. J'étais le premier interlocuteur dont il pouvait penser : il ne me tient pas pour un fou.

Deuxième motivation : « Si je l'entraîne avec moi dans cet au-delà des apparences, remarquait-il, je perçois qu'il n'en a aucune crainte, qu'il n'en fera pas des cauchemars et n'en tombera pas malade à son tour ».

« Mieux encore, me dira-t-il un jour : en ta compagnie, je peux m'assurer que contrairement à ce qui m'a toujours été dit, je peux faire face à l'Ennemi, me dégager de ses mensonges, de ses accablants. Je me rétablis et retrouve ma paix, inséparable de celle que Jésus donne. »

Un seul de ses récits fera comprendre la réalité de sa souffrance. Encore vais-je l'écouter.

Il était à l'Hôpital psychiatrique depuis quelques jours. Au cours d'un de ses combats intérieurs, inexplicables à l'entendement des rationalistes, avec une force décuplée il avait partiellement plié les montants de son lit en fer.

Sur un lit de remplacement, le personnel soignant avait jugé nécessaire de l'attacher et de paralyser ses bras. Aux yeux de Georges, tel des intervenants en blouse blanche, tel médecin avaient l'apparence et la figure de démons. Sans défense possible, il était leur proie. Certaines injections avaient contribué à le rendre totalement passif envers son entourage. Mais, à l'intérieur de lui-même, il n'en allait pas ainsi. Comme d'autres démons de palier en palier l'entraînaient dans l'abîme, il se mit à crier. Intervint un infirmier qu'il voyait pour la première fois. A son étonnement, cet infirmier avait comme une aura de lumière et un visage d'ange. Cet infirmier invoqua le nom de Jésus. D'une voix paisible mais riche d'autorité, il se mit à prier pour Georges en proclamant la victoire de Jésus sur toute créature des ténèbres.

A ce moment précis, l'étreinte étouffante des démons fit place à un bras et une main puissante qui se saisit de lui, le tira hors de l'abîme. Sa chambre redevint un lieu paisible. Il dit à l'infirmier ce qu'il venait d'éprouver, demanda qu'on enlève ses liens. Ce qui fut fait.

Quelques jours après, les médecins dirent à Emma que la crise de son mari était passée. Georges rentra effectivement chez lui. C'est quelques temps après que nous fîmes connaissance.

Ai-je besoin de le préciser ? Des années passèrent avant qu'un jour, il eut liberté de m'informer de ce qu'il avait vécu. Et j'ajoute : des années passèrent sans que j'aie conscience de ce qu'il éprouvait en ma compagnie.

Lorsque, à mon profond étonnement, je reçus à mon tour l'autorité et la liberté d'action de cet infirmier anonyme, je me rendis compte que dans sa grâce et à mon insu, Dieu m'y avait préparé.

Sur ma demande, Georges Duvoisin fut le pasteur délégué de l'Eglise à l'heure où je fus installé comme pasteur de la paroisse du Sentier.

CHAPITRE V – TROISIEME TABLEAU :

SIGNES DE LA GRÂCE...ET HUMOUR DE DIEU

On était en hiver. Le souvenir que j'en garde a pour décor la route cantonale reliant Moudon à Lausanne. Je suis seul, sous mon parapluie ouvert parce qu'il neige. De rares autos me permettent de cheminer tranquille. Je suis emmitoufflé d'un manteau et d'une écharpe car j'ai une forte fièvre. Une triste nouvelle venue de Vucherens m'avait appris que la fille d'un couple artisan avec lequel j'avais un contact fraternel, avait eu un douloureux accident. D'une table où elle s'était juchée, elle avait chuté avec un grand crayon dans la main. Ce dernier s'était littéralement planté à l'angle d'un œil et du nez. Une grave infection en était résultée. La grippe m'avait depuis trois jours tenu à l'écart, mais un téléphone des parents sollicitait ma prière et si possible ma visite urgente. Un avertissement de l'Hôpital leur faisait savoir que la petite M... était dans un état critique.

Sur la route déserte, dans le frimas de l'air embrouillardé, le seul bruit perçu était celui des flocons glissant sur mon parapluie. Je priais tout en marchant. Je demandais à Dieu ce qu'était son dessein. Devais-je rassurer les parents, m'opposer au nom du Christ à la mort de leur enfant ? Devais-je au contraire les préparer à un deuil éventuel ?

*Soudain, et sans que je me l'explique, j'entendis une voix me dire :
« M... est à moi. Son âme m'appartient ».*

Je me retournai pour voir celui qui me parlait. Or, j'étais seul. Il n'y avait personne. Une conviction s'imposait à moi. Dieu me répondait : M... est décédée.

Le bouleversement qui m'habitait s'accompagnait de questions précises. Sous l'effet de la fièvre, est-ce que je délirais ? Avais-je imaginé ce que j'avais clairement entendu ? Dieu m'avait-il parlé ?

Dix minutes plus tard, je frappais à la porte des parents. Entourés de deux ou trois personnes du groupe de prières du village, ils m'accueillirent avec reconnaissance. Avant de reprendre la prière qui les avait réunis, ils me demandèrent si Dieu m'avait donné une parole pour eux.

*Incapable de leur dire la conviction qui m'habitait, j'en étais à bredouiller des textes bibliques lorsque quelqu'un frappa à la porte. La personne qui alla ouvrir revint bouleversée et nous transmit la nouvelle :
Ils ont téléphoné de l'Hôpital. La petite est décédée.*

Deux jours plus tard, à Vucherens, je présidais le culte lors de son ensevelissement. Mais je restais perplexe. Dieu m'avait-Il parlé ? Répondait-Il ainsi à me prière ?

*

Autres incidents...

Un homme déjà âgé, au beau visage encadré d'une abondante barbe blanche, venait occasionnellement planter son chevalet de peintre sur le territoire de ma paroisse.

Intéressé par son art, à une ou deux reprises, je m'étais arrêté et j'avais lié conversation avec lui. Monsieur Samuel Péclard m'apprit qu'il avait récemment élu domicile à Palézieux-Village. Sa peinture n'était pas celle d'un amateur. Elle était un apport bienvenu dans sa très modeste condition. Durant plusieurs années, il avait été missionnaire, frère à l'œuvre de l'église adventiste.

Par lui, je fis connaissance de la théologie de cette église. L'intérêt que j'y portais m'amena à lui offrir de partager l'un ou l'autre de nos repas. C'est ainsi que s'établirent entre lui et nous les liens d'une authentique fraternité chrétienne. Lisette autant que moi était attentive à son enseignement. A son écoute, je découvrais mes lacunes, en particulier mon ignorance des aspects prophétiques de l'Écriture.

Il en vint à me proposer d'être présent à l'heure où j'enseignais mes catéchumènes. Ce que j'acceptais de bon gré. Cela m'obligeait à fonder bibliquement mon enseignement, car à l'issue de la leçon et après le départ des catéchumènes, il attirait mon attention sur les lacunes de ma théologie. Certes, je ne partageais pas nécessairement tous les aspects de sa compréhension des textes, en particulier de ceux qui avaient trait au sabbat et à l'avènement prochain du Seigneur. Nos divergences de vue butaient essentiellement sur son interprétation judaïsante de l'Ancien et du Nouveau Testament. Cependant notre dialogue restait toujours courtois, attentif à une argumentation en constante référence avec l'Écriture.

Lisette apprenait de lui une hygiène et une diététique conformes aux lois du Dieu d'Israël. Et je prenais conscience de la médiocrité de mes connaissances bibliques.

Il avait écrit une partie de son enseignement dans des carnets soigneusement calligraphiés. Je prenais plaisir, de semaine en semaine, à en méditer quelques pages. Cela alimentait nos échanges fraternels, deux ou trois fois par mois, jusqu'au jour où, sans défaillance de santé, il fut soudain ôté de ce monde et rappelé auprès du Seigneur.

Sans qu'il s'en doute, il fut l'un des envoyés du Seigneur pour me rendre conscient des lacunes de mon ministère et me préparer à la crise vers laquelle, encore à mon insu, je m'acheminais.

*

Lors de mes visites aux paroissiens, il arrivait que je sois accueilli au moment où toute la famille était présente. Les quatre enfants du couple Winkler, laitier et fromager à Vucherens, arrivaient de l'école à l'heure où j'entrai dans leur foyer. J'eus ma part de pain, fromage, thé, qui leur était servis. Habituellement j'ouvrais ma Bible en tenant compte de la lecture du jour. Je la commentais

brèvement et priais. La présence des enfants m'incita non pas à faire cette lecture mais à raconter une des histoires connues de l'Ancien Testament.

Tandis que j'évoquais la scène de Daniel jeté dans la fosse aux lions, je m'interrompis et posai aux enfants la question-type :

Comment se fait-il qu'en cette circonstance les lions n'aient pas agressé Daniel pour le dévorer ?

L'un des enfants dit : Oh, moi je sais...

Eh bien dis-le-nous !

A ma stupéfaction, mais aussi à celle des parents, l'enfant dit :

On leur avait bien donné à bouffer avant !

Il y eut un court silence laissant paraître la gêne des parents et l'évidente satisfaction des autres frères et sœurs devant cette réponse à leur gré pleine de bon sens.

Elle me paraissait à la fois inattendue et suspecte.

Marcel, d'où sais-tu cela ? Tu l'as imaginé ? Tu l'as lu quelque part ?

Non M'sieur ! C'est le régent qui nous l'a dit.

Les parents en parurent soulagés. J'en étais stupéfait, sans le laisser voir. Bien sûr, j'avais une autre version de l'inappétence des lions. Je la leur présentai en leur disant que j'irai en informer leur régent !

Comme beaucoup de ses confrères, Monsieur Tzaut était un bon instituteur. Il était à Vucherens depuis de nombreuses années. Il appartenait à ces volées de pédagogues nés à la fin du siècle dernier. Ils avaient été plus impressionnés par les découvertes de la science, par les affirmations de la libre pensée que par la tradition chrétienne moralisante qui leur était enseignée à l'Ecole Normale. Sa « croyance » se limitait à une hypothétique existence de Dieu et au respect de la sagesse des prophètes d'Israël, Jésus compris. Tenu d'enseigner l'histoire biblique, il en retraçait les grandes lignes, laissant à ses élèves l'entière liberté d'en retenir ce qu'ils voulaient. L'examen de chaque année attestait qu'ils avaient été instruits.

Monsieur Tzaut était marié, sans enfants. Il ne fréquentait jamais les cultes, sauf ceux de Noël, puisque ses élèves y participaient par les cantiques qu'il leur apprenait et dirigeait. En classe ou à son domicile, il m'accueillait cordialement. Avec déférence il écoutait ce que je tentais de lui dire quant à la vérité de l'Evangile et à la seigneurie de Jésus-Christ. En conclusion de nos dialogues occasionnels, il avait une formule routinière :

Vous avez vos croyances, cher pasteur ; j'ai aussi les miennes. Vous êtes jeune. La vie se chargera de vous enlever vos illusions. En attendant, restons bons amis.

L'Ecole était à deux cents mètres, sur le chemin pentu qui, de la laiterie – où je venais d'apprendre la providentielle satiété des lions de Daniel ! – menait à l'église.

J'avais aussi une providentielle raison de rejoindre le régent et, en bonne amitié, de contester son surprenant catéchisme.

Il m'ouvrit la porte, me fit entrer. J'avais bien en tête ce que j'avais à cœur de lui dire.

En toute simplicité, je le mis au courant de ce que j'avais entendu rapporter par les enfants du laitier.

Monsieur Tzaut, avez-vous réellement tenu ce propos dans votre enseignement concernant le prophète Daniel ?

Sa réponse ne manifesta nul embarras, elle fut même souriante.

Hé bien oui ! Et je vois qu'ils ont bien écouté. A part un verbe ! Je n'ai pas dit qu'on leur avait bien donné à bouffer avant. Je leur ai dit qu'en le faisant jeter dans la fosse par soumission à la loi qu'il avait dictée, le roi, plein d'admiration pour Daniel, avait en secret ordonné que les lions soient repus à l'heure où Daniel serait jeté dans leur fosse.

Mais, Monsieur Tzaut, ce n'est pas la version biblique des faits. Pourquoi cette invention ?

M'sieur le pasteur, vous me connaissez. Je ne suis pas un athée ! Au contraire. J'admets volontiers l'existence d'un Dieu. Par contre, je ne peux pas affirmer devant les enfants ce que je ne crois pas moi-même. Lorsque je dois instruire les enfants des miracles que raconte la Bible, à ma manière je leur trouve une explication.

Je vous entends bien et j'apprécie votre loyauté. J'y fais appel en vous posant une autre question. Vous vous défendez d'être un athée. Vous avez même précisé que vous admettez volontiers l'existence de Dieu. Est-ce que vous pourriez admettre que ce Dieu soit le Créateur de ce monde ?

Oui, car il est difficilement pensable que ce monde soit né du hasard ou spontanément.

Alors, Monsieur Tzaut, j'ai une troisième question à vous poser. Puisque, avec moi, vous croyez que tout ce qui existe est l'œuvre d'un Dieu Créateur, qu'est-ce qui est le plus facile pour Dieu ? Créer un lion, ou bien quand Il le veut, lui fermer la gueule ?

Monsieur Tzaut resta muet ! Je lui tapais sur l'épaule et avec un sourire entendu, puis j'éclatais de rire en l'invitant à faire de même.

Nous restâmes de bons amis.

*

Venue du canton de Berne, une famille avait acquis un domaine mal géré par la famille vaudoise qui le possédait. En une dizaine d'années, ils avaient non seulement rétabli la situation, mais agrandi le domaine jusqu'à en faire la plus grande exploitation agricole aux portes de Moudon. Un homme marié avec enfants, et une sœur célibataire déjà dans la cinquantaine, en assuraient la direction.

Dès le premier instant, j'avais discerné en cette femme célibataire, sous ses allures de paysanne distinguée, une chrétienne non seulement fervente mais cultivée et intelligente. Elle ne me cacha pas qu'en dépit de ses fréquentes absences au culte dont les heures s'accommodaient mal avec son horaire de travail à la ferme, elle souhaitait mes visites et appréciait que nous puissions lire la Bible et prier ensemble. De temps à autre, quand je passais à bicyclette alors

que je me rendais à Moudon, je faisais une halte d'un quart d'heure et priais avec elle. Un jour, j'arrivais alors qu'elle préparait le goûter de la famille et des domestiques avant le moment de la traite. Ce goûter était copieux et traditionnel : pommes de terre rôties avec des oignons, de fines tranches de lard, et du café au lait.

Prenons dix minutes, me dit-elle. Le goûter sera quand même à l'heure sur la table.

Ainsi fut fait.

J'allais repartir quand elle m'arrêta.

Non ! Ne partez pas. Prenez donc le temps de partager notre repas. Vous ferez la prière et cela fera du bien aux hommes de vous entendre et de vous connaître un peu mieux.

J'acquiesçais. Les hommes, l'épouse, les deux enfants arrivaient et l'on se mit à table. Elle me dit :

Laissez la famille se servir. Vous mangez souvent des pommes de terre. Je fais un petit extra pour vous...

Je prononçai la prière, laissai chacun se servir et attendis. Bientôt fut posée devant moi une large assiette.

Bon appétit, me dit-elle. Vous n'en mangez certainement pas tous les jours.

Sur un lit de tranches de lard rôties, il y avait huit, – oui, huit – œufs au plat. Et un gros bol de café au lait fut aussi posé à côté de mon assiette.

Je ne pouvais pas faire la fine bouche ni me lever en laissant un reste d'œufs et de lard sur la table. Effectivement, je n'en mangeais pas tous les jours. La preuve en fut donnée à Lisette à laquelle je racontai, en riant, cet exploit culinaire. Je n'en fus pas malade !

*

Encore deux histoires authentiques :

Les hommes du village étant tour à tour mobilisés, à mon arrivée à Syens j'avais suivi un cours de pompiers au terme duquel je reçus vareuse, ceinture et casque adéquats.

Mon premier baptême du feu ne fut pas un incendie, mais ... une inondation. Je n'en sais plus la date. Il avait plu des jours durant... Lors d'une fin de nuit, un orage fut accompagné de trombes d'eau sur la région. Déjà le jour précédent La Broye, comme ses affluents, était gonflée et inondait ses bords sur une large surface. Bressonnaz était le lieu de jonction de trois cours d'eau.

Le jour commençait à poindre sous une couche de nuages bas et chargés d'eau. Le téléphone sonna. Le chef des pompiers m'ordonnait de me précipiter à l'église afin d'y sonner le tocsin. Bressonnaz était envahi par les eaux. Il était urgent d'en secourir les habitants.

Le temps d'enfiler un pantalon, de sortir de l'armoire et de prendre sur le bras mon équipement de pompiers, je me précipitai jusqu'à l'église. Heureusement qu'on me l'avait appris... Tirer du rez-de-chaussée ou de la galerie la corde reliée à la cloche dix mètres plus haut demande autant d'énergie que de savoir-faire. Dans les minutes qui suivirent, une quinzaine d'hommes étaient sur la place du village, essoufflés comme je l'avais été. Un pas de course nous vit descendre en cinq minutes de Syens à Bressonnaz.

Je n'ai jamais oublié le spectacle. Sur une surface d'au moins un kilomètre carré, la géographie des routes, des champs, des accès aux maisons avait disparu, remplacée par un lac d'où émergeaient les maisons. Je les connaissais toutes, avec leurs habitants. Non sans un profond émoi, je constatai que la porte d'entrée de plusieurs d'entre elles et les fenêtres du rez-de-chaussée étaient déjà en partie cachées par cinquante centimètres, voire un mètre d'eau. Le chemin d'accès à chacune d'elles nous était connu. Brassant l'eau à hauteur du genou nous nous trouvions dépassés par l'événement.

Le seul secours consista à transporter meubles et objets au premier étage des maisons, à sortir le bétail des écuries et l'emmener sur la hauteur la plus proche. Le plus difficile fut de se saisir des petits cochons, des lapins et des poules qui risquaient la noyade.

Fort heureusement, le ciel se dégagea. Deux heures plus tard le niveau de l'eau restait stable. Au cours de la matinée, s'amorça la décrue. A la fin de la journée le paysage retrouvait son aspect habituel. Seule La Broye et ses deux affluents roulaient encore de grosses eaux.

Des pensées et des sentiments précis demeurèrent en moi à la suite de cet événement. Le feu est certes un élément destructeur. Toutefois les moyens de combattre un incendie sont nombreux et s'ordonnent dans une discipline commune. Mais devant la tranquille et progressive puissance d'engloutissement de l'eau, on reste seul et sans moyen.

Impressionnante image du déluge. L'unique possibilité de salut qui s'offrit à Noé, à sa famille, à la gent animale qu'il rassembla, fut l'arche construite sur l'ordre du Seigneur.

Mais aussi impressionnante image du baptême, signe de mort et de jugement vécu et éprouvé dans une immersion significative. Ce jugement et cette mort seraient les préludes de notre perdition si la grâce de Dieu et l'arche de notre salut construite par Jésus-Christ ne nous assuraient pas une vie nouvelle. Semblablement à Noé, à l'heure que Dieu seul connaît, nous prendrons pied dans une création renouvelée, où la seule inondation prévue sera celle de l'amour.

*

La vie de beaucoup de couples d'autrefois ressemblait à celle de beaucoup de paroisses. L'arrivée et l'installation du pasteur était comparable à ce que l'apôtre Jean, sous l'inspiration de l'Esprit, nous dit de l'Eglise d'Ephèse¹¹. Le premier amour, peu à peu affaibli par le poids et les incertitudes de la trame des jours,

¹¹ Apocalypse 2.4 .

devenue bientôt la trame des années, a perdu son éclat. Il a fait place, certes, à un recommandable « support » mutuel et à une non moins recommandable persévérance. Mais le chandelier original, rempli d'huile prometteuse, est resté sans renouvellement. Il a perdu le lustre du précieux métal. Une à une, les mèches se sont encrassées, sont devenues fumeuses, puis se sont éteintes. Le glorieux ornement du sanctuaire est devenu une sorte de relique qu'on dépoussière occasionnellement à Noël, à Pâques, lors d'un baptême ou d'un enterrement. En la circonstance, on l'affuble de quelques bougies, elles aussi bientôt consumées.

Lors de sa première visite, le pasteur Jules Rod mon prédécesseur, m'avait dit : C'est après trois années de ministère que l'on peut faire un premier bilan d'un ministère paroissial.

J'avais déjà doublé le cap. J'en étais à entamer ma sixième année à Syens. Quel en était le bilan ?

Certes, il y avait des actifs !

Quelques mariages avaient été précédés d'une préparation laissant espérer que le Christ continuerait à être prié et écouté par les deux conjoints. L'équipe des monitrices, semblablement à celle des groupes de prières (trois ou quatre participants dans chaque village), étaient l'occasion d'affermissement dans la foi, d'exaucements encourageants. L'accompagnement de quelques malades et de quelques mourants avait amené certains à des aveux et à une véritable repentance. Quelques personnes posaient les questions nées d'une lecture régulière de la Bible ; mes visites à leur domicile étaient attendues pour connaître la réponse à ces questions.

Dans chaque village, vivaient des fidèles sur la prière desquels je pouvais compter, aux conseils desquels je pouvais recourir.

Le groupe des jeunes encadrait avec sérieux les catéchumènes qui, à seize ans, confirmaient leur baptême et promettaient leur participation à la vie de l'Eglise.

Régulièrement, Lisette rassemblait à la cure des femmes qui demandaient son conseil et son aide dans leurs difficultés.

Et il y avait le passif.

L'un des syndics n'appréciait guère ma présence au village. Il était mal disposé à mon égard, par suite des confidences que m'avait faites l'une de ses servantes au jupon facilement détachable.

Lorsqu'ils me voyaient arriver, certains paysans se réfugiaient quelque part dans leur grange ou même refusaient de m'accueillir. J'avais osé mettre en question leur attachement à leur litre de rouge.

L'heure du coulage du lait dans les laiteries était aussi l'heure des commérages. Mes attitudes, mes propos, mes interventions y étaient quelquefois commentés.

A mots couverts elles étaient contestées. J'avais osé m'en prendre à l'autorité de la commune parce que, ô coïncidence, elle avait fixé à l'heure du culte, le matin de l'Ascension... une revue de pompiers !

Etait semblablement commentée l'histoire qui avait illustré l'une de mes prédications. Une histoire connue. Je l'avais citée à l'appui d'un message circonstancié, en rapport avec l'absentéisme de la majorité des paroissiens. Avec un humour un peu grinçant, elle décrit un type généralisé de paroissiens présents à l'Eglise aux jours où ils sont sur quatre roues : en poussette à leur baptême, en carrosse (aujourd'hui en voiture) à leur mariage, en corbillard à leur enterrement.

J'avais également suscité de la mauvaise humeur, parmi les hommes surtout. A quelques reprises, en effet, ma visite inattendue les avait mis en ma présence alors qu'ils vauquaient à des travaux au devant de la grange ou de l'écurie. Et j'avais insisté pour qu'ils m'accordent dix minutes de clarifications quant à leur foi !

J'en étais conscient. Je bousculais l'image traditionnelle du pasteur, sagement présent à sa cure et sur sa chaire aux heures de culte. Fut-il tout seul à l'église ! Ce qu'on ne saurait imaginer puisqu'il allait de soi que des femmes et des vieux seraient là pour l'écouter !

Il est vrai aussi que mes « chroniques paroissiales », dans le mensuel tout ménagé, maniaient moins la brosse à reluire que la brosse à étriller.

Mon zèle et mon engagement avaient l'approbation de mes collègues. Toutefois, ils tentaient de me faire comprendre que mes exigences ressemblaient à une attente impatiente des récoltes de ce que je croyais avoir semé. J'avais tort de ne pas tenir compte de la tradition conforme à la mentalité dès longtemps reconnue. Sans ouvertement me contredire, ils cherchaient à tempérer mes remarques, à leur gré trop sévères. Je les résume à ma manière, pimentées !

-Le Vaudois est croyant, même s'il ne le laisse pas paraître. Il aime l'Eglise même s'il ne la fréquente pas. Les Bibles fermées, les prières sollicitées dans les grandes occasions ne sont pas des preuves d'incrédulité. La piété subsiste. Au reste l'histoire de chaque paroisse s'inscrit dans des actes et des registres qui les certifient.

-Tu le vois bien : tous les enfants de nos villages sont baptisés, et à cette occasion, les hommes sont présents. Tous les baptisés viennent à l'Ecole du dimanche, suivent le catéchisme, confirment aux Rameaux l'engagement pris par les parents à leur baptême. Aucun mariage ne se fait sans que les époux demandent la bénédiction. Et tu sais bien avec quelle attention tu es écouté lors des enterrements.

-Il faut prendre aussi en considération la trésorerie paroissiale, d'année en année renouvelée. Les cotisations de chaque paroisse honorent nos engagements à la Caisse centrale de l'Eglise. Trois ou quatre sociétés missionnaires bénéficient de leurs largesses.

-Tu es là pour semer, dans la durée. Tes successeurs en auront certainement le fruit.

-Nous avons passé, comme toi, par des découragements et des impatiences. L'expérience aidant, nous avons compris que nos énervements et nos excitations

ne sont d'aucun secours pour ceux que Dieu nous confie. Au contraire. Tu te fatigues et t'agites. En plus, tu cours le risque qu'ils te trouvent fatigant. Ils ne t'en font pas la remarque, mais ils le pensent certainement. Et si tu ne le comprends pas, viendra le jour où, avec sagesse et ménagement, ton Conseil de paroisse osera te le dire. Car les ministres passent. Mais eux demeurent.

Par contre si tu as gagné leur confiance, ils te diront que les pasteurs se ressemblent. Feu et flamme à leur arrivée, les uns après les autres bientôt se calment. La grâce et la paix que nous annonçons, voilà ce que les paroissiens attendent que tu leur apportes.

-Tu nous racontes qu'un de tes parents t'a pris à partie, t'a démontré que l'Église nationale vaudoise, comme l'Église de Sardes (Apocalypse 3.1) passait pour être vivante mais qu'elle était morte. Et tu te laisses impressionner par ces propos scandaleux, certainement tenu par un sectaire, comme il nous en vient parfois d'Angleterre ou d'Églises pentecôtistes de France. Ce sont des illuminés, dont les extravagances s'accordent avec le flegme anglo-saxon, ou son besoin de miracles, contrepoids du rationalisme des Français. Tu t'illusionnes, si tu crois que ce style d'Église puisse convenir à nos paroisses.

-De telles ambitions ne s'accordent pas avec nos ministères, desservent même notre cause et la tienne.

-Les échecs dont tu nous parles, nous les connaissons aussi. Mais c'est un peu facile de mettre en question nos ministères, l'incrédulité des gens, leur obstination au mal, leur volonté de ne pas « entendre » parce que cela les obligerait à « changer de vie ». Peux-tu, comme ça, l'exiger d'eux ? Il n'y a rien que l'homme déteste autant que ce slogan. L'Armée du Salut répond à ceux qui aiment ça. C'est sa vocation. La nôtre, c'est d'assurer partout la présence de l'Église, son autorité en accord avec celle de l'État, tous deux appelés à maintenir dans le pays une sincère crainte de Dieu.

Je ne garantis pas le mot à mot de ces exhortations fraternellement « vaudoises », mais j'en atteste la teneur et l'esprit. J'aurais souhaité en corroborer la vérité par la transcription d'une lettre émanant de l'Autorité de l'Église à l'adresse du pasteur de Syens ! Non sans raison.

En effet : accompagné d'un ou deux conseillers de paroisse, comme tous mes collègues j'avais pris part à la journée statutaire du Conseil de mon arrondissement ecclésiastique. La fin de la guerre n'était pas le moindre événement de cette année 1945. L'obscurcissement avait fait place à l'éclairage autorisé de toutes les rues, de toutes les maisons. La démobilisation s'était accompagnée du retour de tous les hommes et de tous les chevaux dans leur village respectif. Les pages de cette épouvantable catastrophe des années 1939 - 1945 étaient tournées. L'horreur suprême avait été les bombes atomiques sur le Japon et, en Europe, la découverte des camps et des crématoires servant à la destruction totale du peuple juif.

Lors de ce Conseil d'arrondissement, il en avait été question, avec humiliation mais aussi actions de grâces. Dieu était loué et combien remercié d'avoir permis que notre pays échappe à cette effroyable tourmente.

Puis, selon le traditionnel ordre du jour d'un tel Conseil, outre un rapport sur les finances, un long rapport avait fait état de la vie de chaque paroisse, rapport unanimement approuvé par tous les participants. Étais-je le seul à être reparti de cette rencontre officielle sous le coup d'un indicible malaise ?

Rentré à la cure, après deux ou trois jours de réflexion, j'avais écrit au Bureau du Conseil.

Mon style et mon vocabulaire ne cachait pas mon désappointement. Même mon profond désaccord. Mes remarques portaient essentiellement sur la contradiction que je voyais et j'éprouvais entre ce « rapport » sur la vie de nos paroisses où rien de négatif n'était signalé, et la réalité quotidienne de chacune d'elles, la mienne comprise. Je m'en prenais à ce consensus pastoral et ecclésial qui laissait entendre que tout était pour le mieux, par la grâce de Dieu. Je concluais par mon regret de n'avoir pas osé publiquement exprimer le désaccord pour ne pas dire le démenti que j'avais à cœur de faire entendre.

La lettre reçue en réponse à ma démarche valait son pesant de « remise en place ». Cette admonestation était une fraternelle invite à me calmer et à rentrer... mes griffes. Qui étais-je pour disserter de la santé spirituelle de l'Eglise, faire un diagnostic de sa faiblesse et me croire mandaté à en rendre consciente l'Autorité ?

Tout cela en termes polis mais assez fermes pour que je me le tienne pour dit.

*

Le téléphone avait sonné. Au bout du fil : le pasteur Bovon membre du Conseil synodal, me demandait instamment de descendre à Lausanne. Il voulait me rencontrer pour me communiquer ce qui lui tenait à cœur. D'entente avec ses collègues du Conseil, il avait un projet me concernant. Il m'en donnerait le détail de vive voix. Il attendait ma visite.

Bien sûr, j'étais intrigué, me posais beaucoup de questions. Ma lettre aux autorités de l'arrondissement et l'admonestation fraternelle reçue en retour avaient-elles mis en cause ma présence à Syens ? Quelle mission le Conseil synodal pouvait-il me confier ? De qui et de quoi s'agissait-il ?

Quarante-huit heures plus tard, le tram du Jorat m'amenait à Lausanne. Monsieur Bovon me reçut, non pas dans le bureau du Conseil synodal mais à Saint-Laurent, dans le bureau de la paroisse dont il était le pasteur.

Je ne savais pas que ce coup de fil, suivi de cette visite, allait opérer un profond bouleversement de mon ministère. Une page ultime s'écrivait en rapport avec mon ministère à Syens. Je le pressentais depuis le coup de téléphone.

CHAPITRE VI – QUATRIEME TABLEAU :

SYENS – LE SENTIER, SIMPLE COURSE

Dans le tram qui me ramenait à Syens, j'étais un homme bousculé par des pensées diverses et contradictoires.

Après six années vite passées et alors que les contacts établis avec toutes les familles de la paroisse permettraient peut-être des labours et des semailles enfin fructueuses, pouvais-je ainsi brusquement la quitter ?

Humour du Seigneur : quand en 1940 la paroisse du Brassus avait été mise au concours, d'entente avec Lisette nous avions refusé de postuler. Cette vallée passait pour un pays de loups, à l'écart de notre canton. Par ailleurs, c'était un pays froid, fortement enneigé. Accepter cet appel tenait d'une gageure insolite.

Aigle m'avait familiarisé avec une population à la fois vigneronne et citadine. Syens m'avait fait connaître une collectivité paysanne. Ce que Monsieur Bovon me disait du Sentier correspondait à un ensemble ouvrier, et encore d'un genre particulier puisque généralement horloger. Les critères avancés pour me faire brusquement passer du Jorat à cette vallée du Jura tenaient-ils à une volonté du Seigneur ou aux idées arrêtées de Monsieur Bovon ? L'urgence et les arguments présentés me demandant de quitter cet arrière-pays de La Broye proche de la famille de Lisette n'étaient pas pour me plaire.

Par ailleurs et en vérité, les fréquentes déceptions qui altéraient mon service pastoral m'interpellaient. Avais-je à prolonger ma vocation dans cette région essentiellement rurale ? Ne devais-je pas considérer cet appel comme une grâce de Dieu qui m'ouvrirait de plus larges horizons et restaurerait mon zèle momentanément un peu attiédi ?

Ce même soir, le tête-à-tête avec Lisette ne m'apporta pas le veto auquel je m'attendais, ni le feu vert que confusément je croyais discerner dans cette mutation prometteuse d'une sorte de soulagement face au sentiment d'échec qui m'habitait parfois.

Avec cette tranquillité d'humeur et d'esprit qui la caractérisait constamment, Lisette me dit :

Tu sais bien qu'en t'épousant, j'ai dit : là où tu iras, je serai avec toi... La Vallée de Joux ? Il y a six ans, nous en redoutions le climat... Les brouillards et l'humidité éprouvante de La Broye n'ont pas ma préférence... C'est vrai que je suis, moi aussi, attachée à beaucoup de femmes de nos trois villages. Cela me peinera d'avoir à les quitter... La tombe de Geneviève ne me retiendra pas...

En d'autres mots, elle me laissait l'entière décision de rester ou de partir... Sans hésitation, elle approuverait mon choix.

A quelques jours de là vint la sollicitation du Conseil de paroisse du Sentier.

J'avais scrupule de refuser son appel sans l'avoir pour le moins rencontré. Par train, j'arrivais à la fin d'une matinée en gare du Sentier. Monsieur Georges Golay, président du Conseil m'attendait pour m'emmener aussitôt chez lui.

Ayant déplié une carte topographique de la commune du Chenit, il m'expliqua en détails la configuration des lieux. La paroisse était constituée du grand village du Sentier avec cinq satellites soit : à l'extrémité du Lac de Joux, le hameau de la Golisse ; en amont, partagés par l'Orbe, les hameaux de Chez-le-Maître et le long village de l'Orient (de l'Orbe) ; puis, dans une combe parallèle à celle de l'Orbe, à l'ouest du Sentier, mais cinquante à cent mètres plus haut, les hameaux du Solliat et Derrière-la-Côte. Une Eglise libre avec une centaine de membres se réunissait à Chez-le-Maître. Monsieur Philippe de Mestral en était le pasteur. Les catholiques, en petit nombre, avaient leur église dans le village du Brassus, autre paroisse protestante de la commune du Chenit. Quelques familles se réclamaient du nom de « Frères larges » alors que quelques autres se déclaraient participantes du Rassemblement darbyste, dit « Frères étroits ». Et Monsieur Golay de préciser qu'environ trois mille paroissiens attendaient ma venue.

Manifestement, mes hôtes étaient des chrétiens unis dans une même foi. Au cours du repas, bientôt servi en toute simplicité, ils complétèrent leurs informations. Le culte dominical à dix heures au Sentier était précédé à neuf heures d'un culte pour les jeunes de douze à seize ans. Le pasteur en avait la responsabilité, conjointe à celle d'instruire les catéchumènes durant deux hivers. Une équipe d'une quinzaine de moniteurs et monitrices, en service dans différents lieux et différentes classes d'âge, assuraient l'Ecole du dimanche. Une instruction hebdomadaire donnée par le pasteur les y préparait. L'hôpital du district avait un culte par semaine assuré tour à tour par les pasteurs des paroisses réformées de l'Abbaye, du Lieu, du Brassus et du Sentier.

L'heure n'était plus aux objections, mais à la réponse qu'attendait Monsieur Golay, suite à la question qu'il me posait :

Je vous ferai voir la cure et l'Eglise. Pourrions-nous déjà envisager la date de votre venue ?...

Nous étions entre Pâques et Pentecôte 1946. Devant nos yeux et par la porte-fenêtre ouvrant au sud, sur le balcon supérieur de la maison où habitaient mes hôtes, pâturages et forêts des flancs nord du Mont-Tendre laissaient paraître, ci ou là, des plaques de neige.

Alors que je tardais à répondre et regardais ce paysage austère, comme s'il devinait mes pensées, Monsieur Golay précisa :

Oui, il arrive que le printemps tarde à rejoindre la Vallée... Mais vous le découvrirez. Quand il arrive, il bouscule les jours et nous mène rapidement vers l'été. Alors vous apprécierez la beauté méconnue de cette partie de notre canton. Vous devriez envisager cette période pour emménager. Vos trois enfants bénéficieront de notre bon climat de l'été. Madame Ray et vous-même pourrez également prendre du temps pour vous installer et disposer de jours de vacances.

Mentalement déjà, j'en étais venu au même schéma, dans la pensée que Jean-Luc entrerait à l'École primaire à fin août, que l'après-Pentecôte me laisserait les loisirs pour préparer notre déménagement, que fin juin - début juillet serait la période favorable pour prendre congé de Syens et nous installer à la Vallée. J'assurai donc Monsieur Golay de ma venue et convins qu'après avoir pris avis de mon épouse, je lui ferai connaître la réponse à sa question de date.

Encore fallait-il que, par une votation, la paroisse confirme l'appel qui m'était adressé. Monsieur Golay de sourire et de m'assurer que la mise au concours verrait-elle s'inscrire un autre candidat, le choix du Conseil recommandé par le Conseil synodal et Monsieur Bovon en particulier, serait celui des paroissiens.

La visite de la cure ne manqua pas de me réjouir. Au centre du village, un peu en retrait de la route principale, la maison était entourée d'une large pelouse à l'ouest, d'un grand jardin au nord, et d'une sorte de cour à l'est. Elle comptait deux salles et deux chambres au rez-de-chaussée surélevé, accessible par un perron flanqué à droite et à gauche de quatre marches y donnant accès. Au premier étage, un large hall d'entrée ouvrait sur une cuisine spacieuse, une chambre de bain, une petite chambre et des toilettes à l'est, trois grandes chambres au sud, et deux plus petites à l'ouest. La cure avait été construite alors que le Pays de Vaud était encore sous le régime bernois. Elle avait le style cossu, harmonieux, voire distingué, des maisons bernoises. Son élégance contrastait avec l'ensemble de toutes les maisons de cette même grande rue. Elles étaient étonnamment dépouillées d'élégance avec leurs façades sans relief et sans volets.

L'autre côté de la route, en face de la cure, une église originale aux parois de bois avait été détruite par un incendie à la fin du siècle dernier. Sur son emplacement avait été édifiée, dans le style prétentieux et souvent monumental de l'époque, une grande église - plus de cinq cents places - dans laquelle je pénétrai précédé par Monsieur Golay. Je n'ai pas oublié son premier geste. Il m'amena directement à l'entrée du chœur éclairé par trois vitraux et il me dit : Vous voyez l'inscription en grandes lettres ? Elles sont le fondement de la lumière qui les surplombe.

Il les lut à haute voix : « Nous prêchons Christ crucifié ».

Monsieur le pasteur, c'est la base de la prédication que vous apporterez à notre paroisse.

C'était déjà l'heure de reprendre le train. Autant j'avais été soucieux et troublé durant toute la matinée de mon voyage, autant sur le trajet de retour étais-je comme allégié, même réjoui. Une porte s'était ouverte devant mes pas.

Le lac entrevu, la forêt et les pâturages qui défilaient sur l'écran de la fenêtre de mon compartiment, les crêtes élevées du Mont-Tendre, la longue descente au flanc de la Dent-de-Vaulion dominant Vallorbe, participaient de cette joie intérieure. Je retrouvais le Jura de mon enfance, de mes vacances et de mon temps de mobilisation à Mauborget. Je retrouvais la proximité d'un lac et sa fraîcheur. En même temps, je pressentais que cette nouvelle étape de ma vie, riche d'inconnues, offrait à mon ministère et à celui de Lisette, des cheminements nouveaux. Mon imagination y trouvait large compte.

J'avais déjà connu ce frémissement intérieur le jour où j'appris la réussite de mon bachot. Enfin la vie s'ouvrait devant moi. Avec de tout autres perspectives et dimensions, cette venue au Sentier m'apparaissait soudain telle une entrée dans une terre nouvelle dont nous aurions à découvrir les tableaux multiples et pittoresques.

Je ne sais plus comment Lisette accueillit le récit détaillé de cette visite aux conséquences combien différentes de ce que nous avons imaginé en la préparant. J'étais assuré de l'authenticité de sa parole : en totale confiance, elle irait là où j'irais. Pour cette raison, je n'avais pas laissé entendre à Monsieur Golay qu'avant d'acquiescer à sa demande je voulais consulter mon épouse. Donc, au retour, je n'étais pas troublé par la perspective de lui dire le revirement intervenu. Elle exprima son accord avec sérénité, selon cette heureuse disposition de son caractère prompt à se réjouir et à faire face à toute nouvelle situation.

*

La trame des jours qui nous virent informer la paroisse de notre prochain départ, prendre congé des paroissiens, préparer notre déménagement n'est plus présente à mon souvenir. J'ai gardé mémoire des regrets certains que nous éprouvions à la perspective d'avoir à quitter nombre de familles auxquelles nous nous étions attachés. Ce n'était pas sans émotion que, pour ma part, je me séparais de ce coin de pays, parcouru et visité par tous les temps de soleil, de brouillard humide et « cru », de bise et de neige, par des chemins dont mes gros souliers ou ma bicyclette connaissaient toutes les bosses, toutes les ornières et les « gouilles ».

Par ailleurs, je n'avais pas mauvaise conscience devant le reproche fréquemment exprimé de ce brusque départ, trop tôt survenu. L'argument faisait poids et me disculpait : je ne pouvais me dérober à une décision du Conseil synodal. Ma mutation était assortie de l'honorable mission qui m'était confiée : exercer mon ministère au bénéfice d'une des importantes paroisses du canton, aux exigences de laquelle l'Autorité synodale me déclarait apte à répondre. Rien que ça !

Ainsi se tourna la page de mon pastorat dans La Haute-Broye. La première quinzaine de juillet 1946 fut passée à préparer notre déménagement, à nous installer à la cure du Sentier. Le 14 juillet, le pasteur Georges Duvoisin présida le culte au cours duquel nous fûmes accueillis dans cette Vallée devenue chère à nos cœurs.

4. SIX ANNÉES AU SENTIER (1946 - 1952)

CHAPITRE I - UNE HEURE DÉCISIVE

Ce chapitre ouvre une des pages importantes de ma vie. Il met en lumière ma conversion. En termes bibliques : ma nouvelle naissance, associée à mon baptême dans l'Esprit. Je l'ai mentionnée dans le premier volume de ma Théologie pratique¹². Ici j'en donne un récit circonstancié. J'y ajoute une parole de l'apôtre Paul. En termes simples, et mieux que je ne saurais l'exprimer, il rend compte, toutes proportions gardées, de ce que fut dorénavant mon ministère :

« J'accomplis la tâche d'un officiant (autre traduction : d'un prêtre) en annonçant la Bonne Nouvelle de Dieu aux non-Juifs pour que ceux-là deviennent une offrande agréable à Dieu, consacrée par l'Esprit Saint. Voilà pourquoi, grâce à Jésus-Christ, je suis fier de mon travail pour Dieu. Car si j'ose parler, c'est seulement de ce que le Christ a accompli par mon moyen pour amener les non-Juifs à obéir à Dieu. Il l'a fait par mes paroles et mes actes... c'est-à-dire par la puissance de l'Esprit de Dieu »¹³.

Dois-je le préciser ? La fierté dont le chrétien se réclame ne tient pas à ce qu'il est, ou à ce qu'il a fait. Ainsi que Paul le souligne, elle tient à ce qu'est l'Évangile du Seigneur ; à la grâce dont nous sommes l'objet ; à ce que le Christ accomplit pour nous. Nous ne tirons nulle gloire de nos paroles et de nos actes puisque Jésus-Christ est l'auteur et l'entière expression de ce qu'on peut en retenir d'heureux.

Si je le souligne, c'est qu'à partir de ma conversion, mon ministère - et je n'oublie pas celui de Lisette - s'est accompagné de bénédictions immédiates, mais aussi de récoltes tardives et inattendues. A maintes reprises, et récemment encore, des hommes ou des femmes m'ont rapporté que, dans tel endroit ou telle circonstance, mon message les avait amenés à une rencontre avec Jésus-Christ, ou bien a orienté leur vie vers le chemin de la foi.

Ce qui m'a ému tout autant sinon davantage encore, c'est de comprendre que « dès avant notre naissance et dans Sa grâce, Dieu nous a appelés à Le connaître et à l'heure de son choix, nous révèle son Fils »¹⁴ pour que nous en devenions les témoins et les serviteurs.

Autre émerveillement : au soir de ma vie, alors que je fais « le compte de mes jours », je réalise combien de circonstances de mon enfance ont été une préparation aux responsabilités qui me furent confiées et à la discipline d'endurance qu'elles exigeaient.

¹² p. 126.

¹³ Romains 15. 16-19.

¹⁴ Galates 1. 15-16.

Sans en mesurer l'importance et la portée, mes parents me laissaient aller tête nue, genoux découverts puisque j'étais en culottes courtes. A pied ou au pas de course – plus tard à bicyclette – c'était ma tenue, par tous les temps de soleil, de vents humides, de bise glaciale. Bien sûr, en hiver, je portais une camisole de laine sur la poitrine et une écharpe autour du cou.

Auxiliaire de mon père lors des distributions de courrier, de journaux, de paquets, j'acquis ainsi ma robustesse, appréciée plus tard lors de mes déplacements du Jorat, suivis de ceux de la Vallée de Joux.

D'autres rubriques peuvent être ajoutées à ce « compte de mes jours » .

Dès l'âge de onze ans, après le départ de ma sœur Mary-Anne pour la Suisse alémanique, il y eut ma formation à tous les travaux de la cuisine, à la propreté de l'appartement, à la lessive hebdomadaire, à la tenue d'un jardin dûment engraisé, à l'élevage des poules et des lapins à nourrir, à déplumer et à dépecer.

Alors que j'étais gymnasien, puis étudiant, il y eut ma formation au rôle d'animateur, de répétiteur, de guide des classes de vacanciers dans le pensionnat Rossier, ou de chef d'un cantonnement dans le Camp Junior de Vaumarcus...

Je n'en étais pas toujours enchanté ; c'était du travail qui me frustrait de mes heures de repos et de vacances. Mais selon mes parents, le temps libre était à considérer comme une possibilité de labeur différent et une formation aux aléas que l'existence nous réservait. Peut-être l'ai-je déjà dit : je connus pour la première fois des vacances lorsqu'à vingt-trois ans je fus invité par ma fiancée et ses parents à un séjour de deux semaines dans leur chalet de Flendruz !

Aurais-je autant maugréé si j'avais su que Dieu me formait ainsi à être un jour le Directeur de La Ligue pour la Lecture de la Bible et le responsable des Camps de Vennes, avec des compétences et un sens pratique acquis tout au long de ma jeunesse ?

Je n'ai pas raconté toutes mes turbulences d'adolescent ; mes audaces et mes frasques d'étudiant ; mon intérêt passionné pour le cinéma¹⁵ ; mes lectures sans rapport avec mes études de théologien ; mes attentions aux réalités de ce monde et non à la préparation et à la venue du règne de Dieu ; mon refus d'une théologie intellectuelle, critique, théorique... donc ma Bible rarement ouverte. « Père prévoyant et prodigue », Dieu m'a laissé liberté d'éprouver mes aveuglements et mes limites. Même aux heures où, dans une ignorance décidée ou inconsciente de Sa volonté j'en faisais à ma tête, Il accompagna ma vie de signes, m'assurant de sa fidélité et de sa bonté. J'en étais souvent humilié et j'en avais mauvaise conscience. Cependant ma vocation demeurait intacte.

Lassé d'une connaissance théorique à laquelle je ne portais guère d'intérêt, mes attentions allaient avant tout aux problèmes humains. Dieu savait la part

¹⁵ A cause de ma critique de films à « La Revue », une carte de journaliste me donnait libre entrée dans les cinémas de Lausanne.

prépondérante qu'ils prendraient tout au long de mon ministère. Par ailleurs, je restais intimement assuré que l'Évangile était la clef et la solution à ces problèmes, sans que j'en discerne encore la véritable approche.

Cependant une question reste sans réponse assurée lorsque je fais « le compte de mes jours ». L'Ennemi avait-il connaissance de ma prédestination en Christ ¹⁶ ? Savait-il les défaites que le Seigneur lui infligerait dès l'heure où « je naîtrais d'En-Haut »¹⁷ ?

Certes, il y avait la part de ma témérité ou de mes égarements entêtés. Néanmoins, il m'est souvent venu à l'esprit que « l'Ange de l'Éternel », conscient des intentions corruptrices et meurtrières de l'Ennemi, m'avertissait à temps et m'écartait des pièges grossiers ou subtils dont ce dernier jalonnait ma route. Ainsi me furent souvent épargnés la trompeuse sécurité que donne l'argent ; le faux pouvoir du succès ou de la renommée ; les tentations de la chair avide de complaisances diverses ; l'endurcissement du cœur lassé de l'indifférence spirituelle de ceux que l'on devrait instruire ; ou alors, l'orgueil lié au privilège et au contentement d'être une voix et une autorité reconnues de beaucoup.

* * *

A l'heure de notre arrivée au Sentier, même si me grisait un peu la perspective d'un ministère dans cette grande paroisse, je n'en étais pourtant pas à coudre des galons supplémentaires sur mon titre de pasteur. Je tremblais plutôt d'avoir à honorer l'attente de ceux qui m'avaient appelé et nommé. Car demeurait en mon âme et conscience le malaise qu'avait fait naître à Syens l'officialité d'une tâche appréciée dans la mesure où elle était conforme aux limites de la tradition et de l'Institution de notre Église réformée vaudoise. Ce que je savais de la spiritualité du revivalisme anglais et du réveil pentecôtisant de l'Ardèche avivait mon imagination : « Il manque à ton ministère une dimension essentielle et ce n'est pas un changement de paroisse qui te la donnera... Mais où la trouver et comment l'obtenir ? Ton activisme doublé par les exigences de la paroisse n'en tient pas lieu. Ton zèle et tes convictions, la tiédeur de ta communion avec Dieu, l'insuffisance de ta vie de prière ne correspondent pas à une foi véritable. Lisette s'en rend-elle compte ? N'en est-elle pas, elle aussi troublée, peut-être même éprouvée, sans avoir la liberté de t'en parler ? »

C'est dans cet état d'esprit qu'en août 1946 je me rendis au Camp Junior de Vaumarcus. J'étais heureux de la diversion que cela m'apporterait.

A mon arrivée, je retrouvais l'équipe habituelle des responsables, tous issus des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens. Parmi eux, Philippe de Mestral, pasteur de l'Église libre de la Vallée¹⁸, Marcel Barbey, charcutier renommé de Granges-Marnand, et un Veveysan connu sous son surnom « La Bouée »¹⁹. D'année en année, ensemble nous improvisions pour le camp un spectacle comique. Sans rien enlever du sérieux de l'enseignement et de l'affermissement de la foi de la

¹⁶ Ephésiens 1. 3-14.

¹⁷ Jean 3.3.

¹⁸ Elle groupait une septantaine de membres. Dans sa chapelle sise à Chez-le-Maître, entre le Sentier et le Brassus, il y avait la résidence du pasteur et la salle de culte.

¹⁹ J'ai oublié son nom.

centaine d'adolescents qui nous étaient confiés, ce sketch quotidien favorisait la discipline et la bonne humeur des campeurs.

Pour la première fois Jean Baudraz, lui aussi pasteur de l'Eglise libre, était au nombre des responsables du camp. Je le savais en difficulté avec son église, en particulier sa Faculté de théologie dite « Les Cèdres » de Lausanne²⁰.

A le connaître mieux, à entendre ses commentaires au sujet de la théologie « libérale » de son Eglise, je fus impressionné par l'autorité de son verbe, reflet évident de l'autorité qu'il accordait à l'Écriture, en particulier à l'inspiration divine qu'il lui attribuait. J'étais également impressionné par ses connaissances bibliques. Elles l'amenaient à déclarer faux-prophètes quelques pasteurs de son Eglise et plusieurs des professeurs de la Faculté : en 1918, ils avaient substitué à la confession de foi trinitaire une sorte de credo à l'enseigne d'une « communion des cœurs ».

La verve de Jean Baudraz était également provoquée par le crédit que Philippe de Mestral accordait à la théologie des « groupes d'Oxford » devenus, plus tard, le « Réarmement moral ». Déjà du temps où j'étais gymnasien, après une participation aux rencontres de ce « mouvement » je m'en étais éloigné. Son recours quotidien à quatre critères – Vérité, Amour, Pureté, Honnêteté absolue – , doublés d'un silence offrant au Seigneur la faculté de nous convaincre de péché, de nous appeler à le confesser publiquement devant autrui, m'apparaissait plus apparenté à un légalisme moralisant qu'à une libre soumission au Seigneur et à sa grâce. Je n'étais pas seul à qualifier « d'interprétation abusive de l'humilité et de manque de respect du prochain » la confession publique de tout manquement. Or, le pasteur de Mestral illustre son message par des confessions personnelles.

Cette querelle de doctrines, heureusement limitée aux responsables du Camp, perturbait nos rencontres de chefs. L'autorité et la connaissance biblique et théologique de Jean Baudraz eurent raison des allégations aussi obstinées que sincères de Philippe de Mestral (Celui-ci restera fidèle au Réarmement moral, ce qui altérera quelque peu notre collégialité durant mon ministère au Sentier)²¹.

La piété dynamique autant que la connaissance biblique et théologique de Jean Baudraz me persuadèrent qu'il était l'homme de Dieu avec lequel je pouvais partager mon dépit d'un ministère plus officiel que spirituel, et mes questionnements quant à la manière d'en changer.

Je lui demandai un entretien. Les bains, les jeux, les excursions des campeurs, étaient des plages de repos pour les responsables du Camp. L'ensoleillement de cet après-midi d'été nous fit programmer une balade à deux dans la forêt voisine. Une clairière ombrée nous vit assis sur un tronc, dans un silence et une solitude propices au dialogue.

J'exposai les étapes de ma vocation et de ma préparation au ministère, les déceptions progressives qui me faisaient mettre en cause mon aptitude à

²⁰ La « Môme » était le sobriquet qui la distinguait de la Faculté de théologie universitaire.

²¹ En vérité, Ph. de Mestral reconnut plus tard la justesse des appréciations de Jean Baudraz.

poursuivre un engagement dans une Eglise dont l'officialité et le multitudinisme étaient l'expression première.

Il m'écouta, silencieux. Ses questions précises me firent mettre en lumière tel aspect de ma mauvaise conscience, de mes doutes, de mes défaites relationnelles, de mes culpabilités.

Il dit soudain, avec la tranquillité d'un homme pleinement assuré de son propos : C'est beaucoup plus simple que tu ne l'imagines. Cela se résume à la parole de Jésus à l'adresse de Nicodème, et c'est un ordre à ta portée : « Il faut te convertir ». Mon cher, tu n'es pas né de nouveau et surtout pas d'En-Haut.

J'écoutais sans comprendre. Il prit alors le temps de commenter les vingt premiers versets du chapitre 3 de l'Evangile de Jean.

Profondément mis en cause par son explication, je lui demandai comment je devais répondre à cet appel à naître de nouveau.

Adresse-toi au Seigneur ! Dis-Lui que tu désires vivre une nouvelle naissance.

D'accord. Mais comment saurai-je sa réponse ?

Il te parlera à l'instant-même ou alors dans les jours qui viennent. En tout cas, tu découvriras qu'Il t'a exaucé. L'Esprit Saint t'habitera.

Tu dis : Il me parlera... Dois-je m'attendre à l'audition d'une parole qui viendrait du ciel ou à un événement semblable à celui de Pentecôte ?

Peut-être...

Et si rien ne se passe ?

Ouvre ta Bible. Et dis au Seigneur de te donner une parole qui t'éclaire et te convainc d'avoir été exaucé...

Je laissai Jean reprendre la route du camp. Je désirais disposer d'un moment de solitude et de réflexion. J'étais très bousculé intérieurement. Je quittai le chemin forestier et me retirai dans la forêt.

Un tapis de mousse s'offrait à mon regard. Je m'y agenouillai et, littéralement j'interpellai Dieu sans lui cacher que, pour moi, cette heure était décisive. S'Il consentait à me faire naître de nouveau j'avais, préalablement, trois questions à Lui poser :

En vérité, m'avait-Il appelé à être pasteur ? Si oui, qu'Il me dise ce qui me manque... Si c'était le Saint-Esprit, qu'Il me baptise.

J'attendis, à l'écoute éventuelle d'une voix qui viendrait du ciel ou d'un phénomène significatif. Rien ne se passait. Me souvenant du conseil de Jean, tremblant un peu de faire ce geste « hasardeux », j'ouvris brusquement ma Bible.

Sous mes yeux était le chapitre 4 des Ephésiens, verset 7. A haute voix, je lus le texte jusqu'au verset 12 :

Chacun de nous a reçu la grâce de Dieu selon la part que le Christ lui donne dans Son œuvre.

C'est bien ce que déclare l'Ecriture :

Il est monté sur les hauteurs

Il a emmené des captifs et

Il a fait des dons aux hommes.

Or que signifie : Il est monté ? Cela implique qu'auparavant

Il est descendu jusqu'en bas, c'est-à-dire sur la terre.

Celui qui est descendu est aussi celui qui est monté au-dessus de tous les cieux, afin de remplir l'univers entier.

C'est lui qui a fait don de certains comme apôtres, d'autres comme prophètes, d'autres comme évangélistes, et d'autres encore comme pasteurs et enseignants.

Il a fait don de ces hommes pour que ceux qui appartiennent à Dieu soient rendus aptes à accomplir leur service en vue de la construction du corps de Christ.

J'entendais ma voix et réalisais soudain que ce n'était plus ma voix seulement, mais aussi celle de la Parole, donc celle de Dieu. Un tressaillement de crainte me saisit, accompagné d'un tressaillement de joie. Réellement, littéralement, sans que je Le voie, Dieu était présent devant moi et me parlait. En réponse à ma question, Il m'assurait qu'Il m'avait choisi comme pasteur. Conjointement Il me faisait saisir qu'en vérité, l'Écriture était Sa parole. Jusqu'à ce moment, durant toutes mes études et mon ministère, je l'avais considérée comme étant inspirée à ceux qui l'avaient transmise. Et là, soudain, Dieu me faisait comprendre que ce même Saint-Esprit, inspirateur des prophètes et des apôtres, me la communiquait.

J'en étais à la fois ébloui et bouleversé. Je réalisais qu'une intelligence nouvelle me révélait la Parole divine et que j'aurais à en faire la découverte. J'étais bien sur la terre, à Vaumarcus, dans la forêt ; en même temps j'étais sur le seuil d'une terre, d'un ciel, d'une vie nouvelle ouverte devant mes pas. Le mot « illumination intérieure » me venait à l'esprit. Également le mot « ivresse » qu'avaient connue les disciples à Pentecôte.

Je fus ramené à la réalité par le rappel de la seconde question posée : « Que m'a-t-il manqué jusqu'ici ? »

J'avais ma Bible ouverte à ce chapitre 4 d'Ephésiens. Je repris ma lecture à haute voix au verset 17. Cette fois avec la certitude que Dieu me parlait. Il le fit, en effet, m'amenant à écouter mot à mot ce que je lisais, m'en accordant une compréhension immédiate, tout aussi bouleversante.

Voici ce texte :

« Voilà donc ce que je dis et ce que je déclare dans le Seigneur :

Vous ne devez plus marcher (en grec : tourner en rond) comme les païens qui marchent selon la vérité de leurs pensées.

Ils ont l'intelligence obscurcie, ils sont étrangers à la vie de Dieu,

à cause de l'ignorance qui est en eux, à cause de l'endurcissement de leur cœur.

Ayant perdu tout sentiment, ils se sont livrés au dérèglement,

pour commettre toute espèce d'impureté jointe à la cupidité.

Mais vous, ce n'est pas ainsi que vous avez appris Christ,

si du moins vous l'avez entendu, et si, conformément à la vérité qui est en Jésus, c'est en Lui que vous avez été instruits à vous dépouiller, par rapport à votre vie passée, du vieil homme qui se corrompt par les convoitises trompeuses, à être renouvelés dans l'esprit de votre intelligence, et à revêtir l'homme nouveau, créé selon Dieu dans une justice et une sainteté que produit la vérité. »

Je n'oubliais pas que Paul s'adressait d'abord aux Ephésiens. Cependant, en réponse à ma question, sans ménagement, l'Esprit mettait en lumière les manquements qui me caractérisaient. Conjointement, Dieu m'enseignait des vérités fondamentales :

Le païen n'est pas l'incrédule seulement, mais parallèlement l'homme religieux que j'étais, limité à ce que sa propre et vaine pensée peut concevoir.

Naturellement, l'homme a une intelligence non pas seulement limitée, mais obscurcie. D'où mes tâtonnements et mes doutes.

Naturellement, notre vie est étrangère à la vie de Dieu. Donc, Jean avait raison. Je devais naître de nouveau.

Naturellement, notre cœur est endurci, et cela conduit à toutes sortes de dérèglements : mes coquineries d'enfants, mes égarements d'imagination et de comportement d'adolescent, mon cynisme parfois déshonnête et méchant de bellettrien, mes hypocrisies de pasteur et de théologien.

En vérité, je me serais cru fustigé sans pitié par le Seigneur, s'il n'y avait pas eu, dans cet examen de conscience inattendu, cette parole saisie comme une grâce, même une consolation : « à cause de l'ignorance qui est en vous ».

Cela m'encourageait à poursuivre cette méditation, d'autant plus que ce qui suivait était instructif et prometteur. Il y avait à :

- apprendre à connaître Christ, donc le fréquenter Lui d'abord,*
- l'écouter comme étant la source de la vérité,*
- consentir à me débarrasser de ma propre nature corrompue tendant à des réussites faites de trompeuses illusions,*
- boire à la source d'une intelligence nouvelle,*
- recevoir une identité sanctionnée, réparée, justifiée, sanctifiée par la vérité de la Parole du Seigneur.*

Cette dernière injonction me fit à nouveau m'agenouiller et je dis simplement : Oui, Seigneur, je veux recevoir cette nouvelle identité.

Je ne sais pas expliquer ce qui se passa. Etait-ce en moi, ai-je entendu Jésus s'exprimer, ai-je prononcé moi-même cette parole, comment et par qui a-t-elle été dite ? Elle retentit :

« Père, je remets mon esprit entre tes mains ».

Ce fut une nouvelle illumination intérieure, accompagnée de certitudes : Jésus crucifié était mort à ma place ; j'étais pardonné et aimé de Dieu ; j'étais né d'En-Haut ; je recevais une personnalité nouvelle et restaurée.

En vérité je n'étais plus moi-même. J'étais ivre d'une conviction et d'une joie inexprimables.

Je repris le chemin du Camp. J'y parvins à l'instant où le souper était servi. Les campeurs de ma table manifestaient leur impatience devant mon bref retard à revenir de la cuisine avec leur pitance. On était bel et bien sur terre. Chaque assiette ayant reçu sa part et le jeu des fourchettes m'ayant assuré que j'avais un instant de liberté, debout à ma place, je cherchais le regard de Jean Baudraz. Un clin d'œil et mon visage épanoui lui firent comprendre que « l'événement » s'était accompli.

Le même soir, dans un entretien privé, je rapportai à Jean ce que j'avais vécu et éprouvé. Le récit des visites de Jean Baudraz au Sentier me donnera l'occasion de revenir sur son accompagnement pastoral lors de ma conversion. Mais auparavant, je rapporte ici deux incidents complémentaires qui en soulignèrent la réalité.

Le premier n'était pas surprenant. Il confirmait « l'événement » de mon baptême dans l'Esprit. J'étais littéralement affamé de la lecture de la Parole biblique. Semblablement à ce que m'avait appris la naissance de nos enfants, il me fallait, nouvellement né, mes six « tétés » par jour. Je me régalais à la découverte de la révélation et de la connaissance de la Bible. Je vivais de vraies études de théologie, lors même qu'honnêtement je pouvais me demander si l'étudiant « amateur » que j'avais été durant quatre ans avait jamais accédé à la théologie !

Le second fut de courte durée et me laissa au seuil d'une expérience indicible. Par la suite, je n'eus jamais loisir d'en approfondir la teneur, alors qu'elle me faisait connaître un aspect caché de l'inspiration de certaines musiques de ce monde. L'écoute des œuvres de Wagner me devint intolérable. Elle me révoltait. Il en allait de même de la mélodie des musiques arabes. J'y entendais des intonations de souffrances, des gémissements infernaux au point de me boucher les oreilles ou de fuir le lieu où elles retentissaient. Ce phénomène m'accompagnait où que j'aie. Puis il s'atténua et disparut. J'en ai gardé la vive impression.

*

Je clos ce premier chapitre par une courte évocation de mon retour à notre nouvelle cure où, durant mon absence, Lisette était demeurée avec nos enfants.

Exalté, je l'étais certainement moi aussi. Un étonnement attentif et bienveillant fit de Lisette une interlocutrice à la curiosité éveillée par mes récits, par ma quête de temps consacré à l'écoute de la parole biblique et à la prière. Dans la mesure où les enfants lui en laissaient le loisir, elle me rejoignait, intéressée par ce que je lui apprenais de l'Écriture. Elle me le dit plus tard : ce qui l'impressionna, mais en même temps l'apaisa et la réjouit, ce fut ma prédication le dimanche matin, deux jours après mon retour de Vaumarcus. J'avais mon élocution habituelle, mais l'intonation de mon verbe était devenue directe, libre et communicative. J'ai gardé en mémoire la référence du texte prêché ce dimanche-là. Ezéchiel 24. Une parabole prophétique à l'application de laquelle, cinquante ans plus tard, je ne saurais risquer une improvisation. J'ose croire que dans le contexte de l'époque, le Seigneur me l'a inspirée. Pour le moins, Lisette en fut émue.

CHAPITRE II – RAMEAUX

Ce titre correspond à ce que furent les années de mon ministère au Sentier. Qu'auraient-elles été si, comme à Aigle et à Syens, je m'y étais engagé avec sérieux certes, mais avec mon seul dynamisme naturel ? Cette comparaison souligne la grâce qui m'a été faite d'un complet renouveau de ma vie. Et j'y ajoute aussitôt : la grâce dont Lisette également fut l'objet.

*

A la différence des paroissiens de Syens, ceux de la Vallée, du Sentier très particulièrement, avaient appris à s'exprimer et ne s'en privaient pas.

Le corps enseignant des Ecoles primaires et du Collège secondaire y avait mis la main. La vie communautaire imposée par l'enfermement hivernal de la Vallée, avec ses routes enneigées et ses cols fermés, y était aussi pour quelque chose. La vie sociale était fortement développée. Les manifestations culturelles, chorales, musicales, théâtrales, sportives ne manquaient pas de membres actifs.

L'ouvrier était un travailleur certes, mais parallèlement un artisan intéressé à la vie et au développement de la cité. Il était reconnu, apprécié pour sa personnalité, ses dons, son amitié, ses services, sa convivialité. Dans cette Vallée, vaste combe géographiquement isolée et marquée par le passage des glaciers, les « Combiens » reflétaient le caractère austère de leur région. Malgré cela ils savaient non seulement s'exprimer, mais tout aussi bien ensemble chanter, rire, jouer, se divertir, s'accueillir.

Pour peu qu'il refuse d'être un homme enfermé dans sa cure la semaine et haut perché dans sa chaire le dimanche, le pasteur était le bienvenu en toute famille, voire en toute société. Un souci d'équité me retenait d'être membre de l'une ou l'autre d'entre elles, sauf celle du « Chant sacré », régulièrement en service à l'Hôpital un dimanche soir par mois. Lors d'une manifestation des anciens élèves du Collège, une « revue » mettait en scène les notables de la Vallée. Il me fut rapporté qu'on n'osait pas s'en prendre au pasteur. Incognito, sauf d'un ou deux responsables et metteurs en scène, j'écrivis à leur intention le sketch et la chanson qui me caricaturaient sans méchanceté. Personne ne le sut, ni ne s'offusqua de l'humour un peu pointu qui marquait le sketch. Je fus présent avec Lisette à cette manifestation. Elle était suivie... d'un bal traditionnel. Sans m'y attarder, je pris la liberté d'y danser au bras de mon épouse. Sans m'en faire le reproche, mon cher Monsieur Golay me conseilla de ne pas récidiver. Le lundi matin, certains chrétiens lui dirent qu'ils en avaient été... troublés ! Je le compris sans peine, puisque m'était ainsi rappelée la parole de l'apôtre : « Que votre liberté ne soit pas pour d'autres l'occasion de dire du mal de vous »²² ... ou d'être pour eux « une occasion de chute »...

²² Romains 14.16.

Par ailleurs, cette « entité combière » se caractérisait par un vocabulaire où les voyelles étaient chapeautées par un large circonflexe qui alourdissait encore un accent vaudois obstiné. J'entends encore un de nos enfants me reprendre : Tu te trâompes, papa. On ne dit pàs la pompe, mais la pâompe !

Elle tenait également à la participation de chacun à un même travail. A l'époque, la fabrication d'une montre consistait à assembler des pièces souvent minuscules, façonnées à la main, avec une loupe (le migross) sur l'œil pour contrôler l'exacte position de chacune d'elles.

Beaucoup d'ouvriers et d'ouvrières effectuaient ce travail à domicile. Cependant une majorité travaillait dans des ateliers spécialisés. Un axe moteur, avec courroies de transmission, faisait tourner une ou plusieurs machines fixées sur un établi devant une large fenêtre. Alignés face à cette dernière, chacun avait un travail savamment ordonné, sans le stress d'aujourd'hui. Il n'était pas interdit d'échanger quelques mots à condition que n'en souffre pas la qualité du travail.

Ce riche terreau paroissial m'encourageait à développer une prédication et un travail de visiteur, inséparables, tantôt d'une première approche de la Parole, tantôt d'une présentation de l'Évangile visant à nourrir la foi de beaucoup, mais aussi à l'affermir là où elle était acquise. C'est ainsi qu'au cours des six années au Sentier, dans cette paroisse de multitude, s'enracina une authentique communauté d'hommes, de femmes, de jeunes, d'aînés, attentifs à ce que dit la Parole, assurés qu'en vérité le Christ est leur Sauveur et leur Seigneur, heureux de manifester qu'ils sont ses témoins, ses serviteurs et servantes.

* * *

Un millier de familles dont un grand nombre ont le même patronyme, cela ne se découvre pas en un jour ni ne se repère d'un simple coup d'œil. Comment éviter les confusions, distinguer chacune d'elles, avec leur identité et sans méconnaître leurs parentés, leur filiation, leurs ascendants, leur progéniture, leurs alliances ?

Je ne sais quelle réponse mes prédécesseurs avaient donnée à cette question. J'ignorais que six ans plus tard déjà, je laisserais un successeur devant ce même problème. A l'avantage de mon remplaçant, quelle que soit la durée de mon mandat, la solution s'imposait : je serais ce que déjà à Aigle et à Syens j'avais été : un colporteur de l'Évangile, mais cette fois majoré par la tâche d'un recenseur. Sauf si elle avait l'apparence d'une usine, j'entraï dans chaque maison, je frappai à toute porte donnant visiblement accès à un appartement.

Je suis le nouveau pasteur de la paroisse. J'ai à cœur de rencontrer chacun. A moins que vous ne soyez pas disponible maintenant, accepteriez-vous que nous fassions connaissance ?

Chaque première rencontre me donnait l'occasion de noter sur une carte les nom, prénom, nom d'alliance, âge, filiation paternelle et maternelle, enfants, petits-enfants, métier, origine de chacune des personnes ou des familles visitées. Elle mentionnait également la parenté domiciliée dans la paroisse. A mon retour à la cure, je notais sur cette carte la date de la visite, parfois aussi la teneur de ce premier échange. Par la suite, chaque nouvelle visite fut mentionnée. Je constituai de cette manière une cartothèque paroissiale.

Il arriva souvent que la « visite » soit différée à une heure et à un jour propice. Mais aucune porte ne me resta fermée. Si la ou les personnes étaient momentanément absentes, un avis multicopié, glissé entre la porte et son encadrement, informait de mon passage et du report de ma visite.

Cet aspect de mon ministère gagnera en pittoresque si je rapporte l'un ou l'autre des incidents comiques qui en marquèrent le cours.

*

Alors que je grimpais le « raidillon » menant à l'une des villas du quartier proche de l'Hôpital, une fenêtre s'ouvrit. Dans l'encadrement parut une vieille dame ostensiblement tournée vers moi. D'une voix impérative et sèche, elle me cria : Inutile de monter, Monsieur, je n'ai besoin de rien !

A l'accoutumée, j'avais ma serviette au bras, avec Bible à l'intérieur, cartes de recensement à remplir, liste de lectures bibliques, exemplaires gratuits en format réduit d'un Evangile à laisser à la personne qui n'avait pas de Bible. La dame en question me prenait pour un colporteur ou je ne sais quel démarcheur. Comme je persistais à m'avancer par le chemin menant à la porte d'entrée, une seconde fois elle ouvrit la fenêtre et, à nouveau, m'interpella de sa voix pointue : Etes-vous sourd ? Je vous ai dit que je n'avais besoin de rien !

Sans ralentir mon pas et avec calme, je répliquai : Je vous ai bien entendue, Madame. Mais quand vous saurez ce que je viens vous offrir, vous m'ouvrirez certainement votre porte. Je suis votre nouveau pasteur !

Je ne correspondais pas à l'image traditionnelle prêtée à l'apparence d'un pasteur. Ma tête, mes cheveux ébouriffés parce que je circulais à bicyclette et qu'il faisait du vent, ma veste bariolée, mon pantalon écourté par mes "pincettes à vélo" ne révélaient pas que j'étais le pasteur.

Non sans le souligner avec humour, elle me dit qu'elle était la veuve du préfet qui, dans sa charge officielle, avait "installé" un de mes prédécesseurs.

*

Une autre anecdote me fut racontée par un couple devenu de très chers amis.

Une compétition sportive de football avait amené au Sentier une cohorte de gens de la plaine, immédiatement reconnaissables à leur comportement agité, accompagné des commentaires un peu criards motivés par la victoire ou la défaite d'un match.

Un concert exceptionnel était annoncé au Sentier. Isaac Moïse, le célèbre flûtiste, en était le soliste.

Nous ne laissions pas volontiers les enfants seuls à la cure, d'autant plus que la venue tardive de la nuit les tenait éveillés jusque vers vingt et une heures.

Lisette, fatiguée de la grande balade que nous avons faite durant l'après-midi, resta à la cure. J'allai seul au temple mis à disposition par la commune pour toute manifestation publique ou musicale.

Une assistance nombreuse était présente. Les amis cités plus haut étaient de leur nombre. Je ne les connaissais pas encore et pris place proche d'eux. Le mari dit à sa femme :

Tu connais ce "type ébouriffé"? Il n'est pas d'ici.

Elle lui répondit :

A voir son allure, c'est peut-être un des footballeurs de cet après-midi. Il a été oublié au Sentier par son équipe... !

*

A l'enseigne de cet humour, je rapporte aussi l'inoubliable visite auprès d'une demoiselle très âgée de l'Orient. On m'avait informé de la date de son anniversaire. Sauf erreur, on célébrait sa quatre-vingt onzième année. Elle avait été prévenue de ma visite. Coutume de déférence, la théière sous un épais « cosy » brodé, deux tasses et une assiette de biscuits étaient préparés sur une petite table avoisinant son fauteuil.

Des félicitations et des vœux en rapport avec son grand âge accompagnèrent la lecture biblique et la prière que je prononçai. D'aimables propos furent échangés sur sa longue existence tandis que nous prenions le thé. Il était temps de m'en aller. Je me levai et pris congé d'elle, non sans lui avoir dit :

Sur la fiche que j'ai remplie d'après vos indications, j'ai souligné la date de votre naissance. Dans une année, j'espère avoir le plaisir d'une célébration semblable à celle d'aujourd'hui.

Imperturbable, sur un ton quasi solennel, elle ajouta :

Si Dieu vous prête vie, mon ami !

*

Je peux aussi faire mémoire – et pour cause – de cette chère dame déjà âgée, très déférente et empressée à mon égard. Soignée quant à sa personne, elle m'accueillait dans son salon coquet et discrètement parfumé au papier d'Arménie.

Ce n'était pas ma première visite. Les précédentes lui avaient appris que je ne m'attardais pas à parler de la pluie et du beau temps. Auprès de chacun, je justifiais la brièveté de mes visites en raison du grand nombre de foyers ou de personnes à rencontrer. Mais je prolongeais de bon gré l'entretien si le ou les visités avaient une difficulté à partager, une parole biblique à éclairer, une remarque à me faire en rapport avec mes prédications. Ce qui était une manière de leur rappeler la valeur de la lecture biblique quotidienne et du culte dominical.

Discernant qu'était venu le moment où j'ouvrirais ma Bible, elle me dit :

Je vois que vous allez me lire le passage biblique de ce jour²³. Je vous écoute. Mais, après, vous me ferez une "bonne prière"...

J'ouvris ma Bible. Je lus le passage biblique de la journée et l'accompagnai d'un bref commentaire. Puis, mains jointes et yeux fermés, je prononçai à voix distincte une "bonne prière" (!) en rapport avec le texte lu et selon le souhait de mon hôte.

Tandis que je priais, je perçus un bruissement, comme si quelqu'un était soudain entré dans la chambre et venait se joindre à nous. Je prolongeai mon action de grâces, pensant que la personne entrée serait gênée d'avoir involontairement mis un terme à mon oraison. L'amen prononcé, j'ouvris les yeux... Mon hôtesse était debout. Elle portait un plateau chargé de quelques biscuits et de deux petits verres remplis d'une liqueur douce.

Merci pour votre "bonne prière", Monsieur le pasteur. Tenez ! Je vous ai versé un "remontant" fait maison, pour le travail qui vous attend encore dans cette journée...

*

Ma connaissance insuffisante de l'Écriture ne m'avait pas encore rendu attentif à l'avertissement de Pierre à l'adresse des chrétiens, pasteurs compris²⁴. La volonté d'amener tout homme à la connaissance du salut provoque l'ire de Satan. Il tient pour "une proie à dévorer" tout chrétien zélé.

Une légère douleur dans la mâchoire inférieure droite me laissait entendre qu'il conviendrait de soigner la carie d'une dent. Le dentiste du Sentier, Monsieur Vincent Golay, était en vacances. Mon service d'aumônerie de l'Hôpital m'avait mis en contact avec le médecin, le Docteur Jämes Rochat. L'ayant croisé dans le bureau où Sœur Antoinette, de Saint-Loup, accueillait tout visiteur, il m'avait brièvement examiné, prescrit un calmant, conseillé d'attendre le retour du dentiste. Il précisa que les soins requis devaient d'abord juguler l'inflammation de la mâchoire.

Je commis la sottise de ne pas tenir compte de cette dernière remarque. La douleur persistante m'amena à demander un rendez-vous d'urgence à un dentiste de Vallorbe. Il déclara qu'arracher la dent cariée était l'intervention nécessaire et la pratiqua sur-le-champ.

Ce diagnostic erroné et cette extraction aggravèrent le mal. Dans les jours qui suivirent, l'inflammation de mon maxillaire inférieur droit provoqua un abcès dans ma langue. Elle enfla au point que ma bouche ne put la contenir... Je limite à ce détail la description de ma physionomie!

Dix jours durant le Docteur Rochat me visita. J'étais alité, fiévreux, souffrant, geignant, incapable de manger et de parler. En aucun moment, il ne se départit de sa tranquille assurance qu'il maîtriserait la situation avec l'enveloppement permanent de ma gorge par de chauds cataplasmes. Jours et nuits, Lisette en

²³ Une carte de lectures bibliques pour l'année était gratuitement distribuée à chacun. Dans mes visites, cette lecture biblique brièvement commentée éclairait souvent et providentiellement la situation, ou la difficulté, ou la bénédiction que connaissaient la ou les personnes visitées.

²⁴ 1 Pierre 5. 8.

eut la charge. Les épouses des conseillers de paroisse s'occupèrent des enfants. Il y eut un engagement dans la prière de plusieurs paroissiens.

Au dixième jour, alors que j'étais épuisé et que mon transfert à l'hôpital était envisagé, l'abcès se vida par un orifice sous la langue dans la muqueuse de mon plancher buccal. Je fus immédiatement soulagé et, les cataplasmes aidant, je retrouvai aussitôt la faculté de parler et de manger. J'étais amaigri et sans force. J'avais perdu huit kilos. Quinze jours de convalescence contribuèrent à ma remise d'aplomb. L'Ennemi avait exploité ma sottise, mais, par la grâce de Dieu et les bons soins du médecin et de Lisette, il avait échoué dans sa volonté meurtrière.

Ce n'était pas son premier essai. Quelques jours après notre arrivée au Sentier, Jean-Luc avait chuté du mur d'enceinte du jardin de la cure attenant à la rue. Ses "aïe... aïe" sonores, perçus par la fenêtre ouverte de mon bureau, puis la vue de son bras manifestement cassé, me le firent prestement installer sur la barre de mon "vélo-ambulance". A coups de pédales hâtives, je rejoignis l'Hôpital où le bon Docteur Rochat, sans mot dire mais avec une rare habileté, réduisit la fracture et l'enroba d'un plâtre. Je n'ai pas oublié son malicieux propos final. Alors que je le quittais pour ramener Jean-Luc à la cure sur la même barre de mon vélo-ambulance, discrètement il laissa entendre :
Je ne vous dis pas : à la prochaine ! Cependant vous me ramènerez votre gamin dans quarante-huit heures. Je vérifierai son plâtre.

Comme je l'ai raconté plus haut, la "prochaine" n'avait pas tardé à venir !

*

Mes visites hebdomadaires aux paroissiens hospitalisés me mirent souvent en contact avec le Docteur Rochat. La sobriété de ses paroles était aussi réputée que la sûreté de ses diagnostics. Son recours parcimonieux aux médicaments avait pour corollaire la modestie de ses factures. En maintes occasions, après examen du patient, il lui disait :

Voici une ordonnance pour le pharmacien. Mais j'en ai une autre pour vous : vous n'avez rien de grave. Mettez-vous un peu à la diète, laissez faire la nature. Et vous irez bien !

On lui connaissait certaines passions : pour la pêche, pour la chasse, pour la cueillette des petits fruits ! Et certaines autres qu'on lui pardonnait ! Sa rudesse parfois renfrognée cachait une sensibilité affective réprimée, selon la mentalité de l'époque. Il arriva maintes fois qu'en me rencontrant dans les couloirs de l'Hôpital, ou bien lorsqu'il me croisait ou me devançait en voiture alors que j'étais sur ma bicyclette, il s'arrêtait, baissait la vitre de sa portière et disait :
Durant la prochaine quinzaine, allez voir Monsieur ou Madame X...

Et il repartait aussitôt. Mais j'avais compris que ladite personne était gravement atteinte ou en fin de vie.

D'où avait-il acquis ce respect pour le ministère ? Certainement au contact des sœurs de Saint-Loup en service à l'Hôpital. En particulier sœur Antoinette et

sœur Thérèse, discrètement actives jours et nuits. Il l'était lui aussi, à sa manière.

* * *

A l'instant de rapporter l'incident majeur de cet automne 1946 – notre premier automne à la Vallée – j'ouvre une parenthèse et laisse mon esprit et ma plume s'attarder à l'évocation d'un paysage qui, sans que j'y aie été préparé, fut soudainement mis devant mes yeux et me bouleversa.

Monsieur Cardinaux et son épouse étaient propriétaires et responsables de deux magasins d'épicerie et légumes. L'un, tenu par Madame, était à la Golisse; l'autre, tenu par une dame Nicole, occupait le rez-de-chaussée de la maison sise à bise²⁵ de la cure. Une petite cour engazonnée nous en séparait. Les enfants y jouaient et Monsieur Cardinaux se plaisait, lorsqu'il était de passage, à venir vers eux avec des friandises dans la large poche de son tablier bleu. D'heureuses relations s'établirent entre lui et nous.

C'était un jour d'automne. Depuis plus d'une semaine, le brouillard nous tenait sous son épais manteau ouaté et limitait à dix mètres notre visibilité. C'est alors que Monsieur Cardinaux me dit :

Vous voulez revoir le soleil et goûter à la splendeur d'un paysage d'automne ? Venez avec moi.

En voiture, sans me dire où il m'emmenait, il prit la direction de Derrière-la-Côte, hameau proche de la forêt du Risoud. J'y pénétrais pour la première fois et passais d'un étonnement à l'autre. Depuis plus d'une demi-heure, nous étions sur un chemin étroit, aux contours innombrables se frayant un passage entre de hauts sapins. Dans ce linceul de brouillard, leurs fûts élancés avaient une originalité que me fit remarquer mon conducteur. Une de leurs faces était partiellement dépouillée de branches, et sur l'autre face elles n'étaient pas horizontales mais plongeantes le long du tronc.

Plusieurs sont centenaires, me dit-il. Ils croissent lentement, enracinés dans la roche. Ce sont des vieux, que les années ont rendus sages. Vents et orages, hivers rigoureux, en ont fait du bois de qualité. C'est de ce vieux bois "éprouvé" qu'on fait la plus belle des musiques, celle des violons.

Tout cela dit avec cet accent "combiér" et "vaudois" recouvrant une profonde sagesse, fruit d'une intelligente observation. J'en eus bientôt un second échantillon. Nous avions franchi plusieurs embranchements sans qu'aucun écriteau ne signale une quelconque direction. Je dis mon étonnement.

Comment repérez-vous votre chemin dans ce réseau forestier ?

C'est vrai que même avec une carte géographique, les gens s'y retrouvent difficilement. C'est comme dans la vie. Il faut avoir parcouru les chemins pour les connaître. Vous le savez mieux que moi. Il y a une parole de la Bible qui dit : "Marchez avec vos pieds" sur des voies droites. Avoir le nez et les yeux rivés sur un savoir théorique n'empêche pas de se perdre. Quand on a appris à marcher dans le Risoud, on s'y repère, sans écriteau. Même dans le brouillard...

²⁵ La Vallée est un long couloir dans l'axe de la bise et du vent. Plutôt que d'utiliser les mots "nord" et "sud", nous y parlons plus volontiers de "à bise" ou "à vent".

Nous avons pris de l'altitude. Le brouillard s'effiloçait, ourlé de trouées jaunes et ocre. Une féerie. Le tracé de la route devenait un sentier. Monsieur Cardinaux stoppa.

Nous voilà arrivés. Encore quelques minutes à pied et vous verrez ce que je vous ai promis.

Un vaste rideau avait-il été soudain tiré ? Sous la douce et chaude lumière de cet après-midi d'automne, un paysage inattendu apparaissait. Un geste de mon guide m'arrêta. A quelques mètres devant nous s'ouvrait un gouffre. En largeur et profondeur, deux cents mètres en contrebas sur une étendue de plusieurs kilomètres, une terre habitée et cultivée était soudain surgie. Au premier plan, un village entourant une église et un clocher bien profilé. A notre gauche surplombant deux petits lacs, et à notre droite, en arrière-plan, de nombreux pâturages. Une succession de vallons et forêts barrait l'horizon. Sous le ciel au bleu profond, cette vision inattendue me laissait sans parole. Depuis une demi-heure, nous étions comme ensevelis dans un linceul de brouillard et nos yeux s'ouvraient soudain sur une sorte de paradis baigné des clartés d'un automne chatoyant. Et Monsieur Cardinaux de me dire :

Je suis fier de vous avoir fait connaître deux des perles de la Vallée. L'incomparable forêt du Risoud et la Roche-Champion. Je sais. Vous l'avez vu. On vient de "camber" le mur de la frontière. On est donc sur France. Mais ce balcon est nôtre. Mieux que les Français, nous en profitons.

* * *

Je referme la parenthèse ouverte à cet heureux souvenir. Je l'ai vécu avec une vive reconnaissance envers Monsieur Cardinaux. J'en ai fait ici le récit parce qu'en plus de la souvenance que j'en garde, il illustre ce que je raconte à la fin de ce chapitre. Un incident aussi surprenant pour moi que l'avait été la découverte du paysage de Chapelle-des-Bois vu de la Roche-Champion.

En 1946 était généralement admise, même prônée, la rupture entre la science et la foi. La première affichait des prétentions rarement mises en cause. Et la seconde laissait souvent sans réponse les justes questions de ceux qui étaient partagés entre le crédit à accorder à la science et celui que réclame la foi. Il en allait ainsi devant tout phénomène touchant au surnaturel. L'occultisme n'était pas un terme connu. On lui préférait celui de "superstition", "sorcellerie", "mystère". Et à la question posée devant des manifestations d'ordre miraculeux, on répondait : "C'est un mystère". En Faculté de théologie, nos professeurs marginalisaient ce qui touchait à ce domaine, restaient sobres et discrets devant les miracles rapportés par l'Évangile, voire muets devant la question de la démonologie. Certes, ils ne nous disaient pas ce qu'on pouvait lire sous la plume de certains théologiens rationalistes, à savoir que Jésus, en ces domaines "miraculeux" partageait les erreurs et ignorances de son temps ! Par contre, sans le dire expressément, ils optaient pour la thèse dispensationaliste limitant au temps de Jésus l'abondance des miracles, et pour une liberté laissée à la souveraineté de Dieu de les opérer de façon arbitraire.

Leur enseignement, c'est le cas de le dire, occultait le sujet de l'occultisme. Apparemment, ils n'avaient pas connaissance des livres publiés aux Editions Flammarion. Lecteur intéressé, Ernest Jufer, mon ami boulanger, m'en avait donné plusieurs à lire. Ils avaient éveillé ma curiosité mais aussi nourri mon

scepticisme. Les praticiens du surnaturel – devins, faiseurs d'horoscope, tireurs de cartes ou lecteurs des lignes de la main – me laissaient perplexes. Je les rangeais à l'échoppe de ces exploiters de gogo ou saltimbanques qu'on rencontrait dans les foires ou les kermesses. De fait, en mon esprit, seuls les sourciers et les masseurs rebouteux connus et admis par les médecins, étaient à considérer. Au reste, mes chevilles affaiblies par des foulures répétées m'avaient contraint quelquefois à recourir à leurs soins. Ils n'usaient ni de pendules, ni de formules magiques et ne disaient pas avoir le fluide. Le plus connu dans la région de Grandson, Monsieur Perrin, avait des pouces dont l'énergie et la dextérité par frictions et manipulations réordonnaient muscles et articulations dans l'espace de quelques minutes et pour le modeste prix de cinq francs. C'est à ces aspects folkloriques que se résumait ma connaissance du surnaturel.

Sans en avoir l'intention, mon ami Georges Duvoisin, par le récit de ses troubles psychiques et l'intervention miraculeuse du Seigneur et d'un infirmier chrétien, m'avait initié à la réalité du monde surnaturel, à celle des démons en particulier. L'Écriture en parlait. C'est pourquoi, j'avais la certitude de l'existence et de l'activité des démons. Par Georges Duvoisin je savais aussi que la science des psychologues et des psychiatres, si étendue et respectable que puisse être son champ d'action, n'embrassait qu'une partie de la réalité. Dans le domaine de la guérison en particulier, comme en celui de la malfaisance, l'objectivité du savoir médical et philosophique connaissait des limites qu'elle feignait ignorer.

En bref, j'étais disposé à croire que la foi en Jésus-Christ pouvait nous amener à une confrontation avec le monde démoniaque. Cela restait un aspect d'un ministère envisageable sans que j'aie jamais imaginé et appris ce que pouvait être la pratique de l'exorcisme.

Cependant, une vérité élémentaire s'était enracinée en mon esprit. Elle y bouillonnait même parfois, sans que je discerne la réponse à ma profonde insatisfaction. Après six ans de ministère à Syens, elle m'avait progressivement conduit à la crise nécessaire et salutaire de ma nouvelle naissance; mais elle n'était pas entièrement dissipée. Mes remarques perplexes au sujet de l'Église, remarques spontanément partagées lors de ma première rencontre avec Monsieur Georges Golay et son épouse, me laissaient avec beaucoup d'interrogations. Il y avait les lacunes de ma formation et de mon aptitude à être le disciple et le serviteur du Christ. Parallèlement, il y avait les lacunes du témoignage et des services de l'Église. Ce qu'en vitrine elle prétendait offrir à tous m'apparaissait dérisoire lorsque était fait un inventaire sérieux et sans complaisance de l'arrière du magasin.

J'avais compris que Dieu parle aux hommes par des hommes et non pas nécessairement par des "ecclésiastiques" officiellement délégués et installés. Après les patriarches, les prophètes, puis les apôtres de Jésus-Christ, et les milliers de disciples contestataires de la tragique histoire des siècles, il y avait eu, au temps de mon enfance, ma monitrice d'École du dimanche, l'inoubliable Colonel César Malan et, à sa manière, mon pasteur. Et combien d'autres: Jeffreys l'évangéliste, le simple soldat de l'Armée du Salut, Georges Duvoisin, Jean Baudraz, Gorges Golay avec son épouse. Ils n'avaient pas "officiellement" parlé de Dieu. D'homme à homme, ils m'avaient dit sa Parole, rendu réelle sa Présence. Ils étaient mes aînés, ma famille, mes frères.

Après eux, comme eux, j'avais à parler aux hommes. J'avais à dire Dieu, à Le révéler, à permettre que les hommes L'entendent, Le découvrent, afin qu'Il les sauve, qu'Il les guérisse, qu'Il les libère de leurs démons et de Satan leur prince.

Ma souffrance non dissipée – elle m'accompagne encore – tenait aussi à cette irritation sporadique d'être au service d'une église consentante et résignée devant un fonctionnarisme pastoral souvent stérile.

L'Esprit de vie et de sainteté qui m'avait visité et maintenant m'habitait avivait cette souffrance. Par ailleurs, il me rendait attentif aux promesses du Seigneur, à Ses ordres non pas seulement "d'annoncer l'Évangile à tous les hommes", mais – fréquente nécessité – de les amener à une réelle nouvelle naissance, de les guérir, et au besoin de chasser leurs démons²⁶. Ce qu'avaient fait les disciples²⁷; et Jean-Christophe Blumhardt; et l'infirmier samaritain soignant Georges Duvoisin; et Jean Baudraz au lendemain de ma nouvelle naissance.

Le combat contre les démons n'était pas l'apanage d'un siècle révolu, d'une église obscurantiste, d'un biblicisme désuet et dépassé qu'aurait heureusement supplanté le savoir psychologique et psychiatrique. Si j'étais ministre du Seigneur, ses promesses et ses ordres d'hier étaient ceux d'aujourd'hui. Dans une continuité de vie et de service d'une génération à l'autre. A moins que l'incrédulité et le prétendu savoir de l'homme n'éteignent l'Esprit et admettent l'hypocrisie. Si Dieu m'avait confié le ministère de la prédication, il était écrit que celui de chasser les démons, de parler des langues nouvelles, de saisir des serpents venimeux, d'imposer les mains aux malades, me concernait aussi. Je n'avais pas à le rechercher. J'avais à le vivre si Dieu m'en donnait "l'occasion".

Tôt après la guérison de mon abcès lingual, je repris mon ministère de visites. Soudainement, et sans aucune autre préparation que cette conviction transmise par la Parole et par l'Esprit, je rencontrai cette "occasion".

Ma visite à un couple appartenant au Rassemblement darbyste encouragea l'épouse à me demander un entretien personnel. Elle vint à la cure et m'informa de la souffrance qu'elle avait dissimulée lors de mon passage chez elle. Elle était certaine, sans en avoir les preuves, que son mari avait une liaison avec une femme mariée, habitante de ma paroisse.

A quelques jours de là, je frappais à sa porte, avec la pensée de simplement la rencontrer ainsi que son mari. Ce dernier était sorti. Leurs deux enfants étaient couchés. Elle était seule, visiblement troublée par ma visite inattendue. Mais visiblement aussi, cette jeune femme éprouvait un embarras dont je saisis rapidement la cause : les questions que je lui posais quant à sa foi et à l'accord de sa vie avec l'Évangile, l'apeuraient. Sans plus attendre, je la regardai de manière à capter son propre regard fuyant et je lui dis :

Je perçois votre trouble et j'en discerne la raison : à l'insu de votre mari mais peut-être aussi avec son accord, vous vivez vous-même dans l'adultère. Au nom du Seigneur, dites-moi la vérité...

²⁶ Marc 16.17 .

²⁷ Luc 10. 17.

Soudain son visage changea d'expression. Il devint hideux, avec un regard haineux.. J'avais devant moi une personne habitée, dédoublée, qui se mit à vociférer des protestations mêlées d'insultes, d'une voix manifestement surnaturelle.

Elle s'était levée, comme si elle allait fuir. Je me levais aussi, la saisis par la main et lui dis :

Madame... Ce n'est pas à vous que je m'adresse mais à l'esprit qui vous habite... Esprit menteur et impur, Jésus t'a vaincu. En son nom, je t'ordonne de sortir de cette femme et de cette maison.

D'une voix souffrante et suppliante, Madame X me suppliait d'avoir pitié d'elle.

L'Esprit Saint me suggéra aussitôt cette réplique :

Ne vous adressez pas à moi. Dites: Jésus, aie pitié de moi...

Elle était comme paralysée et luttait pour le dire. Finalement, elle l'exprima et s'affaissa aussitôt, comme jetée à terre. Après quelques secondes, elle ouvrit les yeux, me vit penché vers elle et l'aidant à se relever.

Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

Jésus vous a délivrée du démon qui vous habitait et vous dévoyait.

Au cours de l'entretien qui suivit, elle reconnut son adultère, en demanda pardon à Dieu. Elle était bouleversée. Elle consentit sans hésitation à rompre sa liaison et accepta de devenir disciple de Jésus-Christ.

Détail émouvant et significatif : au matin, les enfants se levèrent pour déjeuner, alors que leur père était déjà parti à l'usine. A table, ils regardaient leur mère avec des yeux étonnés et interrogateurs. Elle leur dit :

Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

Tu as un autre visage. T'es plus la même qu'avant. Tu es belle, ce matin...

C'est ici que se laisse entrevoir le double aspect de la réalité que Monsieur Cardinaux m'a fait découvrir : il y a l'humanité asservie au prince des ténèbres (la forêt embrouillardée). D'un de ses arbres, un jour, soudainement peut-être sera tirée la gloire d'une musique façonnée par le divin Luthier. Pour l'instant l'œil ne voit rien au-delà de sa vue limitée, plongée dans la topographie de ses théologies théoriques! Mais Dieu, à Vendredi-Saint a déchiré cette opacité aveugle. Alors apparaît au matin de Pâques la beauté ensoleillée d'une terre humanisée.

C'est ce que venait de vivre Madame X. C'est ce que ne connaît pas une théologie limitée aux dimensions de la raison, fermée à la souveraineté de l'Esprit Saint et aux libérations qu'il accomplit.

Le témoignage de Madame X. porta du fruit. La personne chez laquelle elle travaillait à la mi-journée en fut marquée et se convertit elle aussi.

Quant au mari adultère, il eut ma visite, difficilement agréée. Son obstination non seulement à ne rien reconnaître mais à s'en prendre à son épouse, m'amena à informer deux anciens de son Rassemblement, qui le rencontrèrent à leur tour et l'exhortèrent à la repentance. En vain.

Devant la persistance de ce "frère" à ne rien avouer, le Rassemblement, sans dire à tous la nature de la faute commise par l'un d'eux, "prit le deuil". Selon les termes alors en usage, la table sainte fut gardée "couverte". Sauf erreur durant un mois, la prédication de la Parole ne fut pas accompagnée du partage du pain et du vin. Comme le fautif refusait de s'amender publiquement il fut déclaré excommunié, c'est-à-dire accueilli au Rassemblement du dimanche matin mais sans recevoir la Cène.

Le dénouement ? Cet homme changea de travail et quitta la Vallée. Des années plus tard, j'appris que son épouse et lui furent appréciés dans une paroisse réformée évangélique, tels des fidèles serviables, zélés et connaisseurs de l'Écriture. La grâce de Dieu avait opéré!

Ce "premier" exorcisme fut suivi de plusieurs autres. Ils participèrent de ma formation à ce "service après prédication". Cela m'encouragea à prendre position pour une mise en valeur de ce ministère dans toute l'Église²⁸.

Je raconterai plus tard l'accueil mitigé, voire indifférent que cela suscita.

*

²⁸ Marc 1. 21-28 ; Matthieu 17. 18 ; 1 Timothée 4. 1...

CHAPITRE III – L'ARBRE EN CROISSANCE

L'accueil des paroissiens, la piété "lumignon fumant" de la plupart d'entre eux, mais aussi la bonne volonté partout rencontrée, m'amènèrent très vite à une conviction.

Je n'ai pas joué à l'architecte ni brossé d'épure pour Son église. Progressivement l'Esprit nous a formés à la reconnaître et à l'édifier. Et quand je dis "nous", ce pronom personnel associe à ce labeur tous ceux et toutes celles qui en furent les fidèles artisans.

Unanimes à déplorer qu'au culte du dimanche matin il faille trop souvent recommander une ou deux collectes diverses, un consensus, cherché et bientôt trouvé, permit de subvenir à l'ensemble des besoins financiers. Une carte énumérant les divers comptes – redevance à la Caisse centrale, œuvres missionnaires, journal paroissial, conciergerie, ménage paroissial, fonds divers, soutien aux familles nécessiteuses, etc. – fut remise à chaque famille et à chaque personne seule. Le talon retourné au caissier de la paroisse indiquait la part que le récipiendaire librement et annuellement donnait pour le service paroissial.

Sans tomber dans un quelconque légalisme de la redevance de la dîme²⁹, celle-ci fut aussi acceptée, sous la forme d'une pochette récoltée lors des cultes du dimanche ou remise au pasteur lors de sa visite. Après une prière de vive reconnaissance au Seigneur, chaque mois le Conseil de paroisse put prendre un moment pour discerner et convenir de l'équitable et judicieuse répartition des riches offrandes reçues. Ainsi fut supprimé du culte le rappel de la collecte et pratiquée une généreuse et croissante générosité paroissiale.

*

Semblablement au Conseil de paroisse, le corps des moniteurs et monitrices était formé d'hommes et de femmes assurant, dimanche après dimanche, leur authentique vocation. Pour certains, un sacerdoce exercé depuis de nombreuses années dans l'une ou l'autre des fractions de commune, ou alors au Sentier. J'en nomme quelques-uns: Francis Massy, Maurice Pigué, Pierrot Aubert, Renée Guignard, Juliette Morier, Olga Guignard, Eugénie Meylan et, bien sûr, Madeline Aubert. Parmi eux des pères ou mères de famille, des célibataires manifestant sous cette forme leur profonde affection pour les enfants. Ces derniers n'y étaient pas insensibles. A preuve, la touchante remarque de l'un d'eux à l'égard de Madeline Aubert, sa monitrice. Elle racontait à son groupe le faste du célèbre Roi Salomon et de sa cour. La lecture biblique était un des éléments de l'enseignement. Le texte de 1 Rois 11 dit que Salomon aima beaucoup de femmes: "Entraîné par l'amour, il eut sept cents épouses... qui détournèrent son cœur vers des dieux étrangers".

Stupéfait devant cette information, même un peu indigné, un des enfants s'exclama:

²⁹ Lévitique 27. 30; 1 Cor. 16. 1-2.

Sept cents femmes...! Oh! Madeline, s'il t'avait connue, il n'en aurait eu qu'une!

Ce mot est plus et mieux qu'un diplôme universitaire "Honoris causa". C'est aussi de Madeline que je tiens un autre trait d'humour portant sur la compréhension du texte biblique mémorisé par un enfant. Car – heureuse époque – l'enfant recevait de son enseignant un texte biblique à apprendre par cœur et à réciter le dimanche suivant. Esaïe 55. 8 dit: "Vos pensées ne sont pas mes pensées et vos voies ne sont pas mes voies, déclare l'Eternel". Et l'enfant, le dimanche suivant, de dire avec assurance: "Vos pensées ne sont pas mes pensées et vos capucines ne sont pas mes capucines, déclare l'Eternel!"

C'est chaque semaine que pasteur, moniteurs et monitrices, nous cultivions "les capucines du Seigneur" à enseigner le dimanche suivant! C'était aussi l'occasion de prier ensemble pour les enfants et leur famille. Nous nous réunissions au 1^{er} étage du bâtiment de la Tempérance³⁰, un cube d'une particulière laideur architecturale encore existant, sis à cinquante mètres à bise de la cure. Il est utilisé aujourd'hui comme lieu de culte de la communauté évangélique de Réveil.

C'est aussi dans ce même lieu que, un soir par quinzaine, se rassemblaient les paroissiens qui souhaitaient approfondir leur foi, en particulier leur connaissance de la saine doctrine biblique.

Ce catéchisme pour adultes m'était apparu nécessaire lorsque, dans mes visites, je constatai que beaucoup de couples mixtes, par suite de l'intransigeance romaine, ne fréquentaient ni la messe ni le culte. Le conjoint catholique en souffrait puisque, selon son église, c'était un péché que de désertier la messe. Une première réponse à cette culpabilité d'une part, à cette absence injustifiée du conjoint protestant d'autre part, c'était d'instruire le couple des richesses et des bénédictions de la foi réformée. Par un enseignement approprié, c'était préparer les deux conjoints à revenir au culte. Ce catéchisme inauguré en 1949, réservé aux couples mixtes, était cependant ouvert à tous. Il s'acheva par un culte dominical où officiellement furent accueillis à la Cène les conjoints ainsi instruits. Cet enseignement fut suivi, à la demande de plusieurs paroissiens, d'un cours sur les fondements de la foi, et, les années suivantes, sur l'espérance chrétienne, puis l'eschatologie. Madeline – encore elle – prit des notes et dactylographia chacun de ces cours.

*

Madeline... une perle de l'écrin paroissial. Un chapitre entier de mes souvenirs devrait lui être dédié. Mais ce serait trahir sa mémoire que de l'écrire et de mettre en lumière tout ce qu'elle était et devint auprès des pasteurs qui me succédèrent.

A notre arrivée, elle était collaboratrice de son père, buraliste postal du Sentier. Son attachement au Seigneur tenait, bien sûr, à sa foi profonde et personnelle, mais certainement aussi aux épreuves familiales qu'elle avait connues. Sa mère de santé fragile, ainsi qu'une sœur et un frère étaient décédés prématurément. L'attachement qu'elle gardait à son père était motivé par sa filialité certes, mais aussi par la personnalité discrète, pourtant de haute valeur de Monsieur François

³⁰ La Croix bleue en était la propriétaire.

Aubert. Il était, avec son frère Samuel, professeur au Collège, au nombre des gentilshommes connus et respectés de tous à la Vallée. Des hommes droits, cultivés, admirateurs de la nature, membres du Club alpin, botanistes à leurs heures, à certains égards plus déistes que chrétiens, parce que la première moitié du vingtième siècle était encore sous l'influence d'une théologie libérale – "historico-critique". Elle avait remplacé la foi en Jésus-Christ par la souveraineté des lumières de la raison.

Le professeur Samuel Aubert ne cachait pas son credo strictement scientifique. A l'heure de sa retraite, il en faisait état dans le Feuille d'Avis de la Vallée. Je le rencontrais occasionnellement au Solliat où il demeurait, lorsque je faisais une visite pastorale à sa sœur, malade de la tuberculose. C'était une femme attachante, cultivée, authentiquement chrétienne comme sa nièce Madeline.

Est-ce sous l'influence de sa fille? Le père de Madeline était resté un homme ouvert à l'Evangile et fidèle au culte. L'intérêt qu'elle portait à mon ministère, l'affection qui ne tarda pas à la lier à Lisette et à nos enfants, l'intelligence qu'elle manifestait en tout domaine, mais aussi ses dons de plume et de dactylographe, la persuadèrent de renoncer à son travail postal et à devenir, bénévolement, ce qui n'était pas institué à l'époque: le (la) diacre de la paroisse. En d'autres mots: mon bras droit, ma secrétaire, ma collaboratrice. Chaque dimanche, elle ornait la table de communion d'un glorieux bouquet.

Dirai-je jamais ce qu'avec Lisette et avec les enfants nous avons vécu pratiquement et spirituellement en sa compagnie? Que de services cachés, humbles, intelligents, clairvoyants, elle nous rendit, elle me rendit. Ses qualifications jointes à celles de Lisette Aubert-Gallay trouvèrent à s'exprimer dans cette innovation également agréée par le Conseil de paroisse: un « *Messenger paroissial* » dactylographié et mis en page par Madeline, illustré par Lisette Aubert.

Son premier numéro parut en mai 1948.

Il était distribué à tout ménage de la Commune du Chenit. Publié à raison de dix numéros par an, il comprenait les chroniques des paroisses du Brassus et du Sentier, et celle de l'Eglise libre.

Ce messenger "maison", original, attrayant par ses rubriques et ses illustrations, fut un trait d'union entre tous les paroissiens. Gens d'églises ou non, ils le lisaient et y faisaient écho. Il offrait des informations sur la troupe d'éclaireuses, sur celle des éclaireurs, sur le groupe des Unions chrétiennes de jeunes gens et d'ânés, sur la Croix bleue, sur la mission, sur l'Eglise en général. Il traitait de questions sociales et morales. Il rappelait les vérités fondamentales de l'Ecriture, le sens des fêtes chrétiennes.

Madeline... Il faudrait dire encore la part importante qu'elle prit à la réalisation du projet qui lui tenait à cœur: la communauté du Sentier serait marraine de celle de Villars-Pellice dans le Piémont, région éprouvée par la guerre 1939-1945. C'est à son initiative que, délégués par la paroisse avec Lisette, au printemps 1947, nous fûmes les hôtes du pasteur Jallier de l'Eglise vaudoise du Piémont.

Au cours de ce séjour, je fis la découverte d'une vérité biblique connue mais souvent laissée sous le boisseau. Jésus a dit : « Vous ne pouvez servir Dieu et

Mamon ». Sur place, j'en vis la démonstration. Cela marqua ma vie et, plus tard, motiva un des aspects de mon service à Vennes: un ministère sans garantie matérielle.

En effet, à côté de la bienfaisante fraternité qui le motivait, ce contact avec l'Eglise vaudoise me fit découvrir, de l'intérieur, le sens avisé de la parole du Christ.

L'histoire "vaudoise" est aujourd'hui méconnue. Issu du ministère de Pierre Valdo près de trois siècles avant la Réforme, le cheminement ecclésial de ces protestants avant la lettre connut de constantes persécutions, sans que jamais elles éteignent la foi vivante et conquérante de ce peuple martyr. J'ai gardé en mémoire un trait significatif de cette foi intrépide. A l'heure où le Piémont était occupé par les armées de Hitler, un groupe de soldats somma une femme vaudoise de quitter sa maison qu'ils allaient incendier. Quelques minutes lui furent laissées avant la mise à feu. Quand elle sortit, elle ne tenait qu'un seul trésor dans sa main: sa Bible.

Avant la guerre 1939-1945, à plusieurs reprises, l'Eglise vaudoise avait reçu une assistance financière. Par le truchement du Conseil œcuménique, des sommes importantes avaient permis la rénovation de la plupart des bâtiments, la couverture des dépenses des œuvres scolaires, hospitalières, ecclésiales. L'Eglise était devenue peu à peu dépendante de cette aide extérieure.

C'est ainsi qu'en visitant ses Institutions et quelques-unes de ses paroisses, je pris conscience que l'abondance matérielle peut devenir un facteur de véritable anémie spirituelle. Cela ne se vérifiait pas dans le témoignage de la génération aînée, mais dans celui de leurs descendants. Dans les familles, même dans la vie des pasteurs et de leur paroisse, la ferveur de la foi avait fait place au formalisme. La tradition glorieuse était sans cesse rappelée, mais en réalité ressemblait à un bouquet sans eau; il se fanait.

J'écris cela cinquante ans plus tard. Je ne suis jamais retourné dans les Vallées vaudoises. Mais ce que j'en sais me laisse comprendre que "la rouille et les mites", par Jésus déclarées destructrices du trésor de la foi³¹, ont fait perdre à cette Eglise son identité profondément évangélique.

Une des bénédictions de ce séjour aux Vallées vaudoises fut la découverte réjouissante, après notre retour au Sentier, que Lisette était enceinte d'Elisabeth, notre cinquième enfant!

Madeline... Il faudrait dire encore son ministère comme cheftaine des éclaireuses, comme animatrice de leurs camps; comme organisatrice de nos fêtes paroissiales des enfants et des familles, de la célébration de Noël dont elle préparait la liturgie et les jeux scéniques des enfants; ou alors, une fois l'an, du rassemblement de la paroisse sur le pâturage du Plan-des-Aubert, Derrière-la-Côte.

³¹ Matth. 6. 19.

Il y avait aussi son intérêt pour l'œuvre missionnaire. Il l'amena tardivement à s'engager sur le champ de l'Angola.

Le joyeux et généreux ministère d'accueil de Lisette était à la clef d'une vie amicale et fraternelle qui faisait de la cure un lieu de ralliement. Bien d'autres y passaient, pour le plaisir d'un échange avec elle, parfois aussi pour prier. La convivialité de Lisette était d'autant plus appréciée – même étonnante pour certains – que deux naissances nouvelles, celle d'Olivier, puis celle d'Anne-Catherine, ajoutaient à sa tâche de maîtresse de maison.

C'était l'époque où "l'intelligent" radicalisme vaudois qui régissait le dicastère des bâtiments de l'Etat, avait décrété que, jusqu'à nouvel avis, la cure du Sentier était chauffable avec seulement six radiateurs à l'étage! En raison de la température de ce Haut-Jura, c'est au moins huit mois par an que, dans de telles conditions et au prix onéreux du charbon, les chambres à coucher non-chauffées se trouvaient tempérées à partir de la chambre à manger et du salon-bureau où obligatoirement les fourneaux à bois était quotidiennement allumé. Je me couchais tard. Lisette était toujours la première levée. Dès six heures souvent, elle commençait par allumer les fourneaux des chambres, plus celui de la cuisine; puis elle s'empressait de beurrer et confiturer les tartines; de laver les langes et petits vêtements salis la veille; de repasser et raccommoder ceux qui avaient séché pendant la nuit. A l'heure convenable, le cacao fumant étant sur la table, elle faisait le tour des chambres en chantant : "Allons les gars, en route, le soleil est levé...!"

Je n'évoque pas ces souvenirs sans en être encore ému et émerveillé. Il faut ajouter qu'elle tricotait tous les vêtements de laine ou de coton, cousait et adaptait les habits à la taille changeante des enfants. Fallait-il s'étonner qu'aux heures où elle souhaitait participer à l'étude biblique, au catéchisme pour adultes, à la préparation du message des moniteurs et monitrices, pour ne pas s'endormir elle prenait toujours un tricotage qu'elle ne lâchait pas durant toute la soirée. Elle somnolait pourtant quelquefois, à son grand désappointement!

Les paroissiens étaient sensibles à l'accueil affectueux qu'elle leur réservait, colporteurs compris. Ils repartaient parfois avec toute leur marchandise mais ils avaient reçu une tasse de thé ou de café, ou à leur gré, une assiette de soupe. En retour, les enfants trouvaient semblable accueil chez beaucoup. L'une des fidèles, honorées et honorables paroissiennes, dans l'affection et l'admiration qu'elle portait à Lisette, le manifesta durant nos années vécues au Sentier.

On l'appelait "Tante Loulou". Elle avait été préceptrice dans de riches familles à l'étranger, en Angleterre en particulier. A l'heure de sa vieillesse, elle avait repris domicile au Sentier. C'est elle qui vint offrir ses services à Lisette, afin de la seconder mais aussi de la soulager dans sa rude tâche. Elle emmenait les enfants en promenade.

*

Le côté pittoresque de nos années au Sentier se doit de faire place à un autre personnage digne du fidèle souvenir que je ne suis pas seul à lui porter : Pierre Baud. Professeur au Collège du Chenit, il enseignait les sciences. La chimie et la

physique lui offraient l'occasion d'expériences quelquefois ratées, souvent hautes en explosions volontairement provoquées...! L'humour, le gag, le rire, coloraient son enseignement. Il était aussi un musicien érudit, pianiste et organiste. Je lui dois la découverte de Toccata et Fugues de Bach, également celle de Widor. Plus encore, sous sa direction la paroisse bénéficiait, chantées par les enfants, de certaines oeuvres, orgue et chœur, telle celle de César Franck : *Dextera Domine*

Son âme, à la fois croyante et vagabonde, lui faisait apprécier tous les dépaysements possibles. Il cassait la glace pour se tremper dans le lac en hiver, fréquentait en été les îles naturistes du Levant en Méditerranée. Dans ses voyages ou séjours à l'étranger, il aimait être accompagné. Il emmenait parfois sa mère âgée, elle aussi originale dans sa personnalité alémanique. Alors que j'avais besoin de vacances, avec l'encouragement de Lisette, je l'accompagnai, lui, sa mère, et un couple d'amis pour un séjour d'une semaine prolongée, au Lavandou. Je fis ainsi connaissance avec la côte d'Azur à son état naturel, non défiguré par le tourisme qui, par la suite, a totalement modifié la côte maritime.

*

Au rez-de-chaussée d'un immeuble, face à l'Hôtel de l'Union vivait le commerçant horloger-bijoutier Alexandre Rochat. Lui aussi, comme beaucoup de Combiens de l'époque, était un homme cultivé et musicien. J'ai passé de nombreuses heures – délassantes au cœur de mes activités – à déchiffrer et jouer des pièces pour flûte et piano. Ces heures étaient aussi une occasion de dialogue avec ce tenant de "l'intelligentsia combière" qui prenait la Bible pour un recueil de mythes dont il convenait de garder un minimum d'informations!

Alexandre Rochat était aussi exigeant à l'égard de la bienfaisance de sa joaillerie qu'il l'était envers les demandeurs venus solliciter la publication de leur prochain mariage. Il était l'officier d'état civil, soit "le pétabosson" selon le langage de l'époque. Au jour de leur engagement, il veillait au sérieux de la cérémonie. Il renvoyait à son domicile, avec ordre de "s'habiller", l'époux qui aurait osé se présenter sans col ni cravate alors que l'épouse avait une jolie robe.

Son épouse, Madame Rochat, était une remarquable institutrice, aimée de tous les enfants, des nôtres en particulier. Elle connut une épouvantable épreuve. Deux cas graves de tuberculose furent découverts parmi les enfants de sa classe. Dans le canton circulait un camion équipé d'appareils de radiographie. Mandé au Sentier, il révéla que Madame Rochat, à son insu, avait infecté plusieurs de ses élèves. Christiane était du nombre, avec une primo-infection. Elle fut soignée sur place tandis que Madame Rochat partit dans un sanatorium, ainsi que deux enfants. Ceux-ci revinrent guéris. Mais Madame Rochat dut renoncer à l'enseignement. J'eus à la consoler et à l'instruire ainsi que son mari et leur fille, ma catéchumène, du sens possible d'une telle épreuve.

*

Bien d'autres figures devraient avoir leur place dans cette galerie de portraits d'hommes et de femmes qui ont apporté de la couleur et du relief à ces années passées au Jura. Je m'en tiendrai à celles et à ceux dont le témoignage, ou les gestes, ont enrichi mon ministère et celui de Lisette.

D'abord, parmi les sœurs de St-Loup qui, avec le Docteur James Rochat, étaient responsables des soins donnés à l'Hôpital: Sœur Antoinette, la directrice, menue, fine de taille et de traits. Son aspect effacé et discret cachait une forte personnalité, riche d'expérience et de savoir dans le domaine médical ; riche aussi d'une spiritualité à la mesure de sa consécration sans limite. Avec trois autres diaconesses, elles étaient présentes vingt-quatre heures sur vingt-quatre, assurant la direction et la bonne marche d'un Hôpital fréquenté par tous les habitants de la Vallée d'abord, mais encore par tous les frontaliers français.

C'est elle aussi qui veillait aux bonnes relations avec le personnel, à l'engagement de ce dernier. De plus, elle assistait le Docteur Rochat dans son travail de chirurgien, accueillait et prenait congé de tous les patients, partageait leurs peines ou leurs joies.

Lisette disait que ses séjours à l'Hôpital de la Vallée pour l'accouchement de ses trois derniers enfants avaient été pour elle trois périodes de réelles vacances. Sœur Antoinette avait prolongé jusqu'à dix jours le temps des relevailles après la naissance d'Elisabeth, d'Olivier et d'Anne-Catherine.

Quant à Sœur Thérèse, responsable des soins aux enfants, toutes les mamans l'appelaient "l'Ange de l'Hôpital". Elle eut maintes occasions, elle aussi, de soigner et dorloter les nôtres.

*

Chaque semaine, le jeudi après-midi, je visitais les paroissiens hospitalisés. A l'heure du repas du soir, régulièrement j'avais ma place à table afin de nouer contact avec le personnel soignant. En vérité, cette "Maison" devint une partie de notre famille. Elle comptait un autre personnage important, un homme à tout faire, Monsieur Edouard Monachon. Avec son épouse Germaine, il était associé à tout ce que vivait l'Hôpital. Sa piété sage, intelligente, pratique, trouvait une solution à toutes les difficultés, à tous les petits ou grands problèmes d'organisation pratique, y compris les réparations. Il était, à sa manière, le bras droit de Sœur Antoinette, comme celle-ci était le bras droit du Docteur chirurgien James Rochat.

Ceci explique comment et pourquoi, lors de fêtes de famille, à la cure, chez Madeline, chez Georges Golay ou Henri-Daniel Piguet, les Sœurs de l'Hôpital et le couple Monachon étaient présents. Et lorsque Antoinette, dite Manette Monachon fit ses études à Lausanne, elle eut sa place à notre foyer.

*

Une autre figure attachante était celle du dentiste Henri-Vincent Golay et son épouse. Outre les contacts spirituels profonds que j'eus avec ce couple, je lui dois deux souvenirs marquants.

Henri-Vincent Golay était membre actif de la Croix-Rouge. A ce titre, en 1948 il fut mandaté pour accompagner un convoi d'enfants allemands reconduits à Berlin par le train, après un séjour prolongé en Suisse. Une nouvelle cohorte d'enfants était emmenée au retour, pour un semblable séjour de santé suite aux

traumatismes qu'ils avaient connus durant la guerre. Monsieur Golay me fit inscrire comme accompagnant d'un tel convoi. Les deux jours et la nuit du voyage en wagon sans confort furent plus fatigants qu'attrayants. Par contre, la découverte d'un Berlin non encore relevé de son écrasement sous les bombes, avec ses rues bordées de ruines calcinées, m'impressionna beaucoup. Comme aussi le fait que nombre de femmes, accoutrées de vieux habits, pelle et pioche en mains, gagnaient leur pain quotidien en faisant un travail de terrassiers.

*

"L'Aubert". C'est le nom que les enfants donnaient à Madame Alice Aubert, dite aussi "l'épouse du scieur". Son mari, en effet, gagnait une partie de son salaire en se rendant chez les particuliers avec une machine à quatre roues tractées et un double volant sur lequel passait une scie à ruban. Elle tronçonnait, à la mesure souhaitée, les stères de bois dont chaque ménage avait besoin pour alimenter le feu du potager de cuisine ou des fourneaux de chauffage. Une vingtaine de stères était notre provision annuelle, une partie allant au chauffage de la salle des catéchumènes du rez-de-chaussée de la cure. Je me plaisais à couper à la hache ce bois de feu. J'en avais gardé l'habileté depuis mon enfance. Le temps d'un après-midi, les enfants de l'Ecole sise au vent de la cure, montaient tout ce bois dans le vaste galetas du deuxième étage de la maison. Un petit pain au sucre et un verre de sirop les récompensaient.

Atteinte dans sa santé, avec une colonne vertébrale fragilisée, "L'Aubert" était une infirme, obligée de rester étendue dans son lit depuis la naissance de ses deux enfants. Son mari, mais aussi et surtout l'infirmière officielle de l'usine Le Coultre, Mademoiselle Baumann, avait pris à charge les repas et la propreté impeccable de l'appartement. Mademoiselle Baumann était issue d'une famille mennonite du Jura bernois. Célibataire animée d'une authentique piété, elle était, avant le Docteur Rochat, celle à laquelle on demandait conseil, en cas de maladie ou de léger accident, dans toutes les familles des ouvriers de l'usine. C'est sur son ordre qu'on appelait le Docteur. Avec dévouement et une authentique affection filiale, elle soignait Madame Aubert et quotidiennement partageait avec elle une écoute réfléchie de la Parole biblique.

Toutes deux me faisaient un accueil très fraternel. L'impossibilité de Madame Aubert de venir au culte m'amenait à lui rendre visite fidèlement. Lisette également allait la voir. C'était à chaque fois, outre la lecture biblique, un moment de prières partagées. Son infirmité l'obligeait à de longues heures de solitude qu'elle consacrait à l'intercession. A chacune de nos rencontres, je lui laissais dans une discrétion dont nous avons convenu, une liste de personnes éprouvées que mes visites pastorales me faisaient connaître.

Son infirmité jointe à sa spiritualité avait affiné une sensibilité et un discernement dont elle me faisait bénéficier. Car nombre de personnes, y compris le directeur de l'usine, Jacques-David Le Coultre, par sympathie venaient la voir. D'autres le faisaient en se recommandant à sa prière.

*

Un dernier tableau.

Madame Golay de la Colline - c'est ainsi qu'on l'appelait- était une femme distinguée. Avec son mari, elle habitait une des belles villas du Sentier-Haut. Ils étaient au nombre des gens fortunés de la paroisse. Leur fille, étudiante et fiancée, avait dit à sa mère:

Maman, je ne peux pas tromper ta confiance. Et je me dois te le dire. Tu sais quel amour m'unit à X... Cela devient très difficile... de ne pas coucher ensemble. As-tu un conseil à me donner?

A dire vrai, Madame Golay était arrivée rougissante, un peu ennuyée d'avoir à partager avec son pasteur le problème que lui posait sa fille. Que devait-elle répondre?

Ma réplique fut aussi spontanée qu'immédiate : Madame Golay, vous avez une fille formidable ! C'est réjouissant d'avoir une fille qui partage avec sa mère une question aussi simple et naturelle. Elle a raison. Voilà plus de deux ans qu'elle fréquente. Un authentique amour avec ses baisers et ses caresses, appelle un total don de soi... Je sais, l'un et l'autre sont encore aux études. Ils les continueront, avec votre aide et l'aide des parents de son fiancé... Le temps de publier les bans et, dans l'espace des deux mois à venir, vous les aurez mariés... Certes il y aura des questions de logement, de contraception momentanée. Ce sont des problèmes mineurs dont il y aura lieu de parler avec eux... L'amour vrai s'accompagne de la vérité. Vous les félicitez d'avoir évité d'être amants et de vouloir être époux.

Cet entretien inhabituel avec Madame Golay "de la Colline" eut d'autres conséquences que le mariage de sa fille. Lorsque, peu après, au côté des pasteurs Chassot et Rouge au cours des "semaines paroissiales", me fut confié le thème de la vie conjugale, j'eus alors pleine liberté d'enseigner publiquement la sainte "sensualité" que Dieu donne en partage aux époux.

A l'époque, un enseignement "tabou" que les pasteurs se gardaient d'apporter librement et loyalement du haut de la chaire ou en privé!

* * *

Revenons en arrière: à Vaumarcus, ma rencontre avec le Seigneur fut à l'origine d'un véritable bouleversement de ma vie. Aujourd'hui encore, je suis emprunté devant le choix de la juste expression rapportant cet événement: Conversion ? Nouvelle naissance ? Chemin de Damas ? Baptême dans l'Esprit ? Rencontre personnelle avec Dieu ? Révélation du Seigneur ? En soi, même si chacune d'elles ouvre à de riches conséquences, ces désignations peuvent être diverses. Ce qui en est résulté est seul essentiel. Il n'en va pas autrement pour ce qui concerne notre vie naturelle. C'est en grandissant, c'est au cours des années que peu à peu se révèlent à notre conscience, et à notre entendement, la valeur et la portée d'un événement ou d'un acte.

Dans le récit biographique de beaucoup de chrétiens, cette rencontre avec le Seigneur s'accompagne parfois d'incidents tangibles et bouleversants. Ils ont vu le Seigneur; ils sont tombés comme terrassés sous le poids de leurs fautes; ils

exultent de joie; ils parlent en langues; ils vivent une guérison soudaine; ils éprouvent jusqu'en leur corps les effluves de l'action de l'Esprit Saint.

La seule impression tangible demeurée en mon souvenir fut celle d'une profonde conviction, liée à la parole: "Père, je remets mon esprit entre tes mains". J'ai su que j'en étais dès lors inséparable.

*

Ephésiens 4. 11 et suivants nous veut "à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature parfaite du Christ" et non plus "flottant et emporté à tout vent de doctrines".

Ai-je besoin de le souligner? Je n'ai pas la prétention d'avoir acquis cette "stature parfaite". Bien loin de là! D'où mon écoute de la Parole. Mais ce que je souligne parallèlement, c'est que le refus d'être "flottant et emporté à tout vent de doctrines" fut parfois à l'origine de difficultés de "communion" avec le prochain, en particulier avec quelques-uns de mes frères pasteurs. Le "logo" du Larousse – un pissenlit abandonnant au vent ses akènes mûris – illustre fort bien ce qu'est la théologie généralement agréée, même enseignée en de nombreuses Facultés. En maintes circonstances j'ai goûté et goûte encore à ce brouet de Jacob, assaisonné à la sauce de Rebecca, d'Esau, de Léa, de Rachel, et de Laban, donc sans en recevoir ce que promet la Parole: la vie en abondance³². Dès le jour où je connus que la Parole biblique est inspirée, il me fut comme interdit de mettre Sa lumière sous le boisseau. Maladroitemment, je l'ai mise sur le boisseau sans mesurer parfois que cette lumière de la Parole de la vérité était difficilement supportable à ceux qui apprécient l'ombre apparemment reposante du "oui" qui n'est pas un oui et laisse encore la place au "non" ³³. Cette apparence de la vérité déclarée et tenue pour charitable, m'a souvent indisposé et attristé. A quelques reprises, j'ai pris la parole ou la plume pour dénoncer ces demi-vérités accommodées aux dimensions de la raison du plus grand nombre quand ce n'est pas à l'éloquence du dernier intervenant paré d'un titre de docteur!

Je suis loin de me donner entièrement raison dans ma manière d'intervenir ou d'interpeller. Elle est parfois et inutilement ironique, ou acérée, ou agressive. J'ai dû apprendre et j'apprends encore à "protester" – c'est-à-dire à être témoin de la vérité du Seigneur – sans que son amour, inséparable de Sa personne, en soit terni, voire absent. J'ose croire qu'au cours des années, je l'ai appris, sans prétendre en avoir constamment la maîtrise.

Afin de parfaire la mesure de mon propos en rapport avec la Parole, je précise que m'indiffère absolument l'étiquette attachée quelquefois à mon protestantisme évangélique: "littéraliste, piétiste, bibliste, doctrinaire, pentecôtiste, fondamentaliste, quand ce n'est pas "un peu demeuré"!

Dieu le sait!

*

³² Genèse 25. 30; Jean 10. 10.

³³ 2 Cor. 1. 17 et 20; Jacques 5. 12.

Cette vertu de la Parole, elle est celle de Dieu Lui-même. J'en ai acquis la certitude, en communion avec Lisette. Elle aussi, attentive à trouver chaque jour dans son "chantier" ménager parallèle à mon chantier paroissial, un moment, un espace, pour partager ce que l'Esprit nous donnait progressivement d'entendre et de comprendre.

Je le souligne avec reconnaissance. En beaucoup de situations, à propos des enfants en particulier, ou à propos de tel paroissien ou paroissienne, elle savait dire la pensée du Seigneur.

*

Alors qu'il était chargé d'une importante mission, David prit la liberté de braver un interdit. Avec ses compagnons, faute d'autre nourriture, il mangea des pains de proposition³⁴. Il nous est recommandé d'être des serviteurs à l'écoute du Seigneur. Semblablement à David, nous pouvons nous trouver dans une situation d'urgence et d'obscurité telle que la promesse d'Esaïe: "Quiconque manque de lumière, qu'il se confie en l'Eternel", et celle du psalmiste: "Ta parole est une lumière sur mon sentier"³⁵ nous soient un ultime recours possible. Encore faut-il que l'Esprit Saint nous en donne la certitude et la liberté. C'est ainsi qu'en maintes circonstances où je me suis vu confronté non pas seulement à une personne mais à l'Ennemi qui la tenait captive du doute ou de l'incrédulité, j'ai reçu liberté de brandir de cette manière "l'épée de l'Esprit qui est la Parole de Dieu"³⁶.

*

Un collègue avait fait appel à mon ministère au bénéfice de sa paroisse, mais aussi au secours de son désarroi devant son épouse, en proie à une profonde dépression.

Le dialogue engagé avec elle butait sur un obstacle majeur qu'elle finit par mettre en lumière au terme d'un long entretien. En bref, dans les premières années de leur mariage, après la naissance successive de deux enfants, elle s'était trouvée à nouveau et prématurément enceinte. Son refus de ce nouvel enfant l'avait amenée à des gestes et un comportement bientôt suivis d'une dangereuse infection. Cela s'était soldé par une intervention médicale et un avortement. Cela remontait à plus de vingt années. Elle en avait gardé un profond sentiment de culpabilité. Alors qu'elle était dans la cinquantaine, elle n'échappait plus à une obsédante conviction: "Tu as tué ton enfant. Tu as commis un péché contre le Saint-Esprit. Tu es impardonnable. Tu es perdue..."

Fallait-il s'étonner qu'elle soit plongée dans une profonde dépression?

En dépit d'un dialogue prolongé où je mis en évidence les paroles de l'Écriture assurant qu'à la confession de nos fautes Dieu répond par un plein pardon,

³⁴ 1 Samuel 21. 7.

³⁵ Esaïe 50.10; Psaume 119. 105.

³⁶ Ephésiens 6. 17.

Madame X. restait obstinément enfermée dans la certitude de sa condamnation et de sa perte.

J'en étais à la fois attristé et irrité. J'avais la pensée que l'Ennemi, après des années où il avait maintenu cette femme croyante dans une culpabilité grandissante, par cette accusation fondée la tenait en son pouvoir. Me vint alors la certitude d'une seule action possible.

J'appelai son mari et je le mis au courant de mon intention. Il me dit sa confiance devant la responsabilité que j'assumais en toute liberté. Après avoir prié, je dis à l'épouse prostrée dans un fauteuil:

Vous avez raison de tenir pour une grave faute ce geste qui aurait pu vous détruire vous-même avec la mort de votre enfant. Vous l'avez confessé. Avec votre mari nous sommes là pour vous assurer du pardon de Dieu. Mais vous ne l'entendez pas. Satan, le menteur, vous tient captive par une parole de l'Écriture qui n'a nul rapport avec votre faute. Au nom du Christ, je ferme la bouche de l'Adversaire et vous demande de me regarder. Car je vous parle maintenant en serviteur de Dieu. Voici une Bible. Je la mets dans vos mains. Ouvrez-la et lisez à haute voix la parole que vous avez sous les yeux³⁷.

*Tandis qu'elle obéissait à mon injonction et restait la Bible ouverte entre ses mains, je me mis à louer le Seigneur d'être présent et de faire connaître Sa parole à cette épouse et à son mari. Et je répétais:
Lisez ce que vous avez sous les yeux.*

Elle lut lentement: "Les plaies d'une blessure sont un remède pour le mal. De même les coups qui pénètrent jusqu'au fond des entrailles".

Elle se tut. Nous restions là tous les trois, quasi stupéfaits. Je n'avais jamais lu ni entendu cette parole. Je pris la Bible qu'elle gardait ouverte entre ses mains, et à mon tour, regardant attentivement la page ouverte, je repérai, dans le chapitre 20 du livre des Proverbes, le verset 30 qu'elle avait lu. Et je le relus à haute voix, avec une insistance mise sur la première phrase: "Les plaies d'une blessure sont un remède pour le mal".

*Alors Madame X. éclata en sanglots. Et je dis à haute voix:
Tu es vaincu Satan. A la croix, toutes nos fautes sont pardonnées. La Parole l'atteste. Dieu apporte remède au mal que nous commettons.*

Je me tournai vers le mari et lui proposai de rendre grâce à Dieu de ce que son épouse en larmes soit maintenant assurée du pardon de Dieu. Et je demandai à Madame X.: l'êtes-vous?

Elle était incapable de parler, mais son regard et le signe approbateur de sa tête nous le disaient sans parole.

* * *

³⁷ Je précise qu'il s'agissait de la version Segond.

De tels faits sont des signes de la miséricorde de Dieu. Ils confondent notre incrédulité, si facilement opposée aux vérités de la Parole. Cette incrédulité se nourrit des arguments trompeurs de notre vision rationnelle de l'existence. Plus souvent qu'à mon tour, alors que ces signes étaient là pour fortifier ma croissance dans la foi, je me suis laissé engluer par la sottise de ces raisonnements. J'ai mis du temps à comprendre qu'un des aspects majeurs de l'amour paternel de Dieu était sa persévérance, combien patiente, à vouloir nous rééduquer et, à cette fin, nous dépouiller de ce vieil homme raisonneur, sceptique jusqu'à la moelle des os et "lent à croire tout ce que les prophètes ont annoncé"³⁸.

*

A mon arrivée au Sentier, le couple X...m'avait été signalé à cause de la santé précaire de l'épouse encore relativement jeune. J'eus d'emblée bon contact également avec le mari, un ouvrier d'usine venu de la plaine. Je fus bientôt mis au courant de la cause de la faiblesse visible de Madame. Elle avait un cancer. Depuis plusieurs mois, son développement paraissait stoppé.

Mari et femme étaient fidèles au culte. A quelques reprises, elle vint à la cure afin que je prie pour elle, mais aussi pour son mari, découragé devant la santé précaire de son épouse.

Brusquement, son état s'aggrava. Interrogé, le médecin ne cacha pas ce qui était à prévoir. Le cancer de l'arrière-gorge avait développé des métastases sur la poitrine, vraisemblablement aussi vers le cervelet. L'hospitalisation s'imposait. Le contact de confiance que j'avais avec ce couple, mais aussi avec le Docteur Rochat, son médecin soignant, donna liberté à ce dernier de me dire son verdict. Il limitait à quelques semaines l'issue de ce mal.

La foi réelle de ce couple, également de la mère et de la sœur de l'épouse, m'amena très vite à préparer la malade et toute sa famille à ce départ prévisible. Arriva le moment où, paralysée par le cancer de sa gorge, Madame X...fut privée de paroles puis de nourriture. Je me rendais régulièrement à l'Hôpital et, sobrement, lisais quelques paroles bibliques et priais. Le regard de la malade disait son contentement et sa foi.

Monsieur Rochat ne m'avait pas caché qu'il redoutait une fin par étouffement progressif. Avec la famille, nous demandions à Dieu qu'Il épargne une telle issue.

Un après-midi, alors qu'au retour de quelques visites au Solliat je regagnais la cure, Lisette m'apprit qu'un téléphone était venu de l'Hôpital. Madame X... sollicitait que, dans le plus bref délai possible, je lui apporte la sainte Cène.

A dire vrai, je ne comprenais pas cette sollicitation. La malade ne pouvait ni parler ni avaler. Comment prendrait-elle la Cène? Un téléphone à Sœur Antoinette m'apprit qu'effectivement Madame X...avait griffonné sur un papier cette claire demande.

³⁸ Luc 24. 25.

Il m'appartenait donc d'y répondre. Avec la coupe de communion dans ma serviette – Sœur Antoinette m'ayant dit qu'elle préparait le pain et le vin – je me rendis à l'Hôpital, non sans avoir frappé, en passant, à la porte du mari arrivé de l'usine, afin qu'il m'accompagne.

Sœur Antoinette ayant disposé coupe de vin et pain sur un plateau, nous entrâmes, les trois, dans la chambre de Madame X... Son visage portait visiblement les traits altérés d'une mort imminente. Un bref instant, elle ouvrit ses yeux, nous regarda, puis regarda ostensiblement le plateau que tenait Sœur Antoinette.

Il y eut un bref silence. Je pris la parole et lui dis que, selon son désir, nous venions partager la Cène avec elle. Un léger mouvement de ses paupières fermées nous attesta son approbation.

Alors, je lus la liturgie d'un tel office, la limitant à un ou deux courts textes. Je rendis grâce à Dieu pour le repas nous assurant de notre rachat et du don de Sa vie. Sans plus et sans me demander comment Madame X...allait communier, je partageai le pain et l'approchai de ses lèvres quand, soudain, avec un regard illuminé, elle souleva sa tête hors de ses oreillers comme si elle s'apprêtait à se lever. D'une voix claire, elle s'exclama: - Oh! que c'est merveilleux!

Sa tête et son buste lentement reprirent place dans les oreillers. Madame X...nous avait quittés.

Nous restions tous les trois sans paroles. Je tenais encore le pain dans ma main. Je mis dans la main du mari le morceau que j'avais tendu à son épouse. Je partageai également le pain et la coupe avec Sœur Antoinette. Je proposai au mari bouleversé de le laisser seul un instant auprès de son épouse décédée. Il refusa. Avec Sœur Antoinette, nous eûmes un court instant de prières à ses côtés.

J'accompagnai Monsieur X...jusqu'à son domicile, afin d'y rencontrer la famille de son épouse et de partager avec elle le dénouement et l'exaucement que nous venions de vivre³⁹.

³⁹ Madame X...fut ensevelie le 18 novembre 1951.

CHAPITRE IV – TURBULENCES

Les pages précédentes pourraient laisser croire que les signes de Dieu jalonnaient notre route de couple pastoral au point d'en faire non pas un sentier étroit et éprouvé, mais une route facile, constamment embellie par de surabondantes bénédictions.

Il est connu que notre mémoire se hâte d'effacer les souvenirs mauvais ou douloureux. C'est une faculté et un tonus que le Créateur nous accorde.

A Syens déjà, plusieurs questions altéraient ma paix intérieure. Selon la loi ecclésiastique et son application à la vie de nos paroisses, la charge de pasteur est clairement indiquée: "Prêcher la Parole de Dieu, administrer les sacrements... remplir tous les devoirs d'un ministre de Jésus-Christ".

Certes, la question du baptême des enfants se posait à chaque fois que ce baptême était demandé par un couple pratiquement étranger au culte dominical. Entre collègues pasteurs, le maintien du pédobaptême était un thème souvent débattu. En pratique, lorsque manifestement la famille n'avait pas d'attache avec l'Eglise, je tentais de lui proposer une étape où elle montrerait son intérêt pour l'Evangile en se joignant au culte. En effet, comment pourrait-elle prendre les engagements d'élever l'enfant dans la foi alors qu'elle en était manifestement dépourvue? En vérité, chez les paroissiens détachés du culte dominical, la volonté de baptiser leurs enfants tenait moins à un témoignage de foi qu'à une superstition: Dieu ne protégeait pas un enfant non baptisé!!

Comment leur faire entendre que la vie de tout enfant est naturellement menacée et qu'il est de notre responsabilité de sauvegarder leur existence? Dans l'esprit de beaucoup, ces trois gouttes d'eau sur le front étaient une sorte "d'assurance-vie éternelle". L'avoir sollicitée du pasteur, être venu à l'église un dimanche matin pour que le geste soit fait au cours du culte, c'était la limite de leur responsabilité. Certes, cet acte comprenait l'engagement des parents, parrain et marraine, à élever leur enfant dans la foi. Or, la pratique de cet engagement se limitait à s'en décharger sur ceux qui sont à l'église le dimanche matin, en particulier le pasteur et les enseignants de l'Ecole du dimanche.

Je ne pouvais consentir à perpétuer cette caricature du baptême. Mais la correction à y apporter se heurtait au solide rempart de la tradition farouchement défendue par les Autorités de l'Eglise réformée. Leurs arguments ne manquaient pas de poids, puisqu'ils se réclamaient des Réformateurs. De fait, j'y souscrivais moi-même, puisqu'en bonne conscience, j'avais baptisé mes enfants.

En effet, j'admettais qu'une théologie biblique, appuyée par les alliances successives de Dieu avec le peuple juif et l'Eglise, nous assure de Sa grâce et de Son amour, enfants compris. "Vos enfants sont saints" (ou proches de Dieu, selon certaines traductions)⁴⁰. Mais, à mon point de vue, cette manière de les

⁴⁰ 1 Cor. 7. 14.

placer dans la dépendance du Seigneur était contestable pour de sérieuses raisons.

Les parents... et souvent les parrains et marraines étaient plus crédules et superstitieux – autre terme: "religieux" – que véritablement chrétiens. Si l'on objectait qu'il y avait lieu de se réjouir de savoir les enfants confiés à notre responsabilité de les instruire de l'Évangile, je demandais pourquoi cette décision des parents de confier leur enfant à l'Église devait se traduire par un baptême alors qu'une prière accompagnée d'un geste de bénédiction suffisait, en l'occurrence, à manifester le ministère de l'Église en réponse à l'engagement des parents. Et j'avais deux objections complémentaires. Autrefois l'implantation des familles et leur stabilité de génération en génération dans la même paroisse justifiaient l'engagement demandé aux paroissiens de veiller, eux aussi, à l'instruction et à la foi de l'enfant baptisé. Mais, dans la mouvance croissante des familles, et leur "déménagite", quels engagements pouvaient-ils prendre ? Pourquoi fallait-il par le baptême d'enfant ôter à ce dernier, à l'heure où consciemment il s'engagerait à être disciple du Seigneur, le privilège de le manifester par un baptême par immersion ?

L'argument impératif de certains collègues avec lesquels je débattais de cette question ne me laissait pas indifférent. Par le baptême des enfants, la grâce prévenante de Dieu était publiquement et ecclésiatement rappelée à un peuple qui n'avait que trop tendance à se réclamer du salut par les œuvres et de la liberté d'imposer à Dieu qu'il donne sa bénédiction.

Par ailleurs, j'étais resté sans parole devant une sœur de Grandchamp, en séjour à la cure. Elle se réclamait de l'authenticité du baptême qu'elle avait reçu comme enfant. D'année en année, dans sa famille, on célébrait non le jour de sa naissance mais la date anniversaire de son baptême. Ainsi avait-elle grandi avec l'assurance qu'elle était membre bien-aimé de la famille de Dieu.

En pratique – et cela ne facilitait pas ma relation de pasteur à "paroissien-hors-les-murs" –, avec de telles familles je remettais en question le baptême de leur enfant. Ce qui me troublait aussi, c'est que devant mon plaidoyer pour le baptême d'adultes, les paroissiens fidèles y étaient intéressés et m'interrogeaient quant à la valeur de leur baptême d'enfant.

Ils regrettaient d'en avoir pour seul souvenir les propos de leurs parents. Ils les assuraient que le témoignage en était inscrit dans un registre de paroisse. A l'époque, j'étais informé de l'immersion d'adultes baptisés enfants, immersion pratiquée par une communauté évangélique de l'Ardèche. Je n'en discernais pas l'application dans notre Église sans que cela soulève... une tempête de protestations. Le jeu et son résultat possible m'apparaissaient n'en pas valoir la chandelle, c'est-à-dire la mise en cause de mon ministère dans l'Église réformée.

Cinquante ans plus tard, le baptême des enfants nourrissons n'a pas été fondamentalement mis en cause par les églises officielles. Les Réformés ont admis une présentation à la place du baptême, ce dernier étant reporté à l'heure du libre choix du catéchumène. Il a fallu un demi-siècle pour que soit admise cette "correction". Elle s'accompagne d'une constatation. Le baptême d'enfant est de moins en moins requis dans ce temps de grave crise de la conjugalité et de la vie de famille. Il n'est pas remplacé par une présentation ou une

bénédiction. Il est simplement omis. Faut-il le déplorer? Ne faut-il pas, au contraire, se réjouir de la mutation de l'Eglise multitudiniste traditionnelle vers l'Eglise de professants, d'autant plus multitudinistes que leur baptême d'adulte par immersion est l'expression première de leur témoignage de disciples du Christ et non pas seulement de leur appartenance à une église...

J'avais informé le Conseil de paroisse de ce conflit de conscience. Je fus rassuré de découvrir que les conseillers partageaient ma volonté de réhabiliter la valeur de l'engagement du baptême. Un pasteur, en charge dans une paroisse de plaine, en fut dûment informé.

Il avait de la parenté dans la paroisse. Elle était au courant des exigences que je ne manquais pas de faire connaître à toute famille demandant un baptême. Afin de ne pas avoir à me confronter à ce sujet, elle eut recours à ce collègue. Le baptême de leur enfant eut lieu, en privé, dans un des chalets de plaisance dont la famille disposait sur la pente menant au Mont-Tendre. J'en fus informé par le collègue qui m'adressa le certificat de baptême à insérer sur le registre de paroisse.

Je n'eus pas à intervenir. Le pasteur en question reçut de la part du Conseil de paroisse une sévère admonestation écrite le blâmant d'avoir consenti à la dérobade de cette famille, à ce grave déni de sa propre responsabilité, évinçant de surcroît l'autorité paroissiale et celle de mon propre ministère.

Une turbulence qui me réjouit sans que, par ailleurs, j'en aie gardé un quelconque grief à l'égard de ce collègue. Il m'expliqua qu'il avait une conception du ministère différente de la mienne. Pour lui, céder au désir de cette famille "hors les murs de l'Eglise", c'était l'assurer que Dieu n'avait pas rompu avec elle et que la porte de l'église leur restait ouverte.

Je pouvais agréer son intention mais ne partageais pas sa pensée que le baptême puisse être administré à cette fin!

*

Un épisode, sinon cocasse pour le moins inattendu, me plaça devant une responsabilité que je n'avais encore jamais rencontrée.

L'art choral est un des fleurons de la Vallée de Joux. En 1950, la chorale du Brassus n'avait pas la notoriété qui lui est aujourd'hui reconnue. Quant à celles du Sentier et de l'Orient, masculine et féminine, elles n'étaient pas ses rivales, mais ses concurrentes. Un de leur directeur, Monsieur Robert Mermoud, proposa l'étude d'une œuvre lyrique qui rassemblerait l'ensemble des sociétés. Avec leur accord, son choix se porta sur le Faust de Gounod. Les choristes se mirent au travail. L'un d'eux, - un des conseillers de la paroisse - demanda à me rencontrer. Il était intrigué, même un peu choqué par les paroles qu'il avait à chanter.

J'examinai la partition et y découvris, en effet, des pages d'invocation à Satan et à ses démons. J'en fus troublé avec lui; troublé aussi à la pensée que cette invocation satanique serait sur les lèvres des choristes, mes paroissiens; clamées devant un auditoire dont j'étais le berger; et cela dans le temple du Sentier, seul

bâtiment de la Vallée correspondant à la dimension d'un tel ensemble avec orchestre.

Alertés, les conseillers de paroisse appuyèrent ma démarche.

Je fis savoir à la Municipalité, autorité première accordant libre occupation du temple à d'autres fins que celle d'un culte, comme aussi à Monsieur le Directeur Mermoud, que l'autorité paroissiale refusait qu'une telle œuvre soit chantée dans la maison du Seigneur. Le lieu où chaque dimanche, Dieu Père, Fils et Saint Esprit est invoqué et rencontré, ne pouvait devenir le lieu où les paroissiens seraient invités à glorifier par le chant et applaudir de leurs mains l'œuvre de Méphistophélès. Je demandai enfin que soit choisie une œuvre lyrique prônant l'Evangile – du Bach par exemple – pour le moins en accord avec le respect dû au lieu où elle serait présentée.

Monsieur Mermoud vint me voir à la cure. Sans que j'aie à plaider beaucoup pour le convaincre, alors qu'il était venu me démontrer la difficulté d'abandonner l'étude de l'œuvre choisie et déjà partiellement apprise par les choristes, il saisit le bien-fondé de mon veto. C'est ainsi qu'au printemps 1951, sous la direction de Monsieur Mermoud, en lieu et place du Faust de Gounod, le Requiem de Verdi fut un grand moment culturel pour toute la Vallée de Joux. La cathédrale de Lausanne en eut aussi le bénéfice durant une soirée. J'en donnai un écho dans le Messager paroissial du mois de juin 1951:

Pendant de longs mois, paroissiens du Chenit, vous avez proclamé par votre chant que Christ seul nous sauve du jugement à venir (Dies irae). C'était beau et bon de vous entendre chanter: "Libera me Domine...

Notre joie de musicien était parfaite. Nous vous l'avons dit. Mais maintenant que nous sommes entre nous, nous vous avouons que notre joie de chrétien comportait une ombre: la pensée que vous puissiez chanter LIBERA ME sans savoir que Dieu a déjà exaucé votre prière! En effet, le témoignage du Saint Esprit est formel: le Fils de Dieu élevé à la perfection est devenu l'auteur d'un salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent (Héb. 5. 8-9). Cette obéissance concerne le temps présent, le temps de notre vie. Ce n'est pas dans le séjour des morts que Christ sera notre Libérateur. C'est aujourd'hui qu'Il veut le devenir (2 Cor. 2. 1-2). Si vous le croyez de tout votre cœur, vous continuerez à le proclamer le dimanche en SA maison, et la semaine dans les vôtres.

*

Lorsque, cinquante ans plus tard, je relis ces lignes, elles me réjouissent doublement:

Elles soulignent le privilège mais aussi la responsabilité conférée au pasteur d'une église multitudiniste officiellement soutenue par le gouvernement. Ce multitudinisme était entendu comme une sorte de droit de toute personne d'avoir recours au ministère du pasteur et réciproquement comme une liberté accordée à ce dernier d'établir un contact personnel avec toute personne domiciliée sur le territoire de la paroisse. Il allait de soi que ce contact pouvait être refusé sans que le pasteur en soit offensé. Cette responsabilité pastorale motivait mon permanent intérêt accordé à la visite pastorale. Elle motivait également l'utilisation du Messager paroissial aux fins de transmettre tel aspect de l'Evangile à la connaissance de tous.

Ce rappel du passé me réjouit aussi parce que, après-coup, j'y décèle en gestation le ministère d'évangéliste qui m'animait déjà sans que j'en aie encore conscience. En effet, je n'imaginai pas que, quatre ans plus tard, par obéissance à cette vocation, je quitterais le Sentier.

*

Je n'étais pas le seul pasteur - loin de là - préoccupé d'une réforme qui nous permettrait d'être solidairement fidèles à l'heure où tel couple formulait la demande de la bénédiction de son mariage.

Le redressement envisagé se heurtait à une tradition honorée par tous: pour être heureux, un mariage devait être béni. Juste tradition pour autant que son application ait quelque rapport avec l'engagement devant Dieu et devant les hommes que le pasteur sollicitait des époux. Ils se promettaient amour et fidélité... jusqu'à ce que la mort les sépare. Mesuraient-ils la portée de cet engagement? N'étions-nous pas complices d'une déclaration facile mais sans réel contenu?

Il est juste de remarquer qu'à cette époque le divorce était l'exception qui confirme la règle, quand même il commençait à être envisagé, puis admis, comme la seule possibilité d'apaisement de la mésentente de deux époux. Toutefois, quelles qu'aient été les circonstances amenant la rupture et la volonté des divorcés de reconstituer leur foyer avec un autre conjoint, il allait de soi que le rôle du pasteur se limitait à rappeler ce qu'est le mariage voulu par Dieu et à invoquer Sa bénédiction sur les époux.

Ce que nous étions plusieurs pasteurs à contester. Pouvions-nous invoquer cette bénédiction sur un patron qui pour la troisième fois, infidèle à son épouse, épousait sa nouvelle secrétaire devenue d'abord sa maîtresse?

Pouvions-nous entendre le oui des conjoints, fidèles jusqu'à ce que la mort les sépare, alors que l'un ou l'autre, ou parfois les deux, adultères, abandonnaient un conjoint et des enfants auxquels les liait un précédent semblable engagement?

Et il y avait eu l'incartade de deux jeunes, qui se mariaient sans avoir dit à leurs parents qu'ils attendaient un enfant. Cela m'avait valu l'algarade d'un père, appartenant à la haute société d'une de nos grandes villes, qui me reprochait d'avoir pactisé avec son fils et, par mon silence, d'avoir couvert publiquement le mensonge du jeune couple. Or, ce dernier ne m'avait pas informé de cet aspect de leur mariage.

Et il y avait, plus généralement encore, cette possibilité sous-jacente dans l'esprit d'un nombre grandissant de conjoints: ils échangeaient leur promesse, et sans le dire, ils envisageaient froidement d'avoir liberté de la rompre suivant ce qu'il adviendrait.

Il fallait donc à la fois enseigner et prévenir. Entre un certain nombre de pasteurs, nous avons convenu de ce qui suit: en principe, les futurs époux

étaient tenus d'annoncer trois semaines à l'avance leur désir d'une bénédiction. Elle était précédée d'un ou de deux entretiens à agender. Pour éviter qu'un couple se dérobe à ces rendez-vous, les conjoints venus d'une autre paroisse n'étaient accueillis dans le temple qu'avec un message de leur pasteur attestant le bien-fondé de la bénédiction demandée.

Il n'est pas nécessaire de le préciser: le ou les entretiens préalables étaient l'occasion d'une clarification du sens profond de leur engagement, une mise à jour de leur foi... ou de leur incrédulité, d'une loyale expression de leur amour réel, des circonstances de leur cheminement, de leur volonté de fonder un foyer sous l'autorité du Seigneur, d'un refus de toute forme de dissimulation ou de mensonge si un enfant était attendu.

Quand on saura qu'un de mes prédécesseurs présidait des cérémonies de mariage sans même avoir rencontré les époux et avait cette complaisance – elle m'avait été rapportée – de revêtir sa robe et d'accompagner les époux à l'Eglise, parce qu'ils l'avaient appelé depuis la rue pour lui demander cette bénédiction, on comprendra que se soit bientôt établie ma réputation de pasteur opiniâtre. Elle prit quelque épaisseur supplémentaire lorsque, toujours d'entente avec les mêmes collègues pasteurs – une quarantaine d'entre eux répartis dans les six arrondissements ecclésiastiques – nous fîmes savoir que la cérémonie nuptiale, dont un ou les deux conjoints étai(en)t divorcé(s), serait ouverte par une libre déclaration de ce ou de ces derniers confessant l'échec de leur premier engagement. Le pasteur témoin de cet engagement non tenu, déclarerait que la grâce couvre nos erreurs ou même nos fautes et que Dieu en attesterait la réalité non par une bénédiction prononcée, mais par celle qu'Il leur accorderait en témoignage et en conséquence de leur vie à deux dans la foi.

Cela me valut quelques remarques rapportées par mes conseillers de paroisse, par ailleurs pleinement d'accord avec cette réforme d'une cérémonie devenue parfois aussi mondaine que peu spirituelle. Il fut dit dans la Vallée que le pasteur du Sentier était d'accord avec le pape. Pour obtenir la bénédiction de Dieu, il fallait d'abord avoir franchi le "tourniquet de son point de vue" sur le mariage chrétien!

Cette illustration, un peu moqueuse et grinçante, était par ailleurs heureusement choisie. Sauf que la croix du tourniquet n'était pas celle dressée par le pasteur, mais bel et bien celle du Seigneur devenu la porte d'un foyer en quête de bénédictions.

Pour mon encouragement, la première fois que j'en fis l'application se solda par d'heureux effets. Dois-je préciser qu'il m'en coûta d'avoir à la vivre dans les circonstances que traversaient les deux conjoints?

Madame X. était issue d'un milieu évangélique. Son époux l'avait odieusement trompée. Issu, lui aussi d'une semblable assemblée, il l'avait longuement courtisée tout en la respectant absolument dans son approche amoureuse. Elle fut enceinte dès le jour de leur mariage. Sous prétexte de ne pas nuire à l'enfant, le mari observa tout au long de la grossesse une continence auréolée de "spiritualité". C'est après la naissance de l'enfant – un garçon – qu'il lui avoua être un homosexuel. Cette naissance l'honorait surtout parce que publiquement était ainsi voilée sa véritable identité. Attentionné, il lui donnait liberté d'avoir un

amant!! Elle eut la force de ne pas divulguer sa condition jusqu'à l'heure où il lui laissa la liberté de demander le divorce, car il partait avec un "ami" s'établir sur un autre continent.

Quelques années plus tard, son témoignage d'authentique femme chrétienne toucha le cœur d'un célibataire de confession catholique romaine. Sa volonté de l'épouser se heurta à l'intransigeance du prêtre de sa paroisse.

A mon insu, mon ministère avait été à l'origine de leur rencontre. C'est ainsi qu'ils me demandèrent de présider la cérémonie de leur mariage. Sans que soit révélé l'affront que l'épouse avait connu, cette cérémonie fut l'occasion du déroulement liturgique rapporté plus haut. Son caractère inhabituel bouleversa les personnes présentes, plus que ne l'aurait fait un mariage conventionnel.

* * *

Peu à peu s'accréditait ma réputation de pasteur tenace dans sa foi, même auprès de ceux et celles que leur ignorance de l'Évangile tenait hors l'Église, alors qu'aux étapes importantes de leur vie – baptême, confirmation et participation à la Cène, mariage, ensevelissement – ils se réclamaient de mes services...

Pouvais-je éviter le malentendu et, pour plaire à tous, m'acquitter des "charges pastorales" en fidèle fonctionnaire ecclésiastique, répondant à la demande des paroissiens, et non pas d'abord à leur vocation au salut et à leur engagement de disciples du Seigneur vivant et présent auprès d'eux?

Cette tension allait croissante entre l'annonce de l'Évangile du salut et la prise en considération d'un christianisme tenu pour acquis par le simple fait de pouvoir s'en réclamer. Je n'en fus pas conscient d'emblée. Il fallait quelque incident public pour que j'y sois rendu plus attentif.

Une première expérience au crématoire de Lausanne, lors du service funèbre d'un illustre personnage franc-maçon, m'avait appris qu'en toute cérémonie semblable, je devais être le dernier à prendre la parole. En effet, ne m'attendant pas à ce qui allait se passer, après mon message biblique et avant l'ultime prière et la bénédiction, j'avais donné la parole à un représentant d'une Loge maçonnique. Son bref discours, illustré par l'effeuillage d'une rose, évoquait le retour à l'éternité par le feu purificateur de la crémation. A l'ouïe de ces propos, je bouillonnais.

Je n'en fis rien paraître. La famille présente n'était pas responsable de ces gestes et de ce discours, et le représentant de la Loge exprimait, quant à lui, sa foi de franc-maçon!

Je me levai et repris la Parole pour souligner que, selon l'Évangile, le seul chemin nous épargnant le feu du jugement et nous menant avec certitude à la vie éternelle était celui que nous donne à connaître et à suivre le Seigneur ressuscité.

Cela ne provoqua aucun esclandre, mais je retins la leçon: le message de l'Évangile devait être la conclusion d'un service funèbre, quels que soient les intervenants et le faste d'une cérémonie.

* * *

Il est juste de le préciser: ces "turbulences" occasionnelles n'altéraient en rien mon bonheur et mon zèle. J'étais en charge d'un ministère encouragé... et fructueux. Si certains paroissiens, sans le dire, se trouvaient parfois pris à partie, un peu bousculés par mes questions visant à les sortir de leur tiédeur ou plus simplement de leur incrédulité, une forte majorité appuyait ouvertement toutes mes initiatives ou démarches. Avec moi ils espéraient le retour de tous à une foi réelle, fondée dans l'Écriture et animée par l'Esprit-Saint.

A mon insu comme à celui de Lisette, mais aussi sans que les conseillers de paroisse et les plus fidèles d'entre les collaborateurs et collaboratrices aient pu s'y attendre, ce bonheur d'un pastorat riche de bénédictions s'avéra la cause première de ce qui allait survenir et me persuaderait finalement de quitter la paroisse du Sentier.

Alors que j'étais pasteur de Syens et l'un des animateurs des Jeunes Paroissiens (JP) de La Broye, j'avais un vif intérêt pour le message propre à l'évangéliste. La réalité d'une vie dans l'Esprit, découverte et reçue à Vaumarcus, avait affermi cette constante préoccupation de révéler Jésus-Christ à tous ceux qui Le connaissent de nom et d'histoire, mais ne L'ont jamais rencontré. Il était réellement devenu le Sauveur et le Seigneur de ma vie et de celle de Lisette. Je travaillais et militais pour qu'Il soit aussi ce Seigneur reconnu et accueilli en réalité dans toutes les personnes et familles formant la communauté. Or, la progressive découverte de la tiédeur et du formalisme – dès longtemps première caractéristique de la plupart des paroisses vaudoises – m'avait amené à la conviction qu'il manquait à l'Église réformée le ministère de l'évangéliste.

Cette conviction fut à l'origine de la passionnante histoire qui marquera les étapes suivantes de ma vie.

CHAPITRE V – DERNIÈRE ÉTAPE PAROISSIALE

Mes réflexions de pasteur de paroisse durant les années 1945 à 1950 traduisaient mon tourment d'esprit devant la tiédeur et la somnolence spirituelle de l'Eglise réformée vaudoise. Je m'empresse de le souligner : semblablement à moi, nombre de pasteurs déploraient cette torpeur qu'avaient aggravée les années de guerre. L'obscurcissement obligatoire avait pris fin en 1945. Mais celui qu'avait imposé à nos consciences le nazisme hitlérien, le fascisme italien et le communisme stalinien demeurait encore opaque et oppressant. Nous étions sans parole devant la révélation des horreurs des camps de la mort visant l'anéantissement du peuple juif. Nous n'en comprenions pas la motivation et la portée. Par ailleurs subsistait l'idéologie marxiste et sa prétention à une hégémonie européenne. Cet obscurcissement-là s'étendait sur le monde ouvrier. Il couvrait aussi de sa noirceur une cohorte d'hommes politiques, de littérateurs, d'intellectuels, aveuglés quant à la malfaisance du communisme et ses goulags meurtriers. Leur existence était volontairement ignorée par une intelligentsia avide de pouvoir et de prétendue liberté.

En vérité, la théologie de l'époque flirtait volontiers avec l'idéologie marxiste. Faut-il s'en étonner? Lorsque l'Évangile de Jésus-Christ est dépouillé de son historicité vétérotestamentaire juive et s'habille de la philosophie gréco-latine, il devient à son insu une gnose à prétentions humanitaires, facilement assimilable à une idéologie égalitaire et libertaire. La théologie libérale historico-critique des deux Facultés de théologie vaudoise – celle de l'Université lausannoise autant que celle du Chemin des Cèdres⁴¹ – apportait sa part de mouture à ce pain de farine sadducéenne. Sans nécessairement faire cause commune avec Jean Baudraz tenu pour un malade parce qu'il avait traité ses professeurs de faux-docteurs, plusieurs pasteurs de nos cantons romands en étaient alertés. Il fallait se mobiliser et opposer le véritable Évangile à ce rationalisme pieux assorti d'un légalisme moralisant.

Je fis connaissance de ces "frères de combat" lors de retraites spirituelles de trois jours que tel d'entre eux organisait dans le petit village de Fresens au nord de Vaumarcus.

Parmi ces frères, Robert Rouge connaissait La Ligue pour la Lecture de la Bible et portait intérêt au ministère qu'y exerçait Mademoiselle Claire-Lise de Benoît. Elle fut associée à la "semaine paroissiale" de la Tour-de-Peilz. Ce fut pour moi l'occasion d'être informé du travail de La Ligue et de faire connaissance avec Claire-Lise et, en arrière-plan, avec l'Institut biblique d'Emmaüs.

Ce travail en équipe m'amena à m'intéresser à des aspects de la vie de l'Eglise qui jusqu'ici m'étaient restés étrangers. Sauf erreur de ma part, le pasteur André Frommel de l'Eglise réformée de Genève fut l'initiateur des jours de retraite et de prière qui amenèrent l'équipe Chassot-Rouge-Ray à Fresens. Dans l'hospitalière et grande maison d'une famille d'agriculteurs accueillante à tout serviteur de

⁴¹ issue de l'Eglise libre

Dieu engagé dans le travail d'évangélisation, trois jours durant, chambres et pension pour un prix très modique étaient mises à notre disposition.

Méditation de l'Écriture, réflexion et partage en rapport avec la saine doctrine et la foi, longs temps de prière ouverte aux dons de l'Esprit, intercession mutuelle et supplication pour un réveil de l'Église, remplirent les heures de ces trois journées. A mon souvenir, trois années de suite et durant trois jours semblables nous vîrent présents à Fresens. De solides liens d'affection fraternelle s'établirent ainsi avec des pasteurs qui, plus tard, m'accueillirent dans leur paroisse ou même favorisèrent mon ministère dans leur canton.

Je prenais conscience de la réalité de l'Église corps de Christ, et non plus seulement Institution réformée vaudoise enfermée sur elle-même. Je découvrais la diversité des ministères pastoraux donnés par le Christ. J'apprenais à chercher communautairement la communion avec Lui, à accueillir Son Esprit et à Lui donner souveraineté.

Tardivement s'est imposée à mon esprit la certitude que beaucoup de bénédictions vécues par la suite furent l'exaucement de ces jours de prières d'une équipe de pasteurs qui osaient transgresser le tabou des frontières ecclésiastiques caractéristiques de cette époque.

Mais comment ne pas ajouter que bien avant notre prière, il y avait la consécration, l'accueil fraternel, la prière d'intercession du couple qui nous avaient accueillis à Fresens. Il y a d'humbles gens sans notoriété qui auront une grande renommée dans le Royaume de Dieu.

Quelques noms diront l'effective diversité des pasteurs rassemblés à Fresens. De Neuchâtel, Fritz de Rougemont et son neveu Jean de Rougemont⁴² responsables de la mouvance Pentecôtiste et Réveil en Suisse romande. William Lachat, pasteur réformé; il militait pour le baptême d'adultes par immersion. Il avait publié un livre dans l'espoir de convaincre son église d'opérer cette réforme. Il ne fut pas écouté. Son fils Théo Lachat qui fut Directeur de l'École biblique de Kolding au Danemark. Louis Secrétan de la Chaux-de-Fonds appuyait cette réforme, ainsi qu'un pasteur Perregaux de l'Église libre de la Sagne. De Genève venaient André Frommel, Paul Dunand tous deux en contact avec l'Ardèche; Bernard Martin; Charles Chevallier; Maurice Laddor de l'Église libre; Louis Odier collaborateur occasionnel de La Ligue pour la lecture de la Bible, avec un ministère reconnu d'évangéliste. Il ne manqua pas de m'impressionner lorsqu'il convia le village de Fresens sur la place publique et, lors d'une soirée, proclama l'Évangile. Il était le seul à n'avoir pas le titre officiel de pasteur et n'en était nullement complexé. Avec autorité, dans nos moments de prière, il nous édifiait par son don de prophétie.

Outre les pasteurs Charles-Edouard Chassot et Robert Rouge, de l'Église réformée vaudoise venaient Max Bernouilli, Ami Gallay, et Roger Glardon de l'Église libre.

⁴² père de l'épouse du pasteur Paul Hemès.

L'évocation de ces journées de retraite, avant tout journées de méditation et de prières, n'est pas fortuite. A posteriori, je ne peux m'empêcher d'en tirer quelque enseignement important.

Je souligne d'abord notre fraternel amour pour le Seigneur, l'humble écoute de Sa Parole et la recherche de Sa volonté. Je souligne aussi notre ouverture à l'Esprit; nos balbutiements dans l'exercice des charismes manifestés; notre volonté d'abaisser nos barrières dénominationnelles, de reconnaître mutuellement nos ministères.

C'était l'époque de l'après 1939-1945. Qu'advenait-il de l'avènement du Royaume et des œuvres et mouvements appelés à le manifester? Subsistaient les Unions chrétiennes de jeunes gens et de jeunes filles. Le mouvement JP (jeunes paroissiens) sous la conduite d'Albert Girardet en particulier, était en plein développement. Les disciples de Karl Barth, nombreux dans le Pays neuchâtelais et le Jura Bernois, voulaient également un renouveau de la foi et de la vie des paroisses. L'évangélisation était alors le privilège et la responsabilité de l'Armée du Salut et des Assemblées évangéliques, animatrices de la Tente Romande et de réunions dites d'Appel. Elles avaient pour promoteurs des Frères inscrivant leur ministère dans la mouvance des Brigadiers de la Drôme. Le Réarmement moral avait ses assises à Caux s/ Montreux. Il était intéressé à une implication de l'Évangile dans la société politique et économique.

Nos rencontres de Fresens n'étaient pas indifférentes ni étrangères à l'ensemble de ces courants de vie. Nous en reconnaissions la bienfaisance et la nécessité. Par ailleurs, nous étions conscients qu'il manquait quelques dimensions à cette mise en œuvre de l'Évangile. Nous n'aurions pas su les caractériser nommément.

Un Fritz de Rougemont, affectionné au ministère et au message de Jeffreys, insistait sur l'importance du baptême dans l'Esprit. Un André Frommel mettait l'accent sur la vie intérieure et la recherche de la sainteté. Un Charles-Edouard Chassot voulait rendre à l'Église une liturgie du culte en accord avec la consécration des fidèles qui le célébraient.

Chacune des allégations de mes frères avait sa valeur. Cependant, ce qui s'est passé durant les décennies qui suivirent ne manque pas d'être éclairant :

Les Unions chrétiennes ont beaucoup perdu de leur saveur. Leurs membres, s'il en reste, évoquent plus leurs souvenirs que leurs actuelles activités.

Le mouvement J.P. est défunt lui aussi, laissant à l'Église un héritage immobilier, Crêt-Bérard. Son usage multiple est conforme à l'expression pluraliste de la théologie officielle en cours. Il m'apparaît davantage telle une vitrine de l'Église vaudoise qu'un lieu où l'on s'approvisionne.

Église et Liturgie a effectivement œuvré au renouveau du culte réformé, à un rapprochement entre catholiques et protestants. La liturgie du culte dominical, les offices célébrés dans des maisons ou dans des lieux de rassemblements occasionnels ou permanents, puisent leur richesse culturelle dans le trésor remis en valeur par Église et Liturgie.

L'Armée du Salut a connu une période difficile, comparable à une anémie spirituelle suivie d'une crise d'effectifs.

Le Réveil de la Drôme et le ministère de ses Brigadiers ne connut pas dans la durée les fruits qui étaient attendus.

L'Eglise libre autant que l'Eglise réformée a vu ses rangs s'éclaircir. Devant la perspective de sa possible disparition, elle a opté pour une fusion avec l'Eglise réformée. Aucun renouveau de vie n'en résulta.

En vérité, le renouveau de foi et de vie spirituelle apparut en toutes les personnes et en toutes les paroisses et communautés qui s'ouvrirent à l'onction de l'Esprit Saint et proclamèrent la souveraineté de la Parole du Seigneur. Cette bénédiction fut tangible en particulier dans les communautés pentecôtisantes, dans les paroisses et communautés évangéliques résolues à rechercher la vie de l'Esprit. L'Union de prières de Charmes en était profondément marquée dans sa théologie et sa vie culturelle. Il est significatif qu'elle soit demeurée active tout au long de ces années et que son dynamisme ait favorisé l'éclosion et la croissance dans la francophonie de sarments porteurs de fruits.

* * *

Mon ministère de visite remplissait toutes les heures libres que me laissait le programme hebdomadaire attendu du pasteur.

Dès septembre jusqu'à la Pentecôte de l'année suivante, c'était la préparation de ma prédication du dimanche, puis des cultes à l'Hôpital et dans les hameaux. La préparation du message que les responsables de l'Ecole du dimanche auraient à transmettre aux enfants. Egalement celle des Etudes bibliques qui, à quinzaine, groupaient une vingtaine de paroissiens intéressés. Et la préparation du message à partager, à raison de deux heures par semaine, aux deux volées de catéchumènes. J'étais particulièrement réjoui de l'intérêt que plusieurs d'entre eux portaient à la vérité évangélique et sa vie, inséparable d'une communion personnelle avec Jésus-Christ. Une réelle affection nous liait, Lisette et moi, à plusieurs d'entre eux. C'est du reste pourquoi Anne-Lise Golay devint marraine d'Elisabeth et, deux ans plus tard, Jacques-Henri Piguët et Marguerite Chollet parrain et marraine d'Olivier. Jean-Paul Guignard, orphelin de mère vivait avec son père et sa tante dans la maison avoisinant la cure du côté bise. Son intérêt pour la Parole biblique l'amena à me demander de pouvoir faire une troisième année de catéchisme. En vérité, la foi vivante des moniteurs et monitrices avait souvent opéré d'authentiques semences dans le cœur de ceux et celles qui devenaient mes catéchumènes.

Ces liens d'amitié, cet attachement mutuel, faisaient de la cure du Sentier, heureusement située au centre de la paroisse, une maison ouverte à tous. Celle de beaucoup de paroissiens – des conseillers de paroisse d'abord – nous était aussi ouverte. C'est ainsi que les rencontres du Conseil de paroisse, de plus en plus fréquentes, se déplacèrent à tour dans le foyer de chaque conseiller. L'épouse se faisait un plaisir de nous offrir une modeste agape en cours de soirée. Si l'appartement le permettait – c'était le cas à la cure – les épouses étaient associées, parlaient et priaient entre elles, tandis que dans une autre pièce, nous délibérions.

Ces liens d'affection étaient fréquents avec les familles qui avaient des enfants. La course à pied ou à vélo était le mode habituel de rencontres entre mères et enfants, au jardin de la cure ou dans la sagne au sud de l'église, ou sur la

prééminence boisée au nord de la cure, ou encore au Rocheray à la saison des bains.

* * *

Parmi les personnalités intéressées au dialogue pasteur – paroissiens, dialogue que motivaient leur participation au culte dominical et le message délivré, je garde fidèle mémoire de l'un ou l'autre d'entre eux.

Louis Meylan, dit Louis-de-la-Banque, effectivement directeur de la Banque Cantonale Vaudoise (BCV), était un écologiste avant l'heure, un admirateur de la nature, souvent offusqué par les dommages que l'homme et ses inventions infligeaient à la création. L'automobile était à ses yeux une fâcheuse et polluante invention comme moyen de locomotion. A son gré, seuls le train ou la bicyclette étaient admis, par nécessité. Quand il en avait le temps, volontiers il descendait à pied du Sentier à Lausanne, ou même Vevey. Le respect qu'il portait au Créateur et l'admiration qu'il avait pour Ses œuvres lui rendaient difficile la prédication du salut par la croix et par la foi. Certes, il reconnaissait en Jésus un messenger de Dieu, exemplaire à tous égards, digne d'être écouté et suivi. Le procès du Jeudi-saint et la crucifixion du Vendredi l'indignaient. Il était protestant à un sens étroit de ce terme. Il ne ménageait pas ses propos à l'égard des Juifs et de Pilate. Cette même droiture consciencieuse, il la manifestait en s'indignant contre des paroissiens avarés et avides d'argent. Il se gardait bien de dire leurs noms, mais en appelait à la sévérité de la Parole à leur égard. Il n'avait pas manqué d'applaudir à un geste significatif des ouvriers et maîtres d'état : lors de l'achèvement du gros œuvre de la construction d'ateliers au bénéfice d'une riche famille de la localité, à la place du sapin traditionnel posé au faite du toit, ils avaient planté un râteau!

A l'égal de beaucoup de gens réfléchis et cultivés de l'époque, ce cher Louis avait peine à se défaire d'une piété qui, dans la crainte de Dieu et à son service, associait à ses justes raisonnements la bonne volonté de l'homme.

*

Monsieur Olivier Giriens était à la fois ouvrier d'usine et remarquable journaliste. Chaque semaine, sa chronique dans la Feuille d'Avis de la Vallée était une intelligente réflexion sur les événements suisses et étrangers. Il commentait également les aléas marquants de la vie culturelle et sociale du Chenit. Membre de l'Eglise libre, il prenait la liberté, assez régulièrement, de venir entendre ma prédication. Nos rencontres, chez lui ou à la cure, étaient l'occasion d'intéressantes critiques de mon message. A dire vrai, en dépit de la passion qui nous animait l'un et l'autre, notre recherche de la vérité restait prisonnière du boisseau sous lequel il s'obstinait à l'enfermer. Olivier Giriens jugeait de la vérité biblique selon la sagesse de Montaigne, son maître à penser. Il était certes du même siècle que Calvin, mais il craignait la lumière que la Réformation redonna à l'Eglise. J'ai revu Monsieur Giriens en 1998. Montaigne est resté son livre de chevet!

*

Au nombre des natifs souvent renommés de la Vallée – les Rochat, Aubert, Piguet, Golay – deux autres noms ont leur juste place dans mon mémorial combier. D'abord celui d'Yvonne Lecoultre. Sauf erreur avec trois autres sœurs, elle était née au Brassus où vivait encore sa mère, fervente disciple de "La Science chrétienne". Yvonne avait épousé un Français, fils du pasteur Samuel Delattre de l'Ardèche. Ce dernier m'était connu par les livres d'enseignement évangélique dont il était l'éditeur. Par ailleurs, il était un pasteur évangéliste dont le ministère promouvait un authentique réveil des églises et communautés de l'Ardèche. Il avait invité à Privas, où il était domicilié, le pentecôtiste Scott.

Le couple Delattre-Lecoultre vivait aux USA. André était professeur de Littérature française à l'Université de Philadelphie. N'ayant pas d'enfant, Yvonne travaillait en qualité d'artiste dans une entreprise de tissage. Régulièrement, ils passaient leurs vacances d'été en Europe, au Brassus en particulier. Apparentés à la famille Massy de l'Orient, ils avaient eu écho de mon ministère et, dès leur arrivée, furent présents au culte dominical du Sentier. A l'issue du culte, ils se présentèrent à moi, me dirent leur émotion et leur gratitude :

Votre message est celui que j'ai entendu de la bouche de mon père. Nous reviendrons au culte aussi longtemps que nous serons au Brassus.

Invités à la cure au cours d'une soirée, nous fîmes plus ample connaissance. Ainsi, chaque été dès 1948, ils devinrent mes "paroissiens" de vacances. Jusqu'à ce mois d'août 1952 où, de passage à Genève au côté d'Yvonne, André fut mortellement terrassé dans la rue, par une attaque. Il fut enseveli en Ardèche le 30 de ce même mois. Or, Anne-Catherine naissait au Sentier le 31. Remontée à la Vallée dans la semaine qui suivait, Yvonne nous demanda d'agréer qu'elle soit la marraine de notre cadette. Sa naissance au lendemain de l'ensevelissement d'André était, pour elle, comme un signe de résurrection. Retournée en Amérique, elle y vécut plusieurs années. Son évolution spirituelle l'amena à une totale rupture d'avec "La Science chrétienne". Une profonde amitié gardée au travers des années avec Ruth Rochat du Pont devenue épouse, puis veuve du pasteur Gubéran, amena Yvonne, à son retour en Europe, à nouer de profonds liens de foi avec la Communauté de Grandchamp. C'est ainsi qu'après des années de postulation, elle fut reçue comme sœur de cette communauté et y finit ses jours en 1998.

*

Un dernier personnage a sa place particulière dans mon souvenir: Claude Berney. Il habitait Le Brassus, était membre actif et fervent de la Communauté darbyste du village. Une autre communauté semblable avait son local de réunions aux Bioux. C'était, dans l'ensemble, un assez fort "rassemblement", selon l'usage du vocabulaire par lequel les darbystes se désignaient.

Ma réputation de prédicateur de l'Évangile motiva le désir de Claude Berney de me rencontrer. Reçu à la cure, il m'exposa la "saine doctrine" de son Rassemblement, les raisons, fondées bibliquement selon lui, qui l'engageaient à partager ses convictions, voire à prier avec moi, mais à ne pas pouvoir partager la Cène. De plus, il tenait à m'informer des raisons qui empêchaient son "rassemblement" de se joindre à des rencontres groupant l'Église réformée, l'Église libre, l'Assemblée évangélique désignée par l'appellation Frères larges.

Claude Berney, un homme dans la trentaine, avait une riche connaissance de l'Écriture et une particulière facilité à en exposer les doctrines. La rationalité de ses enseignements touchait à un légalisme auquel je ne pouvais souscrire, lors même que j'éprouvais de l'amitié pour l'homme qu'il était. Le vif intérêt que je trouvais à l'entendre commenter l'Écriture me faisait regretter d'être son seul interlocuteur. Il accéda à ma proposition. D'abord partagée avec Georges Golay mon président de Conseil de paroisse, avec Philippe de Mestral le pasteur de l'Église libre, avec Charles Pittet, pasteur de l'Église réformée du Brassus, et avec Jean Aubert, un des anciens de la Communauté évangélique, elle fut agréée de tous. A trois reprises durant l'hiver, entre pasteurs et conseillers de paroisse, nous vivrions une soirée à l'écoute de la Parole. L'un ou l'autre, à tour, présenterait un enseignement biblique sur lequel nous avions des divergences d'interprétation.

Ces "tables rondes" avant la lettre groupaient une vingtaine de participants. Dans la pensée que les pasteurs réformés bénéficiaient de connaissances et de moyens d'expression supérieurs à ceux des anciens des Assemblées darbystes, il fut admis que ces derniers auraient liberté de faire appel à l'un ou l'autre de leurs doctes enseignants lausannois. Les anciens des frères larges, eux, étaient assurés de leurs connaissances bibliques et ne virent pas la nécessité d'être soutenus par quelqu'un venu d'ailleurs.

Si je rapporte ce détail, c'est pour souligner que ces échanges furent aussi fraternels qu'enrichissants, et qu'ils contribuèrent à me former personnellement à une écoute respectueuse de chrétiens d'une autre dénomination. Je ne savais pas, alors, que cet enseignement était formateur de mon ministère à venir. Il me plaît aussi de rappeler un détail particulier. Le "docteur enseignant" venu tout exprès de Lausanne pour être le porte-parole de la doctrine chère à Darby était Henri Chabloz, père de plusieurs fils. L'un d'eux, Jacky opticien, est devenu par la suite un très cher ami. J'avais admiré les riches connaissances bibliques de son père!

La saine doctrine chrétienne est à notre vie ce que le squelette est à notre corps. En être charpenté, savoir en articuler toutes les jointures est une bonne chose. Cependant, seule la vie dans l'Esprit fait vivre. Le risque des doctrinaires, c'est de connaître toute la doctrine, d'en travailler socialement et culturellement la juste application... dans l'oubli ou la marginalisation de l'Esprit. Or dans sa souveraineté, l'Esprit est communicateur de vie, certes inséparable de la saine doctrine; mais Il en fait souvent une application bien différente de celle des doctrinaires!

Par souci d'information, je précise qu'à l'époque il n'y avait nul contact entre nos Églises ou Communautés... et l'Église catholique. On ne s'en étonnera pas si je rappelle l'incident significatif de mon début de ministère au Sentier. Je frappais à toutes les portes. Si elle ouvrait sur un foyer catholique, je n'imposais pas qu'on me reçoive mais offrais, pour le moins, l'occasion de faire connaissance. La personne rencontrée le désirait-elle, je lui laissais un exemplaire de l'un des quatre évangiles. Le curé du Brassus, informé de ce geste, ordonna aux fidèles qui avaient reçu ce texte... de le jeter au feu. L'interdiction faite aux catholiques de lire la Bible prit fin quatre ans plus tard. Heureuse et regrettablement tardive permission! Conduira-t-elle l'Église romaine à reconnaître, avec cinq cents ans de

retard, la "sola scriptura" des Réformateurs par laquelle dans Sa grâce Dieu l'interpelle?

* * *

Avant de mettre en lumière la situation dans laquelle me fut à la fois imposé et révélé l'appel inattendu à quitter la paroisse, un détail annexe doit être rapporté.

Au cours de l'année 1949-1950, je reçus des Autorités militaires un appel m'invitant à reprendre du service dans l'armée et à devenir capitaine aumônier. Dix ans plus tôt, en effet, j'avais quitté l'uniforme. La Loi donnait liberté aux pasteurs et aux prêtres consacrés de se considérer comme "mobilisés" dans leur paroisse. Deux raisons me firent décliner cet appel.

Trois de mes collègues de la Vallée étaient officiers, dont deux avec le titre d'aumônier. Il était opportun que la population civile ait aussi des bergers. Ma place était non dans la troupe, mais dans la paroisse.

Une raison plus impérative motivait mon refus. Tout légitime qu'il soit, le grade précisé par des galons ou des étoiles sur l'uniforme et la casquette, induit en tentation ceux qui les portent. Il ne suffit pas d'en être habillé et coiffé pour que l'autorité ainsi signifiée révèle le personnage. Etre aumônier de troupe est une vocation et non pas seulement un service qui nous agrée ou qui nous convient. Il en est ainsi de toute autorité, également des autorités de l'Eglise. N'arrive-t-il pas trop souvent que ceux qui les constituent y trouvent l'expression de leurs ambitions, de leur goût du pouvoir? Cette question n'est pas fortuite. Elle traduit le malaise grandissant que j'éprouvais, déjà à cette étape de ma vie, d'être souvent en désaccord avec les positions et les décisions, davantage encore l'absence de positions et de courageuses décisions des Autorités de notre Eglise.

C'est pourquoi je n'aurais jamais tenté une démarche en rapport avec ce type de responsabilités. Dans notre Eglise vaudoise, l'exercice de l'autorité se réclame d'une sagesse démocratique plus que du Seigneur. La vérité admise puis imposée est celle de la tradition, ensuite celle reconnue par la majorité qui en décide par un vote. Enfin, le choix de ceux qui ont charge de l'exercer tient moins à une vocation qu'à une élection dont ils ont brigué le verdict. C'est du moins l'impression que me laissaient trop souvent ceux qui étaient candidats à de tels postes. L'autorité qui, dès lors, accompagnait leur mandat ne laissait guère paraître les directives du Seigneur. Elles ne se réclamaient même pas de Lui, mais d'un consensus de la majorité, parfois d'une opinion communément admise et imposée par quelques-uns, partisans aimant le pouvoir. En était singulièrement absente une authentique recherche et écoute de la volonté de Dieu.

A posteriori, la véritable humilité de mes conseillers de paroisse, leur constante préoccupation d'être d'abord disciples du Seigneur et, à ce titre, membres et autorités de l'Eglise, a affiné ma prévention à l'égard de toute fausse autorité.

En réalité, mon seul véritable intérêt allait à l'édification de l'Eglise dans ma paroisse... mais aussi dans le canton. Il m'apparaissait que le temps consacré à l'exercice de l'autorité et à ce qui la caractérisait - ses exigences de "Rapports" sur la marche de la paroisse ou sur telle autre question à débattre au Conseil de

paroisse ou conseil d'arrondissement, puis au synode – était du temps perdu! Mes dix années de ministère m'avaient, à quelques reprises, laissé l'impression que tous ces "Rapports" avaient pour seul résultat d'occuper le temps de rédacteurs, puis de rapporteurs, puis de discuteurs; leur importance et leur poids de papier emplissaient des dossiers, puis des tiroirs, puis des armoires d'archives, sans qu'on en voie jamais le fruit légitimement attendu: le renouvellement de la foi et de la vie de l'Eglise. Etais-je trop sévère? Il me souvient de l'impact qu'avait eu sur mon esprit la découverte d'une parole de l'Apocalypse adressée à l'Eglise de Sardes⁴³: "Tu as le bruit de vivre – autre traduction: tu passes pour être vivant – mais tu es mort". En vérité cette apparence de vie et d'activité me troublait.

Deux événements participèrent de ce trouble grandissant:

Mes contacts avec l'équipe pastorale réunie à Fresens – Fritz de Rougemont et le pasteur Max Bernouilli en particulier – m'avaient vivement intéressé au Réveil de l'Eglise et à l'évangélisation du monde, préoccupation première du Mouvement de Pentecôte. Le souvenir ému que je gardais du message du Révérend Jeffreys à Lausanne me fit souhaiter vivre à nouveau semblables rencontres. La proposition me fut faite de me joindre à un groupe d'hommes qui se rendraient à un congrès à Bruxelles. Outre le pasteur ci-dessus nommé, ce groupe comptait un évangéliste d'origine belge dont j'avais entendu parler par ma sœur Mary-Anne: Philémon Ringoire. Il avait œuvré parmi les Romands de Zürich. Son message et celui d'autres évangélistes avaient amené ma sœur aînée à la conversion. Pierre Morier-Genoud, alors étudiant à l'Ecole Polytechnique Fédérale de Zürich, était également un fruit de ce ministère d'évangélisation alors appelée "populaire". C'était "l'élégante" manière de l'Eglise officielle de s'en distancer !

*

A Bruxelles, je fis connaissance avec Monsieur Ringoire. Il était un rescapé de la guerre 1914-1918. Son langage avait la rudesse et parfois le vocabulaire hardi d'un soldat sorti d'une tranchée. Il avait emmené avec lui deux jeunes Veveysans : Pierre Cherpillod, devenu par la suite et durant de nombreuses années, à côté de son travail professionnel, le responsable bénévole de la publication "Le Lien de prières" ; puis Erwin Buchmann, très tôt appelé au ministère de l'Evangélisation. Il fut à l'origine de la publication d'un Reader Digest chrétien, et de la maison d'édition RDF (Réalités de la foi).

Nous rejoignit un jeune Alsacien, heureux de retrouver ce vétéran Belge et ces deux jeunes Suisses. Il les avait connus à Vevey alors qu'il s'était réfugié dans notre pays pour échapper aux rafles que les Allemands opéraient en Alsace parmi la jeunesse française durant la guerre 1939-1945. Son nom? Alfred Kuen, celui qui, plus tard, devint l'auteur érudit de versions appréciées de l'Ecriture sainte – telles "Parole vivante", "La Bible du semeur" – et de très nombreux ouvrages d'enseignement biblique. Après avoir été maître d'un lycée de Strasbourg où il participa à la fondation de la Communauté évangélique "La Bonne Nouvelle", dès sa retraite il devint l'un des professeurs de l'Ecole biblique d'Emmaüs.

*

⁴³ Apocalypse 3. 1.

Mais rejoignons Bruxelles et les deux événements dont je fus le témoin impressionné et béni.

Le message que le congrès littéralement encadrait et proclamait, bien évidemment était l'Évangile. Mais sa présentation efficiente n'avait pas la dimension habituelle d'un sermon bien construit. Il l'était, certes. Mais son architecture était comme effacée par la puissance de vie et de conviction qui l'accompagnait. Sans aucun moyen artificiel de pression, il obligeait à un choix de vie ou de mort, de salut ou de perdition, de liberté à saisir ou d'esclavage à retrouver. L'appel du Christ de "venir à Lui pour avoir la vie" retentissait comme s'Il était présent et l'adressait à quiconque l'entendait.

Il me réjouissait et me fortifiait personnellement. Mais, pour la première fois, je prenais conscience que ce message appartenait primordialement au ministère de l'évangéliste et le différenciait, en partie en tout cas, du ministère du pasteur.

Quant au second événement, son caractère anecdotique n'enlève rien à l'étonnement et à l'audace de la foi qu'il éveilla en moi.

Philémon Ringoire était un homme de plus de soixante ans, Comme déjà rappelé, il était marqué par les années de guerre vécues dans les tranchées. Le public auquel il aimait s'adresser était moins celui des églises que celui de la rue. Il connaissait bien Bruxelles. Outre l'équipe franco-suisse que nous formions, plusieurs personnes du congrès acceptèrent sa proposition : la chorale que nous formerions encadrerait le message d'évangélisation qu'il annoncerait sur une place publique de la ville où la police nous en laissait la liberté.

Il en fut ainsi. Le trafic n'était pas, alors, ce qu'il est aujourd'hui. Il n'empêcha donc nullement que, sans haut-parleur, chants et message s'entendent, attirant l'attention et bientôt le stationnement d'une quarantaine de personnes. Avec, en toile de fond, le passage de trams et d'autos, notre Philémon, de sa voix à la fois rocailleuse et claironnante, dit à ceux qui s'étaient arrêtés et à bien d'autres qui hésitaient à le faire, la volonté du Christ de les rejoindre, de les rencontrer, de leur venir en aide, de devenir leur compagnon de route. Il les appela à accueillir le Christ, Sauveur et Seigneur. Il les assura que s'ils étaient souffrants ou malades, ou dans la détresse, là, sur la place, le Seigneur leur accorderait le secours dont ils avaient besoin.

Il appela ceux qui l'écoutaient à manifester leur foi, à s'approcher de lui, à accueillir la bénédiction, et peut-être la guérison que le Seigneur leur réservait.

Alors un homme s'avança, visiblement miséreux, malade, chancelant. A son épaule pendait une sorte de barda, vraisemblablement le peu qu'il possédait. Philémon lui dit d'abord de s'en décharger. Puis, enlevant son propre manteau qu'il posa à terre comme tapis, il dit à l'homme de s'agenouiller et de s'incliner dans une position si possible confortable. L'homme était visiblement handicapé. Aidé de l'un ou l'autre d'entre nous, il fut sur ses genoux, ses mains à même le sol soutenant son maigre corps penché. Alors Philémon bénit le Seigneur, invita chacun à prier avec lui, et, imposant les mains à cet homme, déclara avec force que le Seigneur lui faisait grâce et le guérissait.

*Et soudain l'homme, sans aucune difficulté se releva lui-même et s'exclama:
Oui, je sens que je vais bien... Oui, Dieu me guérit...*

Et à la stupéfaction de tous, il se mit à marcher en rond, presque à sauter de joie, en agitant les bras comme pour applaudir.

Philémon, avec cette même voix claironnante, rendit grâce à Dieu, invita d'autres personnes à s'avancer si elles voulaient accueillir le Christ dans leur vie. Elles restaient comme figées sur place. Était-ce d'émotion ou de peur? Personne ne faisant un pas vers lui comme il le proposait, il annonça que le même soir, le message de l'Évangile serait annoncé dans la salle du Congrès. Il convia les personnes présentes à venir nous y rejoindre.

Je ne saurais dire si cette invitation fut entendue de quelques-uns. Par contre, l'homme guéri était, ce soir-là, présent au côté de Philémon Ringoire.

J'avais cru jusqu'ici que de tels miracles pouvaient accompagner la prédication de l'Évangile; maintenant je savais que la foi du prédicateur participait de cette actualisation des promesses de Dieu.

A côté de ces deux événements, d'autres aspects de ce congrès m'impressionnèrent. Par exemple, le fait que chaque rencontre du soir, ouverte à tout public et annoncée par la presse et la radio, était introduite par un programme attractif comprenant de courtes animations scéniques, artistiques, visuelles, musicales, chorales, même humoristiques. Puis, large place était donnée à la proclamation de l'Évangile, en langue anglaise aussitôt traduite en français, message d'au moins quarante minutes suivi d'un appel à la conversion et d'une prière avec les personnes qui en faisaient la demande.

* * *

De retour dans ma paroisse, je m'interrogeais quant à la manière de faire bénéficier mes paroissiens de ce que j'avais vécu en Belgique. Car je mesurais la disparité de notre vie culturelle, solennelle et endimanchée, comparée à cette présentation audio-visuelle et populaire de l'Évangile.

La réponse à cette interrogation m'était rendue difficile par le fait que, depuis le début de l'année 1948, mon consentement à être le troisième membre de l'équipe Charles-Edouard Chassot et Robert Rouge avait ajouté une importante responsabilité à ma tâche pastorale locale déjà lourde.

C'est une vingtaine de paroisses que dès 1948 nous avons ainsi visitées. Ce ministère en équipe m'a laissé avec quelques souvenirs pittoresques.

A Granges-Marnand, le pasteur avait convié la chorale d'hommes à chanter pour le culte d'ouverture de la semaine. Nous eûmes peine à réprimer un fou rire lorsque, avec le plus grand sérieux, ces hommes chantèrent un refrain disant: "Sois chrétien, car c'est dimanche"!

* * *

Durant l'année 1950, une circonstance inattendue accrût mon interrogation devant les exigences justifiées de la paroisse.

Durant quatre jours, Claire-Lise de Benoît évangélisa les enfants de la paroisse, d'une part ceux de sept à onze ans, d'autre part ceux de douze à seize ans. Dans des rencontres du soir, sous le titre: "Nos devoirs et les responsabilités dans l'instruction des enfants", elle s'adressa au corps enseignant, aux moniteurs et monitrices, aux parents, parrains et marraines. Le dimanche, après le culte du matin, les enfants de la paroisse furent enseignés une dernière fois par Claire-Lise. L'après-midi, une équipe de jeunes de l'Institut biblique Emmaüs s'adressa aux catéchumènes et aux jeunes, et le soir, Monsieur René Pache commenta le film: "Le Dieu de la création".

Dans ma pensée, le rallye groupant les enfants était une première étape nous acheminant vers une évangélisation des jeunes et de leurs parents. J'avais gardé le contact avec l'équipe veveysanne de "Jeunesse pour Christ" rencontrée à Bruxelles. La conviction que cette "équipe" était qualifiée pour s'adresser aux paroissiens déferents envers le pasteur mais éloignés du Seigneur et de son Eglise, reçut l'approbation du Conseil de paroisse.

Cette semaine paroissiale style "Jeunesse pour Christ" eut lieu dans le cours de la deuxième quinzaine de novembre 1951. Elle différait des nôtres sur plusieurs aspects. La courte prière du matin à 6 h. 30 au temple du Sentier était suivie entre 9h et 10h d'un message biblique et d'une prière communautaire dans ce même lieu. A 11h50, le chant de quelques-uns et une distribution de tracts étaient prévus à la sortie des usines Jaeger-Le Coultre au Sentier, Gallay à Chez-le-Maître, Valdar et Lémania à l'Orient. Durant l'après-midi, des visites à domicile permettaient un contact auprès des malades, des vieillards, de leur famille. Le soir, à la grande salle du Lion d'Or et non au temple, les jeunes rendaient témoignage de leur conversion à Jésus-Christ puis le message était apporté par Philémon Ringoire.

Sous la plume de Gaston Ray, le Messenger paroissial de décembre 1951 rapporte un original écho de l'impact de cette "semaine", diversement appréciée des traditionnels paroissiens. En voici la teneur:

JE NE SUIS PAS ALLE AU RALLYE

Parce que, vous le savez, j'étais malade, au fond de mon lit pendant toute cette semaine.

Mais justement parce que je n'y étais pas, il est bon que nous en parlions ensemble. Je ne serai au moins pas tenté de me joindre à vos critiques formelles sur telles longueurs ou répétitions, ni de discuter l'opportunité des "mains levées". Les frères de "Jeunesse pour Christ" sont les premiers à reconnaître les insuffisances de leurs méthodes. Mais ils sont venus parmi nous en demandant une chose: que l'Esprit de Dieu travaille.

Et Il a travaillé. Comment puis-je le savoir?

Parce que, jusqu'au fond de mon lit, j'ai été saisi par la question qui vous était posée au rallye: "Es-tu entièrement donné au Seigneur Jésus?" Je ne pouvais pas prier pour qu'il se passe des choses décisives dans la salle du Lion d'Or, sans remettre ma propre vie sous le jugement de Dieu. Et vous savez, dans une vie

de pasteur, il y a des "trous" aussi, comme dans les vôtres: les jours vécus hors de la présence du Christ, les actes entrepris sans la direction de Dieu, le manque d'amour. J'ai dû m'humilier de tout cela. Et reconnaître avec le dernier des débutants dans la foi que j'étais un condamné que seule une grâce maintient encore en vie: le pardon de Dieu. Avec quelle joie me suis-je alors confié au Sauveur! Sa victoire était de nouveau pour moi.

Avec toi, frère, qui as trouvé – ou retrouvé – la pleine et libre joie dans la foi, je bénis Dieu! Quelle fidélité Il met à nous repêcher!

A toi que le rallye a jusqu'ici plus troublé qu'affermi, je dis: "N'aie pas peur; tu as été bousculé, tu ne sais plus ce qui, dans ta vie d'honnête paroissien reste bon aux yeux de Dieu. C'est le moment de cesser de te regarder toi-même, pour fixer les yeux sur Jésus, qui a tout accompli pour toi. Patiemment, il vient encore à ta rencontre, Il t'offre sa communion pour Noël: Saisis-Le!"

Et toi qui fais le malin, qui te moques de "cette nouvelle Armée du Salut", es-tu sûr de ne pas rire jaune? "Perdu" disaient ceux du rallye...

L'Eglise réveillée, rendue au souci des âmes en dérive, continue de prier pour que l'Esprit travaille. Les frères du rallye sont redescendus. Jésus reste.

Pour toi, Jésus reste.

G.R.

La rudesse du message de Philémon Ringoire confirmé par le témoignage de repentance et de conversion des jeunes qui l'accompagnaient, l'annonce d'un jugement et d'une perdition à venir, la mise en lumière de toutes les compromissions des indifférents et des tièdes déclarés hypocrites et pharisiens, l'assurance de la grâce et l'appel à prendre la décision d'accueillir le Christ comme Sauveur et Seigneur en réponse au message proclamé, bousculait un auditoire catéchisé mais, dès lors, rarement interpellé de cette manière.

La semence tomba en dehors des chemins de l'endurcissement. Certes, nombre de ceux que j'aurais souhaité présents à ces soirées se gardèrent bien d'y venir. Peut-être furent-ils retenus par les échos qu'ils en avaient. Car le travail en usine ne limite pas ce lieu à une manufacture d'horlogerie et à un gagne-pain. C'est aussi un lieu d'échanges de nouvelles et de commentaires d'événements locaux. Et il y eut des commentaires!

Il n'en reste pas moins que l'appel à manifester une claire volonté de suivre le Seigneur, d'une part en levant la main, d'autre part en emportant une carte de décision à retourner, signée, à l'un des conseillers de paroisse ou au pasteur me vit en récolter une cinquantaine. Beaucoup de jeunes mais aussi des hommes et des femmes dans la force de l'âge. Chacun d'eux fut visité personnellement dans les semaines qui suivirent.

Lorsqu'en 1984, Lisette et moi prîmes la décision de nous réinstaller à la Vallée, je constatai que le "reste" des fidèles au culte dominical – tenu encore aujourd'hui dans la paroisse pour le "carré des convertis" – était constitué en grande partie de ceux qui, en 1951, avaient fait acte de conversion. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, ni, bien sûr, de s'en glorifier. Mais, une fois de plus, je me plais à souligner ce que tant de "ministres" attachés à l'Institution réformée s'obstinent à ne pas considérer: Dieu travaille par des hommes et des femmes, certes inséparables d'une Institution – celle du mariage, celle de l'Eglise de

maison, celle d'une communauté ou d'une paroisse, celle du corps du Christ – mais l'Institution en tant que telle, est rarement une référence.

Rétrospectivement et à l'appui de cette constatation, je relève que l'équipe venue évangéliser ma paroisse groupait les Alfred Kuen, Pierre Cherpillod, Erwin Buchmann, déjà cités plus haut et décrits quant à l'important ministère que le Seigneur leur confia par la suite.

A ceux-là, il faut ajouter Pierre Morier-Genoud. Il quitta son rang d'ingénieur forestier pour devenir, avec Marthe son épouse, un pionnier dans l'évangélisation des marginaux, en Alsace d'abord, puis en Suisse romande.

Et Madame et Monsieur Kohler. Ils tenaient une modeste laiterie à Vevey. Les chrétiens de cette ville sauraient dire le témoignage apprécié de ce couple. L'épouse, rencontrée récemment, vient de remettre sa charge de responsable des "Rendez-Vous avec la Bible", ministère qu'elle a développé, multiplié, accrédité dans toute cette région de l'Arc lémanique.

Enfin, le jeune Bretscher. Affligé dès son enfance d'une coxalgie, sa marche entravée ne l'empêcha pas de suivre le Seigneur. Il fut le pionnier puis le fondateur d'une importante œuvre d'évangélisation dans l'Italie du Sud, en Calabre, puis dans la région de Naples et de Turin. Ses enfants en sont les responsables, aujourd'hui honorés par l'Eglise romaine alors que durant des décennies elle les avait persécutés.

Lorsque je pense à cette équipe entraînée par Philémon Ringoire, elle m'apparaît telle une illustration de la parabole du semeur. "Un grain en rapporta trente, un autre soixante, un autre cent"⁴⁴. Sans oublier cette précision de l'apôtre: "Peu importe qui plante et qui arrose. Ce qui compte, c'est Dieu qui fait croître"⁴⁵.

* * *

Jusqu'ici, Claire-Lise de Benoit avait assumé seule les publications du "Lecteur de la Bible" et du "Jeune Lecteur de la Bible" auxquels elle avait ajouté, précisément à cette période, le "Petit Lecteur de la Bible". Il était rédigé en faveur des enfants qu'elle évangélisait de sa propre initiative ou lors de nos semaines paroissiales.

Depuis le départ d'Ernest Aebi en 1944, le Conseil responsable de La Ligue n'avait cessé de prier pour que Dieu prépare et désigne la personne qui reprendrait, pour la Suisse romande, la responsabilité de l'œuvre.

Elle avait un Comité en partie différent de celui de l'Institut biblique d'Emmaüs. Ce dernier abritait le secrétariat de La Ligue assumé par Claire-Lise de Benoît. La théologie "bibliste" de cet Institut et des rédacteurs du Lecteur était difficilement acceptée par l'intelligentsia critique et libérale du protestantisme romand. Qu'un pasteur réformé et vaudois devienne responsable de cette œuvre, elle connaîtrait alors de nouvelles possibilités d'implantation, dans les Eglises réformées précisément. L'exposé de ces évidences était sans réplique.

⁴⁴ Matthieu 13. 8.

⁴⁵ 1 Corinthiens 3.7.

La difficulté d'y répondre ne tenait pas au fait que j'aurais à troquer un ministère avec salaire garanti contre un ministère où nous aurions à vivre par la foi. A ma quête d'un domicile pour notre famille de six enfants, il avait été répondu que mon acceptation engagerait aussitôt le projet de bâtir, sur le vaste terrain d'Emmaüs et des Camps, une maison qui abriterait notre foyer, comporterait le secrétariat de La Ligue, permettrait ainsi que l'Institut Emmaüs ne soit plus confondu avec l'œuvre de La Ligue.

Ce qui me bousculait et mettait en question cet appel, c'était que, dans un délai singulièrement abrégé, j'aie à quitter ma paroisse alors en pleine croissance. J'avais l'impression de consentir à une sorte de coupable abandon de famille...

Avec beaucoup de compréhensions, il me fut accordé un délai de réflexion et de prières, assorti pourtant d'une exigence pratique. Mon engagement à Vennes coïnciderait avec un transfert de ma famille dans la maison dont la construction exigeait plusieurs mois. Il fallait donc que ma réponse – espérée positive par le Conseil de La Ligue – soit donnée à temps.

Bien évidemment, après Lisette, mes collègues Chassot et Rouge furent parmi les premiers auxquels je demandai avis. Lisette eut la réponse-type que je pouvais attendre d'elle :

Lorsque je t'ai épousé, j'ai promis de te suivre. Je serai un peu triste d'avoir à quitter tous ceux que nous aimons dans cette paroisse, et qui nous le rendent bien. Par ailleurs, retourner à Lausanne, tu l'imagines, me réjouira aussi. Prions! Ta décision sera la mienne.

Est-il besoin de le dire, Robert Rouge acquiesçait à ce projet. Quant à Charles-Edouard Chassot, il était plus réticent. Cela ne m'étonna pas. Sa vision de l'Eglise était inséparable de l'Histoire. Sa sévérité à l'égard de la chrétienté apostate s'accompagnait d'une volonté de réforme et du renouvellement à l'intérieur de l'Eglise historique. Toute dissidence était à ses yeux entachée d'impatience et teintée de sectarisme. Mon ministère devait rester lié à l'Eglise réformée. Au service de La Ligue, certes, je serais encore actif dans nos paroisses, mais je risquais d'encourager les fidèles à rejoindre la dissidence. Ce que l'évangélisation ne manquerait pas de provoquer...

Il importait que sans tarder le Conseil de paroisse soit informé. Avant d'en parler à l'ensemble des membres, c'est avec Georges Golay – son président - que je m'entretins d'abord. Son avis serait pour moi, indicatif sinon décisif.

En aucun moment de notre échange, il ne me retint. Au contraire. Il commença même par dire que cet appel ne le surprenait pas. Il était assuré que le ministère de l'évangélisation correspondait à ma vocation. Il me dit même avoir envisagé que la paroisse ait à me soutenir si, un jour, une possibilité de ce type m'était proposée. La séance du Conseil fut facilitée lorsque j'eus à exposer les raisons de cet appel. En fait, à part la difficulté de ce départ à notre sens commun véritablement regrettable, aucune objection réelle ne fut partagée. Ils étaient unanimes. Si j'avais quitté la paroisse pour répondre à l'appel d'une autre paroisse, ils en auraient été scandalisés. Mais, devant le champ d'activités qui m'était proposé, ouvrant mon ministère à d'autres Eglises, à d'autres cantons, et

peut-être à d'autres pays, ils discernaient un dessein de Dieu et, solidairement y consentaient. Il fut simplement convenu que, jusqu'à l'heure où je répondrai effectivement à l'appel, silence serait gardé devant la paroisse quant à ce projet.

Sous le sceau du secret, j'écrivis encore à quelques frères et amis, leur demandant avant tout d'intercéder pour que je sois gardé d'erreur dans la décision que je prendrai. En fait, déjà en mon esprit et en mon cœur, elle était affirmative. La pensée m'était venue que cet appel était l'exaucement à ma prière. Devant l'exhortation du médecin d'être serviteur et non esclave, n'avais-je pas demandé au Seigneur d'alléger mon double ministère de pasteur d'une paroisse justement exigeante dans sa croissance spirituelle, et de l'évangélisation des autres paroisses qui sollicitaient une semaine paroissiale?

*

Mon départ du Sentier était résolu et prévu pour la fin de l'été. Il nous parut judicieux de tarder encore le moment d'en informer la paroisse. Le Messenger du mois de mai, sous la plume de Claire-Lise de Benoît, fit connaître les raisons de l'appel que La Ligue m'avait adressé:

CE QU'EST LA LIGUE POUR LA LECTURE DE LA BIBLE

Une œuvre internationale et inter ecclésiastique, dont les membres (plus de 1'000'000 dans le monde entier; en Suisse, 50'000), unis par la prière et la même lecture biblique quotidienne, forment une véritable famille spirituelle. Une centaine de missionnaires, dans les cinq continents se consacrent entièrement à cette œuvre, et le plan biblique, édité en Angleterre dès 1879 (en Suisse dès 1925), est répandu en plus de 50 langues⁴⁶.

CE QU'ELLE VEUT

Faire œuvre biblique: stimuler petits et grands à lire régulièrement et systématiquement les Ecritures, encourager la méditation personnelle et le culte en famille.

Faire œuvre d'évangélisation: amener ses membres en contact vivant et personnel avec Jésus-Christ, Parole vivante de Dieu à laquelle rend témoignage la Parole écrite (la lecture de la Bible n'est pas un but en soi).

Servir de trait d'union entre les croyants des diverses communautés religieuses, en les unissant autour de la Bible, base commune de leur foi. Loin de vouloir attirer ses membres à elle, La Ligue se met à leur disposition pour les aider, là où ils sont, à devenir une force spirituelle, un centre de rayonnement. Elle est un instrument de travail au service de tous.

CE QU'ELLE FAIT

Ses publications:

⁴⁶ A titre comparatif, voici la statistique du ministère de La Ligue pour la Lecture de la Bible au 31 décembre 1996: 140 pays, 67 langues, 1352 agents salariés réguliers, 1'612'000 abonnements aux notes pour adultes, mais on compte un total de 3'148'000 lecteurs.

A côté du plan biblique annuel qui permet de parcourir la Bible entière en l'espace de 5 ans, elle édite 3 journaux bimestriels avec notes explicatives pour chaque jour.

Ses camps de vacances (depuis 1929) et sa Retraite de Pentecôte (depuis 1939) ont réuni entre 15 et 20'000 campeurs dans les cantonnements de Vennes. Cette activité a orienté des milliers de jeunes vers la voie royale du service de Jésus-Christ.

Ses évangélisations et ses rencontres annuelles.

CE QU'ELLE ENTREVOIT POUR L'AVENIR EN SUISSE ROMANDE

Un effort d'évangélisation intensifié, avec l'aide d'un nouveau collaborateur. Que de gens chez nous qui tournent le dos au Dieu de la Bible et délaissent les lieux de cultes! Que de foyers où la Parole de Dieu n'a pas la place d'honneur qui lui est due! Ces dernières années, le travail s'est développé surtout parmi les enfants qui, nous le croyons, sont autant que nous (si ce n'est plus!) accessibles à la grâce.

SES RESPONSABLES EN SUISSE

En Suisse allemande, la centrale est à Zürich, d'où le ministère du secrétaire général, rayonne jusqu'en Allemagne et en Autriche.

En Suisse romande, son siège est à Vennes, où travaille Claire-Lise de Benoît. Dès cet automne, Dieu voulant, le renfort demandé depuis longtemps à Dieu viendra en la personne du pasteur du Sentier, à qui Dieu a adressé une vocation particulière d'évangéliste.

COMMENT DEVIENT-ON MEMBRE DE LA LIGUE ?

En ne prenant d'autre engagement que celui de lire fidèlement la Bible d'après la liste de lectures: soit en s'abonnant à l'un des journaux ou simplement en se procurant le plan annuel.

C.-L. de Benoît

Cette information s'accompagnait d'un commentaire de ma main. Le voici:

Chers paroissiens,

L'annonce faite à l'issue du culte du 20 mai – vous disant qu'appelé par Dieu au ministère d'évangéliste, j'allais devoir quitter la paroisse – vous a affectés diversement. Laissez-moi vous le redire: cette grave décision coûte aussi infiniment à votre pasteur et à son épouse; et pour la prendre, il n'a fallu rien moins qu'un ordre précis du Seigneur!

Malgré toutes les objections de notre cœur et de notre raison, après trois mois de réflexions et de prières, cet appel s'est imposé à nous et à tous ceux avec lesquels nous l'avons partagé. "Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même" dit le Seigneur. Dès l'instant où notre conviction était faite quant à Sa volonté, il ne restait plus qu'à obéir. Dût-il nous en coûter tout ce que vous savez et imaginez avec nous.

Ce que vous savez moins et avez quelque peine à imaginer, ce sont les conditions de ce futur ministère. Aussi plusieurs d'entre vous ont-ils sollicité les précisions que je vous apporte ci-dessous:

Dans une des pages de ce Messenger, Mademoiselle Claire-Lise de Benoît a défini à votre intention l'œuvre et les buts de La Ligue pour la Lecture de la Bible. C'est donc dans ce nouveau cadre interecclésiastique et intercantonal, avec lieu de domicile à Vennes-sur-Lausanne, que j'aurai à exercer mon nouveau ministère. Vous dire ce qu'il sera effectivement m'est encore difficile, pour la simple raison que, hors la publication des journaux de La Ligue, déjà existante, ce ministère est entièrement à créer.

Je puis par contre vous dire ce qu'il sera dans son intention, déjà circonscrite par les deux principaux articles de ce Messenger.

Trois œuvres urgentes attendent aujourd'hui l'Eglise qui se veut fidèle à Christ: Pendant que nous en avons la possibilité et la liberté, dans et hors le cadre traditionnel de nos Eglises officielles ou de nos communautés libres, apporter l'Evangile du salut et de la vie nouvelle en Christ à la grande masse des indifférents christianisés de nos cantons romands; c'est-à-dire ajouter effectivement à l'Eglise tous ceux que le Seigneur a appelés et qui n'ont pas encore répondu.

Pour ce premier œuvre, réveiller, appeler au travail, puis former à ce travail les fidèles de nos Eglises officielles et communautés dites libres et dissidentes qui répondent ainsi à une vocation de mission intérieure. Autrement dit, mettre l'Eglise fidèle au travail et lui en donner les moyens.

Penser, coordonner, mettre en œuvre tout ce travail d'évangélisation auquel toutes nos communautés évangéliques officielles ou non sont intéressées.

Voilà les grandes lignes de ce ministère. Je l'exercerai en plein accord avec les Autorités de notre Eglise dont je reste personnellement membre et qui continuera à me compter au nombre de ses pasteurs, momentanément en congé pour un ministère particulier. Je l'exercerai en outre en fraternelle collaboration avec les pasteurs et laïques de notre Eglise, avec les pasteurs et laïques d'autres Eglises et d'autres cantons qui consentiront à me laisser œuvrer avec eux et parmi eux.

Je vous le dis d'emblée (si, en me lisant, vous n'y avez pas pensé vous-mêmes): ce ministère offre de grandes tentations d'activisme et de dispersion; il va au devant des graves risques du ministère sans l'appui et le contrôle d'une communauté incarnée dans un lieu géographique.

C'est dire combien votre intercession me sera précieuse. Plus que jamais, le mot: "Communauté fraternelle en Christ" gardera son sens et son application.

Dieu le voulant, je serai encore avec vous jusqu'à la mi-octobre. Jusque là, faisons joyeusement et fidèlement ce qu'Il continue à nous demander ensemble.

*

Le syndic du Chenit, en cette année 1952, était un socialiste assurant le service postal de l'Orient. Il m'avait dit ouvertement qu'il était athée et ne serait jamais présent au culte dominical. Il me parut juste pourtant de ne pas quitter la commune sans aller le rencontrer. Je ne m'attendais nullement à la parole qu'il eut à cœur de me dire:

Je suis resté une brebis hors de votre troupeau. Je vous le dis en vérité: auprès de l'Autorité que je représente, mais aussi selon ma propre appréciation, dans notre commune, vous avez honoré l'Evangile. Et j'en reste marqué...

* * *

En conclusion de ce chapitre, je transcris la page du Messenger paroissial rapportant les annales de notre prise de congé de la paroisse le 5 octobre 1952.

Chers paroissiens,

A notre gré, trop vite a passé le temps précédent notre départ du Sentier. Au point qu'en vous annonçant plus bas le "memento" de ces prochaines semaines, nous avons quelque peine à imaginer que tout cela soit si proche et nous concerne!

A l'heure du départ, en quels termes traduire mes pensées, qui sont aussi celles de mon épouse?

J'aime, et j'ai souvent relu et médité la parole de l'apôtre Paul aux Galates 1.16: "Quand Celui qui m'a mis à part... trouva bon de m'appeler... j'obéis aussitôt, sans consulter ni la chair, ni le sang".

Cette obéissance dépouillée de tout faux sentimentalisme, cette certitude que tout appel venant de Dieu doit trouver réponse immédiate, cette mise à disposition de nos vies sans conteste ni ménagement, ne résumement-elles pas l'authentique attitude que le Père attend de tout vrai disciple de Jésus? N'est-elle pas aussi la condition première d'un ministère béni, quelle que soit sa forme, le lieu où il s'exerce? N'explique-t-elle pas l'œuvre bonne que l'apôtre accomplit à la gloire du Seigneur?

J'aime donc à relire cette parole. Elle apaise la souffrance que nous éprouvons à être séparés de vous. Elle peut aussi éclairer ceux d'entre vous qui ont peine à comprendre que nous quittons la paroisse après un ministère certes bien court. Elle situe ce départ dans sa véritable perspective: non pas, comme on a pu le penser, goût du changement, désir de se rapprocher de la ville, insatisfaction quant à mon ministère présent, ou telle autre fantaisie personnelle; mais simple obéissance au Seigneur, d'autant plus autorisé à disposer de nos vies qu'Il les a rachetées et que, hors de Lui, elles ne seraient que chaume, bientôt sec et emporté par le vent.

Oui, j'aime à relire cette parole. Vécue par l'apôtre, elle a permis au Seigneur de hâter la venue de Son règne, d'appeler au salut un grand nombre d'âmes perdues. Le Seigneur ne change pas. S'Il trouve en nous la même obéissance, Il pourra donc réaliser par votre fidélité et la nôtre, la même œuvre aux conséquences éternelles. N'est-ce pas qu'ainsi demeurent devant nous, où que nous soyons, les plus heureuses perspectives?

J'aime à relire cette parole. Ne nous ramène-t-elle pas à l'essentiel? A cette heure de séparation, coûteuse pour les uns et les autres, elle explique l'imperfection, l'insuffisance de notre ministère au milieu de vous. Ce n'est jamais Dieu qui fut défaillant. C'est moi, c'est vous, nous ensemble, qui par nos hésitations, nos refus, notre attachement à la chair et le sang – c'est-à-dire nos vues personnelles, nos préférences, nos ambitions, nos peurs – avons affaibli, déformé, entravé, parfois hélas! trahi son œuvre merveilleuse.

Et pour toutes les fois où cette œuvre fut telle qu'Il l'avait voulue et accomplie, c'est à Lui seul que vous et moi pouvons en rendre grâces, et avec quelle joyeuse reconnaissance!

Oui, elle nous ramène à l'essentiel, puisqu'en peu de mots elle nous montre qu'au service de Dieu, notre Maître veut davantage que nos sincères regrets pour un passé combien imparfait; davantage que nos légitimes espérances pour un avenir incertain; Il veut simplement cette obéissance d'aujourd'hui, seul signe de notre vraie repentance pour hier et notre glorieuse assurance pour demain.

Bien-aimés, je prie et prierai le Seigneur. Je Lui demande que cette vérité si simple, nous continuions à la partager avec tous ceux d'entre vous qui en connaissez déjà l'incomparable saveur; et que sous la conduite de votre nouveau pasteur, d'autres encore, tous, puisque Dieu le veut, vous en saisissiez la nécessité. Afin que nous soyons tous prêts pour Son Retour!

Dans Son attente, nous vous saluons fraternellement et demeurons à toujours vos affectionnés en Jésus.

Maurice et Lisette Ray

* * *

Fin du Tome 1